

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII—1975 • N° 4

Livre et société

Textes et documents

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviței nr. 64—66, Oficiul poștal 12, Căsuța poștală 2001, București—România, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50.76.80, București — România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII

1975

N° 4

## SOMMAIRE

### *Livre et société*

- ȘTEFAN ANDREESCU, Premières formes de la littérature historique roumaine en Transylvanie. Autour de la version slave des récits sur le voïévode Dracula 511
- YVONNE BURNS (Surrey), "The Canaanites" and other additional lectures in early Slavonic lectionaries . . . . . 525
- ЧЕДОМИР ДЕНИЧ (Карловац), Рымникское издание грамматики славянской МЕЛЕТИЯ СМОТРИЦКОГО 1755 года . . . . . 529
- NIKOLA GAVRILOVIĆ (Novi Sad), Importance de Timișoara pour la coopération culturelle serbo-roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle . . . . . 533
- CĂTĂLINA VELCULESCU et VICTOR GEORGE VELCULESCU, Livres roumains à listes de souscripteurs (Première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), II<sup>e</sup> partie . . . . . 539
- ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, Le rôle de la revue « Loghios Hermès » (Ἐρμῆς ὁ Λόγιος) de Vienne dans les relations culturelles internationales au XIX<sup>e</sup> siècle 549

### *Textes et documents*

- FRANCISC PALL, Relazioni di Giovanni di Hunedoara con l'Italia negli anni 1452–1453, II: Documenti . . . . . 559

### *Discussions. Notes brèves*

- Le relief de la stèle du « Captor Decebal » (*Marta Alexandrescu-Vianu*); Un trésor monétaire du XIV<sup>e</sup> siècle découvert à Păcuiul lui Soare (*Nicolae Conovici*); Trois siècles depuis le grand voyage en Chine du diplomate Nicolae Milescu (*Ion Stion*) 595

### **Chronique**

- Echos de l'Institut des études Sud-Est européennes de Bucarest (juillet 1974—juin 1975) (*Anca Iancu*). . . . . 613
- [Giuseppe Bovini] (*Maria Alexandrescu-Vianu*). . . . . 616

### **Comptes rendus**

- RĂZVAN THEODORESCU, Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X—XIV) (*Mihai Berza*); JOSEPH MATUZ, Das Kanzleiwesen Sultan Suleymans des Prächtigen (*Cristina Rotman*); BISTRA TVETKOVA, Хайдутството в българските земи през XV—XVIII век (*C. N. Velicht*); TACHE PAPAHAĞI, Dicționarul dialectului aromân general

și etimologic ( <i>H. Mihăescu</i> ); ELIZABETH CLOSE, The Development of Modern Romanian. Linguistic Theory and Practice in Muntenia 1821–1838 ( <i>Zamfira Mihail</i> ); ИЛИЯ КОНЕВ, Литературные взаимоотношения и литературный процесс ( <i>Laura Baz-Fottade</i> ) . . . . .	617
<b>Notices bibliographiques</b> . . . . .	633
<b>Livres reçus</b> . . . . .	649
<b>Table des matières, tome XIII (1975)</b> . . . . .	653

## PREMIÈRES FORMES DE LA LITTÉRATURE HISTORIQUE ROUMAINE EN TRANSYLVANIE

### Autour de la version slave des récits sur le voïévode Dracula

ȘTEFAN ANDREESCU

En 1926, Nicolae Iorga commentait une attestation révélatrice concernant l'évolution de la culture des féodaux roumains de Transylvanie au XV<sup>e</sup> siècle, à savoir les portraits votifs et l'inscription datée du 2 octobre 6917 (1408—1409) de l'église roumaine de Strei-Sîngiorz (département de Hunedoara), célébrant sa fête patronale à la Saint-Georges<sup>1</sup>. Le texte assez long de l'inscription, rédigé en slavon, comporte les éléments rencontrés d'ordinaire en de telles circonstances, notamment le nom des fondateurs de l'établissement (le « joupán » Lațco, le « joupán » Chendreș et son épouse Nistora, etc.), la fête patronale attribuée à l'église, le nom du roi Sigismond et des voïévodes transylvains Ioan et Iacob sous le règne desquels avaient été achevés les travaux de construction et de peinture de l'église et, en conclusion, la date mentionnée. Ce type d'inscription est retrouvé constamment aux XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles dans les deux autres pays roumains, la Moldavie et la Valachie. Nicolae Iorga concluait : « La fresque de Strei jette une nouvelle et ample lumière sur cette noblesse roumaine de knèzes, ni magyarisés, ni latinisés, ni catholicisés, mais représentant dans leur Transylvanie ce que représentaient ici la vieille noblesse roumaine »<sup>2</sup>. Autrement dit, les portraits votifs et l'inscription de Strei-Sîngiorz constituent un premier et convaincant point de repère quant aux possibilités culturelles du milieu orthodoxe roumain de Transylvanie au XV<sup>e</sup> siècle, en permanente confrontation avec celui catholique — hongrois et saxon.

I. Lupaș essayait, quelques années plus tard, de démontrer que les débuts mêmes de la littérature historique roumaine de Transylvanie devaient être situés au XV<sup>e</sup> siècle, concentrant son attention sur la partie finale de *Chronicon Dubnicense*, qui porte sur la période 1473—1479<sup>3</sup>. En

<sup>1</sup> Voir N. Iorga, *Cea mai veche ciltortă de nemeși români din Ardeal (1408—1409)* (La plus vieille fondation de nobles roumains de Transylvanie (1408—1409)), tirage à part de « Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice », Série III, tome VI, Mém. 7, București, 1926, 5 p. + 2 planches.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 5. « Într-o mare lumină nouă apare prin fresca din Strei toată această nemeșime românească de cnezi, nici unguřiți, nici latinizați, nici trecuți la legea săpînților, ci înfățișînd în Ardealul lor ce înfățișau dincoace al noștri cel vechi ». (Le soulignement appartient à N. Iorga).

<sup>3</sup> I. Lupaș, « *Chronicon Dubnicense* » despre Ștefan cel Mare (« *Chronicon Dubnicense* » relativement à Etienne le Grand), tirage à part de « Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice », Série III, tome X, Mém. 6, București, 1929, 12 p.

effet, cette compilation de vieilles chroniques hongroises en latin — datant de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle — s'achève par une série de notes originales comprenant, d'une part, la mention élogieuse de l'éclatante victoire remportée en 1475 sur les Ottomans par le prince de Moldavie Etienne le Grand, aussi bien que le rôle joué par Bartholomé Drágfy dans la bataille de Cîmpul Pîinii (1479), livrée toujours contre les Ottomans, et d'autre part, des critiques formulées à l'égard de la politique du roi Mathias Corvin<sup>4</sup>. Cette attitude est à même de nous étonner, à plus forte raison que l'historien aulique du roi Mathias Corvin, l'Italien Antonio Bonfini a procédé de façon contraire : il a relaté moins amplement le combat de Vaslui, en omettant le nom du vainqueur (Etienne le Grand) et aussi celui de Bartholomé Drágfy au sujet de l'autre combat, de Cîmpul Pîinii (qui est cependant dépeint à force détails)<sup>5</sup>.

*Chronicon Dubnicense* a été conservée pendant la période comprise entre le XV<sup>e</sup> siècle et la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, par les membres de la famille de nobles roumains Drágfy (de la souche du Voïévode Drag de Maramureș)<sup>6</sup>. Ce fait, comme par ailleurs les observations ci-dessus, ont déterminé I. Lupaș à formuler l'hypothèse suivant laquelle la partie finale, originale, pour les années 1473—1479 de la chronique latine en question aurait été rédigée par un chroniqueur anonyme roumain de Transylvanie, peut-être prêtre à la Cour du voïévode Bartholomé Drágfy<sup>7</sup>.

Les mêmes idées sont reprises dans l'étude introductive *Dezvoltarea istoriografiei române din Transilvania în sec. XV—XIX* (Développement de l'historiographie roumaine de Transylvanie aux XV<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles), de l'ouvrage de I. Lupaș, en deux volumes, *Cronicari și istorici români din Transilvania* (Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie). Prenant en considération toujours le texte qui figure dans la partie finale de *Chronicon Dubnicense*, l'auteur souligne que les débuts de l'historiographie roumaine de Transylvanie sont « presque simultanés aux plus anciennes manifestations historiographiques moldaves »<sup>8</sup>.

A noter que les interprétations de sources signalées ci-dessus, dont nous sommes redevables à N. Iorga et à I. Lupaș, ont suivi de près le discours de réception à l'Académie Roumaine d'Alexandru Lapedatu (1923), intitulé *Istoriografia română ardeleană în legătură cu desfășurarea vieții politice a neamului românesc de peste Carpați* (L'historiographie roumaine transylvaine et le déroulement de la vie

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 4—6.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 10—11.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 1—2, 11.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 11—12.

<sup>8</sup> I. Lupaș, *Cronicari și istorici români din Transilvania* (Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie), Editura Scrisul Românesc, Craiova <1933>, p. III—IV et 1—5. Pour le moment et le contenu de la première chronique de Moldavie, voir Ștefan Andreescu, *Les débuts de l'historiographie en Moldavie*, dans «Revue Roumaine d'Histoire», tome XII (1973), n<sup>o</sup> 6, p. 1017—1035. En fait, la nuance « presque simultanés », employée par I. Lupaș, n'a plus de sens, à la lumière des informations que nous possédons à l'heure actuelle sur la *Chronique d'Etienne le Grand*, rédigée, à une première étape, précisément pendant la même période que la partie finale de *Chronicon Dubnicense*.

politique du peuple roumain d'au-delà des Carpates), où celui-ci affirmait qu'« elle ne commence point... par les annales courantes, pour passer de celles-ci, peu à peu, aux chroniques et de ces dernières, aux exposés historiques d'érudition et de critique des temps modernes, mais — ... par suite de certaines circonstances de la vie politique roumaine d'au-delà des Carpates — elle se manifeste, tout d'un coup, sous cette dernière forme : érudite et critique des écrits de Samuil Micu,<sup>9</sup> Gheorghe Șincai<sup>10</sup> et Petru Maior<sup>11</sup> ». En l'occurrence, Alexandru Lapedatu situait les débuts de l'historiographie roumaine seulement aux XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le contexte du développement de la nouvelle idéologie des Lumières, qui révélait l'origine romaine du peuple roumain et sa continuité ininterrompue sur le territoire de l'ancienne Dacie<sup>12</sup>.

Les conditions politiques précaires de l'évolution de la société roumaine de Transylvanie pendant toute la durée du moyen âge n'ont pu cependant empêcher l'apparition, de bonne heure, de certaines formes d'historiographie qui lui soient propres.

Nous avons exposé ci-dessus l'hypothèse avancée par I. Lupaș, qui tend à démontrer que des initiatives de ce genre se sont manifestées dès le XV<sup>e</sup> siècle dans le milieu de la noblesse roumaine qui avait embrassé le catholicisme. Mais, d'autre part, l'inscription de Strei-Singiorz attire l'attention sur la possibilité de la genèse d'expériences historiographiques dans le milieu roumain demeuré fidèle à l'Église orthodoxe et, partant, présentant des traits identiques — sur le plan de la vie spirituelle — à celui de Moldavie et de Valachie<sup>13</sup>.

Une première confirmation à cet égard nous est fournie par *Cronica bisericii Sf. Nicolae din Schei* (Chronique de l'église Saint-Nicolas de Schei) (Brașov), rédigée tout d'abord en slavon et puis traduite, adaptée et continuée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>14</sup>. Mais ce type de chronique, qui consigne des événements locaux de moindre importance touchant au premier chef le passé du monument respectif — bien

<sup>9</sup> 1745—1806.

<sup>10</sup> 1754—1816.

<sup>11</sup> 1760—1821.

<sup>12</sup> Alex. Lapedatu, *Istoriografia română ardeleană în legătură cu desfășurarea vieții politice a neamului românesc de peste Carpați* (L'historiographie roumaine transylvaine et le déroulement de la vie politique du peuple roumain d'au-delà des Carpates), discours prononcé au cours de la séance solennelle du 2 juin 1923, dans « Academia Română. Discursuri de recepțiune » (L'Académie Roumaine. Discours de réception), LV, București, 1923, p. 7 et 14—15.

<sup>13</sup> A propos de ce milieu roumain orthodoxe de Transylvanie au XV<sup>e</sup> siècle, voir Silviu Dragomir, *Vechile biserici din Zarand și citorii lor în sec. XIV și XV* (Les vieilles églises de Zarand et leurs fondateurs des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles), Cluj, 1930, 40 p. (tirage à part de « Anuarul Comisiunii Monumentelor istorice pentru Transilvania » — 1929); V. Drăguț, *Vechi monumente hunedorene*, Editura Meridiane, București, 1968, 70 p.; Radu Popa, *Cetățile din Țara Hațegului* (Les forteresses du Pays de Hațeg), dans « Buletinul Monumentelor Istorice », XLI (1972), n<sup>o</sup> 3, p. 54—66; Șt. Pascu, *Rolul cnezilor din Transilvania în lupta antiotomană a lui Iancu de Hunedoara* (Le rôle des knèzes de Transylvanie dans la lutte antiottomane de Iancu de Hunedoara), dans « Studii și cercetări de istorie », Cluj, VIII (1957), n<sup>os</sup> 1—4, p. 25—67.

<sup>14</sup> Voir Sterie Stinghe, *Istoria besérecei Șahelilor Brașovului (manuscript de la Radu Témpe)* (L'histoire de l'église du quartier de Schei de Brașov — manuscrit de Radu Témpe), publiée aux frais de l'église Saint-Nicolas de Brașov (Schei), Brașov, 1899, VIII+228 p.

que présent aussi ultérieurement dans la vie culturelle des Roumains de Transylvanie <sup>15</sup> n'est significatif que dans certaines limites restreintes.

Le problème qui se pose est de vérifier, si le même milieu roumain orthodoxe de la Transylvanie du XV<sup>e</sup> siècle — puissamment importunée sur le plan politique — a pu cependant engendrer un produit historiographique majeur, à même de constituer une réplique à la création des milieux privilégiés hongrois et saxons de l'époque et à compléter les initiatives provenant des milieux féodaux roumains catholiques. (Voir l'hypothèse Lupaș).

★

Nous aboutissons, ainsi, à un problème relevant de l'histoire de la culture particulièrement controversé, à savoir celui de la localisation et de la paternité de la version slave des récits sur le voïévode Dracula.

Dans la partie finale du texte intitulé *Scazaniie o Draculea voievodea*, on peut lire la mention suivante : « Il a été écrit pour la première fois le 13 février 6994 (1486). Puis, le 28 janvier 6998 (1490) moi, le misérable Eufrosin, je l'ai transcrit pour la seconde fois » <sup>16</sup>. Cette collection d'anecdotes, à caractère littéraire-historique portant sur les actions du prince de Valachie, Vlad l'Empaleur (1448; 1456—1462 et 1476) a été donc rédigée pour la première fois en slavon en 1486, soit dix ans seulement après la mort du héros. Bien que soulignant constamment la cruauté des châtiments infligés par Dracula (Vlad l'Empaleur) et condamnant celui-ci avec véhémence pour avoir passé de la religion orthodoxe à celle catholique — comme il a déjà été relevé d'ailleurs — le chroniqueur adopte une attitude nettement positive à l'égard de la personnalité évoquée <sup>17</sup>. On ne cesse de louer l'esprit d'ordre et de justice pour lequel a œuvré Dracula à l'intérieur de son pays, l'héroïsme et l'intelligence dont il a fait preuve dans les combats contre les Ottomans, ainsi que son orgueil de prince autonome.

Comme on le sait, les actions de Dracula ont trouvé un puissant écho aussi bien en Russie, où le texte mentionné a été diffusé par des copies successives, en manuscrit, qu'en Europe centrale, par l'intermédiaire d'une version allemande de ces mêmes anecdotes, version diffusée au premier chef par des textes imprimés, la plus vieille édition datant de 1488.

Par suite d'une attentive comparaison entre les variantes allemandes les plus anciennes, tant sous forme de texte imprimé, que sous forme de

<sup>15</sup> Nous nous référons à *Cronica în versuri a mănăstirii Silvașului* (Prislop-Hățeg) (La Chronique en vers du monastère de Silvaș) (Prislop-Hățeg), de 1762, — le titre complet : *Plîngerea sfintei mănăstiri a Silvașului din eparhia Hațegului din Prislop* (Requête du saint monastère de Silvaș de l'éparchie de Hațeg de Prislop) (voir la dernière édition, Dan Simonescu, *Cronici și povestiri românești versificate (sec. XVII—XVIII)* (Chroniques et récits roumains en vers — XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), étude et édition critique de ..., Editura Academiei Republicii Socialiste România, București, 1967, p. 69—70).

<sup>16</sup> Voir P. P. Panaitescu, *Croniclele slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan* (Les chroniques slavo-roumaines des XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles publiées par Ion Bogdan), édition revue et complétée de..., Editura Academiei, București, 1959, p. 214; Pandele Olteanu, *Limba povestirilor slave despre Vlad Țepeș* (La langue des récits slaves sur Vlad l'Empaleur), Editura Academiei, București, 1961, p. 365.

<sup>17</sup> Voir les observations de P. P. Panaitescu dans « Revue Roumaine d'Histoire », tome II (1963), n<sup>o</sup> 1, p. 255—256.



manuscrit — d'une part — et la version slave des récits sur Dracula — d'autre part — J. Streidter a réussi à déterminer les passages spécifiques à chacune de ces deux versions (allemande et slave)<sup>18</sup>. A noter que ceux figurant seulement dans la version allemande portent, par exemple, sur la spoliation des marchands saxons, les expéditions des armées de Vlad l'Empaleur en Transylvanie, à Sibiu et à Braşov, ainsi que dans le pays de Făgăraş ou bien sur les mésaventures des jeunes saxons venus en Valachie. Cette même catégorie compte aussi une information sur Iancu de Hunedoara, qui a fait exécuter « le vieux Dracul » (Diable), soit le père de Vlad l'Empaleur (1447). La version allemande indique, en passant, le commencement de la guerre menée par Vlad l'Empaleur contre les Turcs et la capture du prince par le roi Mathias Corvin, mais elle omet la période qu'il a passée dans la prison de Visegrad et puis — après son relâchement — à Pest, en tant que membre de la haute noblesse, la reconquête du trône de Valachie et son assassinat par ses proches, ainsi que le sort que se sont vus réserver les membres de sa famille en Hongrie.

C'est toujours le mérite de J. Streidter que d'avoir déterminé le fond commun des deux versions — allemande et slave — présentant quelque dix points de contact. Ainsi, l'on a pu formuler à juste raison l'idée d'un noyau folklorique, d'une tradition orale anecdotique sur Dracula datant du XV<sup>e</sup> siècle. Mais cette tradition a été utilisée de manière différente dans les deux versions, celles-ci reflétant des tendances politiques opposées à la personnalité du prince de Valachie. Par rapport à la version slave, celle allemande, de par les ajouts spécifiques qu'elle contient, s'avère être une expression idéologique du milieu des commerçants saxons de Transylvanie, puissamment hostile à Vlad l'Empaleur à cause de sa politique commerciale protectionniste. Elle le dépeint comme un homme cruel, sadique et sauvage, un vrai « tyran », bourreau des Saxons.

Pour ce qui est du fond folklorique commun sur lequel repose la littérature écrite — allemande et slave — du XV<sup>e</sup> siècle, l'on a admis qu'il provient, fort probablement, de Transylvanie, voisine de Valachie du côté du nord-ouest. La possibilité que la Valachie elle-même — où a régné en fait Vlad l'Empaleur — ait constitué un centre de propagation des traditions orales sur Dracula, n'a pas été encore prise en considération. Cela s'explique par l'absence de toute preuve à l'appui de la circulation de telles traditions en Valachie du XV<sup>e</sup> siècle. Ce qui plus est, l'unique « anecdote » au sujet de Vlad l'Empaleur, conservée par l'intermédiaire de La Chronique de Valachie, date de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, relate un fait qui n'apparaît pas dans les récits allemand et slave du XV<sup>e</sup> siècle (il s'agit de l'épisode touchant l'empalement des citadins de Tîrgovişte, le jour de Pâques, et la construction de la forteresse de Poienari).

Şerban Papacostea nous a offert un point de vue nouveau, particulièrement intéressant, quant à l'origine des récits sur Vlad l'Empaleur. Partant de la conjoncture politique dans laquelle la tradition orale sur

<sup>18</sup> J. Striedter, *Die Erzählung vom walaschischen Vögepoden Drakula in der russischen und deutschen Überlieferung*, dans « Zeitschrift für slavische Philologie », Heidelberg, XXIX/2, 1961, p. 398—427.

Vlad l'Empaleur est enregistrée par écrit pour la première fois, notamment celle des années 1462—1463 — ou plus précisément le moment même où se déroulait la campagne ottomane en Valachie et où Vlad l'Empaleur était capturé par Mathias Corvin — l'auteur a mis en lumière une source inédite, à savoir le rapport du légat papal Nicolas de Modrussa près le roi de Hongrie<sup>19</sup>.

Il est bien connu que le roi Mathias Corvin a été le bénéficiaire d'importantes subsides en espèces accordées par le pape Pie II (Enea Silvio Piccolomini) et par Venise visant au financement de l'intervention militaire hongroise de 1462 en Valachie, à l'appui de l'effort antiottoman de Vlad l'Empaleur. Mais il n'est pas moins vrai que la durée de trois mois et plus de la marche de Mathias Corvin de Buda à Brașov, près la frontière de Valachie, met en doute — comme l'a fait remarquer Șerban Papacostea — la sincérité des intentions du roi de Hongrie de faire la guerre aux Ottomans et de réinstaller au trône Vlad l'Empaleur, que le sultan avait fait remplacer par son frère Radu le Beau.

Comme on le sait, aussi, en novembre 1462, Vlad l'Empaleur a été arrêté et emprisonné précisément par son allié le roi Mathias Corvin, auprès duquel il avait cherché refuge en Transylvanie. Mais ce geste devait être justifié, sans plus tarder, tant à Rome qu'à Venise, qui avaient accordé des subsides et mis de grands espoirs en la lutte conjointe de Mathias Corvin et Vlad l'Empaleur contre la Porte. Et c'est ainsi que fut exhibée une lettre, assurément un faux, que Vlad l'Empaleur aurait adressé au sultan, en novembre 1462, de Cislădie (en Transylvanie). La preuve de « la trahison » de celui-ci, qui aurait été interceptée par Mathias Corvin, fut transmise au pape, le texte de la lettre en question n'étant, d'ailleurs, conservé que par l'intermédiaire des *Commentaires* d'Enea Silvio Piccolomini.

Mais la prétendue lettre de trahison de Vlad l'Empaleur n'a représenté que le point initial de la campagne de calomnie déployée, dès l'automne 1462, par la cour royale de Buda contre le prince de Valachie. La nouvelle source mise en valeur par Șerban Papacostea, notamment les informations tirées du texte de l'ouvrage de Nicolas de Modrussa, *Historia de bellis Gothorum* concernant les affirmations du roi Mathias Corvin au sujet des cruautés commises par Vlad l'Empaleur, atteste que les premières relations, par écrit, des actions de Dracula (Vlad l'Empaleur) n'ont pas constitué « un acte de création littéraire gratuite, mais un instrument de propagande entre les mains du roi de Hongrie ». Le présumé accord de Vlad l'Empaleur avec les Ottomans, ainsi que les actes de violences qu'il aurait commis pendant son règne en Valachie ont fait l'objet, donc, de la campagne diffamatoire déployée par la cour de Buda, la rapide diffusion, par écrit, sur le plan européen, des traditions orales de Transylvanie étant encouragée par ce même centre politique. Șerban Papacostea considère qu'à l'origine des récits sur Vlad l'Empaleur, inclus dans les *Commentaires* du pape Pie II, rédigés au cours des années 1462—1463 (Enea Silvio Piccolomini meurt en 1464) s'est trouvé à coup sûr un texte écrit et que ce texte écrit « lui a été transmis

<sup>19</sup> Șerban Papacostea, *Cu privire la geneza și răspîndirea povestirilor scrise despre faptele lui Vlad Țepeș* (Relativement à la genèse et à la diffusion des récits sur les actions de Vlad l'Empaleur), dans « Romanoslavica », XIII (1966), p. 159—167.

par Mathias Corvin, en même temps peut-être avec la lettre adressée par Vlad l'Empaleur à Mohammed » (le soulignement appartient à Șerban Papacostea)<sup>20</sup>.

Si l'hostilité des Saxons de Transylvanie, cruellement frappés par les expéditions de punition dirigées par Vlad l'Empaleur (1457, 1459 et 1460) et les intérêts politiques de la cour de Buda, toujours hostiles au prince de Valachie après 1462 expliquent suffisamment l'origine des adaptations allemandes des récits — aussi bien celles sous forme de manuscrit datant de la phase 1462—1463 que celles sous forme de textes imprimés, de l'étape qui commence par l'année 1488—leur attitude à l'égard de la personnalité de Dracula ainsi que l'ample diffusion de ces textes dans les pays du centre de l'Europe, en échange le problème de la version slave des mêmes récits demeure toujours en suspens.

Comme nous l'avons déjà affirmé, la version slave des récits appartient à un courant d'opinion favorable à Vlad l'Empaleur. Si l'on admet l'existence d'un noyau folklorique, relatif aux exploits du prince de Valachie antérieur à l'année 1462, la question qui se pose c'est de savoir quel a pu être le milieu à l'avoir cultivé et enrichi d'éléments nouveaux — tant anecdotiques qu'historiques (concrets, susceptibles d'être vérifiés) — pendant les années suivantes et à avoir, finalement, forgé à la veille de l'année 1486, l'image favorable que nous fait connaître la version slave des récits.

Nous considérons qu'une comparaison entre les éléments contenus par ce texte et les détails sur le même personnage révélés par une fameuse source byzantine — *Les exposés historiques* de L. Chalcocondyle, apporterait une contribution notable au débat sur la version slave des récits sur Dracula. Jusqu'à l'heure actuelle, aucun historien roumain ou étranger n'a tenté une confrontation entre les passages de l'œuvre de Chalcocondyle portant sur Vlad l'Empaleur et le texte de la version slave des *Récits sur le prince Dracula*, bien que les deux écrits datent de la même période — soit la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle — et ce qui plus est, que tous les deux reflètent une attitude positive à l'égard de la personnalité évoquée.

Les byzantinologues sont d'accord quant à situer la date de naissance de L. Chalcocondyle peu avant 1423 à Athènes, mais l'on n'a pas encore abouti à un consensus en ce qui concerne la date approximative de sa mort. Ce qui nous intéresse directement c'est que l'ouvrage historique de celui-ci s'arrête aux événements de l'an 1464, l'auteur l'ayant probablement rédigé à Athènes, même avant 1470<sup>21</sup>. Comme on a observé, « il semble avoir recueilli la majorité des informations par voie orale, ce qu'il affirme d'ailleurs lui-même » (Vasile Grecu)<sup>22</sup>. Ainsi, l'écrivain byzantin de même que l'auteur anonyme du récit consacré au voïévode Dracula, a été en possession d'échos sur la personnalité de Vlad l'Empaleur, transmis oralement ou, autrement dit, d'un *commencement de tradition folklorique*. La position de nette sympathie de L. Chalcocondyle envers le règne

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 165.

<sup>21</sup> Voir la discussion et le point de vue de Vasile Grecu, dans *Introducere* (Introduction), chez Laonic Chalcocondyle, *Expuneri istorice* (Exposés historiques), Editura Academiei, București, 1958, p. 7—8.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 11.

et les actions antiottomanes de Vlad l'Empaleur représente la position même de la population sud-danubienne subjuguée par la Porte, au sein de laquelle ont circulé et se sont amplifiés les rumeurs qu'il a présentées aussi dans son ouvrage.

Mais passons à cette comparaison, en essayant tout d'abord de déterminer les éléments similaires ou même identique des deux sources. Nous désignerons la version slave du *Récit sur le voïevode Dracula* par le sigle *D*<sup>23</sup> et le passage respectif du texte de L. Chalcocondyle par le sigle *C*<sup>24</sup>.

1. Dans les deux textes est consigné le châtement que le prince de Valachie se plaisait à infliger aux coupables, à savoir l'empalement. En *D*, celui-ci est mentionné par 11 fois et en *C*, par 5 fois.

2. L'emploi du pal de plus grande hauteur, en signe « d'honneur », pour les personnages marquants (messagers ou dignitaires) condamnés par Dracula est signalé en *D* par deux fois et en *C* une fois.

3. Le fait que Dracula n'hésitait pas à condamner à mort, indifféremment de son rang social, toute personne qu'il considérait coupable : *D* — « (IV) ... Qu'il fût grand boyard, ou prêtre, ou moine ou bien homme du peuple, personne ne pouvait racheter la condamnation à la peine capitale »<sup>25</sup>.

*C* — « ... puis, mandant l'un de ses boyards, qu'il présumait capable de prendre part à la trahison pour l'éviction des princes, il le mutilait et faisait empaler avec toute la maisonnée »<sup>26</sup>.

4. Parmi les victimes de Dracula figuraient parfois également des femmes et enfants ; *D* — (le fragment sur l'incursion au Sud du Danube des armées de Valachie sur le territoire même de l'Empire Ottoman). « Il a dévasté tout ce pays : personne n'a pu échapper à la mort, pas même les nourrissons. Mais d'autres, qui sont chrétiens, se sont vus conduire et colonisés dans son pays » ; « (VIII). Si quelque femme trompait son mari, il ordonnait qu'elle soit mutilée, écorchée et puis ligotée toute nue ... Le même châtement était infligé aux jeunes filles qui perdaient leur chasteté et aux veuves » ; « (L'épouse paresseuse qui laissait son mari porter une chemise sale, déchirée) ... s'est vu couper les deux mains et, puis, empalée »<sup>27</sup>.

*C* — (Les boyards présumés traîtres étaient) « mutilés et empalés avec toute la maisonnée, lui, les enfants, l'épouse et les gens de service ... », « ... et passant dans ces localités de la zone d'Istru (= le Danube), dans le pays de l'empereur, il a exterminé tous les habitants, les femmes et enfants y compris, incendié les maisons, mettant au feu et au sang tout ce qu'il rencontrait dans son chemin »<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> Nous utilisons l'édition réalisée par Pandele Olteanu, dans son ouvrage, *Limba povestirilor slave despre Vlad Țepeș*, Editura Academiei, București, 1961, p. 355–365.

<sup>24</sup> Nous avons fait appel à la traduction roumaine due à Vasile Grecu : L. Chalcocondyle, *Expuneri istorice* (Exposés historiques), Editura Academiei, București, 1958.

<sup>25</sup> Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 359. (Les soulignements appartiennent à Șt. A.).

<sup>26</sup> L. Chalcocondyle, *op. cit.*, édition citée, p. 283 ; nous attirons l'attention dans le même fragment sur la formule : « nous avons appris » ! De même, un peu plus loin nous rencontrons l'expression (p. 287 de l'édition de V. Grecu) « Quant à Vlad l'Empaleur on disait que ... ».

<sup>27</sup> Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 357, 360 et 361.

<sup>28</sup> L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 283, 284, 289.

5. La fameuse attaque nocturne de Vlad l'Empaleur et de son armée contre le camp du sultan figure aussi dans les deux textes <sup>29</sup>.

6. Il en est de même quant à l'épisode concernant l'incursion dévastatrice au sud du Danube, qui a causé de graves pertes aux Ottomans, relaté aussi bien dans une source que dans l'autre <sup>30</sup>.

7. La convocation de Vlad l'Empaleur par le sultan, qui a précédé le commencement des hostilités roumano-turques, bien que présentée de manière différente dans les deux textes, constitue un élément commun qui vient s'ajouter à ceux mentionnés <sup>31</sup>.

8. En outre, les conséquences immédiates des combats livrés par le prince de Valachie contre les Turcs trouvent dans les sources étudiées un écho dont le sens est quasi-identique :

*D* — (Après l'attaque nocturne) « (II) ... Mais ne pouvant venir à bout d'une si grande armée avec un petit nombre d'hommes, il a rebroussé chemin ... (on relate la manière dont le prince récompensait ses soldats) ... Et lorsqu'il entreprit l'attaque contre les Ottomans, il s'adressa à l'armée comme suit: « Que celui qui craint la mort s'abstienne de m'accompagner et qu'il reste sur place ! » Et l'empereur (= le sultan) en entendant cela, s'en retourna tout honteux; (celui-ci) perdit un très grand nombre d'hommes. Il n'osa pas affronter (le Diable !); (après l'incursion au Sud du Danube) « (III) ... Et l'empereur (le sultan) ne put rien lui faire, mais il dut s'enfuir tout honteux » <sup>32</sup>.

*C* — (après l'attaque nocturne et les autres combats) « Pourtant, le camp (= les Ottomans) craignait, il est vrai, les Daces (= les Roumains) qui tout aussi témérairement accomplissaient des exploits marquants, mais (les Ottomans) franchirent en toute hâte l'Istru. Et l'empereur ordonna à Ali fils de Michel de couvrir les lignes arrières de l'armée; et lorsqu'il fit irruption à Istru, il laissa Draculea (il s'agit là de Radu le Beau, un autre fils de Vlad le Diable), frère de Vlad l'Empaleur, là-bas dans le pays pour y négocier avec les Daces et faire en sorte pour que le pays se soumette à lui; il ordonna au gouverneur de ces contrées de se tenir prêt à lui venir en aide et lui même se dirigea tout droit vers la résidence impériale ».

(Après l'incursion au sud du Danube). « Mais (le sultan) était aussi irrité du fait que (Vlad l'Empaleur) avait franchi l'Istru en tête d'une grosse armée et qu'après avoir incendié le pays de l'empereur et semé la mort parmi les gens de son peuple (= Ottomans) il avait réussi à rentrer chez soi » <sup>33</sup>.

9. Quant à l'attitude de Vlad l'Empaleur à l'endroit de ses soldats, nous pouvons confronter deux fragments qui, bien que figurant en des contextes différents, la confirment cependant de façon similaire :

*D* — « (II) ... Et il commença à s'enquérir lui-même de ceux qui l'avaient accompagné dans ce combat-là. Celui blessé du côté face se voyait

<sup>29</sup> P. Olteanu, *op. cit.*, p. 356; L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 287.

<sup>30</sup> P. Olteanu, *op. cit.*, p. 357; L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 284.

<sup>31</sup> Voir P. Olteanu, *op. cit.*, p. 356—357; L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 283—284.

<sup>32</sup> Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 356 et 357.

<sup>33</sup> L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 291 et 284.

octroyer de grands honneurs et attacher à la cour princière. Mais celui blessé des côtés dos était condamné à être empalé. „Tu n'est pas homme, mais femme” leur-disait-il. »<sup>34</sup>.

C — « Mais dès qu'il accéda au trône, il (Vlad l'Empaleur) se constitua tout d'abord une garde personnelle qui l'accompagnait partout... et s'entourant de soldats et trabans d'élite et dévoués, il leur offrait argent et richesses et la situation de ceux que l'on avait mis à mort, de sorte que dans un court laps de temps cet homme transforma l'organisation de la Dacie de fond en comble »<sup>35</sup>.

10. Finalement, la capture et l'emprisonnement de Vlad l'Empaleur par Mathias Corvin sont consignés aussi dans les deux sources :

D — « (XIV). Et voilà que le roi des Hongrois, Mathias, se rua avec son armée sur lui. Celui-ci (Vlad l'Empaleur) s'en alla l'affronter et le rencontrant, ils engagèrent le combat et Dracula y fut capturé vivant, étant livré par les siens qui s'étaient insurgés contra lui. Dracula fut amené devant le roi lequel ordonna qu'il soit jeté en prison. Et il demeura emprisonné à Visegrad sur le Danube, en amont de Budin (= Buda), douze ans durant. Et il (Mathias) fit installer sur le trône de Valachie un autre voïévode »<sup>36</sup>.

C — « L'expédition de l'empereur contre les Daces se déroula, donc, ainsi; mais Vlad, dès que son frère Draculea (Radu le Beau) fit irruption et assujettit le pays de Dacie, lui-même, il est vrai se rendit chez les „peoni” (= Hongrois), Mais les „peoni” dont les parents avaient été tués par lui en Dacie, le dénoncèrent mortellement à leur empereur, le fils de Choniat (Mathias Corvin) lequel, lui infligeant un dur châtement, pour avoir tué des gens sans droit aucun, le fit jeter en prison dans la ville de Belograd » (Alba Iulia? — note de Vasile Grecu)<sup>37</sup>.

Il existe, donc, au total dix points de contact entre le texte de la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula* et le passage tiré des *Exposés historiques* de L. Chalcocondyle. Il en ressort en premier lieu la valeur en tant que *source historique* de la version slave du *Récit*... , ce qui lui accentue de beaucoup son importance sur ce plan. En outre, le rapport établi de la sorte entre les deux textes fait ressortir *l'idée d'une tradition orale positive sur Vlad l'Empaleur, répandue sur toute l'aire du sud-est de l'Europe et dont le centre de diffusion fut, à coup sûr, la Valachie elle-même*. Les conséquences de cette observation sont extrêmement intéressantes, dans la mesure où la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula* n'a plus le caractère d'un fait de culture isolé, mais cette version — tout comme les textes allemands — constitue l'expression d'un courant d'opinion à larges résonances, cette fois-ci favorable à Vlad l'Empaleur.

Certes, à partir de cette nouvelle base de discussion, nous pouvons aborder aussi le problème, tellement controversé, de la localisation géographique et de la paternité de la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula*.

<sup>34</sup> Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 356.

<sup>35</sup> L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 283.

<sup>36</sup> P. Olteanu, *op. cit.*, p. 363.

<sup>37</sup> L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 293.

Nous constatons tout d'abord que bien que dans les récits slaves et le texte de Chalcocondyle soient mentionnés aussi bien le sultan des Ottomans que le roi des Hongrois, on n'y consigne expressément et fréquemment que le nom de l'un des deux souverains : ainsi, dans le texte de Chalcocondyle figure le nom du sultan — « Mehmet », « Machmut »<sup>38</sup>, tandis que dans les récits slaves celui du « roi des Hongrois Mateias » (Mathias Corvin)<sup>39</sup>, le sultan n'étant mentionné que sous la forme de « l'empereur »<sup>40</sup>. Cette familiarisation de l'auteur anonyme des récits slaves avec l'identité du roi de Hongrie, ainsi que toute une série de détails spécifiques à ce texte, comme par exemple la relation de l'aventure de l'ambassadeur hongrois qui s'était présenté chez Vlad l'Empaleur<sup>41</sup> ou celles du « marchand étranger de Hongrie »<sup>42</sup> et des religieux catholiques « de Hongrie »<sup>43</sup>, venus toujours dans la cité du voïévode, nous poussent à fixer l'espace possible du recueil et de la rédaction du texte mentionné entre Buda et Tirgoviște, fort probablement en Transylvanie.

Nous nous rallions donc à l'opinion du groupe d'historiens et philologues, dont N. P. Smochină<sup>44</sup> et F. P. Panaitescu<sup>45</sup>, lesquels ont formulé et argumenté la thèse suivant laquelle cette fameuse création littéraire-historique du XV<sup>e</sup> siècle serait due à un auteur roumain de Transylvanie. Mais il nous faut relever que les débats des philologues autour des caractéristiques de la langue dans laquelle est rédigé le manuscrit originaire n'ont abouti à aucun résultat catégorique et, partant, définitif. Si les slavisants mentionnés ont essayé de démontrer que la langue dans laquelle est rédigée la version slave du *Récit*... est celle employée sur le territoire habité par les Roumains, soit le moyen-bulgare du XV<sup>e</sup> siècle (P. P. Panaitescu et A. Balotă)<sup>46</sup> ou « le slaven carpatique » (P. Olteanu)<sup>47</sup>, d'autres spécialistes du problème — parmi lesquels Ioan Bogdan<sup>48</sup>, I. S. Luria<sup>49</sup>, J. Streidter<sup>50</sup> et G. Mihăilă<sup>51</sup> — ont opté pour la solution

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 284, 288, 289 etc.

<sup>39</sup> P. Olteanu, *op. cit.*, p. 361 et 383.

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 355, 356, 357.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 361.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 359.

<sup>43</sup> *Ibidem*.

<sup>44</sup> N. P. Smochină, *Elemente românești în narațiunile slave asupra lui Vlad Țepeș* (Eléments roumains dans les narrations slaves sur Vlad l'Empaleur), Jassy, 1939, p. 14—15.

<sup>45</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 199.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 198 ; A. Balotă dans « Studii și cercetări lingvistice », XIII (1962), n° 1, p. 95—96.

<sup>47</sup> P. Olteanu, *Limba povestirilor...*, p. 22 et 302 (Mais il n'omet non plus la possibilité que l'auteur aurait pu être un « Russe de la zone subcarpatique qui connaissait aussi le roumain et peut-être même le hongrois). Voir aussi le compte rendu de A. Balotă, dans « Studii și cercetări lingvistice », XIII (1962), n° 1, p. 90—97, ainsi que celui de Tr. Ionescu-Nișcov, dans « Revue Roumaine d'Histoire », tome IV (1965), n° 1, p. 140—144.

<sup>48</sup> I. Bogdan, *Vlad Țepeș și narațiunile germane și rusești asupra lui* (Vlad l'Empaleur et les narrations allemandes et russes qui lui ont été consacrées), București, 1896, p. 119 et 120.

<sup>49</sup> I. S. Luria, *În legătură cu originea subiectului povestirilor din secolul al XV-lea despre Dracula (Vlad Țepeș)* (Relativement à l'origine du sujet des récits du XV<sup>e</sup> siècle sur Dracula (Vlad l'Empaleur), dans « Romanoslavica », X (1964), București, p. 5—18.

<sup>50</sup> J. Striedter, *op. cit.*, loc. cit.

<sup>51</sup> G. Mihăilă, dans l'étude introductive à Ioan Bogdan, *Scripturi alese* (Ecrits choisis), București, 1968, p. 65—66 (bien que reconnaissant que « pratiquement parler, le problème est impossible à résoudre si on le considère au point de vue des partisans de la thèse suivant laquelle le texte primordial aurait été rédigé par un Roumain en slaven »).

d'un auteur russe, en l'occurrence l'envoyé du grand Knèze de Moscou à Buda pendant les années 1482—1484, Phédor Kuritzyne. A noter que pour cette dernière solution se sont prononcés également les auteurs du premier volume du traité académique *Istoria literaturii române* (L'histoire de la littérature roumaine) : « Les caractéristiques linguistiques typiquement russes, le fait que toutes les copies ont été découvertes en Russie plaident en faveur de l'hypothèse formulée par A. H. Vostokov, I. Bogdan et ces derniers temps par de I. S. Luria quant à l'origine de l'auteur (peut-être Ph. Kuritzyne, envoyé de Moscou en 1482 à la cour de Mathias Corvin, ou quelque membre de sa suite) »<sup>52</sup>.

En ce qui nous concerne, par suite d'une lecture attentive de toutes les analyses des slavisants, nous considérons que, pour ce qui est du texte en question, les arguments philologiques « pro » et « contre » relativement à l'auteur russe ou roumain sont assez loin de nous conduire à une conclusion certaine. En voici un exemple : toute une série de formes et mots impropres à la langue russe médiévale, identifiés dans le texte par des adeptes de la théorie suivant laquelle l'auteur en serait roumain — *сиромѣхъ, покансарь, доукатъ, мила. капа, тръпѣти, пръвнѣ, сѣдѣ, смрътъ, болдринъ*, le verbe *Хранити* ayant le sens du mot roumain « a hrăni » (nourrir) et non pas celui de « a păzi » (garder), *вирек* (du hongrois « biró » = fonctionnaire administratif) — ont été soit contestés par leurs adversaires, soit, dans le meilleur cas, admis seulement en tant qu'éléments de « couleur locale » (I. S. Luria)<sup>53</sup>, recueillis sur place — en Hongrie ou bien en cours de route à travers la Transylvanie — et réintroduits de façon consciente dans l'ouvrage par l'écrivain russe ! Dans ces conditions, la question qui se pose aux philologues si la langue employée dans le manuscrit originaire a été une langue *sud-slave*, ultérieurement russifiée, par la transcription successive du texte en Russie, ou dès le début *le russe médiéval*, demeure, certes, en suspens ! Seule une nouvelle découverte documentaire ou une nouvelle perspective quant à la manière d'aborder le problème, comme celle ouverte dans la présente étude par la confrontation avec le texte de Chalcocondyle, pourraient étayer l'une des deux positions existantes en ce qui concerne la paternité nationale de l'ouvrage.

Le point de vue adopté par nous est celui présenté ci-dessus. Pour compléter l'argumentation en faveur de l'origine roumaine transylvaine de l'auteur de la version slave du *Récit* . . . , il convient d'attirer l'attention sur un élément qui relève de la critique interne du texte et qui, à notre connaissance, n'a pas encore été mis en discussion par les historiens ou philologues. Il s'agit du passage suivant : « . . . D'où que fût venu chez lui (Vlad l'Empaleur) un envoyé, (de la part) *de l'empereur, ou du roi* et qui n'eût porté du costume d'apparat. . . »<sup>54</sup> (notre soulignement — Șt. A). Certes, « l'empereur » c'est le sultan, et « le roi », le souverain de

<sup>52</sup> Voir *Istoria literaturii române* (L'histoire de la littérature roumaine), vol. I, *Folclorul. Literatura română în perioada feudală (1400—1780)* (Le folklore. La littérature roumaine pendant la période féodale (1400—1780), Editura Academiei, București, 1964, p. 290. Voir aussi le point de vue de Grigore Nandriș, *The historical Dracula; The Theme of His Legend in the Western and in the Eastern Literatures of Europe*, University of Maryland, tirage à part de « Comparative Literature Studies » vol. III (1966), n° 4, p. 388—391.

<sup>53</sup> I. S. Luria, *op. cit.*, p. 13.

<sup>54</sup> P. Olteanu, *op. cit.*, p. 362.



Hongrie. Mais cette formulation exprime clairement, à notre avis, la réalité politique extérieure essentielle de la Valachie pendant la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, notamment, *la double suzeraineté exercée sur elle par la Porte ottomane et le royaume hongrois*. Seul un connaisseur averti, familiarisé avec la situation intérieure et internationale de Valachie pouvait exprimer, en passant, sous une forme tellement concentrée et suggestive, l'idée. Or, à cette catégorie pouvait fort bien appartenir un Roumain orthodoxe de Transylvanie, éventuellement un membre du clergé. En effet, en faveur de la dernière supposition plaiderait non seulement la condamnation véhémement par l'auteur anonyme du « reniement de la religion orthodoxe » et du passage de Vlad l'Empaleur au catholicisme — déjà saisie par les historiens qui se sont occupés de l'ouvrage en question — mais aussi le fait qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle l'église orthodoxe de Transylvanie était la seule structure féodale roumaine ayant atteint des formes d'organisation supérieures<sup>55</sup> et, partant, susceptible de constituer le milieu à même d'engendrer un produit culturel majeur tel que la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula*.

★

On ne saurait conclure notre étude sans relever l'importance que présente pour les débuts de l'historiographie roumaine en général l'interprétation donnée ci-dessus quant à l'origine de la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula*. A noter, donc, que tant en Moldavie qu'en Valachie le moment de la parution des premières chroniques se situe pendant l'intervalle compris entre la dernière partie du XV<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du siècle suivant. Si l'on tient compte du fait que la date la plus ancienne déterminée avec certitude pour la parution du texte slave sur Dracula remonte à l'année 1486, l'on constate qu'en Transylvanie aussi les commencements de l'historiographie roumaine se situent à la même époque qu'en Moldavie et en Valachie<sup>56</sup>.

En outre, il nous faut souligner que toutes les créations de la période de début de l'historiographie dans les trois Etats féodaux roumains constituent l'expression, sur le plan culturel, de phases de tension politique maxima dans la confrontation avec l'Empire ottoman. Avec une seule précision : en Transylvanie, le sujet du *Récit sur le voïévode Dracula* est pris dans la réalité historique du pays voisin du sud, alors qu'en Moldavie et en Valachie l'on a écrit des chroniques d'événements intérieurs (portant sur le règne d'Etienne le Grand et de Radu d' Afumați). D'ailleurs, c'est précisément pour cette raison que le premier écrit historiographique roumain de Transylvanie n'a pas revêtu la forme d'une *chronique* dans la

<sup>55</sup> Pour ce dernier aspect, voir Ștefan Andreescu, *Un țerarh necunoscut: arhiepiscopul Gheorghe* (Un prélat inconnu : l'archevêque Gheorghe), dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXXIV (1966), n<sup>os</sup> 7-8, p. 839-840.

<sup>56</sup> Pour le premier texte de chronique rédigé en Valachie, aux environs de l'année 1525 (Chronique sur Radu d' Afumați), voir Pavel Chihaia, *Cine a fost « Negru Vodă », întemeietor de cetății și citor de biserică* (Qui a été « Negru Voïévode », fondateur de forteresses et d'églises), dans *Pagini de veche artă românească*, Editura Academiei, vol. I, București, 1970, p. 116-118; plus récemment, Ștefan Andreescu, *Considérations sur la date de la première chronique de Valachie*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. XII (1973), n<sup>o</sup> 2, p. 360-373.

véritable acception du terme<sup>57</sup>, mais d'un enregistrement par écrit de récents échos de la tradition orale, saisis et adaptés dans le milieu orthodoxe roumain. Pourtant, *Le récit sur le voïévode Dracula* présente non seulement une valeur littéraire, mais aussi un réel intérêt historique, ce que nous avons essayé de démontrer dans les lignes ci-dessus. Celui-ci doit être, certes, considéré et compris en fonction de la situation politique et culturelle complexe de Transylvanie. Car s'est seulement ainsi que nous pouvons le situer et l'étudier parallèlement à la *Chronique d'Etienne le Grand* et à la *Chronique sur Radu d'Afumați*.

---

<sup>57</sup> Voir au sujet de la typologie des écrits historiques médiévaux, les dissociations de Bernard Guenée, *Histoire, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques du Moyen Age*, dans « Annales », Paris, 28 (1973), n° 4, p. 997—1016.

## "THE CANAANITESS" AND OTHER ADDITIONAL LECTIONS IN EARLY SLAVONIC LECTIONARIES \*

YVONNE BURNS  
(Surrey)

The gospel lectionaries are of particular interest to Slavists because it is generally accepted by scholars that the first translation by Constantine, later called St Cyril, from Greek into Slavonic was that of a gospel lectionary. The authority for this supposition is the passage in the Life of Constantine which states that as soon as he had composed a suitable alphabet he began to write the gospel text, "In the beginning was the word and the word was with God and the word was God", and so on. These are the opening words of the Greek gospel lectionaries, which we know to have been in existence by the time Constantine left Byzantium for Moravia in 863 AD, since the earliest examples extant are ascribed to the preceding century.

The Life of Constantine also tells us that soon after his arrival in Moravia he had collected together all that was necessary for the various church services, amongst those mentioned being the Communion Service. Since this is the service during which the lections are read from the gospel lectionary, it seems reasonable to assume that he had completed a translation of a Greek gospel lectionary at least by the time a complete year had passed.

However, a complete year according to the lectionaries varies in length from one solar year to another, since it begins on Easter Sunday and continues until the following Easter Eve, the date of Easter not being fixed but varying between 22nd March and 25th April.

Although the lectionaries commenced with the lection for Easter Sunday, the Greek lection system had developed in such a way that Easter had become, in a sense, the central point of the ecclesiastical year, the nine weeks prior to Easter being an extended preparation period and the seven weeks after the festival being the post-Easter period. The time between the end of the post-Easter period at Pentecost and the beginning of the pre-Easter period at the Sunday before Carnival was divided into two parts by the Major Festival of the Elevation of the Cross on 14th September, which seems to have been originally devised by Constantine the Great as a feast for the Autumn equinox in order to balance Easter, which is celebrated at the Spring equinox. It commemorates the finding of a piece of the True Cross by his mother, the Empress Helena, and the showing of it to the people on the occasion of the

---

\* Paper presented at the IIIrd International Congress of South-East European Studies, Bucharest, 4-10 September 1974.

dedication of his church of the Resurrection in Jerusalem. The period between Pentecost and the Festival of the Elevation of the Cross is called the Matthean period, because during that time the lections for Sundays are chosen from that gospel, while the following period is similarly known as the Lucan.

Since this festival takes place on a fixed date, the number of Sundays varies from year to year both in the Matthean and in the Lucan periods. In view of the fact that in general the only variations in the content of these periods occurs in connection with their final lections, the most plausible explanation to account for these differences is that originally sixteen Sunday lections were chosen for the Matthean period and fifteen for the Lucan, presumably because no more were needed at that time. When there was a year for which an extra lection was required, its choice was at first left to the discretion of the reader, but later an extra lection was chosen from Matthew, called "The Canaanitess" after its subject, which was read in whichever period the extra lection was needed. This lection was probably written at the end of the existing lectionaries, but in most later copies was written down in the body of the lectionary, either after the last lection in the Matthean period or after the last lection in the Lucan period. It was probably at this time or a little later that lections were added for sixteen Saturdays in Matthew and sixteen Saturdays in Luke, no extra Saturday being specified when the Canaanitess was needed. However, sixteen Sunday lections were still insufficient for the Lucan period in some years, and so yet another lection was chosen from Luke to cover this contingency. Finally a seventeenth Saturday lection was chosen from Luke.

Turning to the well-known early Slavonic Saturday-Sunday lectionaries, we find a similar situation to that found in the early Greek lectionaries, with one notable exception. In eleven out of the thirteen under consideration, we do find a specific lection, Luke xi : 5—13, given for the additional Lucan Saturday, while six of these eleven lectionaries contain an extra lection from Luke, namely Luke xix : 12—26, instead of "The Canaanitess". Moreover, like "The Canaanitess", this lection is found in some lectionaries as the sixteenth Sunday, and in others as the seventeenth. These additional Lucan lections have not so far been found in any Greek lectionary.

One of these lectionaries, the Putna Gospel from the Monastery of Putna in Moldavia, may be seen on exhibition in the National Museum in Bucharest.

The Table on page 527 lists the additional lections in each codex, as well as any omissions.

Pop Jovan's Gospel, ascribed by Mošin to the end of the XII<sup>th</sup> century and to the central region of Macedonia, is of particular interest, since it is an example of a lectionary which concludes the Matthean period with the sixteenth Sunday and, moreover, does not give the usual sixteenth Sunday and seventeenth Saturday in the Lucan period, but instead gives these peculiarly Slavonic additional Lucan lections to conclude the Lucan period. It is possible, therefore, that it represents a translation of a Greek lectionary at the stage when "The Canaanitess" was written at the end

The number of Saturdays and Sundays of Matthew and Luke in the slavonic Saturday-Sunday lectionaries

	Matthew		Luke		
	Omits		Omits	Extra Sun.	Extra Sat.
Ostromir's	None	None	16 Canaanitess		L xi : 5-13
Rila I/12	Lac : all Mt	None	16 L xix : 12-26		L xi : 5-13
Archangel	Lac : 17 Sat, Sun	None	17 Canaanitess		L xi : 5-13
Sava's	Lac : 17 Sat, Sun	14 Sun, 15 Sun	17 (called 16) Canaanitess		L xi : 5-13
Veles	None	None	17 Canaanitess		L xi : 5-13
Assemanianus	Lac : 16-17 Sun	None	17 L xix : 12-26		L xi : 5-13
Pop Jovan's	17 Sat, Sun (Additional rubric refers to end of book)	16 Sun, 17 Sat	17 L xix : 12-26		L xi : 5-13
Putna	None	None	17 L xix : 12-26		L xi : 5-13
Vraca	None	None	17 L xix : 12-26		L xi : 5-13
Boyana	Not known	None	17 L xix : 12-26		L xi : 5-13
Sofia National Library : 111	None	Usual 17 Sat	None		L xi : 5-13
Sofia National Library : 18	Lac : 16 Sat-17 Sun	None	None		None
Sofia National Library : 849	Lac : all Mt	None	None		None

of the volume and before the usual sixteenth Sunday and seventeenth Saturday had been added, to which the translator had added two more lections of his own choice, because they were needed. On the other hand, it would not be wise to overlook the possibility that the absent lections had been omitted as the result of a simple mistake during the copying of a lectionary containing the lection system found in Assemanianus, etc.

It is natural to consider the possibility that these additional lections formed part of the original translation of the gospels made by Constantine in Moravia. It is possible that Constantine's first Slavonic lectionary contained only sixteen Sundays in Matthew and fifteen in Luke, since he would have needed no more for his first complete ecclesiastical year in Moravia, ending at Easter 864. Nevertheless, although he would still not find it necessary to add lections to the Matthean period, it so happens that the following year required the maximum number of lections in the Lucan period, namely eighteen. The Greek lection system does not provide enough lections to allow for this contingency, which occurs less than once a century, but it would be natural for a man in Constantine's position to provide extra lections when they were needed and incorporate them in future copies of the lectionary. Judging by the extant examples, it looks as if the same thing happened to the extra Sunday lection as happened to the Canaanitess. That is to say, some copyists wrote it after the sixteenth Saturday, presumably because the earlier lectionary finished the Lucan period at that point, while others wrote it after the seventeenth Saturday because their exemplar was fuller.

The variations found in these Slavonic lectionaries are consistent with an original lectionary containing sixteen Sundays in Mathew and fifteen in Luke, with the Canaanitess written at the end, together with

additional lections for two more Saturdays and Sundays which were added to later copies in a variety of ways.

The two lections peculiar to Slavonic lectionaries provide a connection between those MSS containing them, a connection which may well shed a little more light on the original Slavonic version of the gospels and Constantine's mission to Moravia.

#### SUMMARY

Because the date of Easter varies from 22nd March to 25th April, the number of weeks from one Easter to the next varies from year to year. Certain differences in the number and position of the Sunday lections in the Greek gospel lectionaries show which of these lections were added to the lectionary at a later date than were the others. A number of the early Slavonic Saturday-Sunday lectionaries, however, contain a particular pericope for one of these Sundays which is not found in the Greek, while even more contain a specific lection for an extra Saturday when the early Greek lectionaries permit the reader to choose what he will. These two peculiarly Slavonic additions to the lection system may have been chosen by Constantine when he translated a Greek lectionary into Slavonic. Although the usual number of lections found in the Greek lectionaries would have been more than sufficient for the first year of his ministry in Moravia, during the following ecclesiastical year, ending Easter 865 AD, he would have needed one more Saturday and one more Sunday lection than is to be found in the Greek gospel lectionaries, and he may well have chosen these particular lections to supplement the lectionary he had written for the previous year.

## РЫМНИКСКОЕ ИЗДАНИЕ ГРАММАТИКИ СЛАВЯНСКОЙ МЕЛЕТΙΑ СМОТРИЦКОГО 1755 ГОДА\*

ЧЕДОМИР ДЕНИЧ  
(Карловац)

После упразднения славянской и латинской школ в Карловцах в 1737 году первый значительный шаг в деле их возобновления сделал митрополит Исаия Антонович (1748—1749), а затем его наследник Павле Ненадович (14 июля 1749 — 15 августа 1768) довел это дело до конца. Наряду с существовавшей начальной школой, он открыл 1 октября 1749 года и три средние школы (славянскую грамматическую, латинскую грамматическую и клерикальную) под общим названием Покровобогородичные школы. В них изучался учебный материал на русско-славянском, латинском и немецком языках, а с 1755 года и на греческом языке.

С их открытием увеличился спрос на множество различных учебников. Ненадович 2 августа 1749 года принял решение напечатать где-нибудь букварь, грамматику и словарь русско-славянского, латинского и немецкого языков. Все же от этого он должен был отказаться из-за больших денежных издержек, имевшихся в связи с получением конфирмационного диплома во время пребывания в Вене в 1749/50 годах, когда надеялся получить возможность открыть свою типографию.

На венском книжном рынке он сумел в то время достать грамматики латинского и немецкого языков, но не было *Грамматики славянской* Мелетия Смотрицкого (1572—1630). С 1619 по 1723 год она несколько раз издавалась в России. В зависимости от австрийско-российских политических отношений в XVIII веке, русские купцы привозили с собой, в большем или меньшем количестве, *Грамматики* Смотрицкого для сербов в Габсбургской монархии, но упомянутая *Грамматика* была несравненно редкой книгой на этой территории. В пятидесятых годах XVIII века ее «едва гдѣ возможно бѣше обрѣсти». В 1755 году в самой большой сербской библиотеке (митрополийской в Карловцах) были сотни экземпляров отдельных учебников, а всего лишь 13 экземпляров *Грамматики* Смотрицкого.

После получения разрешения открыть кирилловскую типографию в Карловцах в 1751 году Ненадович, вместе с остальными книгами, предназначенными для печатания в ней, выслал в 1752 году и *Грамматику* Смотрицкого в Вену для цензуры. Однако типография в Карловцах не была открыта, причина этому еще достаточно не изучена. Если грамматика,

---

\* Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 Septembre 1974.

которую хотел напечатать Христофор Жефарович в Вене, а ее приостановил патриарх Арсений IV Йованович в 1743 году, не была *Грамматикой славянской* Мелетия Смотрицкого, то вместе с неосуществленным планом об учреждении кирилловской типографии в Карловцах в 1752 году не удалась первая попытка ее издания у сербов.

Невзирая на это, Ненадович 18 ноября 1754 года заключил договор с рымникским епископом Григорием Сокотеану (1749—1764, умер в 1777 году) о печатании *Грамматики* Смотрицкого в Рымнике, где уже белградско-карловицкие митрополиты, Мойсий Петрович в 1726 и 1727, а Викентий Йованович в 1734 году, напечатали букварь Феофана Прокоповича *Первое оучение отроковицъ*. В составлении договора, как и в других делах, связанных с печатанием *Грамматики*, посредником выступал брашовский протоиерей и экзарх Ненадовича в Эрделе Евстатий Васильевич.

По договору срок поставки отпечатанных *Грамматик* был назначен на июнь 1755 года, причем человек епископа Сокотеану обязан был их привезти в Карловцы, где бы ему были выплачены денежные расходы на печатание. Ненадович отказался сделать обложки для *Грамматик* в Рымнике, так как книги без обложек были легче для перевозки, а переплетчика не так трудно достать и у себя.

По архивным источникам, всеми работами по подготовке к печатанию этой книги заведовал экзарх епископа Сокотеану Лаврентий Димитриевич — иеромонах монастыря Хурез, известный корректор в рымникской типографии (1737—1759), о котором, однако, нельзя достоверно сказать, что он правил корректуры *Грамматики* Смотрицкого.

Ненадович уже с 21 декабря 1754 года торопил работающих над печатанием *Грамматик*, мотивируя это тем, что в школах их нет и « дѣти тако, без[ъ] книгъ, время сѣтно проводятъ ». Чтобы произвести более сильное впечатление на иеромонаха Лаврентия, кроме рациональных доводов, парафразируя псалм, он выдвинул и эмоциональную причину:

« како же желает[ъ] еленъ найстоеникъ водныхъ, тако жаждет[ъ] адѣшняя юность *Грамматиками* утѣшитися ».

Во время подготовок к печатанию *Грамматик* Григорий Сокотеану пришел в столкновение с грекофилами, во главе которых стоял валахский господарь Константин Раковица (1753—1756) и венгро-валахский митрополит Филарет Михалицы (1753—1760). Во второй половине 1755 года столкновение настолько усилилось, что Григорий Сокотеану уже был « под[ъ] арестом[ъ] в [ъ] митрополии бѣкѣрецеской, по приказѣ сїятельнѣйшагѣ г[ос]п[од]а[р]я влахїйскагѣ ». Столкновение вызвало нервность в работе типографии и замедляло ее работу. В конце января 1755 года Евстатий Васильевич послал иеромонаху Лаврентию 150 форинтов для покупки материала. Так как в типографии было утеряно предисловие к *Грамматике*, то Ненадович 12 февраля 1755 года послал Лаврентию его копию; в марте того же года он дал согласие на образец печатной бумаги, но печатание тогда все еще не начиналось. Евстатий Васильевич лишь в июле месяце дал « сто талеровъ тѣрецких[ъ] ... типографѣ на зачинанїе дрѣкованїя *Грамматикѣ* ». Поэтому, печатание *Грамматик* началось или в конце июля или в начале августа 1755 года.

С тех пор Ненадович продолжительное время не имел никаких вестей о *Грамматиках*. Лишь в письме от 4 октября 1755 (впервые непосредственным путем, а не через Васильевича) Лаврентий сообщает ему, что *Грам-*



*матики* напечатаны, но их вывоз запрещен « бояр въ ». Он предлагал, чтобы Ненадович ходатайствовал у них. Ненадович отказался « в[ъ] ч же страни писати », предоставляя дело изворотливости Лаврентия, чтобы он нашел способ прислать ему *Грамматики*.

Эти неприятные обстоятельства разрешены приездом Григория Соко-теану из заключения. В сопровождении одного монаха *Грамматики* были перевезены на телеге рымникским протосингелом Партением. В Мехадии они до половины декабря находились под карантином. Погода в это время испортилась и монахи не захотели продолжать путь без проводника через неизвестную им местность.

После четырех просьб Ненадовича карансебешский епископ Йован Георгиевич послал своих людей в Мехадиию. С их помощью рымникские монахи пришли в Карловцы с *Грамматиками*, между 25 январем и 5 февралем 1756 года. В тот же день Ненадович сообщил Григорию Соко-теану о том, что он *Грамматики* получил, пересмотрел и заплатил за них. В *Грамматиках* он нашел много опечаток, и не доставало двух книжек. Но несмотря на все это, он по своему усмотрению заплатил все путевые рас-ходы монахов от Рымника до Карловцев и обратно, « воеже мое за подя-тый тръдъ *Грамматикъ* ради бл[а]гвдаренія показати ». По тем же при-чинам он заботился о сыне епископа Григория Сокотеану, ученике в Кар-ловцах в 1755/56 годах.

С небольшими изменениями в предисловии Ненадович *Грамматику* Смотрицкого перепечатал дословно по изданию Федора Поликарпова (Москва, 1721) тиражом в одну тысячу экземпляров. Из-за спешки, чтобы как можно скорее передать их школам, он отказался делать коррек-туру над опечатками в таком количестве книг. 1 марта 1756 года Нена-дович послал Йовану Георгиевичу как подарок одну переплетенную книгу, в знак благодарности за оказанную помощь при их перевозе из Мехадии. Вероятно это был пробный экземпляр переплета, на основании которого переплетчик от Ненадовича получил согласие на продолжение работы. С тех пор работа над переплетом текла нормально, по-видимому в Карловцах. Книжки облагались в гладкую темную кожу на тонких дощечках. Орна-менты и заглавие (ГРАММАТ КА СЛАВЕНСКА) были втиснуты в кожу на спинке книги.

Таким образом переплетные *Грамматики* продавались в митропо-лийской библиотеке в Карловцах по цене 2 форинта. Малоимущим свя-щенникам и ученикам Ненадович их давал в рассрочку. После 27 марта 1757 года покрацкий епископ Софроний Йованович сделал заказ на опреде-ленное число *Грамматик*. По требованию администратора той епархии, Викентия Йовановича Видака, Ненадович 13 марта 1758 года выслал еще 25 *Грамматик* в покрацкую епархию. Он не всегда ждал заказов. Арсению Радивоевичу, администратору тимшоарской епархии, 31 января 1758 года он сам выслал 25 *Грамматик* для школ на этой территории.

С 1 марта 1756 до 16 октября 1769 года из 997 *Грамматик* митро-полийской библиотеки было распродано 454 экземпляра. Самым значитель-ным покупателем этих книг были Покровобогородичные школы, которые после смерти Ненадовича перестали существовать. Первые нужды в *Грам-матиках* по епархиям были теперь большей частью удовлетворены. Со смертью Ненадовича исчезло воодушевленное распространение *Грам-матик* Смотрицкого, а германское влияние на сербскую культуру и общест-

венную жизнь все больше развивалось после народно-церковного собора в Карловцах в 1769 году. Из-за этого, между 16 октября 1769 и 10 мая 1774 года, было продано всего 25 *Грамматик* из митрополийской библиотеки. По переписи от 28 октября 1776 года в ней обнаружен лишь тот экземпляр *Грамматики* Смотрицкого, который был послан в Вену для цензуры в 1752 году и возвращен в Карловцы в сентябре месяце 1776 года.

Это не значит, что рымникское издание *Грамматики* Смотрицкого 1776 года было исчерпано. В библиотеке митрополита Видака в Дале в 1780 году было 19, а в 1781 году, в библиотеке бачского епископа Арсения Радивоевича (1774—1781) в Новом Саде — 17 *Грамматик*. Они были распроданы на аукционе. Их цена была меньше двух форинтов за один экземпляр. Таким и подобным способом рымникское издание *Грамматики* Смотрицкого распространилось по всей карловицкой митрополии. Оно встречается и в кругах сторонников русско-славянского языка между хорватской клерикальной интеллигенцией во второй половине XVIII века (Матия Караман, Матия Сович, Стратико и др.).

После митрополита Викентия Йовановича и австрийско-турецкой войны (1737—1739) прерванные связи с рымникской типографией были возобновлены во время Павла Ненадовича и Григория Сокотеану. Это способствовало открытию более надежной дороги для румынских книг из Рымника в Тимишоарский Банат, а сербам облегчило печатание крупных произведений: *Грамматики* Смотрицкого в 1755 году и *Правила молебная с[в] тыхъ сербскихъ просвѣтителей* в 1761 году.

Рымникское издание *Грамматики* Смотрицкого было главным учебником русско-славянского языка до появления *Руководства къ славенскѣй грамматикѣ* Мравовича (Вена, 1794).

Ненадович по *Грамматике* Смотрицкого настаивал на изучении русско-славянского языка, в то время как этот язык был уже превзойден в России появлением *Российской грамматики* М. В. Ломоносова, завершенной в 1755 и напечатанной в 1757 году. Вместе с остальными русскими церковными книгами, которые с 1690 года все больше вытесняли немногочисленные србули, они возмещали недостаток в сербской типографии; наряду с организацией школ по русскому образцу и с русскими преподавателями между 1726 и 1739 годами Ненадовическое издание *Грамматики* Смотрицкого существенно помогло укреплению русско-славянского языка в сербской церкви, школе, литературе и привело к отсрочке появления *Писменице србского љезика* (Вена, 1814) сербского Ломоносова — Вука Караджича.

## IMPORTANCE DE TIMIȘOARA POUR LA COOPÉRATION CULTURELLE SERBO-ROUMAINE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

NIKOLA GAVRILOV.Ć  
(Novi Sad)

Il y a peu de villes en Europe qui ont si largement contribué à l'épanouissement culturel des nations avoisinantes, comme c'était le cas de Timișoara au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Se trouvant au milieu des régions autrichiennes habitées par les deux nations, serbe et roumaine, à mi-chemin de l'extrémité ouest du Confin militaire en Croatie d'une part, et la Bucovine à l'est de l'autre, à la croisée de chemins, la ville elle-même, ainsi que l'entière région dont elle était la métropole, peuplée par les Allemands aussi bien que par les Roumains et les Serbes, ayant jusqu'en 1780 sauf le magistrat allemand, celui pour les « rasciens », commun pour les Serbes et les Roumains et la même autorité ecclésiastique dans la personne des évêques serbes — Timișoara était une des plus prospères villes de l'empire des Habsbourg.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, de nombreuses tentatives ont été faites avec plus ou moins de succès pour transformer cette ville en un centre ecclésiastique et scolaire de première importance pour le monde orthodoxe de la Monarchie. Ainsi, immédiatement après la promulgation de l'*Extension Patent* du 16 novembre 1720, par lequel le Banat a été soumis à la juridiction ecclésiastique et spirituelle du métropolitain de Belgrade, le métropolitain Moïse Petrović a demandé à l'empereur Charles VI la permission de transférer le siège de la métropole de Belgrade à Timișoara, sous le prétexte de pouvoir régir plus aisément cette province nouvellement acquise. En effet, il voulait être plus près de la région sérieusement menacée par l'infiltration de la religion uniate, pour pouvoir la combattre plus efficacement. L'empereur a exaucé sa volonté et ledit métropolitain a été installé officiellement à Timișoara, le 22 avril 1721, en présence des évêques de Timișoara et de Caransebeș. Depuis lors et jusqu'en 1726, Timișoara a été le siège de la métropole de Belgrade, ayant sous sa juridiction tous les Roumains et les Serbes de rite orthodoxe dans la Monarchie<sup>1</sup>.

La juridiction des métropolitains de Belgrade et plus tard de Carlovitz se prolongeait bien au-delà du XVIII<sup>e</sup> siècle sur les adeptes de rite ortho-

---

<sup>1</sup> Szentkláray Jenő, *Merczy kormányzata a temesi bánságban u jobb részletek Délmagyarország XVII századi történetéhez*, Budapest, 1909, p. 86.

doxe, dans tous les « pays héréditaires » autrichiens, assumant la responsabilité d'assurer le libre développement culturel dans le cadre des traditions nationales serbes et roumaines.

Tout le long du XVIII<sup>e</sup> siècle, Timișoara était considérée comme un des plus importants centres scolaires. Pendant de longues années en ce siècle des Lumières, de l'Aufklärung allemand et du Joséphisme autrichien, on a fait d'innombrables efforts pour y fonder des écoles nationales supérieures, destinées à l'éducation des futurs maîtres d'écoles, prêtres et même fonctionnaires d'État. Ainsi, au lendemain de la libération du Banat de sous le joug ottoman, à Timișoara fonctionnait déjà une école cléricale orthodoxe qui, au cours de sa longue existence, comptait parmi son corps enseignant des hommes illustres, tels que le célèbre historien serbe Jovan Rajić, puis le renommé théologue roumain, directeur des écoles nationales roumaines de Transylvanie de plus tard et auteur de beaucoup de manuels scolaires, Démètre Eustatievici Grid<sup>2</sup> et autres<sup>3</sup>.

En 1766 l'évêque orthodoxe de Timișoara, Vincent Ioannović Vidac, demanda à l'Administration provinciale la permission de fonder dans la ville un séminaire théologique national « illyrien », pour le substituer à l'école cléricale, mais sans résultat. Car, bientôt après, notamment en 1770, le *Règlement illyrien* fut promulgué qui, dans son article 33, prévoyait l'établissement des écoles cléricales dans chaque diocèse de la métropole. Comme cette mesure n'a pas donné le résultat voulu, au Congrès national de 1774 on a résolu qu'au lieu de nombreuses écoles cléricales, on établisse à Novi Sad un seul séminaire théologique pour tout le peuple « illyrien », y compris les Roumains. Cependant, le nouvel élu évêque de Timișoara, Moïse Putnic, a réussi à convaincre les autorités qu'il vaudrait mieux établir un pareil séminaire à Timișoara, soutenant que cette ville se trouvait au milieu des nations illyrienne et valaque, y compris la Transylvanie, que Timișoara était la ville plus prospère, disposant de moyens pécuniaires pour la construction et l'entretien d'une telle institution, que l'approvisionnement et le service sanitaire y fonctionneraient mieux qu'ailleurs et que l'ambiance humaine prêterait à Timișoara beaucoup plus d'avantages aux futures étudiants de se développer que n'importe quelle autre ville.

Poussé par les événements politiques de l'empire et plus particulièrement par l'effet de la révolte de Horia, Cloșca et Crișan en Transylvanie, l'empereur Joseph II ordonna la fondation du séminaire théologique orthodoxe à Timișoara, par son décret du 1<sup>er</sup> août 1785, aux frais du gouvernement.

Selon le plan élaboré par l'archimandrite Jovan Rajić, le futur séminaire de Timișoara aurait dû être une des plus hautes écoles théologiques du monde orthodoxe de l'époque, y compris les académies russes et grecques, ayant un programme d'enseignement moderne et un corps enseignant représentatif des deux langues, serbe et roumaine.

<sup>2</sup> Nicolae Stoica de Hațeg, *Cronica Banatului*, București, 1969, p. 190–191.

<sup>3</sup> T. Jovanov, *Teodor Janković Mtrijski i prvi koraci srpske i rumunske pedagoške misli*, *Radovi simpozijuma (Vršac, 22–23. V 1970)*, Pančevo, 1971, p. 157.

Cependant, Moïse Putnic lui-même a changé d'avis une fois élu métropolite. Cette fois-ci, pour avoir son établissement scolaire sous ses yeux, il a plaidé pour la fondation du séminaire à Carlovitz, lieu résidentiel de la métropole, et non plus à Timișoara. Pour Timișoara, il se serait contenté d'y voir un second séminaire purement roumain <sup>4</sup>.

Ce n'est qu'au Congrès national de Timișoara en 1790 qu'on a résolu toutefois de proposer à l'empereur la fondation d'un séminaire théologique unique pour les adeptes de la religion orthodoxe de la Monarchie à Carlovitz, ce qui fut bientôt adopté par le souverain <sup>5</sup>.

A l'occasion de la fondation du séminaire, le Conseil hongrois de lieutenantance a demandé au métropolite Putnic son avis sur la possibilité d'instituer une Académie des sciences philosophiques à Timișoara, en tant qu'école préparatoire pour les hautes études théologiques, au lieu d'envoyer les futurs candidats faire leurs études philosophiques à l'Université de Pest ou aux Académies de Zagreb et d'Oradea <sup>6</sup>.

Comme dans le système scolaire hongrois de l'époque, l'Académie représentait une école supérieure, intermédiaire entre le lycée et l'Université, ledit métropolite, emporté par l'élan josphiniste, initiateur des réformes scolaires et de la laïcisation des écoles par l'introduction des matières scientifiques modernes dans l'enseignement, était d'avis qu'il serait préférable de fonder à Timișoara même un lycée et une Académie orthodoxes, pour satisfaire ainsi aux besoins réels et aux exigences des peuples roumain et serbe. A ce propos, il a proposé le monastère des Franciscains Saint-Salvador à Timișoara.

Malheureusement, l'empereur Joseph II a remis cette question à plus tard <sup>7</sup>.

Pour ce qui est de la politique scolaire générale, il faut mentionner aussi que Timișoara était depuis 1773 le lieu résidentiel du directeur des écoles nationales roumaines et serbes dans le Banat. Entre 1773 et 1782 y fonctionnait Teodor Janković de Mirijevo, organisateur et réformateur des écoles nationales dans cette région, auteur du premier manuel pour les maîtres d'écoles, qui a, en outre, vaillamment lutté contre la tentative des autorités autrichiennes et hongroises de supprimer l'alphabet cyrillique dans des livres scolaires et profanes serbes et roumains, considérée alors comme attaque préméditée contre l'intégrité nationale et religieuse des Roumains et des Serbes en Autriche et en Hongrie. Avec son collaborateur roumain, Mihai Roșu Martinovici, il a organisé en 1778—1779 des cours semestriels pour les instituteurs serbes et roumains, selon la

<sup>4</sup> N. Gavrilović, *Rad na osnivanju srpsko-rumunske seminarije u Temišvaru u XVIII veku, Radovi simpozijuma (Vršac, 22—23 V 1970)*, Pančevo, 1971, p. 109—123.

<sup>5</sup> S. Gavrilović—N. Petrović, *Temišvarski sabor 1790*, Novi Sad-Sremski Karlovci, 1972.

<sup>6</sup> *Arhiv Srpske akademije nauka i umetnosti u Sr. Karlovcima (ASANUK), Patrijaršijsko-metropolitski arhiv fond «A» (PMA«A»)*, br 432/1786.

<sup>7</sup> *Ibid.* 329/1788.

nouvelle méthode de l'abbé *Felbiger*<sup>8</sup>. Enfin, pendant son activité à Timișoara, plusieurs règlements scolaires ont été promulgués, ayant un écho retentissant dans la vie scolaire des Serbes et des Roumains, dans toute la monarchie autrichienne, tels que les *Regulae directivae* de 1774, la *Constitution scolaire* de 1776 et autres.

Au cours de ce siècle éclairé, il y a eu plusieurs tentatives de fonder une imprimerie cyrillique et même une fabrique de papier à Timișoara, pour les besoins des adeptes de rite orthodoxe roumains et serbes du Banat, de Transylvanie, du Confin militaire et des districts hongrois habités par ceux-ci, afin d'empêcher l'apport des livres religieux et scolaires de Russie, de Moldavie et de Valachie.

La première tentative de ce genre, d'ailleurs restée sans suite, était l'offre d'un typographe allemand, nommé Thomas Eberhardt, faite au patriarche de Carlovitz Arsène Ioannović Šakabent, en août 1746<sup>9</sup>.

En 1766, un certain employé typographe de Vroclav en Silésie, Ferdinand Rädltitz, a demandé à l'Administration provinciale de Banat la permission de fonder une imprimerie à Timișoara, mais toujours sans résultat<sup>10</sup>.

La troisième tentative fut celle du moine Constantin de Rîmnic (Popa-Constantin Rîmniceanu), faite en 1767 à l'évêque de Timișoara Vincent Ioanović Vidac, malheureusement échouée elle aussi<sup>11</sup>.

En 1769 un Slovaque de Bratislava, nommé František Patzco, s'est offert à l'Administration provinciale du Banat et à la Chambre aulique de Vienne de fonder une telle imprimerie à Timișoara<sup>12</sup>.

Cependant, en même temps, par suite des tristes conséquences de la défaite dans la guerre de Sept Ans, la cour de Vienne a entrepris elle-même des mesures nécessaires pour fonder une imprimerie pour les nations de rite orthodoxe et uniate dans la Monarchie. Ceci aurait dû être, selon l'avis du conseiller gouvernemental Philippides de Gaya, une des grandes imprimeries cyrilliques destinée à fournir des livres religieux, non pas seulement aux peuples de rite orthodoxe et uniate dans la Monarchie, mais aussi dans les Balkans et dans tout le Sud-Est européen. A cette fin, le président de la Députation aulique illyrienne, le baron Koller, a été autorisé de mener les pourparlers avec les deux imprimeurs viennois, von Trattner et von Kurzböck, dans le but de fonder une telle imprimerie. Trattner avait l'intention d'en fonder une à Timișoara. Mais, comme les conditions qu'il avançait étaient moins favorables que celles offertes par son rival von Kurzböck, la cour a pris la décision de confier la fondation de l'imprimerie cyrillique à celui-ci, mais, hélas, non plus à Timișoara, mais à Vienne, pour qu'elle pût être sous la constante surveillance de la Députation aulique illyrienne<sup>13</sup>.

<sup>8</sup> T. Jovanov, o.p. 157.

<sup>9</sup> ASANUK, PMA\* A \*, 47/1746.

<sup>10</sup> *Hofkammerarchiv*, Vienne (HKAW), *Banater Akten*, Rote NO 208, fasc. 79, N° 4.

<sup>11</sup> Nicolae Stoica de Hațeg, *op. cit.* p. 8.

<sup>12</sup> HKAW, *Banater Akten*, Rote N° 208, fasc. 79, N° 13, 15, 52, 54, 69, 73, 78.

<sup>13</sup> *Arhiv Vojvodine u Sr. Karlovcima* (AVK), Ilirika, 1285a, fasc. 15A N° 134.

Enfin, c'est à Timișoara qu'a eu lieu, en 1790, un des plus importants congrès nationaux, « illyriens » rassemblant les délégués de rite orthodoxe roumains et serbes, au cours duquel de nombreuses résolutions ont été adoptées concernant la vie politique, ecclésiastique et scolaire des deux nations.

Voilà à grands traits quelques phénomènes culturels, issus de l'amitié serbo-roumaine dans le sud-est européen, au seuil de l'époque moderne.

Aujourd'hui encore, maints monuments historiques à Timișoara appellent ces jours de collaboration fraternelle, l'une des plus fructueuse et sans égal dans ce coin du monde.

# LIVRES ROUMAINS À LISTES DE SOUSCRIPTEURS (PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)

## II<sup>e</sup> PARTIE

CĂTĂLINA VELCULESCU  
et VICTOR GEORGE VELCULESCU

Dans la première partie de notre article<sup>1</sup>, nous avons décrit la méthode de travail utilisée dans l'interprétation des données numériques résultées des listes de souscripteurs qui accompagnaient au début du siècle passé quelques-uns des livres imprimés. Afin de satisfaire à la rigueur scientifique exigée par le travail quantitatif de ces données, nous avons adopté une terminologie extrêmement précise, au risque d'une certaine monotonie, voire d'un manque d'imagination. Etant donné que la définition des termes choisis ne sera plus répétée dans les pages qui suivent, il nous semble opportun — pour une meilleure compréhension du travail — d'inviter le lecteur à *en consulter la première partie*; cela nous paraît absolument nécessaire, de même que la lecture de l'étude publiée dans la revue « Synthesis », 1975, n° 2, p. 85—96, afin de saisir en profondeur le procédé d'application de la méthode utilisée et les résultats concrets qu'elle nous a fait obtenir.

★

Cette seconde partie de notre travail est centrée sur le rôle des différentes catégories sociales dans le processus de souscription des livres imprimés.

Dans ce sens, les auteurs se proposent d'interpréter les corrélations suggérées par la répartition des livres dans les conjonctures suivantes : région, genre-région, époque-région, région-époque-position sociale<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir RESEE, XII, 1974, n° 2, p. 205—220.

<sup>2</sup> Dans la première partie de notre présent travail (voir RESEE, 1974, n° 2, p. 206), nous avons utilisé les données résultées des listes nominales de souscripteurs (désignant la localité, l'état social et le nombre d'exemplaires souscrits) annexées à 26 livres (soit, 6.938 personnes ayant versé à l'avance la contre-valeur de 12.203 exemplaires). Nous relevions par ailleurs la regrettable absence d'une *Bibliographie* analytique exhaustive des livres roumains d'après 1830, fait qui laisse un certain nombre d'entre eux hors de l'atteinte de notre recherche. Grâce à des compléments ultérieurs, nous avons pu, par la suite, porter notre examen sur 39 livres, totalisant 12.032 souscripteurs pour 21.276 exemplaires (voir « Synthesis », 1975, no. 2, p. 85—96). Il est intéressant de signaler que la multiplication des données numériques ne modifie en rien les conclusions auxquelles nous étions arrivés. Cela prouve que la méthode de travail choisie mène à une interprétation correcte du matériel amassé.



## RÉPARTITION DES LIVRES DANS LA CONJONCTURE RÉGION. CORRÉLATIONS

La province comptant le nombre le plus élevé de livres à souscripteurs (11.358) est la **Munténie**.

Le **Banat**<sup>3</sup> se place au deuxième rang (3.346 volumes), suivi de près par l'**Olténie** (3.109 volumes).

La **Moldavie** n'occupe que la quatrième place avec 1.911 volumes.

Une série de localités situées hors du territoire habité par les Roumains — Budapest, Paris, Vienne — (626 volumes), ainsi que la **Transylvanie**<sup>4</sup> (482 volumes) et la **Plaine de la Tisza**<sup>5</sup>, selon la déclaration des souscripteurs, (424 volumes) sont plus faiblement représentées. Quant à la *Bukovine*, 10 souscripteurs seulement y sont signalés comme originaires, en sorte que l'on ne peut tirer aucune conclusion pour cette province.

## RÉPARTITION DES VOLUMES DANS LA CONJONCTURE GENRE-RÉGION. CORRÉLATIONS

La **littérature** est particulièrement appréciée par les lecteurs de la *Munténie* (68 % des volumes); loin, se situant bien après celle-ci, se place la *Moldavie* (17 %); plus loin encore, l'*Olténie* (13 %). Les autres provinces (régions) — à l'exception de la *Transylvanie* qui marque, elle, une présence toutefois insignifiante — dénotent un manque total de souscripteurs pour ce genre.

Les livres scientifiques et les manuels étaient achetés de préférence par les habitants du *Banat* (35 %), ainsi que par ceux de la *Munténie*, bien que dans une moindre proportion (31 %) <sup>5bis</sup>. Les autres provinces se placent loin derrière (n'oublions pas qu'à l'époque envisagée l'enseignement d'expression roumaine était en voie de réorganisation).

Les livres de philosophie, de pédagogie et de morale trouvaient des acheteurs dans le *Banat* tout d'abord (39 %), en *Munténie* ensuite (32 %), situation explicable tant par l'existence de centres d'enseignement d'expression roumaine que par la présence d'un public capable d'aborder des ouvrages plus ardues<sup>6</sup>.

La **théologie** recrutait le plus grand nombre de souscripteurs en *Munténie* (72 %). En *Olténie*, le pourcentage n'atteignait même pas le

<sup>3</sup> Avec une différence intéressante, toutefois : pour 20 localités plus importantes signalées en *Munténie*, le *Banat* en offre 40 et plus (chaque centre est inscrit avec les communes environnantes) : Timișoara, Arad, Virșeț, Lipova, Caransebeș, Orșova, Făget, Comloș, Belinț, Panciova, Ciacova, Ghioroc, Cenad, Sombor, Pojejena, Izbiște, Cusici, Iasenova, Voevodinți, etc.

<sup>4</sup> Nous avons groupé sous ce nom seulement les localités comprises dans le Plateau transylvain.

<sup>5</sup> Oradea, Ghiula (ou Gyula), Șiclău, Șimand, Otlaca.

<sup>5 bis</sup> Suivent en décroissant :

*Olténie* (13 %); *Moldavie* (8 %); les villes de l'«étranger» (6 %); *Transylvanie* (4 %); la *Plaine de la Tisza* (3 %).

<sup>6</sup> Toutes les autres provinces suivent à une grande distance dans l'ordre suivant : les villes de l'«étranger» (9 %); la *Plaine de la Tisza* (7 %); la *Moldavie* (7 %); la *Transylvanie* (3 %); l'*Olténie* (3 %).

tiers de ce chiffre, lequel était encore plus réduit en *Moldavie* (7%)<sup>7</sup>. Il faut dire que dans ces provinces, l'Eglise de rite orthodoxe représentait l'Eglise d'Etat et que, de plus, elles bénéficiaient de la présence de deux éditeurs très actifs : Anton Pann et Al. Geanoglu Lesvioudax.

Il ressort de ces chiffres que la *littérature* et la *théologie* n'étaient demandées qu'en *Munténie*, *Moldavie* et *Olténie*, alors que les *livres scientifiques*, les *manuels*, les *livres de philosophie*, de *pédagogie* et de *morale* l'étaient dans toutes les provinces, le *Banat* et la *Munténie* se situant en tête.

#### RÉPARTITION DES VOLUMES DANS LA CONJONCTURE ÉPOQUE-RÉGION. CORRÉLATIONS

Au cours de la *première époque* (avant 1820) et de la *seconde* (1820 — 1829), c'est le *Banat* qui représente la province la plus active en matière de souscription (35 % et, respectivement, 37 % des volumes). Les Roumains du *Banat* en avaient recours — par l'entremise de l'imprimerie de Buda — parce que, contrairement à ce qui se passait en *Munténie*, *Olténie* et *Moldavie* — où les livres étaient publiés avec l'aide du gouvernement ou d'une personne haut placée, la souscription n'y étant pratiquée que dans des cas exceptionnels —, dans les provinces sous domination autrichienne un ouvrage de spécialité en roumain ne pouvait paraître qu'en faisant appel à une couche plus large de lecteurs<sup>8</sup>.

A partir de la *seconde époque*, la souscription est attestée de plus en plus fréquemment aussi en *Munténie* et *Olténie*, pour une autre raison toutefois que dans le *Banat* : c'est le moment, dans ces deux provinces, d'une extension de la vie culturelle parmi les différents états sociaux, ayant comme résultat la formation d'un public toujours plus divers dont le goût — que les auteurs apprenaient à cultiver — devenait la véritable raison d'être de la publication d'un livre, bien mieux et bien plus qu'une personne riche, le plus souvent un boïard.

Lors de la *troisième* et *quatrième époque* (1830—1839 et, respectivement, après 1840), la *Munténie* se détache nettement de toutes les autres provinces, arrivant à des résultats qu'aucune autre parmi elles n'avait jamais atteints au cours des périodes précédentes.

#### RÉPARTITION DES VOLUMES DANS LA CONJONCTURE RÉGION-ÉPOQUE-POSITION SOCIALE. CORRÉLATIONS

*Munténie*, I<sup>re</sup> époque : nombre insignifiant de souscripteurs.

*Munténie*, II<sup>e</sup> époque : les souscripteurs les plus actifs se recrutent parmi les « personnes pourvues de rangs » (60 % des volumes), après lesquelles viennent à distance les gens d'Eglise (20 %) et les employés (17 %). Les moins actifs sont ceux n'ayant pas de situation professionnelle dé-

<sup>7</sup> Les autres provinces, sauf la *Transylvanie* — avec une présence pourtant peu sensible — sont absentes.

<sup>8</sup> Avant 1820 (première époque), la *Moldavie* est aussi importante que le *Banat* en fait de souscription, grâce au zèle du Métropolitain Veniamin Costachi, au service de la culture d'expression roumaine, ainsi qu'aux rapports culturels avec les Roumains d'au-delà des Carpates.

clarée. Parmi les autres états sociaux, il n'existe pas de souscripteurs (sauf, toutefois, *un seul* cadre enseignant et un marchand!)<sup>9</sup>.

Il faut donc retenir comme un fait très important qu'en *Munténie*, jusqu'en 1830, le procédé de la souscription, bien qu'assez timide, était notamment pratiqué par les *personnes pourvues de rangs*.

Pendant la III<sup>e</sup> époque (1830—1839), la plupart des volumes (30 %) sont souscrits par des *libraires* (en l'espèce par 16 libraires). Signalons pareillement le rôle des *bibliothèques* : 7 % des volumes souscrits reviennent à 3 bibliothèques.

L'intense activité des libraires contribuait, tout comme celle des bibliothèques, à la diffusion ultérieure du livre. Par malheur, nous ne saurions affirmer avec certitude dans quelles couches de la société pénétraient les volumes acquis par les libraires et les bibliothèques, mais, quoi qu'il en soit, nous voici devant un moyen « moderne » de promotion du livre imprimé ; ce moyen représente d'ailleurs la transition vers le contract direct entre l'auteur et l'éditeur.

À l'aide des listes de souscripteurs, nous avons pu établir certaines modalités distinctes de subvention de l'impression :

a) la contre-valeur en est versée par un bienfaiteur qui, le plus souvent, appartenait à la classe des gens riches ;

b) l'auteur a recours à l'appui d'une large couche de lecteurs, par l'intermédiaire du procédé de la souscription ;

c) l'auteur ne s'occupe plus lui-même de la diffusion de son livre, mais s'adresse à un libraire (l'éditeur de demain).

Habituellement, le livre était publié par l'emploi simultané de plusieurs de ces procédés.

Outre les libraires et les bibliothèques, dans la *Munténie des années 1830—1839*, la plus grande importance revient aux souscripteurs *sans métier ou autre profession déclarés* (20 % des volumes) ; il n'y a que la *Transylvanie* et l'*Olténie* où cet état social atteint la même importance. L'activité de ces gens-là, à l'époque considérée, avait augmenté de huit fois environ par rapport aux périodes antérieures.

<sup>9</sup> Le nombre total des métiers, dignités (rangs) et autres positions sociales signalés est immense ; sans une classification, le travail n'aurait pas été possible. Par malheur, les instruments principaux nécessaires à cette opération nous ont fait défaut. Ainsi, afin d'établir une hiérarchie des dignités, il nous aurait fallu pouvoir disposer d'un dictionnaire des dignitaires au XIX<sup>e</sup> siècle, malheureusement introuvable. Jusqu'à son élaboration, nous nous sommes contentés des indications — par ailleurs fort précises — contenues dans la *Pravila pentru potrivirea rangurilor pe posturile de slujbă* (Loi de l'établissement des dignités (rangs) selon les fonctions remplies), dans « Buletin. Foaiă oficială », III, 1835, n<sup>o</sup> 62, p. 231—232 et un supplément de 4 pages, ainsi que dans le *Proiect. Pentru înființarea de ranguri* (Projet. Pour l'institution des dignités), dans « Buletin. Gazeta administrativă », IV, 1837, p. 89—90 et suppl., p. 93—96. D'autre part, étant donné que dans l'intervalle 1800—1850 certaines dignités ont changé de signification (un *vișter* — trésorier — par exemple en 1850 remplissait d'autres charges que son homologue en 1815), une difficulté supplémentaire, inhérente pourtant, en ressortit pour notre enquête. Aussi bien, pour respecter la complexité des réalités sociales au siècle considéré, nous avons préféré ne pas dénommer « boïards » tous ceux qui, dans les listes, sont inscrits comme *paharnici*, *viștieri*, *medelniceși*, etc., mais de les appeler « personnes pourvues de rangs », ce qui nous a semblé mieux correspondre. Du reste, le matériel amassé est de nature à amener la conclusion que toute classification est discutable ; la nôtre est admissible puisqu'elle n'entraîne pas des erreurs notables.

Il convient, par conséquent, de relever que dans l'explosion culturelle de la *Munténie d'après 1830*, un rôle déterminant revint à l'élément démocratique, qu'il s'agit de modalités de diffusion (libraires, bibliothèques) ou de personnes ne tenant pas à signifier leur position sociale <sup>10</sup>.

De 1830 à 1839, les gens d'Eglise souscrivent 16 % des volumes (leur importance enregistrant une augmentation au double par rapport à l'époque précédente). Les personnes pourvues de rangs (12 %) marquent une décroissance — plus de deux fois moins que les années d'avant — fait plein de signification.

Après 1840, les gens d'Eglise deviennent les souscripteurs les plus actifs (36 % des volumes) ; leur goût se porte nettement vers les ouvrages théologiques <sup>11</sup>, mais ils se dirigent aussi bien vers l'acquisition des livres scientifiques et des manuels (immédiatement après le monde de l'enseignement et beaucoup avant d'autres positions sociales).

Le rôle des personnes sans métier déclaré (22 % des volumes) augmente presque au double par rapport à l'époque précédente.

Les bibliothèques (5 fois plus importantes que durant les années 1830—1839) exigent 13 % des volumes, alors que les personnes pourvues de rangs n'en acquièrent plus que 10 %. Les artisans et les marchands, de même que les employés doublent leur importance en comparaison du passé, tout au moins de la période précédente (la troisième).

A l'encontre de la situation antérieure à 1830 (voir p. 542), retenons qu'après 1830, en *Munténie* (à l'exception de l'augmentation peu commune de l'importance du clergé), la souscription était appuyée surtout par les personnes *sans métier déclaré*, ainsi que par les *bibliothèques* (centres publics de diffusion du livre) et les *libraires*. Le caractère démocratique de cette action est renforcé par cela même qu'à l'époque considérée, *artisans, négociants et employés* ont vu leur importance croître en tant que souscripteurs. Quant aux *personnes pourvues de rangs*, elles ne disparaissent pas des listes de souscripteurs, mais conservent un rôle encore assez significatif.

★

Au *Banat*, l'œuvre de souscription des livres est dominée par l'activité du monde de l'enseignement (cadres enseignants et élèves), auquel s'ajoute le clergé (gens d'Eglise) dont une partie activait dans les écoles. Pendant les premières deux périodes, leur importance demeure la même : les premiers achètent environ 60 % des volumes, les seconds, environ 30 %.

*Avant 1820* <sup>12</sup>, les artisans et les négociants requièrent seulement 2 % des volumes, alors que les souscripteurs sans profession déclarée et les employés n'ont qu'une contribution minimale. D'ailleurs, ces deux dernières catégories sociales, tout en augmentant en importance pendant la seconde période, se garderont aux dernières places.

<sup>10</sup> Voir « Synthèses », 1975, n° 2, p. 85—96.

<sup>11</sup> C'est le résultat de l'activité persévérante d'Anton Pann et de Al. Geanoglu-Lesviodox qui, comme nous l'avons déjà dit, surveillaient de près la diffusion d'un grand nombre d'exemplaires des titres publiés.

<sup>12</sup> On remarque l'apparition dans les listes d'une personne de sexe féminin, ce qu'on ne constate pas à la même époque (la première) en Munténie (Eustahia Arsici, Arad).

Pendant les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> périodes dominent l'activité de l'enseignement (35 % des volumes au cours de la III<sup>e</sup> époque et 43 % au cours de la IV<sup>e</sup>) et du clergé (32 %, respectivement 26 %); pourtant, leur importance diminue continuellement par rapport aux époques antérieures. Augmente en échange le rôle des artisans et des négociants (au triple de la I<sup>re</sup> période), des employés et des militaires, lesquels ne se rangent plus parmi les derniers acquéreurs. Ces trois dernières catégories continuent d'être parmi les plus actives au cours de la IV<sup>e</sup> période. A présent, le rôle des bibliothèques augmente aussi (11 %).

On peut affirmer qu'au Banat, la souscription a été en permanence soutenue par les professeurs, maîtres d'école, instituteurs, élèves (voire même étudiants) ainsi que par les gens d'Eglise (qui, souvent, exerçaient le métier de professeur).

C'est ainsi qu'est mis en lumière le rôle particulier joué dans ces contrées du pays par l'Ecole préparatoire d'Arad et par les écoles des villages.

De plus, pendant les I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> périodes souscrivent au même titre *artisans et marchands* : chose jamais encore rencontrée dans aucune autre région<sup>13</sup>. Après 1830, ces derniers atteignent une importance supérieure à l'équivalent d'autres régions. Relevons pareillement le rôle des *employés* et des *militaires*.

Le Banat a donc ces caractéristiques : l'école et le clergé représentent les deux foyers principaux de protection et de promotion du livre; les *marchands* et les *artisans* ont une importance plus grande qu'ailleurs; les *notabilités locales* sont elles aussi adeptes des livres de langue roumaine.

★

### L'Oulénie n'offre pas de souscripteurs avant 1820.

Entre 1820 et 1829 dominent les personnes pourvues de rangs (38 % des volumes), suivies par ceux n'ayant pas de profession (métier) déclarée (22 %) et par les gens d'Eglise (14 %). Un seul libraire<sup>14</sup> acquiert 11 % des volumes et deux intellectuels<sup>15</sup> en prennent 8 %. Consignons comme intéressant le fait que ces derniers s'abonnaient à un manuel d'enseignement du français sans professeur — que le public réclamait à raison de 438 exemplaires. Pas d'artisan, de marchand, d'employé, même pas une bibliothèque.

Pendant la III<sup>e</sup> époque, les gens sans métier déclaré achetaient le même nombre de livres que les souscripteurs recrutés parmi les dignitaires (30 % des volumes). Suivent à grande distance les gens d'Eglise (15 %).

Par rapport à la seconde période, ces états sociaux diminuent d'importance du fait qu'augmente la force de concurrence des autres (artisans, marchands, employés). On ne trouve pas d'inscription de libraires ou de bibliothèques.

<sup>13</sup> Sauf les localités hors du territoire habité par les Roumains.

<sup>14</sup> G. Petrovici (Craiova).

<sup>15</sup> St. Jianu (Cerneți), Alex. Diculescu (Craiova).

Après 1840 dominent les gens d'Eglise (60 % des volumes), arrivés à 6 fois plus d'importance que par le passé. C'est grâce à l'activité d'Anton Pann dans les monastères, vieux centres culturels, comme nous l'avons déjà dit. Suivent, pareillement à la *Munténie* de la même époque, ceux n'ayant pas de profession déclarée (20 %) dont l'importance égale celle de l'époque précédente.

Les personnes pourvues de rangs (3 %) — naguère, les premiers parmi les souscripteurs — viennent maintenant après les bibliothèques, égalant pratiquement le monde de l'enseignement. Tout comme à la *III<sup>e</sup> période*, il n'y a pas de libraire ; les artisans et les marchands présentent à nouveau une participation insignifiante.

*Les personnes pourvues de rangs* — les plus actives en *Olténie* au cours de la seconde période — sont à présent, sans cesse, la cible d'une concurrence soutenue et peu à peu elles se voient remplacées par des *personnes ne déclarant pas leur profession ou métier*, mais qui, au cours de la quatrième période, prendront le dessus, de manière écrasante.

Les *gens d'Eglise* sont en permanence parmi les plus actifs souscripteurs.

En *Olténie*, également, on constate un processus de démocratisation de l'œuvre de subvention du livre publié.

★

Pour la *Moldavie d'avant 1820*, le clergé constitue la couche sociale la plus active dans l'œuvre de souscription (61 % des volumes), son rôle et son efficience demeurant sans égale au cours de n'importe quelle autre période. Le choix favori des gens d'Eglise se porte vers les livres théologiques, bien qu'ils encouragent aussi la parution des livres scientifiques, plus que d'autres couches de la société, mais moins que ceux qui ne mentionnent pas leur position sociale. Cette dernière catégorie constitue les seconds acheteurs plus importants (23 %), marquant un penchant évident vers les livres scientifiques et une indifférence presque totale pour la théologie. D'un intérêt égal pour chacun des deux genres, sont les acquéreurs qui déclarent leur rang social dans les listes et qui constituent la troisième catégorie de souscripteurs plus actifs (13 % des volumes). La participation à la souscription des autres couches sociales est presque insignifiante.

Pour l'époque de 1820 à 1829, il n'y a pas en *Moldavie* — tout au moins pas, dans les listes dont nous avons disposé — de souscripteurs d'aucune catégorie sociale.

Pendant la troisième période, les plus actives sont les personnes pourvues de rangs (54 % des volumes) ; par rapport à la première époque, leur importance augmente de 40 %.

Le clergé et les personnes qui ne mentionnent pas leur position sociale s'abonnent à peu près au même nombre d'exemplaires, chaque catégorie achetant 14 % environ des volumes. Cependant, alors que en rapport avec les années d'avant 1820, l'importance du clergé était 5 fois plus grande, celle des secondes l'était 13 fois plus. De nouvelles catégories font leur apparition : le monde de l'enseignement (9 %), le public féminin (4 %) et les militaires (3 %).

Après 1840, tout comme durant la période précédente, les personnes pourvues de rangs constituent la majorité des souscripteurs (60 % des volumes). Un décalage intervient cependant à présent entre les gens d'Eglise (21 %) et ceux n'ayant pas de profession déclarée (16 %).

Le clergé souscrit maintenant surtout pour les livres de théologie, tandis qu'avant 1820 c'était moins marquant ; les personnes ne déclarant par leur métier se montrent à présent désireuses de tous les genres. Les souscripteurs qui mentionnent leurs rangs maintiennent un intérêt accentué pour les livres de littérature, philosophie, théologie, mais se montrent moins amateurs de livres scientifiques et de manuels.

Parmi les autres états sociaux, relevons la présence des militaires — amateurs de littérature — et d'un nombre quelque peu accru d'intellectuels pour les livres de science.

La Moldavie par conséquent encourage la souscription au moyen de trois couches sociales, notamment : les *personnes pourvues de rangs*, les *gens d'Eglise*, les *personnes sans profession déclarée* (dans cette dernière catégorie d'ailleurs, ceux qui *ne veulent pas* mentionner leur rang social sont le mieux représentés en Moldavie).

Le long du temps, les *personnes pourvues de rangs* arrivent à constituer la catégorie de souscripteurs les plus actifs, alors que les *gens d'Eglise* — prédominants à la première époque — passent au second plan, dans une concurrence étroite avec les acheteurs qui *ne mentionnent pas leur position sociale*.

A l'encontre des autres régions, c'est à peine si on rencontre en *Moldavie* quelques noms d'*artisans* et de *marchands*. La participation d'autres couches sociales est passagère et difficilement perceptible.

★

***Les villes en dehors du territoire habité par les Roumains (Paris, Vienne, Budapest).*** Avant 1820 on trouve un *libraire*<sup>16</sup> (47 % des volumes). Les acheteurs qui ne mentionnent pas leur état social demandent 25 % des volumes et représentent en somme la couche la plus active. Parmi les autres, rappelons le monde de l'enseignement et les intellectuels (chaque catégorie avec 8 % des volumes)<sup>17</sup>.

De 1820 à 1829, les personnes pourvues de rangs sont, par contre, la couche la plus active (27 % des volumes), phénomène qui ne se produit pas dans le *Banat*, dans aucune des périodes étudiées (nous citons cette province comme étant celle avec laquelle ces villes présentent le plus de similitudes quant aux attitudes manifestées envers les différents genres de livres<sup>18</sup>). L'enseignement (cadres didactiques, élèves, étudiants) achète 22 % des volumes. Nouvelle opposition avec le *Banat* : le clergé ne détient pas la première place, se montrant également actif que les négociants, les artisans et les employés (chaque groupe s'abonnant à 16 % des volumes).

<sup>16</sup> Zaharia Carcalechi — Buda.

<sup>17</sup> Ce n'est qu'au *Banat* et dans ces villes qu'avant 1820 apparaissent des noms de femmes, dans les listes examinées. (Ici Iudita Nestorovici et Elena Ceapa—Buda).

<sup>18</sup> Voir « Synthesis », 1975, n° 2, p. 85—96.

De 1830 à 1839, le monde de l'enseignement devient le principal acheteur dans l'œuvre de souscription (61 % des volumes), dépassant de beaucoup les autres états sociaux (les employés — 14 %; les personnes sans profession déclarée — 10 %; les artisans et les marchands — 7 %).

Après 1840, comme au cours de la première période, un seul libraire apparaît sur les listes, pour un grand nombre de volumes (54 %). Les artisans et les marchands représentent une couche très active de lecteurs souscripteurs (19 %), phénomène qui ne se répète plus ailleurs, à aucune époque; ils sont suivis par le monde de l'enseignement (15 %).

Comme dans le *Banat* mais à l'encontre des *Principautés Danubiennes*, l'école pèse lourdement dans les villes situées en dehors du territoire habité par les Roumains (nous y avons incluí aussi les étudiants), de même que le monde des *artisans* et des *négociants*. Mais, par opposition avec le *Banat*, le *clergé*, les *employés* et les *bibliothèques* sont de moindres acquéreurs; l'*armée* non plus n'est représentée par aucun nom de militaire. On trouve par contre deux *libraires* qui achètent un grand nombre d'exemplaires et les *personnes pourvues de rangs* (même s'il s'agit de dignités sociales tenant d'une organisation interne autre que celle des *Principautés Danubiennes*) atteignent une efficacité et une importance jamais rencontrées dans le *Banat*.

★

Pour la *Transylvanie* (comprenant sous ce terme seulement les villes du Plateau transylvain), de même que pour les villes hors du territoire habité par les Roumains, la plus grande importance avant 1820 revient à un libraire qui achète le plus grand nombre des volumes (55 %). Suivent, pareillement à ces dernières villes, les personnes qui ne mentionnent pas leur état social (26 %). Les gens d'Eglise occupent seulement la troisième place (7 %), pour devenir prépondérants au cours de la II<sup>e</sup> époque, avec 47 % des volumes. Le monde de l'enseignement a, de même, pendant cette période, une contribution notable (37 %).

De 1830 à 1839, les personnes qui ne mentionnent par leur état social redeviennent les acheteurs les plus actifs (27 %). En tout égaux (19 % des volumes), s'échelonnent les gens d'Eglise, les marchands, les artisans et des gens de diverses occupations non intellectuelles.

Le nombre très réduit de volumes acquis après 1840 empêche tout commentaire.

Malgré les différences marquées, la *Transylvanie* s'approche, quant à l'œuvre de souscription, du *Banat* et des *villes situées hors du territoire habité par les Roumains*, plutôt que des *Principautés Danubiennes*.

Signalons l'importance particulière des *personnes dépourvues de rangs*, tant avant 1820 que plus tard.

**La Plaine de la Tisza.** Le *clergé* constitue le groupe le plus actif des souscripteurs, le long des trois premières périodes. Après 1840, le petit nombre de volumes souscrits ne permet pas le moindre commentaire.

Le second groupe de souscripteurs plus important est celui du monde de l'enseignement (cadres didactiques et élèves) (45 %), avant 1820 et



les personnes sans état social déclaré (14 %) entre 1820 et 1829. Ce n'est qu'entre 1830—1839 que l'on peut signaler (pour 21 % des volumes) les artisans et les marchands.

Parmi les provinces roumaines placées sous la domination autrichienne, la **Plaine de la Tisza** dénote une configuration distincte, sans exclure les similitudes qui viennent de la prépondérance continue du *clergé* et de l'activité de l'école.

★

Nous tenons à rappeler que dans les régions au-delà des Carpates ainsi que dans les villes de « l'étranger » énumérées plus haut (et qui, nous venons de le dire, représentent aussi bien des centres d'activité culturelle des Roumains des dites régions), les souscripteurs contribuaient à un nombre de volumes qui était 2,5 fois plus grand que celui souscrit en Moldavie, par exemple. C'est presque le tiers des volumes publiés en totalité, qui était demandé dans ces régions et localités.

★

Les conclusions auxquelles nous sommes arrivés relativement à la composition socio-professionnelle des lecteurs au début du XIX<sup>e</sup> siècle constituent des suggestions du plus grand intérêt, pensons-nous, pour une histoire de la culture roumaine. Cependant, il ne convient pas de les étendre à tout le phénomène culturel roumain (au siècle et dans l'espace territorial mentionnés), qu'après une minutieuse confrontation avec les données issues d'autres sources<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Nous avons recouru à une méthode mathématique d'analyse des données numériques parce que n'importe quelle autre tentative d'extraire de ces informations des renseignements sur l'histoire culturelle — renseignements que nous étions sûrs qu'elles recouvraient — eût été inutile et dépourvue d'une compréhension correcte des réalités. La méthode mathématique, par contre, ne détruit guère l'intuition du chercheur qui se penche assidûment sur l'histoire des civilisations, mais lui ajoute, tout au contraire, cette précision de la pensée, qualité primordiale de celui qui écrit le programme et permanent support d'une recherche authentique.

Conscients néanmoins des limites de notre méthode, nous considérons superflu d'ajouter qu'elle ne peut être appliquée à n'importe quelle situation, d'une part, et qu'alors même que son application serait absolument indispensable — comme à présent —, les résultats qui en sortiraient doivent, d'autre part, être interprétés avec la plus grande prudence, tant du point de vue de la valabilité statistique (voir RESEE, XII, 1974, n° 2, p. 207—208), qu'à celui de leur corrélation avec tout ce que nous connaissons sur le phénomène examiné à partir d'autres sources.

# LE RÔLE DE LA REVUE « LOGHIOS HERMÈS » (ΕΡΜΗΣ Ο ΛΟΓΙΟΣ) DE VIENNE DANS LES RELATIONS CULTURELLES INTERNATIONALES AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE \*

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

En 1811 paraissait à Vienne la revue grecque « Loghios Hermès », qui sera diffusée à travers toute l'Europe et particulièrement dans le Sud-Est. Il n'est pas difficile de comprendre la parution de périodiques grecs dans l'Europe centrale : la capitale de l'Autriche était devenue un centre culturel et politique du Sud-Est de l'Europe. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, de nombreux savants grecs, aidant activement au mouvement de la renaissance culturelle du peuple grec, se trouvaient à Vienne. D'autres colonies grecques existaient en Europe — comme c'est le cas de Venise — mais Vienne, en tant que centre politique et spirituel le plus proche de l'Orient hellénique, bénéficiant de moyens de transport sûrs était devenu l'endroit le plus propice pour la parution de journaux et de périodiques grecs ainsi que pour leur diffusion dans le Sud-Est de l'Europe.

Le premier journal grec paraissait à Vienne en 1784, suivi, en 1790 par « Έφημερίς » ; au cours de la seconde décennie du XIX<sup>e</sup> siècle d'autres journaux et périodiques grecs vont paraître, notamment : « Εἰδήσεις διὰ τὰ Ἀνατολικά μέρη » (Nouvelles pour les zones de l'Est), « Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος » (Le télégraphe grec), « Φιλολογικὸς Τηλέγραφος » (Le télégraphe littéraire), « Καλλιόπη » (Calliope) et « Ἑρμῆς ὁ Λόγιος » (Loghios Hermès). Plusieurs historiens se sont intéressés à la presse et aux périodiques grecs ; ainsi : D. Russo, Georges Laïos, P. Ἐνέπεκίδης, Catherine Koumarianou<sup>1</sup>. Toutefois, aucun n'a étudié les relations entre « Loghios Hermès » et les pays roumains ni le rôle culturel international joué par

---

\* Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 Septembre 1974.

<sup>1</sup> D. Russo, *Primele ziare grecești din Viena* (Les premiers journaux grecs de Vienne). L'étude est parue d'abord en six numéros dans le journal athénien « Ἐλεύθερον Βῆμα » (Tribune libre) du 25—30 Novembre 1928 et en langue roumaine dans D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques greco-roumaines), œuvre posthume publiée par Ariadna Camariano et Nestor Camariano, București, 1939, p. 353—397 ; Georges Laïos, « Ἑλληνικὸς τύπος τῆς Βιέννης ἀπὸ τοῦ 1784 μέχρι τοῦ 1821 » (La presse grecque de Vienne depuis 1784 jusqu'en 1821). Athènes 1961 ; P. Ἐνέπεκίδης a publié une série d'articles dans le journal athénien « Τὸ Βῆμα » (La Tribune) que je n'ai pas eu la possibilité de consulter et idem, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ἑλληνικοῦ τύπου* (Contributions à l'histoire de la presse grecque), 1965 ; Catherine Koumarianou, *Λόγιος Ἑρμῆς. Κοσμοπολιτισμὸς καὶ ἐθνικὸς χαρακτήρας* (« Loghios Hermès ». Cosmopolitisme et caractère national), dans la revue athénienne « Ἐποχές », 18 Octobre, 1964.

cette publication. Dans les pages qui suivent nous nous proposons de mettre en lumière cet aspect de la revue.

La contribution matérielle des pays roumains à la parution du périodique viennois, première revue littéraire grecque, intéressant en égale mesure Roumains et Grecs, est notable. L'initiative même de sa fondation est due aux Pays Roumains. Adamantios Coray insistait sur l'utilité d'un journal ou d'un périodique grec<sup>2</sup> ; on en était généralement d'accord, toutefois l'initiative n'a pas pu devenir réalité avant la fondation à Bucarest de la Société littéraire gréco-dace, le 7 Juillet 1810 (« Loghios Hermès », 1811, p. 6). C'est à l'occasion de la seconde séance de la Société que le Métropolitite de Valachie plaida en faveur de la fondation d'une revue littéraire où les savants puissent diffuser leurs connaissances, leurs opinions. L'initiative fut approuvée à l'unanimité par les membres grecs et roumains<sup>3</sup>, chacun offrant sa contribution bénévole, afin de pouvoir assurer les premières dépenses nécessaires à la fondation de la revue (1811, p. 89). Michel Skinas, secrétaire de la Société, fut chargé d'expédier le montant de la somme à l'archimandrite Anthime Gazis, qui se trouvait à Vienne et que Coray considérait la personne la plus apte à remplir la charge de rédacteur en chef.

En guise d'en tête, la première page de la revue, qui paraissait le 1<sup>er</sup> Janvier 1811, précisait que celle-ci prenait naissance sur la recommandation et, en partie, grâce à l'aide financière de la Société philologique gréco-dace de Bucarest (1811, p. 3).

Malheureusement, l'existence de la Société fut brève. Après le départ, en 1812, d'Ignace, Métropolitite de Valachie, l'activité de la Société cesse, et partant les subventions dont elle jouissait.

Le 1<sup>er</sup> Avril 1813, Alexandre Vasiliou, ami dévoué de Coray, lance un appel adressé à tous les amateurs de culture, où il relatait le fait que les rédacteurs de la revue avaient fondé et continuaient à assurer la parution de la revue, grâce à l'aide de la Société gréco-dace de Bucarest et des Grecs de partout. À présent que la société avait cessé d'exister, la revue perdait ses subsides essentiels. Et puisque les autres contributions s'avéraient insuffisantes à couvrir les dépenses trimestrielles, la parution de la revue était compromise. Vasiliou fait appel à ceux qui la considéraient utile, afin d'obtenir une aide capable de la sauver<sup>4</sup>.

Il s'y trouvèrent à Bucarest bon nombre de gens, s'intéressant aux problèmes culturels, qui répondirent promptement à l'appel lancé par Vasiliou. Le 15 Mai 1813, la revue publiait une lettre de Bucarest adressée au rédacteur en chef pour lui faire part du fait que « la nouvelle du danger que courait la revue avait émue les amateurs de culture, lesquels avaient réussi à rassembler une somme importante en mesure de sauver, pour le moment, son existence ». Quoique la lettre n'indique pas les noms de ceux qui ont accordé leur aide, il s'agit certainement aussi bien de Roumains que de Grecs<sup>5</sup>. Sur la même page, le rédacteur en chef de la revue écrit :

<sup>2</sup> Pour pouvoir publier un journal, disait Coray, il suffit de deux boîtes de monastère, ou un seul richard, clerc ou non, qui voudrait s'assumer les dépenses de la publication du journal. Cf. Georges Valetas, Κοραΐς (Coray), p. 1020.

<sup>3</sup> Pour la liste des membres cf. « Loghios Hermès » 1811, p. 63-64.

<sup>4</sup> Supplément au fascicule 3 de 1813, p. 1-3.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 1813, p. 68, deuxième pagination.

« „Loghios Hermès” remercie aujourd’hui officiellement tous ceux de Bucarest qui, aimant les belles choses, ont montré tant de zèle et de générosité envers la revue; la nation grecque elle aussi, exprime sa reconnaissance pour les nombreux bienfaits qu’on lui a accordé à toutes les époques ».

En 1818, Scarlat Alexandre Callimaki, prince de Moldavie, accorde à la revue un subside annuel de 200 lei. La revue a publié le document princier (daté du 28 Mars 1818) ainsi que la lettre de Théodore Negri qui l’accompagnait. Le document, signé par le prince, le grand « postelnic » Grégoire Manou, le grand « vistier » Constantin Canta, le grand logothète Nicolas Rosseti-Roznovanu, ainsi que par Veniamin Costaki, métropolitain de Moldavie, fait savoir aux rédacteurs, Théoklitos Pharmakidès et Constantin Kokkinakis, qu’on accordait à la revue une somme annuelle, soit 200 lei, 100 lei provenant des revenus princiers des salines et 100 lei des douanes. Le prince demande au métropolitain de déposer une copie de ce document dans les archives de la Métropole et d’avoir soin de quérir, chaque année, cette somme à la trésorerie princière et de l’envoyer à la revue. On précisait également qu’au cas où la revue cesserait sa parution, la somme devait être remise à la publication qui remplacerait « Loghios Hermès »; au cas où aucune revue grecque ne paraîtrait plus, le montant de la somme devait être remis à l’Académie princière de Jassy. En dernière instance, le prince Callimaki prie les successeurs au trône moldave de confirmer le document<sup>6</sup>, Michel Soutzo (1819—1821) le confirme et augmente ce revenu à 250 lei<sup>7</sup>.

N. Iorga mentionne une autre aide du prince Callimaki : il s’agit de 600 lei accordés par le prince à la même revue<sup>8</sup>. Vers la fin de 1819 on sollicitait l’aide du prince de Valachie, Alexandre Soutzo et, afin d’obtenir une réponse favorable, Coray lui-même, dont l’influence était grande, s’adressait au prince<sup>9</sup>. La réponse ne nous est pas parvenue, mais nous pouvons présumer qu’elle a été favorable.

Au début de l’année 1820, le Métropolitain de Valachie, Dionisie Lupu, vient en aide à la revue en lui offrant un revenu annuel de 30 ducats impériaux. C’est Spyridon Valetas qui fait part de ce don à la revue; sa lettre est publiée dans les pages de la revue (1820, p. 289). C’est toujours en 1820 que la revue recevait, de la part du « stolnic » Stamatis Fournarakis de Chios, établi en Moldavie, un revenu de 150 lei par an (1820, p. 289).

Outre ces aides pécuniaires, il est indéniable qu’il y a eu dans les pays roumains d’autres donateurs dont le nom ne nous est pas parvenu, car « Loghios Hermès » était très répandue et beaucoup lue dans les Principautés. Dans les annonces publiées dans la revue concernant le renouvellement des abonnements, les villes de Bucarest et de Jassy, sont toujours

<sup>6</sup> Bibliothèque de l’Académie Roumaine, paquet DCIII/85 et « Loghios Hermès », 1818, p. 273—278.

<sup>7</sup> « Loghios Hermès » de 1820, p. 29—32, où a été publié le document de Michel Soutzo.

<sup>8</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* (Histoire de la littérature roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle), vol. II, București, 1901, p. 340. La source utilisée par N. Iorga est Kopitar, *Kleine Schriften*, I, p. 73 et 94.

<sup>9</sup> Cf. *Ἐπιστολαὶ Ἀδαμαντίου Κοραΐ* (Lettres d’Adamantios Coray), éd. N. Damalas, vol. III, 2<sup>ème</sup> partie, Athènes, 1886, p. 761—762.

en tête de la liste, à côté des personnes chargées de prélever les abonnements. C'est ainsi qu'en 1811 ceux-ci étaient à la charge de Constantin Vardalachos, directeur de l'Académie princière de Bucarest (1811, p. 4). En 1816, c'était aux frères Nicolas et Constantin Zupaniotis de mener à bien cette charge (1816, p. 112), qu'ils continuèrent à remplir jusqu'en 1817 à Bucarest ; à Jassy, c'était Paschalis Vasiliou qui s'en chargeait (1816, p. 394). En 1820 c'était Constantin Galatis qui en était chargé à Bucarest tandis que les abonnements de Jassy étaient encaissés par Emmanuel Vernardos (1820, p. 601).

On recevait des abonnements pour « Loghios Hermès » dans plusieurs endroits. Ainsi, outre Bucarest et Jassy, il y avaient également les îles de Hydra, de Chios et de Corfou, les villes de Constantinople, Smyrne, Jannina, ainsi qu'Odessa, Moscou, Taganrog, Trieste, Livourne et, bien entendu, Vienne. Nous apprenons également, par les lettres reçues et publiées dans la revue, qu'elle était encore plus largement répandue. Isidore Guillet, philhellène bien connu, y était abonné à Paris ; il promettait de la diffuser parmi les philhellènes de France et d'obtenir de nouveaux abonnements<sup>10</sup>. A Amsterdam la revue était lue par le pr J. Boscha et par le correspondant grec de cette ville, qui nous fait part de cette information (1818, p. 333).

Le volume de 1819 (p. 601—606 et 812—813) publie les lettres d'un philhellène anglais, connaissant le grec ancien et moderne, sincère et enthousiaste ami du peuple grec. Ce personnage qui signait « un Anglais cosmopolite » et lisait régulièrement la revue, se permettait à faire des commentaires en marge du matériel publié dans la revue. Un autre correspondant nous fait savoir qu'on ne se contentait pas de lire « Loghios Hermès » à Boston et à Philadelphie aux États-Unis, mais qu'on s'intéressait de près à l'activité culturelle des Grecs (1820, p. 388). D'autres lettres nous apprennent que la revue était connue aussi bien à Padoue (1819, p. 117) qu'à Nijni-Novgorod en Russie (1819, p. 647). Si nous ajoutons le fait que, dès sa parution, la Société gréco-dace de Bucarest recommandait à la rédaction d'envoyer gratuitement la revue aux écoles grecques plus importantes, il devient clair que son aire de diffusion était très étendue, d'autant plus que de telles écoles fonctionnaient non seulement en territoire grec, mais aussi dans presque toutes les colonies grecques de la diaspora.

Il est également utile de souligner le fait qu'en réalité les abonnés étaient plutôt des donateurs car, souvent, la somme qu'ils payaient en tant qu'abonnement dépassait trois, quatre, parfois dix fois, le taux prévu<sup>11</sup>. Ainsi, dans une liste des abonnés de Constantinople, on constate qu'ils payaient entre 50 et 500 piastres (1820, p. 337), l'abonnement ne remontant qu'à 39 piastres. Un marchand d'Odessa, P. Nicolaïdis,

<sup>10</sup> « Loghios Hermès », 1818, p. 308. Le professeur Isidore Guillet était un grand philhellène. Il était à la tête d'un gymnase ou d'une maison d'éducation à Paris où les élèves étaient internes et préparés de manière à être reçus, à la fin de leurs études, dans les Facultés. Beaucoup de Grecs fréquentaient cet « Etablissement » privé et le directeur leur accordait d'importantes réductions de taxes (1818, p. 308—312).

<sup>11</sup> L'abonnement à la revue « Loghios Hermès » s'élevait à 10 florins d'argent à Vienne et 12 florins dans d'autres endroits ou bien 39 groches turcs (1818, p. 604).

qui oubliait la monotonie de sa vie en lisant « Loghios Hermès », lui offre, en guise de reconnaissance, un revenu annuel de 500 roubles (1817, p. 602). Un autre marchand de Russie, Ioannis Varvakis, grand bienfaiteur du peuple grec, offre à la revue un revenu annuel de 150 piastres et lui accorde une aide de 500 florins d'argent (1819, p. 647).

« Considérant l'importance du rôle de la revue pour l'éducation du peuple grec », un lecteur d'Occident lui accorde une aide de 500 florins et offre l'abonnement pour cinq exemplaires afin qu'ils soient distribués par les rédacteurs aux intellectuels grecs sans ressources (1820, p. 212).

Cette revue qui, comme il a été dit plus haut, comptait des abonnés dans de nombreuses villes européennes, était lue aussi, outre les savants et les intellectuels occidentaux, par les lettrés et les marchands des peuples balkaniques car, dans les « companies grecques » se trouvaient des Serbes, des Bulgares, des Aroumains, connaissant le grec, langue de la culture et du commerce dans le Sud-Est européen à l'époque. C'est par les pays roumains que la revue circulait plus facilement et plus librement dans cette zone<sup>12</sup>. Et si ceux-ci facilitaient la pénétration des périodiques grecs de Vienne dans d'autres pays, il est certain que « Loghios Hermès » était très répandue en Valachie et en Moldavie.

Les cercles officiels de Vienne, le fameux chancelier Metternich en premier lieu, facilitaient et soutenaient la diffusion des revues grecques de Vienne dans les pays roumains, car ils considéraient que, bien dirigées, celles-ci pourraient contrecarrer « les machinations du gouvernement tsariste ».<sup>13</sup> Une lettre du chef de la police autrichienne, Sumeraw, au chancelier adjoint Cobenzl, prouve que les périodiques grecs de Vienne, étaient destinés en premier lieu à la Moldavie, à la Valachie, à la Russie, à la Turquie et à la Grèce<sup>14</sup>.

★

Que publiait-elle cette revue si recherchée un peu partout en Europe ? Elle avait été conçue, tel un phare lumineux, afin d'aider à la renaissance culturelle grecque, à mettre les Grecs de partout au courant des progrès obtenus dans les centres culturels grecs et européens, dans le domaine de la science et de la culture. Adamantios Coray, mentor des savants grecs de l'époque, recommandait à « Loghios Hermès » de collectionner des journaux et des périodiques paraissant dans l'Europe des « lumières », mais en même temps de se mettre au courant des activités culturelles des régions grecques. Le conseil a été suivi. On trouve dans les pages de « Loghios Hermès » des renseignements de provenance occidentale sur l'ancienne Hellade, sur sa gloire d'antan, afin que les Grecs du début du XIX<sup>e</sup> siècle puissent s'enorgueillir de leurs ancêtres et imiter leurs vertus. On publiait des rapsodies de l'Illiade, des études dues aux savants occidentaux et grecs sur Homer, des analyses sur les tragédies de Sophocle, d'Euripide, des poésies de Pindare, des poésies patrio-

<sup>12</sup> Ap. Daskalakis, 'Ο τύπος και η νεοελληνική αναγέννησις (La presse et la renaissance néo-grecque), 1963–1964, p. 356.

<sup>13</sup> Georges Lafos, 'Η Φιλόμουσος 'Εταιρεία τῆς Βιέννης (L'Hétairie des philomuses de Vienne), 1814–1820, Athènes, 1965, p. 262.

<sup>14</sup> Georges Lafos, 'Ο 'Ελληνικός τύπος ... (La presse grecque...) p. 73.

tiques des Grecs modernes. Nous y trouvons, e.a., un discours sur le « divin Homer », œuvre du remarquable philhellène Choiseul-Gouffier de l'Institut royal de France, traduite en grec pour « Loghios Hermès » par Georges Meitanis (1818, p. 661—672). Le volume de 1819 (p. 1—10 et 37—48) publie *Parallèle entre Homer et Platon*, traduit du français. On a publié la traduction en grec (1820, p. 421—433 et 461—471) d'extraits de la *Allgemeine Encyclopédie der Wissenschaften und Künste* de Göttingen, notamment : *Ancienne Géographie. Sur Alexandrie et l'école alexandrine*.

De l'*Allgemeine geographische Ephemeriden* on publie des informations concernant des nouvelles culturelles anglaises. On y souligne l'intérêt des Anglais pour les classiques grecs comme pour tout ce qui touche aux Hellènes et à l'Hellade antique. Car la revue s'intéresse de près à l'opinion des savants de l'Occident sur la culture grecque antique. Toutes ces informations étaient traduites : de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien et publiées dans la revue. On y insérait aussi des appréciations de la part des savants occidentaux concernant Adamantios Coray, dont les Grecs modernes étaient si fiers. On publiait également des aspects de la vie culturelle et sociale des pays d'Europe, afin de renseigner les lecteurs grecs sur la civilisation du continent.

Un correspondant de Paris envoyait à la revue des informations culturelles de la ville. Il comparait Londres à Paris, affirmait que si Londres était liée aux États-Unis, Paris attirait de nombreux savants européens. Le même correspondant fait la remarque que plus un peuple est civilisé, plus il fait imprimer des journaux et des périodiques, citant, e.a., « Minerve littéraire », « Annales de la littérature », « Revue encyclopédique », « Annales des voyages et de géographie », « Tablettes universelles », etc. Tout ceci pour montrer au peuple grec que « Loghios Hermès » était extrêmement utile et pour recommander de soutenir la revue (1821, p. 175—180).

Un autre correspondant de Paris, Eustache Ioannidès, appréciait que le commerce est à la base de toute société, réalité qui est confirmée par tous les peuples civilisés. Il devenait donc nécessaire de développer le commerce grec, de le mieux organiser. Ioannidès envoyait à un ami d'Odessa, dans le même but, une ample relation concernant la fondation et l'organisation de l'Académie commerciale (Ἐμπορικὸν Μουσεῖον) de Paris, dans le but de servir de modèle aux organisateurs de l'École commerciale grecque d'Odessa. « Loghios Hermès » publie cette relation en la considérant utile pour tous les Grecs (1819, p. 10—27).

Le volume de 1819 publie (p. 222—228) une lettre de Smyrne annonçant la fondation, dans cette ville, d'un Club commercial. Il était l'œuvre des commerçants de Chios et de Smyrne ; le règlement comportait 18 alinéas. Le Club avait pour but principal des actes de philanthropie, fait qui devient évident aussi par l'inscription posée au-dessus de l'entrée au Siège du Club : « Qu'aucun non philanthrope (ἀφιλάθρωπος) n'entre ici ». À l'intérieur du Club on y avait posé plusieurs petites plaquettes à sentences moralisatrices.

Le volume de 1818 (p. 72—83) publie le programme d'un lycée de Paris, appelé plus tard Athénée royal. (Βασιλικὸν Ἀθῆναιον), qui préparait les élèves pour l'Université. On y enseignait la physique expé-

rimentale, la chimie, la zoologie, la philosophie, la littérature, la théorie musicale, l'anglais et l'italien. Les professeurs étaient choisis parmi ceux « dont on entendait la voix du haut des chaires académiques ». Les cours de l'Athénée royal étaient suivis par les jeunes ayant achevé leurs études scolaires et désireux d'enrichir leurs connaissances, mais également par des gens professant déjà un métier. La direction de l'Athénée avait même « osé » accepter des femmes. La revue grecque publie d'amples renseignements concernant l'organisation de l'Athénée, afin de pouvoir servir de modèle à d'autres peuples et en premier lieu aux Grecs.

La revue publie aussi un bref exposé traduit du périodique « Bibliothèque universelle », ayant trait à la situation de l'enseignement en Allemagne (1819, p. 853—863 et 893—903).

On trouve des informations concernant les progrès culturels dans l'Empire ottoman. On signalait ainsi le fait que le Sultan Mahmoud II avait donné l'ordre de traduire en langue turque plusieurs œuvres occidentales et de les faire imprimer à la typographie de Scutari. Parmi les traductions se trouvaient plusieurs livres de médecine de Störck et les *Éléments de la chirurgie* de De la Faye, traduits par le polyglotte Shanesade (1818, p. 149—150).

On publiait dans les pages de la revue « Loghios Hermès » des statistiques concernant différents pays : le Portugal, l'Espagne, la France, e.a. en donnant des informations sur l'étendue du territoire, sur la population, etc. (1821, p. 170—173). Une suite de quatre articles, traitait de la flotte anglaise (1818, p. 169—177, 232—236, 263—271, et 291—297).

Des savants grecs, établis dans différentes villes d'Europe, devenaient correspondants honorifiques de la revue ; ils envoyaient de nombreuses informations d'intérêt général. Ainsi, un correspondant précisait qu'offrant à la revue des données sur le « magnétisme animal » il espérait stimuler la curiosité des amateurs de la science pour un problème âprement discuté en Europe. Il ajoutait aussi quelques dissertations très récentes concernant ce sujet (1820, p. 655).

On portait à la connaissance des lecteurs de la revue les expériences de physique et de chimie des professeurs de Copenhague et de Paris (1821, p. 165—170).

Remplis de zèle, les savants grecs s'appliquaient à traduire des différentes langues occidentales des articles de science que la revue de Vienne s'empressait de publier. « Loghios Hermès » était devenue une véritable encyclopédie qui répandait un peu partout, mais en premier lieu dans le Sud-Est de l'Europe, où élever le niveau de culture s'avérait plus considérablement nécessaire, les plus récentes découvertes scientifiques, des considérations des savants de l'Occident sur des problèmes de culture, des problèmes sociaux, pédagogiques, politiques, etc. La revue jouait le rôle d'un pont facilitant le passage de la culture occidentale vers l'Orient et une institution de premier ordre pour le maintien des relations culturelles internationales.

De nombreux articles s'occupaient de philosophie, d'archéologie, d'histoire, de géographie, d'ethnographie, d'astronomie, de médecine, de physique, de chimie, de mathématiques, de sciences naturelles. Parmi ces articles il y avait des contributions originales dus aux jeunes grecs



qui avaient fait leurs études dans les Universités d'Allemagne, d'Italie, de France ; d'autres étaient des traductions d'ouvrages célèbres parus en France et en Allemagne. On démontrait qu'à la base des lois gouvernant la société se trouvaient les sciences naturelles, que le progrès de la société était étroitement lié aux découvertes scientifiques (1818, p. 105—109). C'est ainsi que s'explique la publication, en traduction grecque, d'extraits de la remarquable œuvre de Buffon, *Histoire naturelle* (1819, p. 167—179). Parmi les nouvelles d'ordre géographique, se trouve insérée l'annonce que Michel Ghica de Bucarest était en train de traduire en néo-grec l'œuvre de Jean Baptiste Vosgien, *Dictionnaire géographique portatif*, enrichi de dénominations anciennes (1818, p. 180).

De nombreux articles de médecine, traduits du français et de l'allemand ont été publiés, ainsi deux articles de Bricheteau, *La philosophie médicale* et *La philosophie éthique du médecin*, traduits d'après le *Dictionnaire des sciences médicales* (1820, p. 631—644).

Une place encore plus importante était réservée aux manifestations grecques culturelles de l'époque. On mettait les lecteurs au courant, avec maints détails, de toute fondation d'école grecque dans les régions du pays ou dans les colonies grecques de la diaspora ; on y trouvait des informations sur l'organisation des écoles grecques anciennes et récentes, sur les matières qu'on y enseignait, sur la manière de passer les examens, sur les prix qu'on offraient aux élèves consciencieux. Nombreux sont les exposés concernant l'organisation et l'activité des Académies princières de Bucarest et de Jassy dans la seconde décennie du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, ainsi que celle des écoles de Smyrne<sup>16</sup>, de Chios, d'Odessa, de Trieste, de Chypre, de Jannina, d'Andrinople, e.a.

Dans plusieurs fascicules de la revue et dans de nombreuses pages on donnait des renseignements sur la méthode lancastérienne, sur ses avantages, en mentionnant les pays qui l'appliquaient avec succès<sup>17</sup>.

Les quelques centaines d'écoles et de collèges qui fonctionnaient dans les régions grecques avant la révolution de 1821, ont été fondées et soutenues par des bienfaiteurs du peuple grec. Toute donation à finalité culturelle, fondation d'école, dépense pour la publication de livres qu'on offraient gratuitement, pour l'entretien des jeunes dans les Universités de l'Occident, etc., étaient publiées dans la revue sous forme de lettres de la part de correspondants. On soulignait les actions louables de ceux qui contribuaient par leur générosité à la fondation d'institutions pour l'éducation de la jeunesse grecque. On recommandait cette largesse en tant qu'exemple à imiter. Et il faut reconnaître qu'effectivement les Grecs se surpassaient en générosité.

Les pages de la revue soulignaient les bienfaits des richards grecs établis dans l'Empire russe, comme, e.a., les donations de Ioannis Varvakis

<sup>15</sup> Nous avons trouvé de nombreuses informations dans la revue « Loghios Hermès », que nous avons utilisées dans notre livre *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, Thessalonique, 1974.

<sup>16</sup> En 1811, l'école de Smyrne était florissante ; elle avait 150 élèves et sept professeurs, « Loghios Hermès », 1811, p. 57—58.

<sup>17</sup> Cf. par ex. « Loghios Hermès », 1816, p. 3—9, 33—43, 113—124 ; 1819, p. 27—35 ; 1820, p. 20—27, 264, 661—662, 675—694, 703.

et des frères Zosimas. Leur nom est écrit en lettres d'or dans l'histoire de la renaissance culturelle grecque (1818, p. 83—84 ; 1819, p. 648—656 et 708—714).

Afin de stimuler la générosité, on a publié dans le volume de 1818 (p. 86—97) de la revue « Loghios Hermès » l'organisation et les buts de la « Société impériale de bienfaisance » de Russie. Parmi les buts de la Société sont à mentionner le choix et la publication de livres utiles ainsi que d'un journal qui devait informer le public sur les institutions de bienfaisance, la publication des biographies des gens de bien de partout, l'information des lecteurs sur les différentes donations.

Dans le volume de 1820 (p. 451—454), « Loghios Hermès » informait ses lecteurs de la fondation d'un « tronc des pauvres » à Constantinople. Nombreux ont été ceux à contribuer par des sommes importantes à ses fonds ; mais il faut nommer en premier lieu Ioannis Varvakis et les princes roumains qui accordaient des aides annuels.

On informait amplement les lecteurs sur les représentations théâtrales de Bucarest, d'Odessa, de Trieste ; il s'agit soit de traductions de Voltaire, d'Alfieri, de Métastase, soit de drames originaux grecs sur l'Antiquité hellène et romaine. Ces pièces offraient des modèles de patriotisme, d'héroïsme, de lutte pour la liberté, de vertu et d'abnégation, qualités qui suscitaient un vif enthousiasme<sup>18</sup>.

Une autre contribution de la revue viennoise dans le domaine des relations culturelles consistait dans le fait d'annoncer la publication d'un grand nombre de livres d'intérêt général, écrits soit dans des langues occidentales, soit traduits en grec d'après les langues occidentales. Chaque fascicule de la revue comportait une rubrique de livres récemment parus. Il s'agit surtout de livres de sciences exactes, de littérature, d'histoire, de géographie, etc. Les lecteurs étaient ainsi mis au courant des nombreuses traductions en néo-grec, d'après des langues occidentales ; e.a., deux traductions des œuvres de Démètre Cantemir : 1. *Descriptio Moldaviae*, œuvre pour laquelle on a rédigé une liste de prénumérants et dont le prix s'élevait à 2<sup>1/2</sup> thalers à Leipzig, 4 florins à Vienne, 2<sup>1/2</sup> roubles d'argent en Russie et 12<sup>1/2</sup> piastres en Turquie ; 2. *Histoire de l'Empire ottoman*, qui devait être imprimée à Leipzig avec 22 portraits de sultans, un portrait de l'auteur et la carte de Constantinople ainsi que celle de la rive européenne du Bosphore.

À propos du contenu de « Loghios Hermès », un lecteur de Constantinople remarquait que : « Cette revue nous sort du cercle étroit de notre province, nous promène ici et là, enrichit nos connaissances ainsi que notre mémoire. Grâce à cette revue, nous voyageons en Grèce et en Europe, nous apprenons les hauts faits de ceux qui aiment les vertus et les muses, leurs efforts pour le développement de la culture ; on nous conseille de suivre leur exemple. Grâce à « Loghios Hermès » nous nous mettons en contact avec les Grecs de partout, nous apprenons à connaître leur pensée, à la comparer à la nôtre et ainsi, nous enrichissons, au fur et à mesure nos connaissances, nous exerçons notre logique, nous

<sup>18</sup> V. pour les représentations de Bucarest, l'année 1819, p. 582 et 1820, p. 376 ; pour les représentations d'Odessa, 1818, p. 194—196 ; 575—582 ; 1819, p. 358—360 ; 1821, p. 114 ; pour Trieste, 1820, p. 263.

abandonnons nos préjugés et nous nous libérons, peu à peu, de l'égoïsme qui domine les gens non cultivés » (1820, p. 336—340).

Le but de ceux qui avaient fondé cette revue était de cultiver l'esprit du peuple grec, en publiant dans ses pages les pensées des savants grecs et occidentaux. Ils en ont pleinement réussi.

Grâce à sa large diffusion, de Londres à Moscou et à Taganrog, de Constantinople, de Bucarest, de Jassy jusqu'à Boston et à Philadelphie aux États-Unis, la revue « *Loghios Hermès* » était lue par les Grecs de partout, par les philhellènes d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Russie, ainsi que par les lettrés du Sud-Est de l'Europe. Elle a joué un rôle de premier ordre dans les relations culturelles internationales. Les Européens étaient informés quant aux activités culturelles des Grecs, et les Grecs étaient mis au courant de la vie intellectuelle de l'Occident.

Le philhellène Copitar disait que la revue « *Loghios Hermès* » était une des publications les plus importantes de la littérature néo-grecque<sup>19</sup>.

Malheureusement, cette revue, si utile de par son rôle civilisateur et de par le maintien des relations culturelles internationales, a été obligée de cesser brusquement son apparition. En 1821, le gouvernement autrichien lui a imposé la publication de la « *grammata* » d'excommunication d'Alexandre Ypsilanti et la condamnation de son mouvement de la part du patriarche œcuménique lequel, contraint par la Porte avait envoyé ce texte au Métropolite de Moldavie, ainsi qu'aux boyards et aux marchands. Les rédacteurs de la revue ont refusé de supporter l'humiliation de la publication d'une nouvelle qui venait à l'encontre de leurs sentiments patriotiques ; ils ont cassé leurs plumes et, quittant l'Autriche, ont pris les armes pour l'indépendance du peuple grec<sup>20</sup>.

<sup>19</sup> Georges Lafos, *La presse grecque...* p. 96—97.

<sup>20</sup> D. Russo, *op. cit.*, p. 392 et Georges Lafos, *op. cit.*, p. 123—124.

RELAZIONI DI GIOVANNI DI HUNEDOARA CON L'ITALIA  
NEGLI ANNI 1452—1453 \*

II: Documenti

FRANCISC PALL

AVVERTENZA

Ripetiamo qui, in parte letteralmente, le norme che sono state seguite da noi già nel nostro lavoro: *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del sec. XV (Documenti inediti con introduzione e note storico-critiche)*, estratto dall'«Archivio Storico per le Province Napoletane» terza serie, vol. IV (1965), Napoli, 1966, esposte ivi alle pp. 151—152.

Abbiamo cioè modernizzato, sebbene con discrezione, l'uso delle maiuscole e delle minuscole, inoltre la punteggiatura. Per maggior intelligenza del testo abbiamo anche aggiunto l'apostrofo e gli accenti, inesistenti nei nostri documenti. Esempi: *chel*, *luficio*, *ne*, *nol*, *se* = *che'l*, *l'uficio*, *né* (per la cong.) e *ne'* (per la prep. articolata *nei*), *no'l* (per *non lo*), *pe'* (= *pei*, cioè *per li*), *se'* (per *sei* ind. pres. sing. pers. 2<sup>a</sup> dell'essere). All'*j* o all'*y* adoperati inconsequentemente qualche volta pure dal medesimo scrivente, soprattutto in fine di parola, abbiamo sostituito l'*i*, di cui hanno la funzione come doppioni. Es.: *anday*, *anderaj*, *diecj*, *inimicj*, *may*, *nuy*, *sey* (num.), *y mo* = *andai*, *anderai*, *dieci*, *inimici*, *mai*, *nui*, *sei*, *imo*. Ma in alcuni casi, anzitutto in nomi, conserviamo l'*j* tradizionale: *Jacobus*, *Jacopo*, *Johannes*, *jocalia*, ecc. Abbiamo pure rispettato la grafia *Ytalia*, che s'incontra anche in altre fonti dell'epoca. Del resto, *drezeirai*, *exponerai*, *poi* si riscontrano in modo conseguente nei nostri documenti veneziani. Abbiamo mantenute grafie peculiari come *allegrega*, *Çilia*, *meço*, *sperança*.

Segni particolari della cancelleria veneta sono ugualmente riprodotti da noi. Si tratta del ✥, cioè croce tagliata da una linea obliqua, e del ↙ impiegato per indicare l'inizio di taluni passi per quali furono proposte certe modifiche in occasione delle deliberazioni del senato.

Le abbreviature delle formule stereotipe d'indirizzo, d'appellativi, di sottoscrizioni ecc., quelle che si possono facilmente capire, essendo note pure nell'uso moderno, non sono state sempre completate. Qualora l'abbiamo fatto, i completamenti, nonché eventuali altre nostre aggiunte, sono racchiusi tra parentesi quadre.

Diamo di seguito le abbreviazioni, forse non tutte bene conosciute dal lettore :

*C.* = *centum*, *cento*  
*d.nus* = *dominus*

*recom.* = *recommendatio*  
*s.* = *ser.*

\* Continua dal n° precedente della rivista (XIII, 3, 1975, pp. 453—478).

*duc.* = *ducati* (moneta)  
*ex.mo* = *excellentissimo*  
*ill.* = *illustre*  
*Ill. ma V.S.* = *Illustrissima*  
                   *Vostra Signoria*  
*M.tà* = *Maestà*  
*m.* = *messer* (ma anche *millia*)  
*mess.* = *messer*

*Ser.mo* = *Serenissimo*  
*S., S.a, S. ria* = *Signoria*  
*S.m.* = *Signor messer*  
*V. Celsit.ne* = *Vostra Celsitudine*  
*V.S., V.I.S.* = *Vostra Signoria,*  
*Vostra Illustrissima Signoria*

Le inconseguenze ortografiche piuttosto flagranti e le forme insolite, ma di accertata lettura, sono segnalate con punto ammirativo, le letture incerte con punto interrogativo, tra parentesi tonde.

**I. 1452 marzo 1, Vienna. Giovanni Hunyadi, governatore d'Ungheria, a Francesco Sforza, duca di Milano. Risposta favorevole — anche a nome del conte Utrico di Cilli — alla missione d'Antonio de Magnis.**

Illustris princeps, domine nobis honorande. Eiusdem Vestre Illustris Dominacionis nuncium Anthonium de Magnis de Bellano <sup>115</sup> ad nos transmissum omni favore ac benivolencia cum litteris credencialibus excepi-mus, exaudientes eundem in singulis articulis per Vestram Illustram Dominationem nobis intimatis et quidquid ex ipsa Vestra Illustri Dominacione prodierit usque-quaue libenter audituri. Quem eciam Vestre Illustris Dominacionis nuncium, pari deliberacione cum Illustri domino Utrico Cilie, Ortemburge Zagorieque Comite, cum plena relacione ad Vestram Illustram Dominacionem expeditum remisimus, offerentes nos omnibus in rebus pro favore eiusdem universa per tempora exposituros quam liberalissime. Datum in Civitate Wijenensi, prima die Marci, anno domini 1452.

Johannes de Hwnjäd, Regni  
 Hungarie Gubernator  
 Excellenti ac potenti d.no.,  
 tanquam fratri in D.no <sup>116</sup>.

[*A tergo* :] Illustri principi d.no Francisco Sforzia Vicecomiti, duci Mediolani etc., Papie Anglerieque comiti ac Cremone d.no, domino nobis honorando.

Originale, traccia di sigillo di cera rossa sul tergo.

ASM, *Arch. Ducale (Sforzesco)*, cartella 640, fascicolo *Ungaria*, pp. 85—86.

**II. 1453 marzo 17, Firenze. Istruzioni per Jacopo Del Bene, inviato come ambasciatore alla corte di Ladislao V, re d'Ungheria e di Boemia, duca**

<sup>115</sup> Podestà di Tirano (nell'alta valle dell'Adda, cioè in Valtellina), nel 1440 (G. Vittani, *Gli atti cancellereschi viscontel*, I, Milano, 1920, p. 846; C. Santoro, *Gli Uffici del comune di Milano e del dominio visconteo-sforzesco*, Milano, 1968, p. 314). Notizia gentilmente comunicata dal prof. dott. Alfio Rosario Natale, direttore dell'ASM. Identico ad "Antonius m." che si dice "servus" in due lettere indirizzate allo Sforza, l'8 e il 12 sett. 1447 (Buser, pp. 359—360 n. 5)? — Bellano, località sulle sponde del Lago di Como.

<sup>116</sup> Annotazione con scrittura più piccola nell'angolo destro.

*d'Austria. Egli dovrà prendere contatto, fra gli altri, con l'Hunyadi e il Cilli.*

Jacobi Filippi del Bene commissio.

Nota et informatione a te, Jacopo di Filippo del Bene, electo ambasciadore del M[agnifi]co Comune di Firenze al serenissimo re Ladislao d'Ungheria, di quello che arai a fare in questa tua andata, deliberata per li spectabili S[ignori] Dieci della Ballia ad XVII di marzo <sup>117</sup>, facta prima la deliberatione per li M[agnifi]ci S[ignori] <sup>118</sup> con loro hon[orevoli] collegi, i quali commissono decta commissione alli prefati Dieci.

Tu anderai al Ser.mo Ladislao Re d'Ungheria [et di] Buemia etc. et alla sua M.tà, presentata prima la lettera della credentia con le debite reverentie, racomanderai la S[ignoria] et <sup>119</sup> il nostro officio et tucto questo popolo con parole honorifice, piene di singularissima devotione et observantia verso la sua sublimità, secondo che parrà alla tua prudentia essere conveniente a un tanto principe et alla materia per che se' <sup>120</sup> mandato.

Dipoi dirai che sarebbe impossibile, né al tuo ingegno né a qualunque <sup>121</sup> apto dicitore, narrare il gaudio, la letitia che prese la città nostra, quando ebbe il lieto et felicissimo nuntio la sua sublimità essere ne' suoi amplissimi regni restituita, però che noi vedavamo al nostro popolo apparecchiato uno firmissimo presidio et aiuto in ogni caso et fortuna potesse advenire. Vedavamo etiandio tanti suoi regni, tante genti et popoli a noi amicissimi, per la governatione d'una sì sapientissimo principe, dovere essere, secondo ogni ragione, fortunatissimi et felici. Intendavamo, oltre a questo, già la gloria et fama d'uno tanto re <sup>122</sup> essere a terrore di tucte le nationi barbare et a salute del popolo et fede christiana. Finalmente cognosciavamo la sua S[ereni]tà non solamente delli regni paterni et aviti dovere essere reda, ma etiandio della benivolentia la quale tucti li suoi gloriosissimi progenitori hanno sempre mai avuto verso la città nostra. Et benché questo avessimo per firmissimo, nientedimeno sommamente questa nostra opinione è stata confirmata, perché la sua clementia senza alcuna dilatione, poiché (!) con somma felicità et letitia nel solio regio et paterno et avito fu collocata, degnò comunicare tanta letitia a questa città, principalmente come a quella che sopra tucte l'altre meritamente d'ogni sua gloria et exaltatione sommamente si debba rallegrare. Della qual cosa gli rendavamo innumerabili gratie. Intendendo fermamente quanto eravamo amati da quello re, il quale tucto il nostro popolo come padre <sup>123</sup> et benefattore honorava et observava et che se fussi luogho a enostri (!) <sup>124</sup> et desiderii, niuna cosa in questo tempo più desiderebbe questa S[ignori] a che potere con la presentia et de corpi et degli animi potere (!) soddisfare a questo suo et (!) debito officio di rallegrarsi di tanta felicità con la sua celsitudine. Ma poiché questo per la

<sup>117</sup> L'anno 1452 stile fiorentino (1453 st. moderno).

<sup>118</sup> Priori.

<sup>119</sup> Segue una parola (*tucto?*), cancellata dalla stessa mano.

<sup>120</sup> = sei.

<sup>121</sup> Segue *altro*, cancellato dalla stessa mano.

<sup>122</sup> Scritto in soprilinea, invece di *principe*, cancellato dalla stessa mano.

<sup>123</sup> Il re era un debole ragazzo di appena tredici anni!

<sup>124</sup> *a enostri* = ai nostri (l'art.e' = *i*, una forma antica del plur. masc.).

lungheza del camino et le leggi della città nostra non ci era conceduto, deliberammo con li animi mandare la solenne ambasciata, come era conveniente non all'ateza <sup>125</sup> d'uno tanto principe, ma alle nostre piccole forze. Questo proposito ci fu interrotto per li tempi delle guerre di Italia et li pericoli che si sentono essere nel camino per molti rispetti et maxime perché la parte a noi inimica a ogni nostro danno et sinistro sta intenta. In questa tanta difficoltà parendoci inconveniente non essere alcuno a piedi della sua sublimità, il quale si rallegrasse in nome del nostro popolo, cavavamo mandato quasi come sconosciuto a soddisfare a qualche piccola parte di questo nostro debito et officio.

Et con queste et altre parole che parranno convenienti alla tua prudentia ti rallegherai (!) in nostro nome con la sua celsitudine, narrando quanto ciascuno della città nostra, piccoli et grandi di qualunque qualità, di questo felicissimo suo successo s'è rallegrato.

Et quando, facte le debite congratulationi, ti parrà tempo et con la sublimità regia et col magnifico Giovanni vaivoda et col conte de Zilia et con li altri s[ignori] et prelati, alli quali hai lettere di credentia, potrai temptare si potessi trarre alcuno fructo per la nostra città et per li tempi che occorrono, senza (!) obligarci ad alcuna cosa o ad alcuna spesa, ma solamente intendere quello che di quelle parti si potessi sperare, rendendo diligentemente <sup>126</sup> avisato di tucto il nostro officio et similmente d'ogni cosa degna di cognitione venissi a tua notitia.

Copia coeva di registro.

ASF, *Dieci di Balìa, Legazioni et commissarie*, reg. n° 4 : *Istruzioni de X di Balìa agli Ambasciatori dal 1451 al 1454*, ff. 44v—45v ; menzione con la data erronea di 27 marzo 1453 presso Buser, p. 383 n. 72 ; regesto presso Iorga, NE, II, pp. 486—487.

III. 1453 marzo 20, Venezia. Il senato fa garante la Serenissima Signoria per cinquemila ducati, di cui gli ambasciatori dell'Hunyadi rimasero debitori, a nome del loro signore, comprando a Venezia in vista delle nozze di suo figlio (Mattia) diverse merci di lusso del valore di tredicimila ducati.

MCCCCLIII, die XX Martii	}	Sapientes consilii	
s[er] Paulus Truno procurator <sup>127</sup>			
s. Andreas Mauroceno			
s. Orsatus Justinus (!) miles <sup>128</sup>		}	Sapientes terre firme
s. Antonius Diedo			
s. Andreas Bernardo			
s. Filippus Foscari			
s. Petrus Baxadona			

<sup>125</sup> = altezza.

<sup>127</sup> Segue di tuc[to], cancellato dalla stessa mano.

<sup>128</sup> Procuratores [Sancti Marci] erano i dignitari più alti di Venezia dopo il doge.

<sup>126</sup> Lo troviamo nominato anche O. Justus m. (Sime Ljubić, *Listine [Documenti]*, vol. X, Zagabria, 1891, p. 46, n° 58 (*Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*, t. XX). Comunemente però egli si chiamava O. Justinianus (Orsato Giustiniani). Vedasi Pastor, *Ungedruckte Akten*, I, p. 36, n° 23 ; Kretschmayr, II, p. 372.

✱ Quod nuntiis illustris domini Johannis vayuode et gubernatoris regni Hungarie, qui pro nuptiis nati sui <sup>129</sup> emerunt jocalia, pannos aureos et lane et alia, pro quibus expendiderunt ducatos VIII m[illia] restantque solvere alios duc. V. m., quos vigore litterarum dicti magni vayuode <sup>130</sup> lectarum huic consilio, mutuo a nobis petunt, respondeatur :

Quod sumus illustri eorum domino singulariter affecti et habemus excellentiam suam in cordialissimum amicum et optamus profecto de his facere posse que sue excellentie et grata et commoda esse possint. Quamobrem parati alacri animo sumus promitti facere per personam sufficientem illis quos volent usque summam quam petunt duc. V. m., non dubitantes quod illustris d[ominus] suus predictus in tempore pecunias mittere providebit.

Et ex nunc captum sit, quod dominium <sup>131</sup> provideat et det modum, quod venditoribus fiat promissio eis solvendi usque pro dicta summa ducatorum V millium ad terminum mensium quatuor et ultra, si fieri poterit.

de parte — — — — 89  
de non — — — — 16

nonsinceri — — — — 7.

ASV, *Deliberazioni (Secreta), 1450—1453, Senato I-reg. 19, f. 189 v*; regesto in parte erroneo, presso Lipót Óváry, *A Magyar Tud. Akadémia történelmi bizottságának oklevél-másolatai* [Le copie di documenti della commissione storica dell'Accademia Ungherese delle Scienze], I, Budapest, 1890, pp. 130—131, n° 498; riassunto da Fraknói, *Mathias Corvinus*, p. 20.

IV. 1453 aprile 20, Buda. Giov. Hunyadi, capitano supremo d'Ungheria, a Fr. Sforza, duca di Milano. In seguito alla missione di Jacopo Del Bene, credenziali per Alberto di Vetés, segretario (e ambasciatore) dell'Hunyadi, nei negoziati con il duca e la repubblica fiorentina.

Illustris princeps, domine nobis honorande. Accepimus litteras V[estre] I[llustris] D[ominacionis] per egregium Jacobum Delbene, oratorem Illustris communitatis Florentie ipsumque Jacobum exaudivimus. Quo exaudito litterisque intellectis, in factis V[estre] I[llustri] D[ominacioni] notissimis venerabilem Albertum, utriusque juris doctorem, nostrum secretarium <sup>132</sup>, ad V[estram] I[llustrem] D[ominacionem] cum omni plenitudine facultatum, tum V[estra] I[llustri] D[ominacione] ac Florentinorum communitate sew tum hiis qui ex ipsa communitate ad id faciendum missi fuerint, disponendi et agendi, tamquam si nos presentes essemus, transmisimus. Placeat igitur in referendis parte nostra

<sup>129</sup> Mattia (W. Fraknói, *Mathias Corvinus, König von Ungarn 1458—90*, Friburgo in Brisgovia, 1891, pp. 20—21).

<sup>130</sup> Per il titolo di *magnus vayuoda* cf. l'esempio di Sandalj, m.v. di Bosnia (Josephus Valentini S.J., *Acta Albaniae Veneta*, t. XII, Monaco di Baviera, [1971], pp. 12, 16 ecc.) e di suo nipote, Stefano duca di S. Saba e m.v. di Bosnia (Ljubić, X, pp. 75—76).

<sup>131</sup> La Signoria di Venezia.

<sup>132</sup> Le ultime due parole aggiunte, dalla stessa mano, in soprالinea.



V[estra] I[llustris] D[ominacio] eidem plenissimam fidem, tamquam nobis, adhibere. Datum Bude, feria sexta proxima ante festum beati Georgii martyris, anno Domini millesimo quadringentesimo L.mo tercio.

Johannes de Hwnyad, Comes perpetuus Bystricziensis etc. Supremus Capitaneus Regie Maiestatis in Regno Hungarie constitutus.

[A tergo:] Illustri principi, domino Francisco Sfforcía (!) Vicecomiti, duci Mediolani, Papie Anglerieque comiti ac Cremone d.no nobis honorando.

Orig., traccia di sigillo di cera rossa sul tergo e di un sigillo più grande; scrittura più corsiva di quella del *Doc. I.* e di altra mano.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 640, fasc. *Ungaria*, pp. 93—94.

V. *Stessa data. Lo stesso allo stesso. Tenore somigliante (ma non identico).*

Illustris princeps, domine nobis honorande. Accepimus litteras Vestre Dominacionis, per egregium Jacobum Delbene, oratorem vestrum, nobis presentatas et contenta earum intelleximus. Quibus diligenter intellectis, venerabilem et egregium Albertum utriusque juris doctorem, secretarium nostrum, incontinenti cum plena tractandi et concludendi facultatum potestate, in factis eidem Vestre Dominacioni peroptime notis, erga ipsam Vestram Dominacionem transmisimus. Datum Bude, feria sexta proxima ante festum beati Georgii martyris, anno Domini M<sup>o</sup>CCCC<sup>o</sup>L tercio.

Johannes de Hwnyad, perpetuus comes Bystriciensis ac supremus capitaneus Regie Maiestatis in regno Hungarie constitutus

[A tergo:] Illustri principi, domino Francisco Sforzia Vicecomiti, duci Mediolano (!), Papie Anglieque (!) comiti ac Cremone domino nobis honorando.

Orig., traccia somigliante di due sigilli, come nel doc. della stessa data, scritto dalla stessa mano.

ASM, *ibid.*, pp. 95—96; tradotto presso Fraknói, *A Hunyadiak és a Jagellók*, p. 122; calcolo moderno ed erroneo delle data per annotazione d'archivio: 19 aprile 1453; il medesimo calcolo nel regesto presso Iorga, NE, II, p. 513 (secondo "Arch. d'État de Gênes"!).

VI. 1453 giugno 18, Firenze. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Tra altre notizie, il suo colloquio con Cosimo de' Medici, soprattutto intorno al sussidio che il duca stava aspettando da parte di Firenze. Quanto al progetto d'alleanza con l'Hunyadi e il Cilli, l'ambasciatore ricevette una risposta dilatoria dal governo fiorentino.

Illustrissime princeps et excellentissime domine, domine mi singularissime, post humillimam recommendationem. Heri matina al'aprire dela porta foi qui et immediate ce gionse un mandato dal magnifico messer Tiberto Brandolino <sup>133</sup>, poi un vostro trombeta cum lettere dela rotta data

<sup>133</sup> Condottiero al soldo dello Sforza.

per li vostri ale gente de Venetiani in Veronese<sup>134</sup>, dela quale se è facta qui gran sonare de campane e falo cum una alegreza mirabile. Et pare a questo populo che ormai non possiate altro che vincere et palam dicono essere necessario che la victoria loro proceda delà e dala Vostra Celsitudine. Et como sempre è usanza de populi de tirare dricto ala felicità e prosperità, ne hanno facta prova e evidentia. Perhò che queste provisione del denaro, quale cercavano vincere finch'io me parti de qua, non erano ancora vente. Et pur forono vente e ottenute heri sera cum questa novella de dicta victoria e rotta. Et è tal provisione che se ve potranno aiutare de più de centosexanta millia ducati<sup>135</sup>.

Gionto foi qui, andai al Magnifico Cosimo et dictogli le conditioni vostre e de inimici, el pensiero e desegno vostro de andare a Ghedi<sup>136</sup> e vedere omnino de havere ad fare cum inimici e impazarli la via dele victualie et che omnino deliberate ussire de brigha, maxime vedendo como sete aiutato qui. Venni finalmente a concludere in sul factio del denaro et como de me andai tanto inanti che gli mostrai desfacia vui et lui standossi a vedere in questo modo et che gli era imputato a negligentia e viltà et che omne altro homo o signore, excepta V.S.I., se reuciseria sotto sopra, essendo abandonato publicamente e privatamente da costoro<sup>137</sup> e da lui, como sete, et che la bontà vostra gli era un gran dono e gran ventura, attento che pur sete ale fiate richiesto et impolzato<sup>138</sup> da molti canti e tamen andavate cum lui como che'l figliolo col patre etc. et che quando mai non ce fosse questa vera amicitia et il ben e salveza dela patria soa, devia havere consideration quello importate ala specialità soa e degli figlioli<sup>139</sup> etc. Et qui usai omne arte e diligentia ad me possibile. Intraì poi in l'accordo e confederatione deli Ex[cellen]ti conte de Cille e Zohan vaivoda et in la riconducta del S[ignor] m[esser] Gismondo<sup>140</sup> et in l'altre cose me commetesti. Et ad extremum gli mostrai quelle copie tolte a quel catalano preso al Borgo Sandonino<sup>141</sup> etc.

Ale qual parte tute ritrovandossi allegro per questa felice novella<sup>142</sup>, me respose regratiando V. Celsit. ne deli avisi gli date et che ve confortassi ad fare como solete in modo che salviate vui et lui et che certamente havete rasone a dolervi che siate mal aiutato, perché né in parole né in facti non ve è dato un minimo favore, ma che, como altre fiate ve havia facto dire più volte, questo procede per propria impotentia, la quale ha origine dali desordeni son qui fra loro<sup>143</sup>, ma che non se havia sempre ad stare in questo mancamento; ben gli dolia che mostrate non gli credere che solamente proceda per impotentia e non per non volere et perché non se

<sup>134</sup> Il 14 giugno (Palmerius, pp. 167—168; Cr. da Soldo, p. 119; cf. pure Simoneta, lib. XXIII, pp. 373—374).

<sup>135</sup> Cf. però i *Docc. VII, X, XIII*.

<sup>136</sup> Possesso veneziano, lo Sforza vi andrà il 29 dello stesso mese (Cr. da Soldo, p. 120; Simoneta, lib. XXIII, pp. 375—376).

<sup>137</sup> I Fiorentini.

<sup>138</sup> = impulsato (spinto).

<sup>139</sup> Lo Sforza e Cosimo erano dei comparì.

<sup>140</sup> Malatesta, al seldo di Firenze.

<sup>141</sup> Oggi Fidenza (provincia di Parma).

<sup>142</sup> Della vittoria sopraricordata del 14 giugno.

<sup>143</sup> I Fiorentini.

cognosca el bixogno vostro et che per questa comunità<sup>144</sup> non se fa el non ve dare favore et che lui ha a stoppare troppo buchi et non pò tanto etc. et tanto più gli dole quanto che quando lui ve rechiedesse (!) un piacere e non ge'l facesseno, non extimaria mai altramente, se non che non podessino etc. Et qui volse farsi men rico che non è e mostrare havere speso troppo e per lo comune<sup>145</sup> et per sè, in modo che como da me gli dissi che quella non era la via da mantenersi la reputatione e che a me potrà male m'ascondere. Tandem non lassai che dire et in modo non gli piaccia, ma mostrava dirlo a segurtà, como soa creatura. Repllicò che andassi ali X dela Balìa et dicissi tuto cum loro, como havia facto cum lui, salvo che del denaro non tocassi. Cossì feci maxime per non retardare queste provisione, quale como ho dicto vacillavano e tamen se vensero in instanti.

Li X me resposero havere inteso Jacomo del Bene in quella hora, perché ce parve favellasse lui prima de me, per mostrare questa impresa deli Ungari sia la loro, et che haviano tante spese che erano insupportabile, como sa la V.I.S., maxime venendo re Renato<sup>146</sup>, tamen che rasionariano fra loro questa materia strictamente e poi cum loro cittadini e altra fiata me renderiano la risposta. Ala riconducta del S. Gismondo me resposero volci fare, maxime vedendo che piazza (!) a V. Celsitudine et che piaccia loro havessivo rimandato Deyphebo satisfacto. Poi gli mostrai quelle copie del cattalan (!) preso al Borgo. Feci la scusa del ussire vostro tardo in campo, mostrando fra l'altri respecti che'l havervi loro mancamento de Bartolomeo da Bergamo<sup>147</sup> o altri in suo scambio, ne era potissima casone; dissro era stato defecto deli loro antecessori etc., ma che'l facto del S. m. Guglielmo<sup>148</sup> aconzarate ala venuta del re Renato. Piacque poi ali X et etiam ala Signoria<sup>149</sup> intendere da me el bono animo havete contra inimici e la viltà usarono el dì sequente che V.I. S tornò da Cremona in campo<sup>150</sup>. Et qui attacai honestamente questo bottone, cioè che non voliano ussire de brigha e trarne voi, benché potessero assai facilmente quando ve dessero qualche favore de denari et che cum quel spendono in un mese, secundo loro cioè LX millia ducati, ussiriano dela spesa de parechi anni, se già Dio e la virtù vostra non gli aiuta. In vero ce ne sono molti che confessano questo essere vero e senza simulacione, tamen li mal contenti dela graveza<sup>151</sup> non lassino per ancora corere né questo ben né altro. Essendo poi per partirmi dali X et poi similiter dala Signoria et parendomi havere havuta freda risposta del facto de Zohane vayvoda e conte de Cille, repllicai che non volessero farvi questo mancamento de ritrarsi da quello haverate promesso a loro nome, vedendo vui (!) maxime che loro haviano mossa questa caccia et che credevate harverli renduto honore a fare cossi, havendo loro mandato el loro ambaxatore a dicti Signori<sup>152</sup> et a V.I.S. e havendo lui<sup>153</sup> posta la cosa per certa como havia e loro gli

<sup>144-146</sup> di Firenze.

<sup>146</sup> Aspettato appunto per questo mese di giugno, ma in realtà arriverà in Lombardia appena in ottobre (Palmerius, pp. 167, 169-170; Cr. da Soldo, p. 124).

<sup>147</sup> Colleoni, in questo tempo al soldo delle Sforza.

<sup>148</sup> Fratello di Giovanni, marchese di Monferrato.

<sup>149</sup> di Firenze (i priori).

<sup>150</sup> a Seniga, castello sulla riva sinistra dell'Oglio, a circa 10 km nord-est di Cremona.

<sup>151</sup> = delle imposte.

<sup>152</sup> Hunyadi e Cilli.

<sup>153</sup> L'ambasciatore (J. Del Bene).

haviano imposto et se recordassero che cum pochi denari tiravano tanta furia adosso a Venetiani, quali sono caxone de omne mal de Ytalia et che è molto meglio spendere mo questi pochi e vendicarsi de Venetiani e remettere el re al Reame et ussire de briga(!), che haverne a spendere assai e stare a pericolo de parare e in diutina guerra et non volessero ancora farsi tenere homini che ne dicessero una e facessero un'altra e dare materia a dicti doi Signori de revoltarsi contra loro e V. Celsitudine, ala quale continuamente me recomando. Ex Florentia, 18 Junii 1453.

Servul[us] Nicodemus

[*A tergo* :] Illustrissimo principi et excellentissimo domino, domino meo singularissimo, domino Francisco Sfortie Vicecomiti, duci Mediolani, Papie Anglerieque comiti ac Cremona domino etc.

... ant. citissime per d.(!)

... commissarium Pontr[emu]li

... et diligenter

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.

ASM, *ibid.*, cart. 266, Firenze, pp. 91–92.

**VII. 1453 giugno 21, Firenze. Lo stesso allo stesso. Nuovo colloquio con Cosimo, anche circa il sussidio del duca. Il progetto d'alleanza con l'Hunyadi e il Cilli contrariato da molti dei principali fiorentini. Sugli eventi del fronte toscano, Alfonso Vinqueto della minaccia dell'intervento di Renato d'Angiò in Italia.**

Illustrissime princeps et excell.me domine, d.ne mi sing.me, post humill.iam recom. El Magnifico Cosimo in questa hora mandò per me et dedomi una lettera ha dal loro ambaxatore che è a Zenoa<sup>154</sup>, dela quale ha voluto omnino ch'io tria la copia et che ve la mandi, dicendo che vole intendiate el factio vostro et preghavi oltra ciò che faciate bon pensiere ali facti de Zenoa, attento quanto importano etc. Dicendo io che havete briga un mondo etc. et che a questa comunità e a lui sta el pensarci e provederci, respose che bixogna siate vui quello che habiate questa noia per li desordeni in li quali sono qui fra loro et perché lui ancora non è quel che solia e che voria per respecto a questi soi mali, quali non se pò levare da dosso. Tirando poi una parola l'altra, dissi cum bona maniera che non eravate apto a rezere el mondo vui solo et che non essendo V. Celsitudine aiutata da qualche canto, non eravate apto a rezere et che saltem non ve volendo costoro<sup>155</sup> aiutare cum lo inzegno, ve deveriano aiutare cum la borsa et eo casu le cose passeriano bene; ma che avendo vui a stoppare tuti li buchi, se ben ve ce basta lo inzegno, se ce vole altro ancora et che senza denari lo inzegno vale poco etiam in omne facultà e che'l denaro est nervus belli etc. Finalmente rispose che lui e molti altri qui, como io vedia, non attendono ad altro se non ad adaptare per indirectum quel che non se pò fare et tamen se deveria fare per rec-

<sup>154</sup> Niccolò Soderini. I Genovesi, alleati di Milano e di Firenze, erano anch'essi, come i Fiorentini, in stato di guerra con Alfonso V.

<sup>155</sup> I Fiorentini.

tum, ma che senza fallo credia ridurre la cosa in loco che ve se daria qualche favore, ma cum difficultà. Resposì non induciassero tanto a darvi el capone che'l ve sapesse de lisciva. Mostrò pur che se faria et che per questa casone retenia qui m. Angelo Azaiolo, maxime finché fosse facta la provisione. Non lo alentarò niente de importunarlo vel qui (!) finché venerimo ala materia, ma non vorei già che verun altro deli vostri<sup>156</sup> gli dicesse de molte cose gli dico io in favore del facto vostro, che licet se ne turbi meco, pur se ne turbaria più cum l'altri, parendogli ch'io gli sia affectionato servitore como sono.

La pratica del vayvoda e conte de Cilli ancora non è conclusa, perché è contrariata da molti et deli grossi, quali mostrano essere impossibile supplire a tante spese etc. Io pur solcito, allegando inter cetera questa essere quella piccola spesa che gli ha a trare de l'altre gran spese e presto, item che non vi vogliono fare questo mancamento, perhò che havete conclusa questa materia rechiesto e introductovi da loro e che non vi pensavate, item che non vogliono desperare dicti Signori et de amici a recargli inimici a V. Ill.ma S. e ad loro. Spero pur che in fine se ce condurano, ma dubitano non havere a pagare la parte loro e la vostra. Et per questo li amici vostri hano voluto, contra mia voglia, ch'io dica provedano ala parte loro solamente e dela vostra lassino el pensiero a voi, tamen ho dicto loro e dico in publico ancora che'l campo vostro è il più polito e divitioso<sup>157</sup> campo de Ytalia, da denari in fora.

El S. m. Allexandro<sup>158</sup> nostro hogi è venuto col più deli soi de qua da Pisa e andrà ad unirsi col S.re Astorre<sup>159</sup> in su la Cecina, perché don Ferrando<sup>160</sup> è passato de qua da Castiglione dela Pescara<sup>161</sup>, licet con poca gente. Et havendo io obtenuta licentia per lo Sig.re Allexandro che venisse qua, per la grande instancia me ne havia facta, gli hano poi scripto li deti che non pare loro che venga, perché don Ferrando interim non facesse scandalo. Credo se pur era mosso per la mia lettera, ne venerà via. El S. m. Gismondo, secondo dicono questi soi, se mosse heri e viene in qua, non è loro creso finché no'l vedono. Molto è stato grato e accepto a costoro. Quel me havete facto dire al S. m. Allexandro che mandì o scriva al S. Gismondo a dire che gli vole essere ben minore fratello e intendersi per omne modo cum lui e sequire li pareri e recordi soi et reportane V. I. S. summa commendatione e m. Allexandro me promise de farlo.

Re de Aragona pur mostra gli dolga fin al'anima la venuta del S.mo Re Renato nostro, perché menacia a costoro novamente che verà personalmente contra loro, dove non intendia ussire del Reame. Extimassi se pur ne esce, ne ussirà per aqua e continuamente tenerà un pede in aqua e l'altro in terra.

<sup>156</sup> amici (fautori) a Firenze (v. più basso).

<sup>157</sup> = dovizioso.

<sup>158</sup> Sforza.

<sup>159</sup> Astorre II Manfredi, signore di Faenza, condottiero al soldo di Firenze.

<sup>160</sup> Figlio di Alfonso V e futuro re di Napoli.

<sup>161</sup> Correttamente *Pescata* (Palmerius, pp. 155–156 et passim). La stessa forma: C. de la Pescara usa N. Tranchadini anche in un altro dispaccio suo a Fr. Sforza, Firenze, 26 maggio 1449 (Th. Sickel, *Beiträge und Berichtigungen zur Geschichte der Erwerbung Mailands durch Franz Sforza*, in "Archiv für österr. Gesch." 14 (1855), p. 225.

Sempre me recomando a V. Celsit.ne. Ex Florentia, 21 Junii 1453.

Servulus Nicodemus

[*A tergo* :] Illustrissimo principi et excellen.mo domino[...] <sup>162</sup>.  
Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.  
ASM, *ibid.*, pp. 97–98.

**VIII.** 1453 giugno 26, Firenze. Lo stesso allo stesso. Finalmente dopo tante sollecitazioni, l'adesione del governo fiorentino al progetto d'alleanza con l'Hunyadi e il Cilli e l'approvazione per lo stanziamento della prima rata della sovvenzione. Approvato — in massima — anche un sussidio per il duca. *Notizie di Genova e del fronte toscano.*

Illustrissime princeps et excell.me domine, d.ne mi sing. me, post humilli.am recom. Heri matina essendo preterite queste feste <sup>163</sup>, me posi ad opera et sollicitando el facto deli Unghari, forono alcuni che per intorbicare questa materia me volsero cogliere de mattino, che io dicessi havessero a pagare la parte loro et la vostra. Il perché risposi, attendessero a vincere el partito e rimettere la conclusione de questa liga in la II[1].ma V.S., quale benché fosse in male asseto de denari, pur sup-  
pliria ala parte vostra, intendendo questa essere principale via a vendicarsi delle offese ricevute per loro e V. S. da Venetiani e condurli a pace onorevole etc.

Venendo io poi ad Cosimo per informarlo de ciò, acioché favorezasse la materia cum quelli mezi paria a lui, disse de farlo. In quella hora hebbi le vostre de 19 et 20 del presente, quale lecte e mostrate a Cosimo, gli parve andassi ali Dieci et chiedessi loro denari per parte vostra o favore. Dicendo io che questa era gran mutatione, non havendo lui mai voluto ch'io rechiedessi denari, in tre fiate <sup>164</sup> me havete mandato qua, respose che ormai li denari erano posti e non restava se non drizarne parte a V.I.S. Il perché accade che discutemo gran pezzo questa materia et parendomi che la cosa sia reducta qui in loco che qui ognuno intende che la salute loro ha ad procedere et depende da V. Celsit.ne, dissi era meglio facesse proponere questa richiesta da qualcuno de questi soi amorevoli <sup>165</sup> et ch'io credia reussiria cum minore carico e biasmo de V.I.S. et suo, et che costoro ce condescenderiano de migliore animo parendogli procedesse como da loro et che ne fossino loro molto più obligato(!) et verianoci cum più facilità et andai fin ad adaptare le parole in che modo se avesse ad proponere. Finalmente disse ne comunicasse cum m. Angelo e Diotesalvi e facessine quel ce paria et che non gli desplacia el parere mio. Conclusi che quando pur el mio parere non reussisse, non manca sequire el suo hogi o domane, ma ottenuto che havessimo perhò prima la liga deli Unghari, piacqueli. Foi subito cum m. Angelo e Diotesalvi, ali quali

<sup>162</sup> Come nel precedente *Doc.*

<sup>163</sup> La festa della Natività di S. Giovanni Battista si celebrava parecchi giorni con gran fasto a Firenze (Palmerius, pp. 172–174).

<sup>164</sup> Nell'aprile, nel maggio (Buser, pp. 377–382) e adesso nel giugno 1453.

<sup>165</sup> Uomini di fiducia, come erano Angelo de'Acciaiuoli e Diotesalvi di Nerone (v. più basso).

da un canto non paria ussire del parere de Cosimo, dal'altro non gli paria fosse mal pensiero el mio, imo el comendavano. In fine conclusero tornassi a Cosimo e limitassimo qual fosse el meglio. Cossi feci et parendogli qual dicia io, redussi<sup>166</sup> lui e m. Angelo ad essere cum li Signori et Deci et fare richiesti per la liga deli Unghari et fare punta de obtenerla et che quando sapessero li richiesti, ne aconzassero parechi a nostro modo in tantum che ala coda de dicta liga se mostrasse che dicta liga vnaa<sup>167</sup> cum la venuta del Ser.mo Re Renato habino ad giovare et conferire molto al bixogno de costoro e de V. Celsit.ne, ma che tuto è nulla, se non aiutare e mantenere V. Il. ma S., dala quale bixogna proceda la salute loro o per via de guerra o de pace. Cossi fo facto, in modo che questa matina se è obtenuta tra la Signoria, li Dece e richiesti che forono più che 30 li principali cittadini de qui, prima la liga deli Unghari, pagando a costoro al presente V millia ducati e X millia quando gli Unghari serano in suso la impresa e questi per la parte loro, et il resto poi secondo concluderete per medietate. Tamen poi è stato obtenuto che V.I.S. sia aiutata de parecchie migliara de ducati in la forma che determinarano li Signori Dece. Parmi le cose siano a bon termini, in modo che presto haverete m. Angelo e denari, e senza che per vostra parte sia stata mostrata importunità né recresseveleza(!) alcuna, de che me giova. Io me so' sempre tenuto che mandino al presente X millia fiorini d'oro per li Ungari(!) per la parte de questa comunità, ma Jacomo de Bene sempre ha dicto che da lui ali ambaxatori gli redusse ali X m. duc., de quali costoro ne pagassero V m. et V.S. altrettanti V m. Attenderò che a questo se supplisca cum deputarvene qualche migliara più. Et in vero mai usai maiore diligentia, né mai durai maiore fatica e ho lo facto e farò de bona voglia. Mess[eri] Angelo e Diotesalvi ancora ce hanno sudato da doe fiате in suso, Cosimo ancora se è sottomesso a stranii ocellati<sup>168</sup> et noi tuti che mai più el facemo.

Heri mostrai le vostre de 19 et 20 ali Signori Dece, excepta la<sup>169</sup> cedula per la quale domandavate 12 m. duc., aciò non se fundassero lì et per vedere, como ho dicto, che facessero da parte loro. Regratiarono V. Celsit.ne dele novelle e dela provisione fatte(!) de continuo ali facti de Zenoa, quali gli paiono in mal assecto et pregano V.I.S. se degni aiutare quella materia quanto più potete, attenta la importancia sua etc. Et loro immediate scripsero e attenderano cum diligentia a sostenere la cosa più che potranno. Cosimo dice daghiate favore ad chi intendete che possa più de loro, finché haverete men facende.

El S.m. Alexandro in questa hora se è licentiatto e partito cum commissione de andare in sul fiume dela Cecina una col S.re Astorre et comenzare adunare lì ognuno. El S.re Gismondo è verso la Pieve de Sansteffano<sup>170</sup> e viene adasio. Li Aragonesi fano adasio più de lui. El S. re m. Michelle<sup>171</sup> è qui mal contento, aiutiamolo tuti quanto più se pò, e pur gli gioverà.

<sup>166</sup> = determinai.

<sup>167</sup> = una.

<sup>168</sup> ucellati (da "uccellare", qui nel senso : cercare di ottenere una cosa con ogni mezzo).

<sup>169</sup> Segue *cop[ia]*, cancellata.

<sup>170</sup> Pieve S. Stefano, comune nella valle superiore del Tevere, a nord-est d'Arezzo.

<sup>171</sup> Attendolo Micheletto da Cotignola, vecchio condottiero che è stato agli stipendi di Firenze (Palmerius, p. 134 et passim, v. l'indice dell'edizione).

Iterum e sempre me recomando a V. Il. ma S. Ex Florentia, 26 Junii 1453.

Servulus Nicodemus

[*A tergo*]: Illustrissimo principi et excellentissimo domino [...] <sup>172</sup>  
 Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.  
 ASM, *ibid.*, pp. 103–104.

IX. 1453 giugno 28, Firenze. Nuove istruzioni per J. Del Bene in occasione del suo ritorno alla corte di Ladislao V, allo scopo della conclusione in forma definitiva del trattato di alleanza tra il re e la lega fiorentino-milanese contro Venezia. In precedenza egli dovrà avere nuovi colloqui con il duca di Milano per conformarsi, in quanto al trattato, alla sua volontà.

Jacobi Philippi del Bene commissio.

Nota et informatione a te, Jacopo di Filippo del Bene, di quanto ai affare nella città di Vienna o dove parrà alla M. tà del Re d'Ungheria, alla quale se' <sup>173</sup> mandato pell'ufficio de Dieci della Balia per commissione de Mag[nifici] et Ex[cel]si S[igno]ri et d'una solenne praticcha che sopra il rapporto fatto per te <sup>174</sup> nella tua tornata <sup>175</sup> si tenne deliberata a dì 28 di giugno 1453.

Come tu sai, intr'alle altre cose tu rapportasti che'l Re d'Ungheria et Giovanni Vaivoda et il Conte di Çilia s'ubligherebbono a mandare nelle parti di Friuoli a danni de Venetiani la somma di cavagli dodici milia almeno, capitanati da tucti <sup>176</sup> due, Giovanni Vaivoda et Conte di Çilia. Con queste conditioni et patti chella lega dello Ill. Duca di Milano et nostra darebbe loro certa subventione de danari in questo modo, che ducati dieci mila fussino pagati per parte della detta lega in una terra del Duca che si chiama il Bornio <sup>177</sup> per tutto di dieci del mese di luglio proximo futuro. Et ducati venti mila si dovessino pagare poi che detti cavagli dodici mila almeno fussino discesi nelle parti di Friuoli, come di sopra. Et poi si pagassino ducati dieci mila per ciascuno mese successivamente, non passando però la somma in tutto di ducati ottanta mila. Et in caso che per alcuno mese si mancasse il pagamento, nel subseguente si dovesse supplire al'uno et l'altro. Et che degli effecti decti di sopra el predecto Re et i due baroni n'avevano di ciò mandato solenne ambasciata allo Ill. Duca. Et che praticata questa materia per più giorni, il duca gl'avea ridocti di maggiore somma si domandava et d'altre domande si faceva per loro <sup>178</sup> a predecti <sup>179</sup> substantiali effecti. Et che volendogli ridurre <sup>180</sup> a minore somma del danaio, aveano risposto non avere commissione di potere diminuire la somma degl'octanta(!) mila ducati. Et che alle per-

<sup>172</sup> come nel *Doc. VI*.

<sup>173</sup> = sei.

<sup>174</sup> Il 17 giugno (v. *Doc. VI*).

<sup>176</sup> dalla missione precedente (v. *Doc. II*).

<sup>176</sup> Corretto da *tenitt*, probabilmente dalla stessa mano.

<sup>177</sup> = Bormio.

<sup>178</sup> Cioè per i membri dell'ambasciata (A. di Vetès e F. Lamberger).

<sup>179</sup> Segue la stessa parola, ripetuta, cancellata dalla medesima mano.

<sup>180</sup> Segue *as*, cancellato dalla stessa mano.



suasioni et conforti suoi, l'uno de predecti (!) due ambasciadori era ritornato per recare commissione di poterla diminuire. Et che il duca avea ferma speranza et simile tu che la somma in fine si ridurrebbe in sino a circa ducati sexanta mila et che al più non passerebbe ducati settanta mila. Et subgiugnesti che'l duca era disideroso di questa impresa et così ne confortava la nostra communità et che per sollicitare questa materia, ci aveva mandato principalmente Nicodemo suo ambasciadore et offereva essere contento di contribuire alla metà della spesa, senza alcuna nostra obligatione in caso che per la S.ria sua non si osservasse quanto per la rata sua si convenisse etc.

Et avuto apresso a nostri Magnifici Signori supra la conclusione di decta pratica solenne et maturo consiglio, fu diterminato unitamente che l'uficio nostro desse executione a quanto serà referito per te, diminuendo la somma del danaio il più che si potessi. Et però noi voglamo et così ti commettiamo che tu con più celerità potrai ti recar... s(?), fe vista<sup>181</sup> alla Excellentia del duca et per nostra parte gli dirai, che inteso le persuasioni et conforti factoci (!) per Nicodemo suo ambasciadore per parte della sua S.ria, abbiamo deliberato attendere alla decta impresa, credendoci fare cosa che<sup>182</sup> riesca utile et fruttuosa per la nostra lega, et essendo certificati che nella executione di decta pratica, noi gratificheremo singularmente alla S.ria sua, secondo la relatione del decto Nicodemo, et che per decte cagioni concorriamo alla metà della spesa si farà in questa impresa co' modi decti di sopra, cioè alla metà per la nostra parte, non rimanendo in alcun modo obligati in caso non si osservassi per la parte sua. Et che non obstante molte et gravissime spese nelle quali si trovava al presente la nostra comunità per la difesa dello stato e della libertà sua, concorrevamo<sup>183</sup> alla decta impresa per le ragioni preallegate. Et siamo contenti che tu ti conformi con la Ex.tia della S.a sua in tucti capitoli che saranno a fare, se si conchiuderà, come crediamo, et in tucte l'altre cose. Ma in questa parte del concorrere alla spesa, non intendiamo in alcuno modo contribuirci se non e solamente per la metà, senza obligarci altrimenti quando dal canto suo non si osservassi. Et etiandio intendiamo che si faccia espresso capitolo, nel quale sia specificato chella nostra lega possa fare pace a ogni sua posta, senza altro consentimento del decto Re o de suoi baroni; ma ben siamo contenti di farlo loro noto quando a pace si venisse, avendo riguardo a fare la honorevole per la M.tà sua. Et nel pagamento che sarà a fare ne' ducati cinque mila, di che porterai lettere di cambio, habbia singulare riguardo che tu non gli pagassi innanzi che tu fussi certificato della observantia della parte sua. Et quando di ciò sarai certificato, siamo contenti gli paghi, colla promessa et obligatione de predecti ambasciadori della M.tà del re circa la mandata delle genti loro et che l'uno di loro rimanga per statico tanto che le genti<sup>184</sup> sieno dove s'è promesso<sup>185</sup> et rimasto d'accordo con loro o per altra via sicura et certificato della decta mandata, come paresse alla Excellentia del duca.

<sup>181</sup> = fa' visita(?)

<sup>182</sup> Segue *neresca*(?), cancellato dalla stessa mano.

<sup>183</sup> Con senso di presente.

<sup>184</sup> Segue *loro*, cancellato dalla stessa mano.

<sup>185</sup> nel Friuli.

Finis.

Copia coeva di registro; scrittura diversa da quella del *Doc. II. ASF, Dieci di Balìa, Leg. e com. reg. 4, ff. 55v-56*; menzione presso Buser, p. 383 n. 72; regesto non troppo esatto presso Iorga, NE, II, pp. 487—488.

X. *Stessa data. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Annuncia il ritorno di J. Del Bene al duca (nella faccenda dell'alleanza ungherese). Continua a sollecitare il sussidio di costui dal canto di Firenze.*

Segnore, post humilli. am recom. Giacomo del Bene torna a V.ra Celsit.ne cum lettere de cambio per li V m. ducati dela rata toca a costoro per la facenda deli Unghari, recomandolo ala Il.ma V.S., perché in vero ve è affectionatissimo et non perdonato a fatica veruna per aiutare condure questa materia, parendogli principalmente ce sia lo interesse e bixogno vostro. Et de poi che è stato spazato de queste lettere et che ha veduta la cosa ferma, ha dicto publice et palam che tuto è niente, se a V.I.S. non se dà el modo per la parte ve tocha (!). Per altra mia avisai de quello se era ottenuto fra li rechiesti che per li X ve fosse proveduto de qualche denari etc. Heri non atesi se non a fargli sollicitare e tamen non ne presero deliberatione, hogi ho operato che la Signoria mandò per loro e disse che intendia el facessero e presto. Et pur non l'hano facto, né apena rasonatone. Dolendomene questa sera e gravemente cum Pietro de Cosimo<sup>186</sup>, dice esserne casone che Bernardeto<sup>187</sup> è tornato hogi dal S.m. Gismondo, quale ha lassato in su l[g]l<sup>188</sup> pè<sup>189</sup> dela Pieve de Sansteffano, che aspecta un resto deli soi e lunedì, che serà II de luglio, se aviarà verso l'Olmo d'Arezo et che esso Bernardo ha facta e fa tanta instancia per la riconducta e prestanza de decto S.re, che ha messo costoro in una confusione e tremore meraviglioso. Pur non restarò domane cum omne mezo ad me possibile sollicitarli. Et m. Angelo ce va cum summa diligentia. Altro non ce è di novo, poichè scripsi a V. I. S.<sup>190</sup>, ala quale iterum et sempre me recomando. Ex Florentia, die 28 Junii 1453, in sero.

Servulus Nicodemus

[A tergo :] Illustrissimo principi e (!) ex. mo d.no meo sing. o, domino Francisco Sforcie Vicecomiti... Ere...<sup>191</sup> duci Mediolani, Papie Anglerique comiti ac Cremona d.no etc.

Cit[o].

Orig., sigillo anulare sul tergo, coprendo in parte l'indirizzo. ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 266, *Firenze*, pp. 106—107.

<sup>186</sup> In questo tempo egli faceva parte dei Dieci di balla (Palmerius, p. 167).

<sup>187</sup> Bernardetto di Antonio de' Medici ricoprì successivamente varie cariche importanti: ambasciatore, comandante di milizie, commissario di campo (*ibid.*, p. 165 et passim).

<sup>188</sup> La lettera tra parentesi quadre è congetturale, essendo quasi coperta dalla striscia del sigillo.

<sup>189</sup> = piede (falde).

<sup>190</sup> *Doc. VIII.*

<sup>191</sup> ere[ditario?].

**XI. 1453 giugno 30, Venezia. Proposta avanzata al senato di congratularsi con Ladislao V per l'inizio del suo regno. Scrutinio sfavorevole.**

[MCCCCLIII], die ultimo Junii	} Sapientes consilii
s. Andreas Mauroceno	
s. Marcus Foscari <sup>192</sup> procurator	

Quia convenientissimum est omni tempore, sed in hoc potissime, consideratis rerum occurrentium conditionibus, servare bonam benivolentiam et amicitiam cum Serenissimo domino rege Hungarie, et Florentini et alie diverse potentie ad eum miserint oratores ad congaudendum de introitu suo in regno et hoc sit etiam per nos fiendum, cum multis conferre possit.

Vadit pars, quod eligatur de presenti per scrupulum in isto consilio unus noster nobilis, iturus noster honorabilis orator ad prefatum Serenissimum dominum regem, qui possit eligi de omni loco et officio, habeat ob hanc ambaxiatam ducatos CL pro una veste, nectos ab omni angaria et si daretur ei aliquod impedimentum, commune pro eo solvere teneatur, ducat secum unum notarium cum uno famulo, unum expensatorem, unum chocum, unum interpretem, quatuor domicellos, quatuor ragatios et unam saumam, possit expendere ducatos septem in die, non computatis agociis equorum et nabulis navigiorum, respondeat statim aut cras ad tertias et recedere teneatur, quando ei mandabitur per dominium. Verum possit ad omnia eligi ac si presens esset Venetiis, non possit refutare sub pena ducatorum II c. et si refutaret pro eundo extra, teneatur transire et stare ultra Alpes vel Quarnerium mense quatuor<sup>193</sup>. Et vadat cum illa commissione que ei dabitur per hoc consilium.

\* de parte ——— 54                      nonsinceri ——— 9<sup>194</sup>

de non ——— 92

ASM, *Delib. (Secr.)*, 1450—1453, *Senato I* — reg. 19, f. 201 v.

**XII. 1453 luglio 3, Cremona. Francesco Visconti, (commissario ducale), a Fr. Sforza. Tra altre notizie: l'ambasciatore d'Ungheria sembra un po' mal disposto che non sia ancora tornato J. Del Bene a Cremona.**

Ill[ustrissim]e ac excellentissime princeps et d[omine], d[omine] mi sing[u]l[ar]issime. Avixo la S[ignoria] V[ostra] como questo m[agnifico] ambasciatore de Re de Ongaria, il qual è qui, da poi ha visto vegnire (!) qui questo podestà novo et non ha visto venire misser Jacobo dal (!) Bene, pare ch'il stagia uno pocho suspeso, siché m'è parso doverne avixare la Ex[cellen]cia V[ost]ra. Ceterum, misser Perino Archamonte<sup>195</sup>

<sup>192</sup> Fratello del doge Francesco Foscari.

<sup>193</sup> Per formule più o meno simili v. Ljubić, X, p. 16, n° 20; Pastor, *Ungedruckte Akten*, I, p. 110, n° 79; Valentini, *Acta*, XII, pp. 264—265; XV, [1972], p. 49; XX, [1974], p. 23.

<sup>194</sup> Un caso simile: Valentini, XVII, [1973], pp. 247—249 (doc. del 17 sett. 1442). Affinché una proposta fosse accettata e diventasse esecutoria, il numero dei voti favorevoli doveva superare il numero totale di quelli contrari e delle astensioni dichiarate (*nonsincert*). Si v. Kretschmayr, II, p. 96; F. Thiriet, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romante*, I, Parigi, 1958, pp. 9, 13.

<sup>195</sup> Personaggio sconosciuto tra i funzionari viscontei e sforzeschi (informazione cortesemente fornitaci dall'amico prof. Alfio R. Natale).

heri andò a Nicho, secondo la commissione dela S.V. et pare che gli homini gli serrasseno al'incontro gli restegli et levareno gli ponti et ha me el dito misser Perino rechesto gli manda et fanti da qui per pagurire uno pocho quigli renitenti et quamquam mal se posseno havere, perché apena se pono haver tanti fanti che facino la sicortà ale victualie. Nondimeno, quando pur la S.V. voglia che chussi sia, io gli comandarò et farogli ogni dilligentia per mandargheli et de questo supplico la S.V. me avixi ciò che debio fare. Preterea, la monitione la qual me scrivi la S.V. debia mandarne, la mando et con grande fatiga però, perché mal se trovano le carre, abenché io non guarda in faccia alchuna a far el voler dela S.V. Dio ve guarda con felicitade etc. Datum Cremona, III Jullii 1453.

Eiusdem I[llustrissime] D[ominationis] V[estre]

Fidelissimus servitor Francischus Vicecomes

i[uris] u[triusque] doctor cum recom[m]endat[i]one etc.

[A tergo:]... Excellentissimo principi et domino... singularissimo domino et duci [Mediolani, P] apie Anglerieque comiti ac[Cremona]no etc.

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 640, fasc. *Ungaria*, pp. 110—111; menzione presso Fraknoi, *Mátyás k. magy. dipl.*, p. 35 n. 5.

**XIII. 1453 luglio 6, Firenze. Istruzioni per Angelo de' Acciaiuoli, inviato come ambasciatore al re Renato d'Angiò e al duca Francesco Sforza. Vada prima a costui per raggiungerlo sulla risoluzione del governo fiorentino di mandargli prossimamente un ultimo sussidio in questa guerra e per esortarlo alla conclusione della pace. Ferma speranza che gli imminenti interventi militari di Renato e (delle truppe) del re d'Ungheria inducano i nemici alla pace. Intorno agli accordi con i marchesi di Monferrato.**

Commissio domini Angeli de Acciaiolis, oratoris ad Ser[enissimum] Regem Renatum et ad Ill[ustrem] ducem Mediolani.

Nota et informatione a voi, messer Agnolo di Jacopo Acciaiuoli, honorevole ambasciatore del commune di Firenze, di quello avrete a fare col Ser.mo Re Renato et Ill.mo duca di Milano, facta et deliberata per l'ufficio de Dieci della Balia del commune di Firenze a dì VI di luglio MCCCCLIII, con licentia et per deliberatione facta prima in decto di pe' M[agnifici] S[ignori] co' loro honorevoli collegi.

Voi anderete prestamente a trovare la persona dello Ill. duca di Milano e facte le debite salutationi, conforti et offerte per parte di questa S[ignori]a con quelle parole grate che si convengono alla degnità della sua excellentia et all'onore della nostra republica, secondo giudicherete che sia utile, direte che la cagione della vostra andata si è che essendo noi affectionati et vigilantissimi circa alla conservatione della sua Ill. S[ignoria] et volendo a quella prestare ogni favore a noi possibile, sicome per experientia de tempi passati ha potuto cognoscere, sperando che d'ogni suo prospero et felice advenimento n'abbi a seguitare etiandio la gloria et conservatione et grandeza della nostra republica, voi sete ito per intendere le conditioni et qualità del suo stato et così dandogli notitia de facti

nostri di qua, in che termini si<sup>196</sup> truovano, possiate esaminare tucte quelle cose che giudicherete che sieno utili per la conservatione della nostra lega. Et perché e ci pare che i casi ne' quali si truova la sua S.ria et noi dalle parti di qua sieno gravissimi et molto pericolosi alla nostra lega, avendo in quelli troppo tempo a durare, direte che in questo anno per potere conseguitare l'effecto che noi sappiamo che si disidera la sua Ill. S.a<sup>197</sup> et ancora tucto il nostro popolo, cioè d'avere<sup>198</sup> pace honorevole et sicura, abbiamo facto una spesa quasi intollerabile sì per prestare favore allo stato della sua Ill. S.a et sì per difenderci et resistere alle potentie del re di Ragona, il quale da molte parti, et per terra et per mare<sup>199</sup>, offende et molesta la nostra città(!).

Et come gli è noto alla sua excellentia, oltre alla passata la quale debe essere di proximo della M.tà del re Renato in Italia alle nostre spese conducto, del quale advenimento si spera grandissimo fructo et favore della nostra lega<sup>200</sup>, di nuovo per conforto, consiglio et favore della sua Ill. S., noi siamo concorsi et siamo suti contenti a soldare et a fare passare gli Ungheri con quelli capitoli et conditioni che lui di là giudicò convenirsi. Et così non solamente col suo parere conformandoci, habbiamo mandato Jacopo del Bene, nostro ambasciadore, a ratificare quanto per la sua excellentia fu praticato con gl'ambasciadori della M.tà del Re d'Ungheria, ma con l'ordine del pagamento che tocca per rata alla comunità nostra, acioché più presto si possa conseguitare il fructo di tale advenimento, nel quale noi habbiamo singulare speranza et fiducia che daranno agl' inimici tanto terrore et<sup>201</sup> spavento, che con gli altri favori che si dimostrano essere di costà et fieno costretti a inchinarsi a quella honesta et ragionevole pace, per la quale la sua S.a e la nostra republica s'è sottoposta a sì lunghe(!) et a tanti varii pericoli, o veramente, permettendo la divina giustitia, la ruina dello stato loro<sup>202</sup>.

Et oltre a ciò, avendo inteso nella(!) difficultà che la sua Ill. S.ria si truova ne' facti del danaio et che non potendosi per lui col suo esercito venire potentemente a resistere et offendere li communi inimici, se non fussi sovenuto et per questo e'<sup>203</sup> favori esterni non sarebbero d'alcuno fructo, gli direte come noi habbiamo diterminato et così per nostra deliberatione noi habbiamo facto mandargli subventione di f[iorini] venti mila. Et questo con più celerità sarà possibile a noi, manderemo ad effecto. Et che per fare questo, noi habbiamo del più vivo subsidio nostro di qua tolto a noi medesimi, abandonando in buona parte i casi nostri et non senza alcuno pericolo dello stato nostro. Et che a questo ci à indocto principalmente la speranza che noi habbiamo che dal canto di là<sup>204</sup> farà gran fructo contra gl'inimici et etiandio per la conservazione dello stato

<sup>196</sup> Segue trovavano, cancellato dalla stessa mano.

<sup>197</sup> Segue et si per difenderci et resistere alle potentie del re di Ragona, cancellato dalla stessa mano.

<sup>198</sup> Si ripete, per inavvertenza, cioè d'avere.

<sup>199</sup> Segue effecto, cancellato dalla stessa mano.

<sup>200</sup> Segue Et, cancellato, sembra, dalla stessa mano.

<sup>201</sup> Segue speranza, cancellato dalla stessa mano.

<sup>202</sup> Costruzione erronea, invece di "...la divina giustitia permetta la ruina..."

<sup>203</sup> = i (v. più sopra n. 124).

<sup>204</sup> Sul fronte lombardo-veneto.

della sua Ill.ma S.ria, certificandolo che questo è l'ultimo subsidio che lui può avere da noi in questa guerra. Et <sup>205</sup> oltre a ciò in tucte le spese et favori in che il nostro popolo è concorso nelle parti di là, si è che ottenendo contro agl'inimici, gl'induca a fare pace con lui et con noi. La quale, se tieni modi <sup>206</sup> che ne veghi lor vogla et possi l'avere, noi il confortiamo et preghiamo che la pigli come vede potere, non guardando a piccole cose, considerato i varii casi della fortuna et a quanti infiniti pericoli è <sup>207</sup> sottoposta la nostra lega. Certificando e di nuovo affermandogli che noi siamo ridocti in tali termini che noi siamo costrecti per ogni modo et per ogni via ad avere pace. Et se non la farà egli per di qui a novembre, converrà cercare a noi d'averla per lui et per noi tal quale si potrà avere, perché e' nostri cittadini afflicti sotto sì lungo et miserabile giogo, si rubellano da paghamenti et tucti e' guadagni si sono spenti et fuggiti dalla nostra città. Et questa materia al presente gli aprite, dichiarate et dimostrate in modo che ne' parti <sup>208</sup> che lui avessi a prendere, non si confidassi in speranze che non gl'avessino a riuscire, per la qual cosa ne seguitasse la ruina del suo et del nostro stato. Et intorno a questi effecti userete colla sua excellentia quelle parole et con quella sincerità et piene di sì singulare affectione che egli intenda, che quello sarà exposto per voi, sia la finale intentione et proposito di tucto questo popolo et maximamente di tucti i principali cittadini che governano la nostra republica <sup>209</sup>.

Oltre a ciò è di bisogno che particolarmente dalla sua S.a et per altri mezi, come vi parrà che sia più utile, voi intendiate le conditioni et qualità del suo stato, in che difficoltà o in quale speranze si truovino le cose sue et così delle sue terre, come del suo exercito. Et similmente vi diciamo delle genti inimiche. Et che di tucto <sup>210</sup> ce ne diate per vostra lettera presta, chiara et vera notitia.

Come v'è noto, di proximo la M.tà del re Renato debba venire in Italia a favori della nostra lega. Sopra questo vi diciamo et commettiamo che come sentite lui scendere e' monti, ve gli facciate incontro et andiate lo a visitare con quelle racomandigie et parole, per parte della nostra republica, che alla sua reale M.tà giudicherete convenirsi, certificandolo che di quanto per vostro mezo gli fu promesso, et per la nostra comunità ratificato et approvato, gli sarà totalmente observato. Et di questo advenimento et simile con che genti et favori si truova, ne renderete prestissimo avisato il nostro officio, acioché intorno alla observantia di quello gli siamo obligati et a mandargli il danaio <sup>211</sup>, si possa con ogni celerità provvedere, perché di tale advenimento di qua et di là se n'aspecta grandissimo fructo et speriamo che tucte le nostre cose avranno felicissimo fine.

<sup>205</sup> Segue *che*, cancellato dalla stessa mano.

<sup>206</sup> Segue *da* (?), cancellato dalla stessa mano.

<sup>207</sup> Segue l'inizio — tre lettere — d'una parola, cancellato dalla stessa mano.

<sup>208</sup> = partiti.

<sup>209</sup> Lo Sforza aderirà alla proposta di Firenze in quanto l'aprire di negoziati di pace con Venezia per la sua lettera del 20 luglio a Nicodemo (Buser, pp. 70, 385 n. 79).

<sup>210</sup> Segue *cedetitate*, cancellato dalla stessa mano.

<sup>211</sup> Viginti supra centum aureum nummum millium quotannis (Simoneta, lib. XXIII, p. 369).

Et intorno a favori dello Ill. duca circa agli accordi già ragionati co' marchesi di Monferrato <sup>212</sup> presterete quelli favori et tucte quelle cose operete che fieno di bisogno per levare quelle oppressioni dalle parti di là, conformandovi in ciò col parere et consiglio del Ill. duca di Milano, non obligando per questo ad alcuna spesa in alcuno modo la nostra città.

Copia coeva di registro; la scrittura sembra della stessa mano del *Doc. II.*

ASF, *Dieci di Balìa, Leg. e com.*, reg. 4, ff. 60—61v.

**XIV.** 1453 luglio 7, Firenze. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Impressione destata a Firenze dal successo del duca a Ghedi. Intorno alla missione di Angelo de'Acciaiuoli. Non si fa ancora "vivo", malgrado indefesse premure, il sussidio stanziato al duca. Impressione della caduta di Costantinopoli a Firenze. Altre notizie (circa Sigismondo Malatesta, Alfonso V e sul fronte toscano).

Illustrissimo princeps et excellentissime domine, d.ne mi sing, me, post humilli.am recom. Questa matina hebbi le vostre del'ultimo de passato, duplicate ali doi del presente. Dedi subito le soe ali Dece et a Cosimo, quali ne presero assai contenteza, dicendo che ormai gli paria vedere le cose de V. Celsit.ne e le loro in bon loco et la victoria exploratissima dal canto vostro. Un poco se dolsero che la lettera del'ultimo del passato dicia che credevate havere Ghedi fra doi dì et in la dupplicatione de doi del presente non ne facevate mentione, tamen conclusero el devesivo havere presto <sup>213</sup>, parendogli scriviate sempre el vero etc. Et intendono benissimo la importancia de quella terra. Il perché resposero al'ultima parte della mia, per la quale tocavate dela subventione vostra, che non attendiano a veruna cosa più che a farvi vivo quel stanciamento deli XX m. fiorini etc. et che domane mandavano (!) a V.I.S. messer Angelo Azaioli principalmente et poi al Ser.mo Re Renato, secondo meglio iudicassivo. Dal quale m. Angelo intendrate tuto et non dubitavano restarate ben satisfacto. Dissi non porate restare altramente che satisfacto da loro, ma che nondimeno vedendo loro el bixogno vostro e loro e dove le cose son terminate, non dovevano per certo mandarvi m. Angelo vacuo de denari, saltem de parte, se non de tuta questa subventione et che como altre fiате gli havia dicto cum supportatione, cossi gli repplicava : che per Dio se degnassero darvi conforto quando el cappone non ve sapesse de ghalegno <sup>214</sup> et qui usai tute le bone parole per le quale se possa aiutare simile materia, in modo che conclusero volere fare presto e bene, in modo che vederei non haveriano comenzato per non finire. Quel che pegio me se è che né m. Angelo, né io, né molti altri vostri amici qui, etiam deli principali, quali ho mandati honestamente a sollicitare Cosimo, fin a m. Johannozo Pitti <sup>215</sup>, ancora non habian mai potuto intendere

<sup>212</sup> Giovanni e Guglielmo (Palmerius, p. 169 e l'indice dell'edizione; Simoneta, lib. XXIII, pp. 381-382).

<sup>213</sup> Il 30 giugno lo Sforza conquistò le fortificazioni esteriori di Ghedi; il castello si arrese dopo un assedio di parecchi giorni, il 6 luglio (Cr. da Soldo, pp. 120-121, 125; cf. Simoneta, lib. XXIII, p. 375: assedio di tre giorni).

<sup>214</sup> Cf. *Doc. VII.*

<sup>215</sup> Giovannozo Pitti, ambasciatore in varie occasioni al papa, ad Alfonso V, a Venezia (Palmerius, l'indice dell'edizione).

quando possa o voglia essere in ordine a fare vivo questo stanciamiento vostro. Solo risponde a tuti che farà presto e che non attende ad altro; pur nel inviarsi domane de m. Angelo, deliberamo andare a lui a Carezo <sup>216</sup>, dove è da 5 dì in qua et fare una ponta gagliarda che ormai se sgranchii etc. Et tuto intenderete da esso m. Angelo, per lo quale non ve scrivo particolarmente de tute le occorentie de qua, perché so certo non ve diria una per un'altra, in modo è affectionato a V. Celsit.ne. Ma non dubiti V.I.S., che partito serà m. Angelo, non finirò essere ale orecchie ali Dece et più a Cosimo, finché bixognarà me ne mandino etc. A m. Angelo havete a fare careze, perché sempre ge le festi <sup>217</sup>, ne porate fare altramente, ma se mai le merito è mò, che in vero se è afaticato benissimo in farvi deputare questa subventione e in volcila portare ancora.

So, haverete inteso la perdita de Constantinopoli, dela quale qui se realegra la brigata e ben per dispecto de Venetiani. Io voria che a Venetiani dolesse el cappo, ma non per questa via, che pur è mancamento dela fede nostra et non dubito sete in questo proposito medesimo et piacesse a Dio che papa Nicolla havesse murato meno <sup>218</sup> e credutomi de questo quel gli ne dissi assai fiate, che oltra l'altri infiniti beni che ne sequivano, l'honore de soa beatitudine seria in maiore e migliore conditione; ma seria bono cercare pace cum Venetiani e seria mercede a farla e mandar le gentedarmi de Ytalia tute a defendere le spiage del Reame dal Turco e da Cattalani etc.

El S.m. Gismondo fa spaventi de librà <sup>219</sup> a costoro, perché fra l'altri andò ali 4 del presente a Casteldice <sup>220</sup> suo a favellare a Fra Puzzo <sup>221</sup>. Li Dece ne presero grande umbra e subito mandarono per me et mostratami la lettera, volsero intendere quel ne credia e quel me paria da fare. Risposi che nostro Signore Dio, nonché Tholomeo <sup>222</sup> e omne savio homo haveria fatica intendere el S. Gismondo, molto più io che non ho lo ingegno molto alto, ma che pur io credia non se butaria cossi legiermente ala via deli adversari nostri, vedendo che le conditione ha cum noi sono grande e degne, ma molto più regardria al segno dela V. Celsit.ne, quale è avantajioso etc. Et non è de tanto animo che creda o là che venisse o de qua che restasse, farci remetere le bandiere al sacco et che questi erano trainelli e zarde o trapole per avvantaggiarsi cum costoro, maxime per ottenere la obediencia dele gentedarmi loro e ch'io credia che angelo dalla stufia tenesse a queste capestrarie, ma havessero perhò l'ochio al penello, attenta la natura de esso S.re qual è non volere essere inteso et avisassero le confine loro et Symonetto <sup>223</sup>, che è verso là et a Pesaro, che è aptis-

<sup>216</sup> La villa di Careggi, proprietà di Cosimo nei pressi di Firenze.

<sup>217</sup> = faceste.

<sup>218</sup> Per la straordinaria attività di costruttore svolta da Niccolò V: Pastor, *Gesch. d. Päpste*, I, pp. 546-547, 624 n.1.

<sup>219</sup> *de librà* = di andare libero (di abbandonare il partito di Firenze).

<sup>220</sup> Località in Romagna.

<sup>221</sup> Lodovico Dezpuch da Montesa (cioè dell'ordine de Montesa, nel regno d'Aragona), detto frate Puccio, uomo fidatissimo di Alfonso V, il quale lo impiegò in varie ambascierie importanti (Palmerius, pp. 160, 168; Giov. Antonio Summonte, *Historia della città e regno di Napoli*, III, Napoli, 1640, pp. 72, 142, 144, 147-148).

<sup>222</sup> Claudio Tolomeo, il famoso astronomo del sec. II.

<sup>223</sup> Simonetto da Castel San Piero, condottiero agli stipendi di Firenze (Palmerius, pp. 164, 168).



simo a tribulare esso S.re Gismondo, mandassero CC<sup>to</sup> bon fanti e poi del'altre gente quando pur bixognasse. Et conclusi che a loro è molto più licito fare questa provisione e del'altre che al S.re Gismondo aczarsi cum li inimici nostri, essendo soldato de V. Celsit.ne.

Costoro hanno preso, como da m. Angelo intenderete, un corero del re de Ragona venia de Catalogna cum lettere del fratello <sup>224</sup> de esso Re e di un m. Anchoriglia, quale è là per riscotere un sosidio de CC<sup>to</sup> m. ducati. Scriveno le cose de là essere in grande disordine, in modo che non è possibile havere un denaro se lui non va de là personalmente et che non andando, el Re de Spagna <sup>225</sup> è apto a darli la mala sequentia; poi scriveno che'l Re Reniere o duca Raniere <sup>226</sup> viene de qua et che habii bona cura che è apto a meterlo in gran travaglio e qui se dolgono malamente de tute queste inconveniente e mancamenti.

El S.re mess. Allexandro nostro, el S.re Astorre de Faenza sono in sula Cecena cum alcun altre poche gente. Costoro <sup>227</sup> posto facino adasio, pur determinano operarli e se non mutano proposito, gli mandrano a campo a Rincine <sup>228</sup>. Don Ferrando o il patre pur dicono parole un mondo e non se ne vede altro per ancora. Sonci lettere da Napoli che'l Re intende venire personalmente et che manda al papa el conte de Fondi <sup>229</sup>, m. Francesco Pandone <sup>230</sup>, el duca de Sora <sup>231</sup>, el duca d'Andri <sup>232</sup>, a dirli che intende non stia più in questa neutralità, ma si scopra contra Re Renato e V.I.S. et Fiorentini, e aiuteli deffendere(!) el Reame, qual possede iusto titolo etc., altramente el vole per inimico etc. De questo e altri successi de qua V.I.S. haverà aviso dal prefato m. Angelo nostro, perhò non me extendo più per questa, solo me recomando iterum et sempre a V. Celsit.ne. Ex Florentia, 7 Jullii 1453.

Servul[us] v[ester] Nicodemus

[A tergo:] [Illustrissim]o principi et excellen. mo..., domino [...]<sup>233</sup>.

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 266, *Firenze*, pp. 118—119; adoperato da Pastor, *Gesch. d. Päpste*, I, p. 630 e n. 3.

XV. 1453 luglio 9, Cremona. Francesco Visconti, (commissario ducale), a Fr. Sforza. Gli ambasciatori d'Ungheria e di Firenze si meravigliano di non essere stati ancora spacciati dal duca.

Ill.me ac excellent.me princeps et d.d. mi singularissime. Avixo la S. [V.] como quisti m[agnifi]ci ambascadori de Re de Ongheria et de

<sup>224</sup> Giovanni II, re di Navarra.

<sup>225</sup> Giovanni II, re di Castiglia.

<sup>226</sup> Indubbiamente errore per il duca Giovanni, figlio di Renato (Riniero) d'Angiò.

<sup>227</sup> I Fiorentini.

<sup>228</sup> Località in Toscana, occupata dalla milizie di Alfonso V (nel settembre 1452; Palmerius, p. 165).

<sup>229</sup> Onorato Gaetani.

<sup>230</sup> Conte di Venafro.

<sup>231</sup> Nicola Cantelmo.

<sup>232</sup> Francesco del Balzo, duca d'Andria.

<sup>233</sup> Come nel *Doc. VI*.

Fiorenza, i quali son qui, ogi aspetaneno il spagiamento dela S.V. et perché non è venuto il spagiamento asai se ne sono marevegliati, perché dicono quanto più presto son spagiati, tanto meglio per la Ex.cia V. Siché m'è parso doverne avixare la S.V. Dio ve guarda con felicitade etc. Datum Cremona, VIII Jullii 1453.

Eiusdem I.D.V.

Fidelissimus servitor Franciscus Vicecomes

i[uris] u[triusque] doctor cum recom[m]endat[i]one etc.

[A tergo :] Ill. mo ac excellent. mo p[rincipi] et d[omino], d[omino] suo singularissimo, d[omino] duci M[edio]lani, Papie Anglerieque comiti ac Cremona d[omi]no etc.

Cito.

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 640, fasc. *Ungaria*, pp. 108—109; menzione presso Fraknói, *Mátyás k. magy. dipl.*, p. 35 n. 5.

XVI. 1453 luglio 10, Cremona. Giovanni de Zeno, referendario, a Cicco Simonetta, segretario di Fr. Sforza. Le spese d'alloggio degli ambasciatori d'Ungheria e di Firenze ad un ostello di Cremona.

Magnifice domine mi honorandissime, per rellatione de misser Pedro da Pusterla <sup>234</sup> per parte del nostro Ill.mo S., ho fatto fare promessa al hostero del Cavaletto per la spexa fata per li ambasiadori dela serenissima maiestade de Re de Ungaria e dela comunitade da Fiorenza etc., come he informata la M[agnificentia] V[ost]ra e Antonio da Dexo <sup>235</sup> et Antonino Magnio <sup>236</sup>. La qual spexa monta, come appare da sei di de zugno pro[sim]o passato per fin al di de ogi, compartada però la collatione da far, fata da matina avante la loro partita, cerca CC libr[e], ultra quili vinticinque ducati gli feci dare la M[agnificentia] V[ost]ra per il s[oprasc]rip[to] Antonio da Dexo. E perché questa spexa me par un pocho grande, ho voluto la copia dal hostero de partito in partito, la quale vi mando alligata ala presente, aciò intenda il tuto lo prelibato S[ignore] Nostro e V[ost]ra M[agnificentia], a cui devotamente me ricomando. Cremona, X<sup>o</sup> Jullii 1453.

V[ester] servitor Johannes de Zeno ibid[em](?)  
referendarius <sup>237</sup> cum recomendatione <sup>238</sup> etc.

[A tergo :] Magnifico d[omi]no honorandissimo, d.no Cicho de Calabria, ducali secretario <sup>239</sup>, semper recolendo.

Orig., traccia di sigillo sul tergo.

ASM, *ibid.*, pp. 106—107.

<sup>234</sup> Già membro del governo della Repubblica Ambrosiana (1448—50), passato al servizio dello Sforza.

<sup>235</sup> A. da Desio, uomo di fiducia dello Sforza.

<sup>236</sup> Ovvero Antonio de Magnis (*Doc. I*).

<sup>237</sup> Nell'orig. *refferen*. Corr. *referendartus*.

<sup>238</sup> Corr. *recommendatione*.

<sup>239</sup> Egli si trovava allora, senza dubbio, al campo di Ghedi, presso il duca.

*XVII. luglio 17, Firenze. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Sempre la difficile questione del sussidio al duca; allorché riscosso, esso sarà portato da Nicodemo stesso al duca. Iniziativa del papa per ristabilire la pace in Italia e negli altri paesi cristiani ai fini d'una crociata antiottomana. Presupposta scontentezza di Aless. Sforza nei confronti di Sigism. Malatesta.*

S.re, post humillimam recom. Mess. Thomaxo nostro da Riete <sup>240</sup> gionse heri qui. Fomo subito cum Cosimo, quale se commose assai cum dire non gli credete che sia in loco, che'l non servirvi proceda per impossibilità et finalmente non gli parve se domandassero qui denari per non impazare questi XX m. [fiorini], ne volse se dicesse cosa veruna che non se desse orecchie a pace, imo e solamente se solicitasse el venire mio et dicesse che volevate la pace quando costoro, ma che costoro non la offerissero e che condurate in brevi Venetiani a chiedervi dicta pace o a costoro e che in omnem eventum deliberate che l'honore sia de costoro etc. Vorei m. Thomaxo non fosse venuto fin ala gionta mia li a V.I.S., perché dove Cosimo havia data intentione a Diotesalvi e ad me de mandarmene cum X m. fiorini per tuta questa septimana e ch'io tornasse immediate per l'altri, perché non se trova oro abastanza, disse heri me presente a m. Thomaxo, ch'io non seria spazato per tuto questo mese; pur credo farò meglio che non dice, ma pur non voria esser tanto stretto, parendogli, como è vero, che lui vi presti questi 20 m.f., quali guardandossi a costoro, non haverate fin ad octobre.

In questa hora Cosimo ha lettere da Roberto Martelli <sup>241</sup> da Roma, como el papa ha deputati legati el Cardinale de Fermo <sup>242</sup> al Re de Ragona e el Cardinale de Sanctangelo <sup>243</sup> a V.I.S., qui e a Venetiani a richiedervi de pace e gravarvene in fine sotto pena de excommunicatione etc. per dare favore a Xristiani contro el Turco. Et similiter in pochi dì intende mandare in Franza e Alamagna e per tuta Xristianità et non dubitate farà presto et a questo ne devete avedere che sete reputato superiore de questa impresa. Piacemi el papa e cardenali se ritrovino quel gli ho prenotato più fiате, che ancora vi pregariano de pace, ma non me piace che questa voce venga in Bresana <sup>244</sup> e de là che serà casone fare stare li populi deli Venetiani più constanti ala fede de essi Venetiani. V.I.S. è prudentissima. Questo nostro legato <sup>245</sup> ve è affectionato, como già ve dissi. Pensate de fare el facto vostro cum bona honestà, come solete. So, serò a V. Celsit. ne prima di lui et de hiis tunc latius.

Io scrivo col piede ala staffa, che in questo ponto questi Deci me hano richiesto strectamente vada al S.m. Allexandro nostro, quale devia domane andare in campo a Rincine e essendo richiesto da commissarii <sup>246</sup> che andasse, ha risposto non potere andare, se prima non ha risposta da me ad una soa, quale non ho havuta. Et perhò vogliono el vada ad condure

<sup>240</sup> Tomaso de Tibaldis da Rieti, ambasciatore dello Sforza in varie occasioni.

<sup>241</sup> Ambasciatore fiorentino.

<sup>242</sup> Domenico Capranica.

<sup>243</sup> Juan de Carvajal.

<sup>244</sup> = Bresciana (regione di Brescia), ove lo Sforza combatteva i Veneziani.

<sup>245</sup> Il Carvajal.

<sup>246</sup> Commissari fiorentini in campo.

contra Rincene(!), perché non andando domane, dubitano non sia provveduto meglio che non è et che non seguiti del'altri scandali, per altri ordini dati che tuti mancariano. Hanomi promesso fare al facto nostro molto più, che non fariano standomi. Haveromi questa nocte cativa inanti tracto e pericolosa, ma non serà la prima. Per omne modo me sforzarò essere qui jovedì matina <sup>247</sup>. Dubitano costoro che'l S. Alexandro non sia adombrato perché hano conceduta lo(!) obedientia dele gente a m. Gismondo <sup>248</sup>, non lo negando questi altri capitani, o che forsi non voglia le conditione, par[i] al S. Gismondo. V.I.S. sentirà tuto, ala qual me recomando e sempre. El resto sentirà V.I.S. per la lettera de m. Thomaxo. Ex Florentia, 17 Jullii, hora vesperarum, 1453, a pena de special[ità] e qui a cavallo.

Servitore Nicodemus

[A tergo:] Illstr. e ex.mo d.no... domino duci Mediolani...

Orig., scrittura molto frettolosa; sigillo anulare sul tergo, coprendo in parte l'indirizzo.

ASM, Arch. Duc. (Sforzesco), cart. 266, Firenze, n° 32.

**XVIII. 1453 luglio 20, Firenze. I Fiorentini ai Senesi. Diamo estratti dalla lunga risposta — fatta su tono di benevole fermezza — alle lagnanze a cagione delle depredazioni commesse dalle milizie fiorentine nel territorio della Repubblica di Siena. Tali azioni sono conseguenza soprattutto dell'appoggio di cui godono le schiere di Alfonso V da parte dei Senesi sul fronte toscano. Rimedio: essi non le favoreggino più. Noie della lega napoletano-veneta. Intervento militare di Renato d'Angiò e del famosissimo "Giovanni Vaivoda" in aiuto al duca di Milano. Ripercussione negativa della caduta di Costantinopoli sugli interessi veneziani. Patetico appello rivolto a Siena per la concordia con Firenze.**

Senensibus

Magnifici domini, fratres et amici nostri car[issi]mi. Pelle vostre due ultime, scripture in latino, abbiamo inteso quante et quali sieno le querele et le doglienze fa la S.V. delle prede tolte da nostri soldati in su vostri terreni. Et perché la risposta conveniente c'è paruta et pare di grandissima importanza per la conservatione della mutua benivolentia che è tra voi et noi, in che principalmente consiste la salute del commune stato et vostro et nostro, abbiamo voluto con singulare diligentia et maturamente esaminarla. Et però abbiamo un pocho soprattenuto Antonello, vostro cavallaro <sup>249</sup>. Et perché noi crediamo che sia utilissimo et a voi et a noi dichiarare bene et apertamente, sança punto di simulatione ovvero di dissimulatione, qual sia la vera intentione et il puro et sincero proposito di ciascuno di noi, abbiamo deliberato di farvi questa risposta piuttosto in volgare che in latino, sì et per satisfare meglio et più agli animi nostri, sì etiamdio perché la S. V. non abbia di bisogno nello intendere di questo nostro così sincero proposito d'altra interpretatione(!) che della vostra

<sup>247</sup> Il 19 luglio.

<sup>248</sup> Era proprio così! Cf. Simoneta, lib. XXIII, p. 370.

<sup>249</sup> = corriere a cavallo.

propia, né in altro sentimento si possa interpretare che in quello che è il naturale et il vero intellecto delle paroli vulgari (!) [...] <sup>249a</sup>. Il vero et il buono rimedio di questi tanti mali non è per certo la continua doglienza se ne fa, ma è piuttosto il tor via la cagione di quegli che la concessione del receipto et delle vectuaglie che voi ne date. Et per questo rispetto et a questo fine principalmente vi damo il nostro ambasciadore, al quale cometteremo che dichiaratovi la nostra optima dispositione a vicinare bene con voi, come con buoni amici et con cari frategli per la commune salute del vostro et del nostro stato, et dimostatovi etiamdio la cagione degl'inconvenienti intervenuti per nostra parte, vi richiedesse del negare il receipto et le vectuaglie a nostri nimici, che è quel solo che noi intendiamo che sarebbe stato et sarebbe ancora il vero et certo rimedio degl'inconvenienti che sono seguitati et que seguiranno per l'avenire. Se per questa via non ci si provvede, et questa provisione consiste in voi soli, et se voi lo farete, come confidandoci nella sapientia della S.V. fermamente speriamo, ve ne seguirà prima che voi vi leverete <sup>250</sup> in tutto questa briga da dosso, et delle genti raonesi et delle genti nostre, le quali noi intendiamo volgere immediate alla recuperatione della nostra terra di Rincine <sup>251</sup> per levarci quella benda nançi a <sup>252</sup> ochi e poi gli adriçereno <sup>253</sup> verso e' nimici. Et speriamo nella giustitia et nella gratia del nostro S.re Idio et nella virtù et nel numero delle nostre genti di prevalergli, essendo poche et in mala in(!) ordine [...]. Et oltre alle predette due cose, ne seguirà tale unione tra'l vostro e nostro popolo, che non solo tuti noi, ma ancora e' nostri posterì et successori pe' lunghi tempi cum honore et consolatione goderanno l'abbondantia d'innuberabili <sup>253a</sup> beni, chella natura ha dotato questi paesi della nostra et della vostra Toscana, i quali in verità son tanti et tali, che secondo la vera sententia degli scriptori antichi, nella copia delle cose pretiose ella avança tutte l'altre provincie del mondo[...] Et ricordianvi <sup>254</sup> con fede che voi non vi confidiate delle promesse et offerte che vi faccia cotesto ambasciadore del Re che vi dirà di fine maraviglie. Et egli non può, come vedete, ingrossare il campo suo di qua pe' l manciamento del danaio. Et etiamdio perché ha sospetto de Signori del Reame, i quali àno ritti gli orecchi a questa venuta del Re Renato, il quale con gran potentia in brevissimi dì si ritroverà nelle parti di Lombardia <sup>255</sup>. Et il simile vi diciamo che è (!) ni <sup>256</sup> piaccia guardarvi dalle promesse et offerte che vi farà lo ambasciadore venitiano, certificandovi che multiplica loro <sup>257</sup> tante brighe et tante noie adosso et dalle genti

<sup>249a</sup> Il passo: *Et perché — paroli vulgari*, in forma modernizzata presso P.O. Kristeller, *L'origine e lo sviluppo della prosa volgare italiana*, in "Cultura neolatina", X(1950), p. 149, apud Bruno Migliorini, *Storia della lingua italiana*, III-a ed., Firenze, 1961, p. 255.

<sup>250</sup> Segue *dadosso*, cancellato dalla stessa mano.

<sup>251</sup> In verità, essa sarà riconquistata dai Fiorentini il 1° agosto 1453 (Palmerius, p. 168).

<sup>252</sup> Le ultime due parole aggiunte in soprالinea, dalla stessa mano, invece di *dagli*.

<sup>253</sup> Antica forma toscana (sostituzione della consonante tematica *m* per *n* all'ind. pres. plur. pers. 1<sup>a</sup>) = *addirizzeremo*. Cf. Gerhard Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, II, Berna, [1949], § 530.

<sup>253a</sup> "Lapsus calami" per *innumerabili*.

<sup>254</sup> = vi ricordiamo.

<sup>255</sup> Vi arriverà soltanto in ottobre.

<sup>256</sup> Corr. *vi*.

<sup>257</sup> ai Veneziani.

del Duca, che si truovovono(!)<sup>258</sup> presso a Brescia a miglia otto<sup>259</sup>, e dal predetto Re Renato et dagli Ungheri, i quali nelle parte(!) di Friuoli con grande potentia et con Giovanni Vaivoda, riputatissimo et gloriosissimo capitano più che qualumche altro de nostri tempi, scendono<sup>260</sup> a danni loro, che non che e'<sup>261</sup> possino prestare favore o al Re o a voi, aggiunto pella perdita di Gostantinopoli<sup>262</sup> et di Pera, le molestie che soprabondono loro nelle parti di Levante. Di che c'increscie e duole assai per rispetto de Turchi, che non che e' possino prestare favore o al Re o a voi, ma eglino aranno necessità, se non vorranno perdere al tutto lo stato di terra, di mendicare degli aiuti dagli huomini et fia<sup>263</sup> loro necessario ricorrere a divini, come per lettera di messer Pasquale Malipieri<sup>264</sup>, che si truova pella S[igno]ria in campo<sup>265</sup>, intercepta, siamo appieno informati.

Et pertanto de<sup>266</sup> piaccia alla V. S. volgere la mente in questa vostra deliberatione al nostro S.re Idio e ricordatevi de vostri padri, a quali nella passata del Re Ladislao<sup>267</sup>, quando<sup>268</sup> egli passò nelle parti di Toscana così potentemente con circa a di XV m. cavagli, bastò la vista di contrapporsi virilmente et di fargli resistentia come magnanimi et generosi protectori del loro stato. Et però s'intesono co'padri nostri. Di che seguitò honore et gloria alla vostra Mag[nifi]ca Comunità, perché per cagione della detta resistentia gli convenne partire con gran danno et vergogna della sua M.tà et con perpetua et eterna fama de prefati vostri et nostri padri che ne lo cacciorno et la tranquillità del vostro paese et tale unione del vostro e del nostro popolo che non solo eglino ne goderno di poi tutto il tempo che e' vissono, ma ancora voi et noi, loro figliuoli, abbiamo partecipato di quella allegreça[...]. Datum Florentie, die XX<sup>a</sup> Julii MCCCCLIII°.

Copia coeva di registro.

ASF, *Registro di Lettere interne et esterne 1453, Signori: Carteggio Missive*, vol. 39, ff. 44—46 v; il passo relativo all'Hunyadi e alla conquista di Costantinopoli (f. 46—46v) riprodotto, con qualche inesattezza, da Iorga, NE, II, pp. 499—500.

**XIX.** 1453 luglio 22, Milano. Angelo Simonetta, (consigliere ducale), a Fr, Sforza. Gli trasmette la risposta dell'ambasciatore d'Ungheria in occasione delle nuove trattative sul progetto d'alleanza.

Signore, do la resposta de Ungari. Piero da Pusterna<sup>269</sup> advisa la S.V. apieno. M'è parso che'l presente a[m]baxadore reste finché la S.V.

<sup>258</sup> Iorga, erroneamente muovono.

<sup>259</sup> a Ghedi.

<sup>260</sup> In realtà, si aspettava la loro discesa fra breve, ciò che tuttavia non succederà (v. più sopra, lo studio).

<sup>261</sup> Antica forma toscana = essi (Rohlf, II, §448).

<sup>262</sup> Iorga: *Costantinopoli*.

<sup>263</sup> Forma arcaica = *sarà* (Rohlf, II, §592). Cf. *Doc. XIII*.

<sup>264</sup> Il futuro doge.

<sup>265</sup> Nella guerra contro Fr. Sforza in Lombardia.

<sup>266</sup> *Corr. che*.

<sup>267</sup> di Durazzo, re di Napoli.

<sup>268</sup> Nel 1414.

<sup>269</sup> Più frequentemente *Pusterla*.

responderà quello vole saza <sup>270</sup> et così resterà. Datum M[edio][an]i, die XXII Julii 1453.

Angelus

Post datum. La M[agnifi]ca Madonna Luchina <sup>271</sup> ha mandato qua Zoanne da Birago per la facenda che la V.S. sa; al quale et messer Guarnero e mi havemo dicto quanto n'è parso bisogno. Di quello seguirà, la S.V. ne serrà avisata. Datum in litteris.

Idem Angelus Sy[moneta] <sup>272</sup>

[A tergo:] Illustrissimo principi et excellentissimo domino meo singularissimo, domino duci Mediolani etc. Papie Anglerieque comiti ac Cremone domino.

Orig., traccia di sigillo sul tergo; il poscritto e l'indirizzo sembrano d'altra mano, di una scrittura più ordinata.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 640, fasc. *Ungaria*, pp. 104—105.

**XX. 1453 luglio 27, Milano. Jacopo Del Bene ad Angelo de'Acciaioli, entrambi ambasciatori fiorentini. Risposta circa i recentissimi negoziati con l'ambasciatore d'Ungheria e quelli imminenti in vista a Vienna, per conferire forma definitiva al trattato d'alleanza e d'intervento contro i Veneziani.**

Magnifice domine et pater <sup>+273</sup> honorande etc., dopo alle debite raccomandazioni etc. Ieri ebi una vostra, la quale m'è stata di grande consolazione, perché pure stavo sospeso al pigliare partito e inteso quanto dite, farovi sotto brevità risposta.

Io stimo che oggi partiremo e a mezzo aghosto fo conto saremo corre ja Vienna e quivi credo trovare el conte di Zilia giovane, cioè el conte Orlichio e con loro <sup>274</sup> tratterò quello mi parrà sia utile alla materia e trovando la cosa ben disposta, giusta possa farò di fare qualche buona conclusione e sarete avisati.

E quanto al fato del danaio, io non credo stiano contenti in questa prima paga a 20 mila f[iorini]; farò giusta possa fino alla somma mi dite.

El facto della pace credo sarà di maggiore difficoltà. Io ò parlato assai con Piero da Pusterla e messoli inanzi 3 cose. L'una si è di non potere conchiudere la pace sinon per tutto novembre e questo dico a fine che s'eglino romperanno, possano fare qualche acquisto e cche non paia che sia per niuna chagione preso loro c[i]dadi. La seconda si è che esendo <sup>275</sup> 4 cholleghati, cioè re d'Ungheria, re Rinieri, Ducha e Fiorentini, che (!) è 3 d'acordo, possano fare. La terza, che facendo el Ducha pace, chome (!) è ragionato, onorevole per loro come per la legha, di fare loro uno dono

<sup>270</sup> Forma milanese antiquata per *sappia*.

<sup>271</sup> Luchina Dal Verme, figlia del condottiero Francesco Bussoni, il celebre conte di Carmagnola e vedova del condottiero Lodovico Dal Verme (W. Terni de Gregorj, *Bianca Marta Visconti, duchessa di Milano*, Bergamo, [1940], pp. 134, 150, 154).

<sup>272</sup> Dignitario dello Sforza, inviato anche in importanti missioni diplomatiche. Era lo zio di Cicco e di Giovanni (Simoneta, prefazione dell'editore, pp. III—IV).

<sup>273</sup> Segno della croce, come invocazione.

<sup>274</sup> Cioè con il conte e molto probabilmente con l'Hunyadi.

<sup>275</sup> Segue una parola — sembra *ormal* —, cancellata dalla stessa mano.

di 10 o 15 mila f. o quello meno si potesse. Questo è quanto m'occhorre al presente. Occhorendomi (!) altro, tutto a passo a passo praticherò con loro e potendomi apicchare a qualchuna di queste cose, lo farò. E trovandoli disposti presto a rompere per modo ch'io veggha possano fare qualche buono fructo, di subito per fante proprio n'aviserò costì el Duca (!) e ingegneromi in ogni modo, senza alcuno indugio comincino a mandare le loro genti. Dio ci conducha per tutto a salvamento e llasci seghuire quello debba essere el meglio.

Piero da Pusterla per parte della m[agnificenzi]a del Duca e con buono modo à preghato questo anbasciadore (!)<sup>276</sup> che dia favore a questa materia, per la quale avendo buona conclusione s'à a dare una grande bastonata a Viniziani per modo se riduranno al dovere e a una buona e sicura pace. E dipoi à offerto la sua magnificenzia dare grandissimo favore e aiuto alla impresa de Turchi e lla simile offerta ò affare loro io di là e tanta aperta e con buono animo quanto podrò e saprò. Hoccendo altro alla illustrissima sua signoria<sup>277</sup> o eziandio alla m[agnificenzi]a v[ostr]a, piaciavi avisarmene, acciò sapia quello m'abbia affare.

Altro non mi occhorre al presente, piaciavi racchomandarmi allo illustriissimo signor ducha e alla v[ostr]a m[agnificenzi]a mi racchomando quanto posso, la quale Idio per lunghi tempi e con felice stato vi conservi. Data in Milano a dì XXVII di luglio 1453, a mezzodì. Il vostro servidor

Jacopo Delbene

[A tergo :] ... Anbasciatori e[x]cel[se]  
 ... [communita]ti[s] Florentine  
 ... [Ange]lo de Acciaiolis  
 ... ò meo hon[oran]do etc.

[Da altra mano :] ... o Agniolo sia dato  
 ... o sig.sr ducha<sup>278</sup>

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.  
 ASM, *ibid.*, pp. 102—103.

**XXI.** 1453 novembre 14, Venezia. Su richiesta dell'Hunyadi, il senato s'impegna a far garante, mediante fideiussione, la Signoria, per una somma da due fino a tremila ducati, quanti occorrebbero a comprarsi dei gioielli nella Città lagunare.

MCCCCLIII, die XIII Novembris  
 Serenissimus dominus dux  
 Consilarii<sup>279</sup>  
 Sapientes consilii et  
 Sapientes terre firme

<sup>276</sup> d'Ungheria.

<sup>277</sup> Lo Sforza.

<sup>278</sup> Perché è stata conservata questa lettera proprio nell'Archivio Sforzesco? Probabilmente quando essa è arrivata al campo dello Sforza (a Ghedi), il suo destinatario era già partito alla volta di Renato, il quale doveva passare le Alpi per scendere in Piemonte e venire poi in Lombardia (cf. *Doc. XIII*) ed essa così non poteva essere consegnata a lui, ma allo Sforza (v. in tal senso la nota sul tergo del presente *Doc.*).

<sup>279</sup> I sei consiglieri del doge; essi formavano con lui la Serenissima Signoria.



\* Quoniam requisiti sumus parte magnifici domini Johannis vaiuode Hungarie de faciendo certam securitatem de duc[atis] II m[illibus] in III m[illibus] pro jocalibus <sup>280</sup> hic emendis ac deferendis ad ipsum dominum Johannem et complacendum sit excellentie sue ex omnibus illis respectibus qui facile intelliguntur.

Vadit pars, quod fieri possit fideiussio sive securitas predicta eidem domino Johanni de duc. II m. in III m., sicut superius dictum est.  
de parte ——— 157

nonsinceri ——— 1

de non ——— 0

ASV, *Senato I* — reg. 3, *Terra, 1451—1455*, f. 87.

**XXII.** 1453 novembre 15, Venezia. Su richiesta dello stesso, il senato concede che si rilasci a lui un salvacondotto per venire a Venezia e altrove in Italia.

[MCCCCLIII], die XV Novembris

Consiliarii

\* Quod illustri domino Johanni de Hunyad, supremo capitaneo regie Maiestatis in regno Hungarie, qui sicut nobis expeni <sup>281</sup> fecit, personaliter venire disposuit Venetias et ad alie partes Italie, fiat salvusconductus in plena, valida et honorabili forma pro eo cum personis III c., tam equestribus quam pedestribus et omnibus rebus et bonis suis, sicut a nostro dominio requisivit.

de parte ——— 127

nonsinceri ——— 0

de non ——— 0

ASV, *ibid.*, f. 87; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5.

**XXIII.** 1453 novembre 22, Venezia. Il senato decide di inviare Moise Bono come ambasciatore all'Hunyadi per attrarlo in aiuto militare (contro il duca di Milano).

[MCCCCLIII], die XXII Novembris

s. Nicolaus Bernardo

s. Aloisius Laur[edano] procurator <sup>282</sup> } Sapientes consilii

s. Nicolaus Truno

et

Sapientes terre firme

\* Clarissime intelligitur et per experientiam hoc anno visum est, quod nisi aliter provideatur, nedum cum gentibus quas habemus, sed etiam cum quot haberi possent et cum quanta fieri posset expensa, vincere non possemus, nec etiam statum nostrum restaurare; sed penitus

<sup>280</sup> Trattavasi di gioielli sempre in relazione al matrimonio di Mattia con Elisabeta di Cilli (v. più sopra, lo studio)? Ladislao, il primogenito dell'Hunyadi avrebbe dovuto sposarsi — con la figlia del palatino Ladislao di Gara — soltanto nel 1455 (Teleki, II, p. 383).

<sup>281</sup> "Lapsus calami" per *expont*.

<sup>282</sup> Già comandante della flotta veneziana che partecipò alla crociata antiottomana del 1444 (crociata di Varna).

abiicerentur pecunie et rueret status noster, cum amissione etiam honoris et reputationis nostre, et apertissime videatur, quod solum et unicum remedium sit habere aliquem notabilem et dignum favorem ultramontanorum sintque temptanda omnia et specialiter sperare possit de favore illustri domini Jani, gubernatoris regni Hungarie.

Vadit, pars, quod ad partes Hungarie mittatur prudens civis noster Moyses Bono, in eis praticus et familiaris dicti d. Jani<sup>283</sup> et vadat cum tribus aut quatuor equis ad expensam nostri communis habeatque pro hoc viago ducatos C. auri, liber[e] et absolut[e] ab omni gravedine, de cuius commissione providebitur ante eius recessum, uti videbitur huic consilio. Et quando fiet ipsa commissio, unusquisque ponere valens partem<sup>284</sup> teneatur, sub pena ducatorum C. exigenda per nostros advoc[atores] communis, venire cum opinione sua in ea materia ad ipsum consilium. Et accipiantur denarii pro eius expeditione de quolibet loco.

de parte — — — 118

nonsinceri — — — 7

de non — — — 40

ASV, *Delib. (Secr.)*, 1450—1453, Senato I — reg. 19, f. 224 v.

#### XXIV. *Stessa data. Il senato sollecita la partenza del Bono.*

[MCCCCLIII], die XXII Novembris

s. Nicolaus Bernardo

s. Lodovicus Laur[edano] procurator<sup>285</sup> } Sapientes consilii

s. Nicolaus Truno

et

Sapientes terre firme.

\* Quia sollicitandus est accessus prudentis viri Moysi (!) Bono in Hungariam, ut deliberatum est per hoc consilium, mandetur dicto Moysi, quod se ponat in ordine, ita quod omnino recedat die Lune XXVI presentis. Et die ipsa vocetur ipsa de causa hoc consilium, in quo nichil ulla-tenus poni possit, nisi prius expediatur commissio suprascripta, et non possit res hec dilatari nec aliter fieri sub pena ducatorum C. pro quolibet contrafaciente.

<sup>283</sup> Risulta dunque che il Bono ha dovuto vivere per lungo tempo nel regno d'Ungheria, in stretti rapporti con Giov. di Hunedoara. Egli tornerà più tardi in Ungheria. Il 24 gennaio 1458, questo "cittadino veneziano" raggiungerà da Buda il duca di Milano, fra l'altro, dell'elezione di Mattia a re di quel paese (Thallóczy-Aldásy, p. 229—230). Michele Szilágyi, zio del nuovo monarca, governatore d'Ungheria, farà lo stesso il 31 genn. del surriferito anno in una lettera scritta sempre da Buda e trasmessa al duca, tramite l'*egregius et nobilis Moyses Bonn* [= Bono] *Venetus, aulicus Regie Maiestatis* (Nagy-Nyári, I, Budapest, 1875 pp. 4—5). M. Bono s'avvererà quindi uomo di fiducia, agente di Fr. Sforza, dopo il ristabilirsi della pace tra Venezia e Milano nel 1454. Ci domandiamo se non lo fosse — in segreto — già nel 1453 e perciò indugiasse a raggiungere allora l'Ungheria in una missione diretta appunto contro lo Sforza? Egli è ritenuto erroneamente raguseo dallo Iorga (NE, II, indice, confondendolo senza nessun dubbio con i Bona di Dubrovnik).

<sup>284</sup> Non tutti i membri del senato avevano il diritto di *ponere partem* (mettere a scrutinio le loro proposte), ma solamente il doge, i suoi consiglieri, i capi del tribunale criminale della Quarantia, i provveditori del Comune, i padroni dell'Arsenale, i "savi" del Collegio (*Sapientes consilii*, *Sap. ordinum* e *Sap. terre firme*) e qualche altro magistrato (Thiriet, I, pp. 8—9).

<sup>285</sup> Tutt'uno con Alvisè Loredano del precedente *Doc.*

de parte — — — 134

nonsinceri — — — 2

de non — — — 8

ASV, *ibid.*, f. 224; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5.

**XXV.** 1453 novembre 29, Venezia. Il senato sostituisce il Bono con Maffeo Franco e vuole che sia pronto quanto prima per partire. La contrapproposta relativa al Bono viene respinta.

[MCCCCLIII], die XXVIII Novembris

s. Paulus Truno procurator

s. Nicolaus Bernardo

s. Andreas Bernardo

} Sapientes consilii

\* Captum fuit pridie, quod ad illustrem dominum Janum suppressum<sup>286</sup> capitaneum regni Hungarie, mitteretur Moises Bono, et ipse rem duxerit in longum, et habeatur Mapheus Francho, qui est aptus, practicus et discretus et paratus obedire quibuscumque mandatis nostris.

Vadit pars, quod mittatur predictus Mapheus, cui reservetur officium cum utilitatibus suis, ut factum fuit quando ivit cum oratoribus ad serenissimum dominum Imperatorem. Et mandetur ei, quod subito se ponat in ordine et die sabbati prima Decembris veniatur ad hoc consilium pro commissione sibi fienda, ad quod omnes ponere valentes partem teneantur, sub pena ducatorum C. pro quolibet, venire cum opinione sua.

de parte — — — 86

s. Petrus Basadona, Sapiens terre firme

vult, quod mittatur Moyses Bono, ut fuit pridie deliberatum.

de parte — — — 28

nonsinceri — — — 6

de non — — — 30

ASV, *ibid.*, f. 225 v; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5.

**XXVI.** 1453 dicembre 2, Venezia. Istruzioni per il Franco, inviato come ambasciatore all'Hunyadi, capitano supremo d'Ungheria, al fine di chiederne l'aiuto armato a favore di Venezia nella guerra di Lombardia.

MCCCCLIII, die II Decembris

Sapientes consilii et

Sapientes terre firme

\* Quod fiat commissio circumspecto viro Mapheo Franco, ituro ad illustrem dominum Johannem, supremum capitaneum in regno Hungarie.

Maphio, nui te cometemo che quam primum te meti ad camino, andando sollicitamente a Treviso, dove te fornirai de 4 cavali per poter andar ad exeguire sollicitamente questo nostro commandamento, come nela fede et prudentia toa se<sup>287</sup> confidemo. Drezeirai adonque la via toa verso la patria de Friul deindeque procederai sollicitamente al camin

<sup>286</sup> Corr. *supremum*.

<sup>287</sup> — <sup>286</sup> = ci.

tuo per andar a ritrovar lo illustre signor Janus, supremo capitaneo in Hungaria, informandote dextro et cauto modo, de luogo in luogo, dove se ritroverà el dicto signor Janus, azoché meglio et più presto, come desideremo grandemente, te possi ritrovar ad la presentia sua. Ad la qual zontoti, serai cum lei( !) et presentade le nostre lettere de credenza ad ti dade, fate quelle pertinente salutation, exhortation et offerte amplissime, quale al honor suo et nostro serano conveniente, exponerai che amando nui sinceiri <sup>287a</sup> et cordialmente la excellentia sua come buon fratello et essendo etiam singularmente affezionati ad la corona et reame de Hongaria, la conservation del qual felicità et prosperità contra gli perfidi Turchi in vero non manco desideremo che la propria salute e bene del stato nostro. La perfidia et rabia deli qual Turchi ad voler esser fugada et extincta, certa cosa è principalmente a questo esser de bixogno gli favori et forze sì de quelle parte come etiam gli nostri, in la qual materia sempre se <sup>288</sup> troveremo per honor de dio et ben de la xristiana religion optimamente disposti. E' vero che al presente nui havemo considerato i termeni e condition dele cose nostre de Lombardia per la guerra che nui havemo, la qual ne è pur molto grave. Havemo etiamdio considerato che quello reame e parte de lì sono in triegue et sufferentie cum Turchi. Per le qual caxon et azoché piú expedita <sup>289</sup> et liberamente quando fosse el tempo possamo( !) attender cum ogni nostro poter contra i perfidi Turchi, havessamo gratissimo et in singularissima complacentia che ala excellentia del prefato signor Janus piacesse personalmente conferirsse agli favori nostri, cum quel piú numero de zente piacesse( !) ad la excellentia sua. E cusi fraternamente e cum quella piú efficacia che nui possiamo, pregemo, confortemo et persuademo ad la sua illustre signoria. Et quanto piú presto questo potesse haver loco, tanto meglio. Et azoché questo avesse piú presta execution, piacendo cusi ad la signoria sua, poria personalmente cum quei piú potesse haver fin ad la summa de cinque o sie <sup>290</sup> milia cavali descender ad queste parte et gli altri poi lo seguiriano etiam fino ad la summa de cavali X m., se cusi ad la sua excellentia piacerà.

E perché honesta et conveniente cosa è che nui provendiamo de denari, mediante gli qual se possi dar presta et buona executione ad questo fatto, dicemo che nui semo contenti, descendando la signoria sua ad queste parte nostre contra gli inimici nostri, per questi V m. in VI m. cavali, gli qual de presente lui condurà cum lui, dar fiorini hongari da XV m. fin XX per levar de quelle parte le zente predete, i qual denari seremo contenti remeterli ad quelle parte over altramente darli, come ad la sua excellentia aparerà. Zonto veramente la excellentia sua cum le dicte zente in Friul, gli daremo altri fiorini X m. Et successivamente de tempo in tempo gli daremo fiorini X m. ogni mexe per subventione dele zente predete, oltre le altre comodità haverano dal canto de qui.

Se'l occoresse che cum la dicta summa de fiorini XX m. non potesti concluder, semo contenti gli possi prometer fino ad fior. XXV m., per poter piú comodamente et meglio in ponto levar le giente predete.

<sup>287a</sup> Cf. *sincler* (Giuseppe Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano*, Venezia, 1867, s.v.).

<sup>289</sup> *Iorga* : *expedito*.

<sup>290</sup> = sei.

De quanto tu seguirà nela materia sopradicta per toe lettere solitamente ne informerai, aspettando nostro commandamento.

Preterea, perché forsi el poria occorer che per mior execution de questa materia el te saria de bixogno esser ad la presentia del serenissimo re de Hongaria, perché cusì paresse el meglio al prefato signor Janus, ad cautellam te havemo fato(!) dar nostre lettere de credenza directive al dicto serenissimo re, azoché bixognando et non aliter, le possi usar come meglio te parerà per bon et votivo effetto de questa nostra intention.

Te havemo fatto dar per le spexe che te occorerano ducati CL, dichiarandote etiam che nui semo contenti che azoché tu possi dar miglior execution ad questo facto, possi spender in presentiar[um] et aliter ad quelli te parerà fina(!) ala summa de duc. cinquanta, come zudegerai esser il(!) meglio.

de parte — — — 145

nonsinceri — — — 8

de non — — — 15

ASV, *ibid.*, f. 227; menzione erronea presso Romanin, IV, p. 261; regesto assai insufficiente presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5; regesto presso Valentini, *La crociata da Eugenio IV a Callisto III (dai documenti d'archivio di Venezia)*, in "Archivum Historiae Pontificiae", Roma, 12 (1974), p. 104, n° 192.

**XXVII.** 1453 dicembre 18, Venezia. Il senato ordina al Franco che si adoperi per far sventare gli eventuali maneggi del vescovo di Pavia presso l'Hunyadi contro la sua missione. Particolari sulla tesi veneziana del necessario rapporto tra l'intervento desiderato dell'Hunyadi nella guerra di Lombardia a favore della Repubblica di S. Marco e la partecipazione di costei alla crociata antiottomana.

[MCCCCLIII], die XVIII Decembris

Sapientes consilii et

Sapientes terre firme

Circumspecto et prudenti viro Matheo Francho,

\* Mafio, ad information toa te avisemo che nui sapemo esser capitado a Treviso per transito el r[everendo] mis[er] lo vescovo de Pavia, el quale, per quanto sentimo, è per andar a ritrovar lo illustre signor Janus cum certa commission del summo pontifice et perché essendo costui vescovo de Pavia, sottoposta al conte Francesco <sup>291</sup>, non voremmo che, come verisimilmente affectionado al conte Francesco, lui apresso el dicto signor Janus, over perché el dicesse che la paxe omnino havesse a seguir in Lombardia vel aliter, cercasse cum diverse vie turbare et impazar el desiderio nostro cerca la disessa(!) in Italia del prefato signor Janus cum le gente sue agli favori nostri, come hai da nui in comandamento. Volemo e sì te commandemo che cautamente e cum quella prudentia saperai usar, debi dar ogni opera apresso el dicto signor Janus che la intention del dicto mis[er] lo vescovo non habia luogo, dichiarando ad la excellentia soa, lui non cerca turbare questo suo vegnir in Italia ai nostri favori,

<sup>291</sup> Il governo veneziano si ostinava ancora a chiamare così lo Sforza, con un titolo anteriore alla sua ascesa a quello di duca di Milano.

perché lui credi la pace (!) aver loco, ma solo per favorizare le cosse del conte contra di nui, azoché lui possi dannificarne et offender et impizare la pace. Perché certa cossa è che cum la pace de Lombardia, la quale mediante la sua discesa presto è per seguire overamente desiderata victoria, molto facile et expeditamente potremo attender ala impresa contra i perfidi Turchi, donde ne haverà prestissimo a resultare, oltra lo honor de dio, grandissima comodità et gloria ad la excellentia sua et al reame de Hongaria et a nui et tuta la xristiana religion. Se veramente la guerra averà a proseguire, certa cosa è che non potremo attender in tanti lochi, secondo il desiderio nostro, perché come è noto nel'armata maritima è bisogno grandissima spexa, maxime volendosse far potente e grossa, come seria la sua et nostra intencion. Cum le predete adonque et altre parole, quale cognoscerai esser utile, te inzegnerai per tuti modi adimplir la nostra intencion, come nela toa instruction se contien e de quanto seguirai, sollicitamente ne adviserà (!).

de parte — — — 106

nonsinceri — — — 3

de non — — — 10

ASV, *ibid.*, f. 230 v.; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5; Valentini, *La crociata*, p. 105, n° 200.

**XXVIII. 1454 gennaio 29, Venezia. Risposta del senato ai dispacci del Franco, relativi alla sua missione. L'Hunyadi vorrebbe venire in Italia come paciere (fra le potenze italiane). Il testo iniziale della risposta subisce un emendamento.**

[MCCCCLIII]<sup>292</sup>, die XXVIII Januarii

s. Nicolaus Bernardo

s. Pasqualis Maripetro procurator<sup>293</sup>

s. Paulus Bernardo

s. Marcus Foscari procurator

s. Petrus Mocenigo, Sapiens terre [firme]<sup>294</sup>

} Sapientes consilii

Quod ad litteras ultimate habitas a circumspecto Mapheo Fancho, nuntio nostro apud illustrem dominum Johannem, suppressum capitaneum in Hungaria, lectas isti consilio, respondeatur in hac forma vide licet :

\* Maphee, questi di passati habiamo avute toe letere, le ultime dele qual son dade a Buda a di V del presente, per le qual ne hai significato la risposta tandem ad ti dada per lo illustre signor Janus e gli do partiti molto humanamente offeriti per la excellentia sua. Rispondendote adonque dicemo esser de mente nostra che tu vadi ad la presentia sua, dicendoli che tu ha (!) havuto nostra risposta circa le cose ad<sup>295</sup> te referite et che cognoscendo nui la signoria sua in tutte cosse (!) nostre fraternamente et cum grande affectione procieder, quanto più possemo la ringratiamo. / Et dicemo che dapoiché la illustre signoria sua personalmente

<sup>292</sup> Stile cronologico veneto.

<sup>293</sup> Doge tra 1457—62.

<sup>294</sup> Doge tra 1474—76.

<sup>295</sup> Corr. da.

cum le forze e zentedarme soe, per le cose de li occorrente, non vede poter descender a queste parte, ma cum la persona e cum III c. cavali solamente è contenta venire et interponerse dela pace etc., ad noi (!) è molto grato e siamo ben contenti di quanto pare e piace ad la excellentia soa e vedermola sempre volentiera e dela bona voglia.

Se el prefato signor te responderà esser contento conferirse in Italia, volemo che cum lui tu vegni personalmente, avixandone subito del di che'l delibererà de partir. Se veramente el te respondesse non poter vegnir, subito etiam ne adviserai in particolari, non te partando, ma expectando nostro comandamento.

de parte — — — 77

s. Nicolaus Truno	}	Sapientes consilii
s. Zacharias Trivisano		
s. Carolus Marino	}	Sapientes terre[firmè]
s. Nicolaus de Canali doctor <sup>296</sup>		

Volunt partem suprascriptam usque ad / Et postea dicatur :

E' vero che, considerata la riputatione del prefato signor Janus et etiam per rispetto del governo dele zentedarme, facevemo spetialiter caxo dela illustre persona sua accompagnata cum le forze, se <sup>297</sup> persuademo molti beni de qui poter operar. Ma dapoiché, per quello che la signoria sua te à dito, questo non pò aver luogo, dicemo che sempre se <sup>298</sup> reputemo satisfati e ben contenti dala excellentia soa.

E perchè molto humanamente lui se ha offerto cum la persona e cum III c. cavali venire ad queste parte et interponerse ad la pace, dixemo (!) che di questo etiam grandemente ringratiemo ad la signoria sua. Ma nui la advisemo che el summo pont[ifice] se à interposto a questa pace et al presente sono a Roma ad la presentia sua le ambassiate dele parte.

Exeguido per ti questo nostro commandamento, siamo contenti che tolta bona et grata licentia dal predicto signor, ritorni ad la presentia nostra, informado di nuove e tute altre cosse occorrente.

de parte — — — 56

nonsinceri — — — 5

de non — — — 3

ASV, *Delib (Secr.)*, 1453—1454, *Senato I* — reg 20, f. 6.

<sup>296</sup> Umanista, adempl diverse ambascerie, così nell'Impero in questo stesso anno 1454, in relazione alle discussioni per la crociata antiottomana. Comandante della flotta veneziana negli anni 1469—70, gli si rimprovererà la perdita dell'isola di Negroponte, conquistata dai Turchi (Romanin, IV, p. 343; Kretschmayr, II, pp. 377—378).

<sup>297</sup> — 298 = ci.

## LE RELIEF DE LA STÈLE DU « CAPTOR DECEBALI »

La découverte en 1965 à Grammeni, au Nord-Ouest de Philippes, de la stèle funéraire du vétéran Tiberius Claudius Maximus allait rester inconnue du monde scientifique jusqu'en 1970, lorsque l'édition de Michael Speidel, enrichie d'un commentaire attentif et judicieux, lui rendit son importance<sup>1</sup>. La carrière de celui qui, de son vivant, s'est fait ériger cette stèle imposante, fut marquée de nombreux faits d'armes récompensés de distinctions militaires aux temps de Domitien et de Trajan. Cependant, le seul dont il est fait mention, l'estimant glorieux à juste titre, est la prise de Décébale.

• Ti(berius) Claudius /Maximus, vet(eranus)/ [s(e)] v(ivo) f(aciendum) c(uravit). Militavit/ eque(s) in leg(ione) VII C(laudia) p(ia) f(ideli), fac/tus quo(a)estor equit(um), /singularis legati le/gionis eiusdem, vexil/larius equitum, item bello Dacico ob virtu/te(m) donis donatus ab im/p(eratore) Domitiano. Factus dupli (carius) a divo Traiano in ala secu(n)d(a)/ Pannoniorum, quo et fa(c)tus explorator in bello Da/cico et Parthico, et ab eode(m) factus /decurio in ala eadem, quod / cepisset Decebalu(m) et caput eius pertulisset ei Ranissto/ro. Missus voluntarius ho/nesta missione a Terent(io Scau)riano, consulare (exerci)tus provinciae nov(ae?) Mesopotamiae..... »

La stèle, plus grande que celles ordinaires, est « hors série » du point de vue typologique, s'écartant des modèles courants en Macédoine à l'époque romaine<sup>2</sup>. Sous une corniche fortement profilée, deux champs réservés aux représentations, l'un au-dessous de l'autre, l'inférieur étant plus petit<sup>3</sup>. Dans le champ supérieur, un cavalier au galop, un bouclier sur le bras, tenant de sa gauche deux lances, de sa droite un sabre recourbé. Aux pieds du cheval, un « barbare » mourant, levant de sa gauche le bouclier et laissant tomber l'épée de sa droite. Dans le champ inférieur, les décorations reçues par Tiberius Claudius Maximus : deux *torques* et deux *armillae*, celles-ci en forme de serpent, assez rare, sans être exceptionnel<sup>4</sup> (fig. 1).

Michael Speidel a vu dans la scène supérieure un récit ayant trait à l'épisode de la prise de Décébale, dont l'inscription fait l'allusion laconique : « quod cepisset Dacebalu(m) ». Speidel écrit : « Maximus is galloping towards an enemy, holding in his left hand two spears and a round or oval shield, while in his right he wields a sword, drawn and ready for action. He wears the light cloak of the cavalryman, and on his right side we see the empty sheath of his sword. His face is badly weathered, but the brim of the helmet is visible; thus he certainly wore body armour, too. Indeed, the lower part of a shirt of chain mail is visible just below the sword. Maximus, strangely, does not seem to hold the bridle, and his left foot appears under the belly of the horse in an awkward way far too much in front. Since our man is going to cut off the king's head with the sword, he is not portrayed spearing the prostrate foe in the usual fashion of cavalry tombstones.

The enemy, characterized as a Dacian chieftain by trousers, an hexagonal shield, sicklesword, and pointed Dacian cap, can be no other than Decebalus himself. He has just cut his own throat and now sinks back, mortally wounded, the sword falling from his right hand, his left pressing his stomach, his mouth open from heavy breathing. This vivid portrayal of Decebalus reproduces the king's main features as known from Trajan's column; the full beard, the large, fleshy lips and nose, the strong eyebrows and the deep eyes with their powerful

<sup>1</sup> M. Speidel, *The Captor of Decebalus. A new Inscription of Philippi*, dans « The Journal of Roman Studies », LX, p. 142—153.

<sup>2</sup> Maria Alexandrescu-Vianu, *Les stèles funéraires de la Macédoine romaine*, dans « Dacia », N.S., XIX, 1975 (à paraître). Les dimensions de la stèle sont : 2,64 m hauteur, 0,90 m largeur.

<sup>3</sup> Le champ supérieur : 0,57 m × 0,37 m ; le champ inférieur : 0,42 × 0,31 m.

<sup>4</sup> Voir un fragment de stèle de Forlì publié par Anitta Büttner, dans « Bonner Jahrbücher », 157, 1957, cat. 30, pl. 13.



expression. Since many Dacians on Trajan's column have almost same features, this need not be a true portrait of Decebalus, but rather a standardized rendering of a Dacian chieftain. Yet Decebalus must have looked at least similar to this truly impressive image<sup>5</sup>.

A l'interprétation dramatique de M. Speidel, le pr G. Mihailov répond par une subtile étude, soutenue par sa connaissance approfondie de l'iconographie romaine du milieu thrace<sup>6</sup>. Tout en rejetant, avec quelque regret, le tableau historique de M. Speidel, G. Mihailov démontre que la représentation sur la stèle de Philippes utilise un schéma iconographique qui relève directement de celle du Cavalier thrace, originaire de cette région même. Le personnage gisant sous les pieds du cheval serait également un élément du même schéma, tel qu'on le trouve représenté sur quelques reliefs votifs découverts à Philippes (dédiés au Deus Magnus Rincaleus), à Prossotsani et dans la vallée moyenne de l'Hébron, dans les sanctuaires de Hadžievo et de Trud, près de Philippopolis et à Lozen, dans la région de Harmanli<sup>7</sup>. L'auteur suppose que l'adoption à Philippes de ce schéma iconographique, sur le monument que nous étudions, devait représenter l'image héroïsée de Tib. Claudius Maximus, selon une iconographie très répandue dans les régions sud-est européennes de l'Empire romain.

Nous voici donc devant deux interprétations également intéressantes, mais totalement différentes, de la même représentation. À notre tour nous proposons une analyse détaillée en partant des éléments internes, iconographiques et typologiques.

La stèle a été découverte aux environs de Philippes, ce qui permet de croire qu'elle a été faite dans la ville même, située, comme vient de le rappeler le professeur Mihailov, dans un milieu thrace<sup>8</sup>. Pourtant, Philippes jouit de quelques traits qui lui sont propres, originaux par rapport à d'autres villes de Macédoine et de la Thrace. C'est une ville créée par des colons, auxquels sont venus s'ajouter par la suite soit une population latine, soit des vétérans romanisés qui s'y retiraient à la fin de leur carrière militaire. C'est ce qui explique la forte empreinte romaine saisissable ici, dans les inscriptions par exemple. Ces précisions sont nécessaires afin de mieux comprendre la présence à Philippes de certains éléments iconographiques occidentaux.

Une analyse, même sommaire, de la scène figurée sur le monument de Tib. Claudius Maximus, nous conduit tout d'abord à la conclusion que celle-ci ne peut être rattachée sans difficulté à l'un des schémas iconographiques qui lui sont apparentés. C'est pourquoi nous avons procédé à la décomposition de la scène dans ses parties essentielles.

*Le cavalier.* Vu de profil, il se dirige vers la droite, légèrement penché en arrière, le bras droit, armé d'une épée courte et droite, baissé, la jambe droite repliée, le pied gauche tendu, visible sous le ventre du cheval.

L'image du cavalier représenté sur les stèles funéraires militaires de la série rhénane ou sur la série thrace du héros, ne ressemble pas à celle que nous venons de décrire. Selon cette tradition le buste du cavalier est toujours représenté de front, ainsi que, souvent, sa figure; d'autres fois la figure suit la direction dans laquelle le cavalier avance, attitude fréquente surtout sur les stèles rhénanes (v. celle de C. Romanus Capito de Mayence)<sup>9</sup>. Le bras droit est levé pour transpercer d'un coup de lance ou d'épieu l'ennemi ou le fauve terrassé. Ce schéma d'origine hellénistique et, pour remonter à ses sources les plus lointaines, orientale<sup>10</sup>, a été repris par l'iconographie romaine impériale afin de servir à plusieurs buts: représenter une divinité, l'héroïsation d'un défunt, l'activité d'un soldat (ces deux dernières solutions font partie du répertoire courant des images funéraires), enfin en tant qu'élément dans une narration à caractère historique,

C'est le cas des reliefs du trophée d'Adamklissi, où il peut être étudié. Des soldats romains, manteau flottant sur les épaules, en train de transpercer de leur lance les ennemis foulés aux pieds par leurs chevaux, sont figurés sur les métopes IV, V et VI (fig. 2). L'unité

<sup>5</sup> M. Speidel, *art. cité*, p. 149.

<sup>6</sup> G. Mihailov, *A propos de la stèle du «Captor Decebalus» à Philippes*, Mélanges offerts à Georges Daux, p. 279-287. Je remercie le pr Mihailov de m'avoir fait connaître son article aussitôt après sa parution.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 282. Pour les monuments de cette zone, v. P. Collart, *Philippes, ville de Macédoine*, Paris 1937, p. 425-427, pl. LXX, fig. 3 et pl. LXXI, fig. I et 2; quant aux monuments de Thrace, G. Mihailov, *IGB*, III, 1, n° 1371, n° 1466 et III, 2, n° 1810.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 282.

<sup>9</sup> H. Gabelmann, *Römische Grabmonumente mit Retterkampfszenen im Rhetngebiet*, dans *Bonner Jahrbücher*, 173, 1973, fig. 26.

<sup>10</sup> E. Will, *Le relief culturel gréco-romain. Contribution à l'histoire de l'art de l'Empire romain*, Paris 1955, pl. 119.

iconographique de ce schéma est remarquable. Le détail du pied gauche dépassant, sous le ventre du cheval, reparaît très souvent sur les reliefs de Cavaliers thraces, fait qui, entre autres, a suggéré au pr Mihailov le rapprochement entre cette série et l'image que nous pouvons voir sur la stèle de Tib. Claudius Maximus. Toutefois, ce même détail figure sur les stèles rhénanes (v. à Mayence, les stèles de C. Romanus Capito<sup>11</sup> (fig. 3) et de Togitio<sup>12</sup> (Fig. 4) où il reproduit un modèle hellénistique, ainsi que le prouve la représentation d'Alexandre à la chasse sur un relief de Messène<sup>13</sup>. La valeur significative de ce détail est encore moindre, car il intervient aussi sur les reliefs de la Colonne Trajane. Nous citerons à cet égard la scène LXIV, et apparentées à celle-ci les scènes LXXXIX et CXLII qui figurent des soldats à cheval en train d'attaquer (fig. 5 et 6). Ceux-ci adoptent la même attitude que celle de leur camarade sur la stèle de Philippos de profil, le bras droit baissé et ramené en arrière, le corps aussi légèrement penché en arrière. Les artistes d'Adamklissi ont suivi et imité ce modèle. Sur les métopes I et II, les cavaliers s'avançant pour affronter l'ennemi sont du même type, aisément reconnaissable (fig. 7). Ce schéma des reliefs historiques ne sera pas abandonné avant de passer dans les scènes qui décorent la base de la colonne d'Antonin le Pieux<sup>14</sup>. Il s'agit de modèles du répertoire figuratif militaire, indispensable à l'illustration de *res militaris* édifiante.

*Le cheval.* Il est lancé dans un galop allongé, les quatre jambes formant un arc sous l'effet de la tension, suggérant la rapidité et l'élan du mouvement. Le « galop oriental » dont parle E. Will, après Salomon Reinach<sup>15</sup>, caractéristique de la série thrace du Héros cavalier est moins énergique. Le cheval se cabre au moment de sauter et ses jambes d'avant, levées très haut, sont arrondies pour rendre un mouvement sur place. Pas plus que sur les reliefs de la série rhénane, l'image n'atteint l'aspect dynamique qu'offre la stèle de Tib. Claudius Maximus. Or, des chevaux emportés par un galop impétueux peuvent être vus sur la Colonne Trajane, ce qui nous ramène à la narration historique. Pour choisir le cheval le plus honorable de la Colonne, nous établirons une analogie avec le cheval impérial, celui de Trajan lui-même (scène XCVII).

*Le « barbare » vaincu.* L'image de l'ennemi terrassé appartient au schéma iconographique du cavalier clouant l'adversaire au sol. Abattu, dans la même position, il se trouve sur des monuments rhénans — la stèle de T. Flavius Bassus, à Cologne, ou celle de C. Romanus Capito. La scène figurant sur l'autel de Vibius Gallus d'Amastris, en Anatolie (Paphlagonie), se rattache à la même famille stylistique (fig. 8).

Nous pensons que ce schéma a fait l'objet d'un emprunt iconographique, qui se trouve à l'origine des représentations du Deus Magnus Rincaleus sur des plaquettes votives, où un schéma iconographique profane a été adapté à un contenu religieux. Il s'y trouve néanmoins une particularité dans la construction de la scène qui nous occupe. Cette fois, le vaincu n'est plus foulé au pied du cheval, écrasé par ses sabots, mais tombé plus loin, ce qui empêche les deux images de se joindre dans une unité compositionnelle. Ceci, vraisemblablement, à cause de ce collage entre deux modèles indépendants auquel l'artisan a été réduit.

Revenons maintenant à l'autel d'Amastris<sup>16</sup>. Dédié au milieu du II<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup> par Sextus Vibius Cocceianus, un affranchi fidèle, à son maître Vibius Gallus, l'autel honorifique en marbre, d'imposantes dimensions (1,80 m. de haut), porte une inscription latine, avec un résumé en grec, les représentations des décorations reçues par ce brave officier romain et « une scène de combat », décrite comme suit par I. I. Russu : un cavalier au galop plante sa lance dans le corps d'un ennemi abattu aux pieds de son cheval. Le schéma est parfaitement classique. Cependant, on y a introduit l'image d'un second ennemi gisant, placé au-dessous du groupe, les armes éparpillées autour de lui ; celles-ci prouvent son origine ethnique : deux sabres recourbés et un écu en forme de *pelta*. Peu nous importe ici l'origine des deux « barbares ». Ce qu'il nous faut retenir et souligner, c'est l'intention de l'artisan d'individualiser la scène du combat, composée selon un schéma courant, en y ajoutant, les armes des vaincus, document permettant de situer les exploits de Vibius Gallus dans une certaine région désignée d'ailleurs aussi par l'inscription. En effet, celle-ci fait état de sa fonction de « praefectus castrorum

<sup>11</sup> Voir *supra*, note 9.

<sup>12</sup> H. Gabelmann, *art. cit.*, fig. 25.

<sup>13</sup> E. Will, *op. cit.*, p. 119, fig. 14.

<sup>14</sup> J.M.C. Toynbee, *The art of the Romans*, London, 1965, p. 67–68, fig. 43.

<sup>15</sup> E. Will, *op. cit.*, p. 82 et suiv., qui renvoie à Reinach : « cabré allongé ».

<sup>16</sup> G. Mendel, *Musées Impériaux ottomans, Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines du Musée de Constantinople*, III 1914, n° 1155. Cf. Anitta Büttner, *art. cit.*, cat. 4, pl. 11, 1–4 et I. I. Russu, dans « Acta Musei Napocensis », VIII, 1971, p. 531–536.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 536.

legionis XIII Geminae » à Apulum, par conséquent en Dacie. Il faut également ajouter que, s'il en est ainsi, alors l'autel avait été érigé du vivant du personnage auquel il était dédié, ce qui rend impossible l'hypothèse de l'héroïsation.

Ces remarques concernant l'autel de Vibius Gallus peuvent éclairer la scène représentée sur la stèle de Philippes. Ainsi, nous reconnaitrons dans l'image de l'ennemi terrassé la même intention de particularisation. Le pantalon, le sabre recourbé, le bonnet pointu, sont autant de signes de l'origine dace. Une analyse comparative très poussée, due au pr R. Vulpe et concernant la Colonne Trajane et le trophée d'Adamklissi, a permis d'établir des différences de costume entre les Daces de Transylvanie et ceux de la Scythie Mineure<sup>18</sup>. Les Daces d'Adamklissi portent une calotte, à la différence des Daces de Décébale, dont l'auteur remarque « le bonnet mou et pointu ». Le sabre porte lui aussi témoignage : l'arme des Daces « qui à Adamklissi présente la forme et les dimensions d'une faux énorme, étant maniée à deux mains, tandis que sur la Colonne elle n'est que de la grandeur d'une faucille et on la tient d'une seule main ». Le Dace représenté sur la stèle de Tib. Claudius Maximus attesterait ainsi la diffusion, à travers les images de la Colonne Trajane, du type dace occidental.

Nous voici arrivés à la fin de notre analyse iconographique. Dans la scène que nous venons d'étudier, nous sommes en présence de deux éléments iconographiques détachés de schémas différents, apparentés toutefois à l'imagerie des faits d'armes : des scènes de charge auxquelles les narrations historiques servent de cadre habituel et des ennemis vaincus représentés sur les reliefs funéraires des stèles de soldats romains.

Les reliefs de la Colonne Trajane, œuvre d'une valeur artistique et d'une originalité incontestables, utilisent, en grande partie, des schémas iconographiques depuis longtemps familiers au monde antique. Gustaf Hamberg l'a dit : « ... the frieze is in the highest degree built up from innumerable conventional units ». « These beautiful poses may be individually identified on several other monuments of earlier, as well as of late date. . . But they show, indeed, with complete conclusiveness that the artist was master of this type gallery and could use it whenever he wished ».<sup>19</sup>

Hamberg n'a pas manqué d'attirer l'attention sur la représentation de Décébale dans la scène du suicide, en remarquant les ressemblances avec un autre Dace (scène CXII) ou avec un Gaulois du sarcophage Amendola, type qui a un modèle généralement connu des artistes antiques et dont la création peut être attribuée à l'école de Pergame.

De pareils types d'origines différentes forment le vocabulaire de l'art provincial romain. Nous croyons que, en isolant les unités qui composent une scène mixte du point de vue iconographique, on parvient à identifier ce vocabulaire, afin de comprendre les lois qui opèrent dans l'art provincial et de mieux saisir les courants artistiques. Isoler l'unité s'avère parfois difficile, le motif devant être suivi à travers plusieurs compositions iconographiques, si possible, tant sur des monuments provinciaux, que dans le répertoire de l'art aulique romain. L'indéniable utilité d'une pareille analyse, réside dans le fait qu'elle nous dirige vers une compréhension plus poussée de l'activité créatrice et de ses effets.

Dans le cas que nous venons d'étudier et si l'on veut bien admettre l'association des deux motifs, on pourra renoncer à la tentative de rattacher directement la stèle de Philippes aux représentations funéraires rhénanes de cavaliers ou à la série du Cavalier thrace. Nous sommes d'avis qu'il y a eu collage délibéré de deux motifs provenant des cahiers de modèles pour la *res militaris* dans le but d'adapter la scène au texte de l'inscription. D'ailleurs, une composition toute semblable, construite à l'aide des mêmes éléments, comportant une mise en page identique, se trouve représentée sur la métope XXX d'Adamklissi (fig. 9) où au cours d'une narration historique, la signification de la représentation reste la même. Bien que l'interprétation de M. Speidel ne nous semble pas vraisemblable, il est évident qu'on a essayé de donner à la scène un caractère déterminé, autant par l'attitude prêtée à Tiberius Claudius Maximus, dans le but d'évoquer ses mérites militaires, que par la particularisation ethnique du vaincu, ce qui, probablement, signifiait une allusion à son exploit le plus glorieux, inespéré pour un simple soldat : la capture du roi Décébale. Cependant, vouloir à tout prix voir un portrait du chef dace là où il ne s'y trouve qu'une image conventionnelle, ou essayer de trouver des correspondances entre cette scène et les sources littéraires, c'est trop demander à une représentation iconographique composée de modèles tout faits.

Maria Alexandrescu-Vianu

<sup>18</sup> R. Vulpe, *Les Bures alliés de Décébale dans la première guerre dacique de Trajan*, dans « Studii clasice », V, 1963, p. 236.

<sup>19</sup> Gustaf Hamberg, *Studies in Roman Imperial Art*, Uppsala, 1945, p. 163-164.

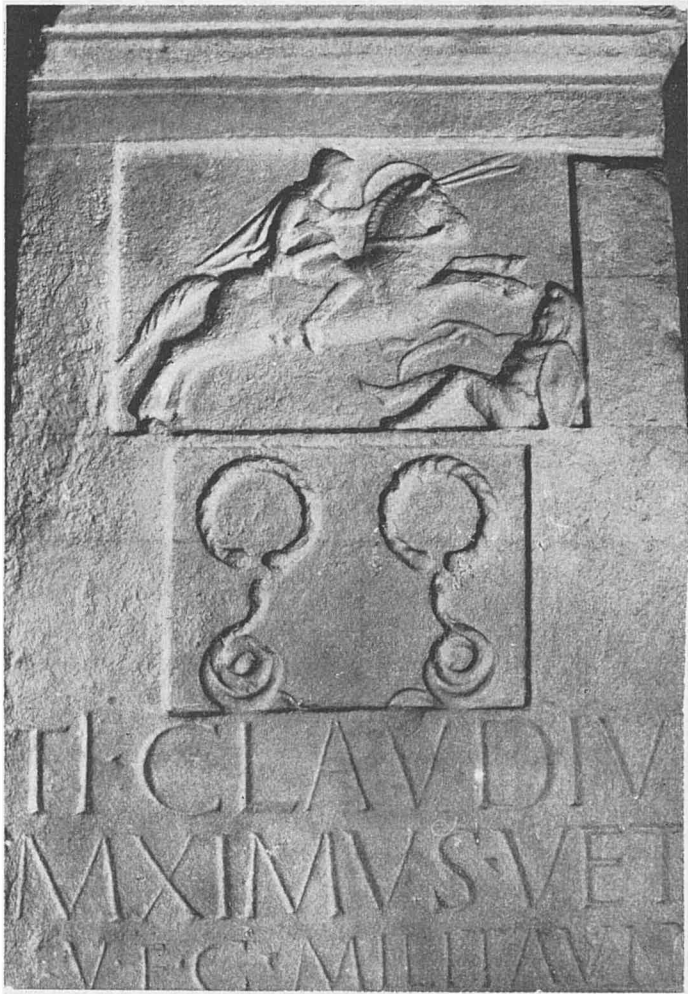


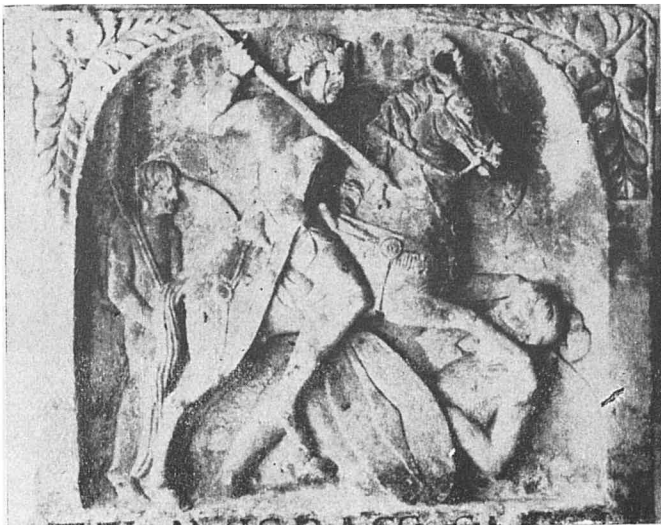
Fig. 1. La stèle de Philippi.



**Fig. 2. Le trophée d'Adamclissi. La métope V.**



**Fig. 3. La stèle de C. Romanus Capito, Mayence.**



**Fig. 4. La stèle de Togitio, Mayence.**



Fig. 5. Colonne de Trajan, la scène LXXXIX.



Fig. 6. Colonne de Trajan, la scène CXLII.



**Fig. 7. Le trophée d'Adamclissi, la métope I.**





Fig. 8. L'autel de Vibius Gallus, Amastris.



Fig. 9. Le trophée d'Adamclissi, la métope XXX.

## UN TRÉSOR MONÉTAIRE DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE DÉCOUVERT À PĂCUIUL LUI SOARE \*

Pour la numismatique d'époque féodale concernant la région du Bas-Danube, les monnaies émises par des chefs locaux de la Dobroudja marquent un moment très intéressant dans l'affirmation d'un État féodal en tant qu'unité politique indépendante dans cette région<sup>1</sup>. Il s'agit des émissions de petite monnaie, en cuivre, attribuées au despote Ivanko, fils de Dobrotitch (1386—1388)<sup>2</sup>.

Le seul trésor de ce genre connu jusqu'à présent a été découvert en 1972, à l'intérieur de la forteresse de Păcuiul lui Soare, dans un niveau contenant de la céramique et d'autres objets datables du XIV<sup>e</sup> siècle, au point où la section III A rencontre la section II, à 1,45 m de profondeur<sup>3</sup>. On a trouvé ici cinq monnaies, collées les unes aux autres à cause de l'oxydation. Faute de traces d'un pot ou de tout autre récipient, nous supposons que les monnaies se trouvaient dans une bourse de cuir ou de toile.

Leur description suit :

1. *Avers*. Cercle perlé visible seulement dans sa partie supérieure. Dans le champ, la légende n'est lisible que partiellement :  $[+]\Delta\epsilon\tau$  La lettre  $\Delta$  est reliée au  $\epsilon$  par sa barre horizontale. La lettre  $\delta$  est placée sous le  $\epsilon$ . On aperçoit deux points sous le  $\Delta$ .

*Revers*. Cercle perlé conservé dans sa partie supérieure. La légende :  $\begin{matrix} \uparrow \\ \omega \\ [\tau] \end{matrix}$ . Les lettres I et  $\omega$  sont soigneusement gravées, finissant en pointes de flèche. Au dessus de  $\omega$  il y a le sigle  $\uparrow$  (une ligne horizontale barrée). Le reste de la légende est effacé. AE,  $\uparrow$ , diamètre = 19/20 mm, poids = 2,60 g. La monnaie est taillée en forme polygonale irrégulière. N° d'inv. 11,131 (Pl.I/1).

2. *Avers*. Le cercle perlé manque.  $\tau$   $\pi$ [ $\delta$ ] Une croix aux branches égales est suivie par un  $\Delta$  à demi effacé. Le *Tau* est exactement surmonté par la croix. De la seconde ligne il ne subsiste que le  $\pi$ .

*Revers*. Le cercle perlé manque.  $\begin{matrix} \omega \\ \tau \end{matrix}$ . On reconnaît les deux premières barres verticales du  $\omega$ . I et  $\omega$  finissent en pointes de flèche. La barre supérieure du  $\tau$  est légèrement recourbée, tandis que sa barre verticale se trouve juste sous la première barre de l' $\omega$ . Il n'y a pas de sigle.

AE,  $\downarrow$ , diamètre = 16/17 mm, poids = 0,77 g. La monnaie, tordue, est dans un mauvais état de conservation. Forme polygonale irrégulière. N° d'inv. 11,132 (Pl. I/2).

3. *Avers*. Le cercle perlé manque. La légende occupe trois lignes :  $\begin{matrix} +\Delta\epsilon\tau \\ \pi\delta \end{matrix}$  Une croix aux branches égales. La barre horizontale du  $\Delta$  forme la ligature avec  $\epsilon$ . Le  $\tau$  est presque

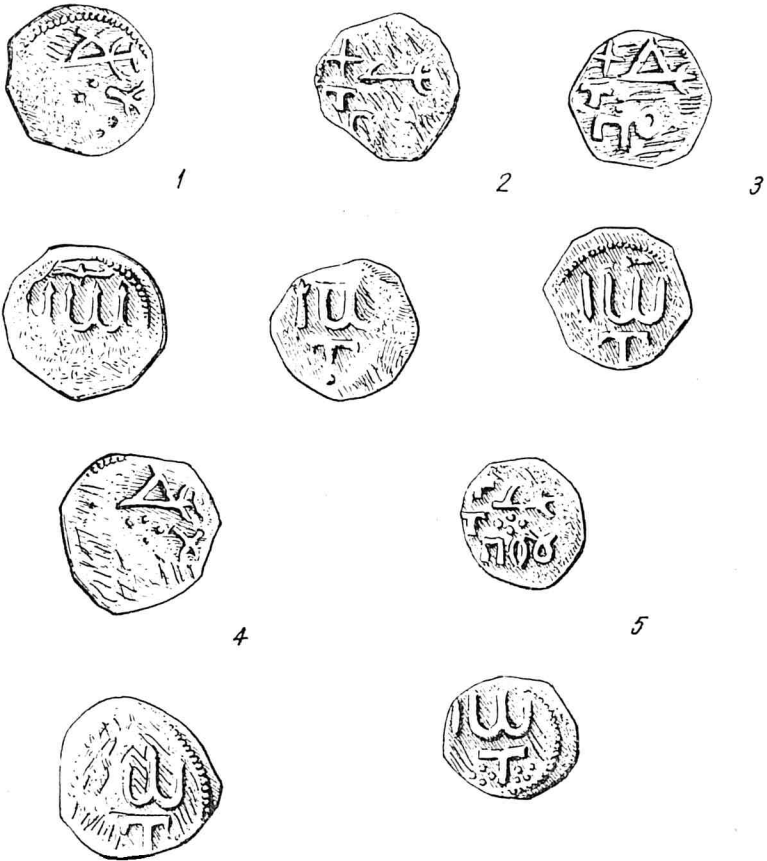
\* À peu de changements près, ce texte est celui de notre communication à la session scientifique du Musée archéologique de Constanța, le 18 octobre 1973.

<sup>1</sup> P. Diaconu, *Monede rare și inedite din epoca feudală de început descoperite la Păcuiul lui Soare și împrejurimi (Dobrogea)* dans SCIV, XV, 1964, 1, 143—144 ; idem, *Despre localizarea Vicinei*, dans « Pontica », III, 1970, p. 290, n. 57 ; E. Isăcescu, *Tezaurul de monede medievale de la Păcuiul lui Soare (jud. Ialomița)* (sic !), dans SCN, V, 1971, p. 345—352.

<sup>2</sup> T. Gerasimov, *Монеты на деспот Иванко*, in « Известия-Институт », 13, 1939, p. 288—296.

<sup>3</sup> Les monnaies nous ont été cédées pour l'étude par Petre Diaconu, chef du chantier, que nous remercions à cette occasion aussi. Pour localiser la découverte, voir P. Diaconu et D. Vilceanu, *Păcuiul lui Soare. I. Cetatea bizantină*, București, 1972, fig. 4.

effacé. Le  $\tau$  est placé sous la croix, mais sa barre verticale s'approche du bord de la monnaie. Dans le champ, on voit encore trois points disposés en triangle. La première barre du  $\tau$  est alignée sous le  $\tau$ , surmontée par le bras vertical de la croix. Le  $\delta$  est placé un peu plus haut que le reste des lettres de la troisième ligne.



Pl. I. — Le trésor de Păciul lui Soare.

*Revers.* Le cercle perlé s'est conservé dans la partie supérieure. La légende est sur deux  
+  
lignes:  $\text{I}\omega$ . I et  $\omega$  ont aux bouts les pointes déjà mentionnées. Au dessus de l' $\omega$ , le sigle.  
 $\tau$   
La barre verticale du  $\tau$  se trouve sous la première boucle de l' $\omega$ .  
AE,  $\downarrow$ , diamètre = 17 mm, poids = 0,96 g. En mauvais état de conservation, la monnaie  
est rognée. Sa forme est polygonale, presque ronde. N<sup>o</sup> d'inv. 11,135 (Pl. I/3).

4. *Avers.* Le cercle perlé manque. De la légende sur trois lignes, seule la partie droite  
est conservée:  $[\tau]:$ . La croix est effacée. Le  $\Delta$  relié à l' $\epsilon$ . Le  $\tau$  de la seconde ligne man-  
[+] $\Delta\epsilon\sigma$   
[ $\pi\sigma$ ] $\delta$   
que aussi, mais on reconnaît les trois points. On ne parvient à lire que la dernière lettre de la  
troisième ligne:  $\delta$

*Revers.* Le cercle perlé est visible sur la droite. La légende est disposée sur deux lignes

aussi :  $\begin{matrix} \neq \\ [I]\omega \\ \tau \end{matrix}$  La lettre I est effacée, l' $\omega$  est un peu de travers ; le  $\tau$  a la hampe sous la première boucle de l' $\omega$ , tandis que sa barre horizontale est traversée aux bouts par deux petites flèches dirigées en bas.

AE,  $\downarrow$ , diamètre = 19/20 mm, poids = 1,80 g. En mauvais état de conservation, forme polygonale. N<sup>o</sup> d'inv. 11, 134 (Pl. I/4).

5. *Avers.* Le cercle perlé s'est conservé dans sa partie inférieure. La légende sur trois lignes :  $\begin{matrix} +\Delta\varepsilon[c] \\ \tau \cdot \cdot \cdot \\ \tau\omicron\delta \end{matrix}$  Croix à branches égales,  $\Delta$  lié avec  $\varepsilon$ , à demi effacé ;  $\tau$  placé sous la croix, plus près du bord. Sous le  $\Delta$  quatre points disposés en croix. L' $\delta$  est négligemment gravé.

*Revers.* Le cercle perlé est encore visible dans la partie inférieure, à droite. La légende sur deux lignes :  $\begin{matrix} I\omega \\ \cdot \cdot \tau \cdot \cdot \cdot \end{matrix}$  Les lettres I et  $\omega$  sont un peu effacées. Le sigle manque. Sous la première boucle de l' $\omega$  la hampe du  $\tau$  est flanquée des deux côtés par un groupe de quatre points.

AE,  $\nearrow$ , diamètre = 15/16 mm, poids = 1,00 g. Médiocrement conservée, la monnaie est de forme polygonale. N<sup>o</sup> d'inv. 11,135 (Pl. I/5).

Les monnaies sont coupées après l'estampage, plates et assez mal conservées. Elles appartiennent, toutes, au même type monétaire<sup>4</sup>. Elles ont été frappées dans des matrices différentes, comme le prouve la position des lettres et la forme du cercle perlé. Leur poids varie entre 0,77 et 2,60 g, leur diamètre entre 15 et 21 mm. On peut même distinguer deux groupes : le premier ayant 15/17 mm et 0,77—1,00 g, le second ayant 19/21 mm et un poids de 1,80—2,60 g. Pourtant, les lettres ont les mêmes dimensions sur tous les exemplaires, leur forme est cursive avec une ligature entre  $\Delta$  et  $\varepsilon$ . L'exemplaire n<sup>o</sup> 4, dont la légende est moins soignée, semble être plus récent que les autres. Les exemplaires 1, 2, 3, probablement 5 aussi, sont contemporains, avec les mêmes caractéristiques pour les lettres I et  $\omega$  du revers, quoique frappées dans des matrices différents.

De telles monnaies, isolées, ont déjà été découvertes à Păcuil lui Soare, soit par hasard, soit dans les fouilles, en assez grand nombre (40—50)<sup>5</sup>. Nous avons déjà dit qu'aucun trésor pareil n'a été encore signalé.

Avant de discuter le sens de l'affluence de ces monnaies à Păcuil lui Soare, il faut d'abord nous attarder sur leur *émitent* et leur *date*, à partir de la légende inscrite ci-dessus.

Le savant bulgare N. Mušmov, dans un article publié en 1937<sup>6</sup>, attribua les monnaies au tzar Jean Alexandre (1331—1365), les datant de l'époque où celui-ci portait le titre de despote. Selon lui, on devait lire sur le revers le nom abrégé du tzar Iw[aw] la lettre  $\tau$  n'étant que l'initiale du nom de la ville de Trnovo. En reprenant l'étude de ces monnaies<sup>7</sup>, Todor Gerasimov est arrivé à des conclusions entièrement différentes. Aussi, la légende serait écrite en grec au génitif ( $\Delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\omicron\upsilon$ ), tandis que sur les monnaies de Jean Alexandre il s'agit du datif bulgare, le nom Alexandre y étant toujours présent. La lettre  $\tau$  ne signifie pas une abréviation du nom de la ville de Trnovo, mais le *second nom du despote*. Pour conclure, le numismate bulgare considère que ces monnaies ont été frappées par un *despote de la Dobroudja* du XIV<sup>e</sup> siècle. Or, pour cette époque, on connaît seulement deux despotes en Dobroudja : *Dobrotitch et Ivanko*, le père et le fils. Le savant bulgare a cru pouvoir lire la légende : ( $\text{Νομισμα του } \Delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\omicron\upsilon \text{ Iω(άννου του) Τ(ομπροτίτ)α$ ). Il serait question d'Ivanko (Jean), fils de Dobrotitch, et les monnaies seraient frappées à la veille de la disparition d'Ivanko, vers 1388—1389<sup>8</sup>.

<sup>4</sup> V. Culică, P. Diaconu, *Българские монети из Пăкуял луй Соаре (Румыния)*, dans « Известия-Институт », 26, 1963, p. 249—256.

<sup>5</sup> P. Diaconu, *Şantierul arheologic Păcuil lui Soare (r. Adamclisi, reg. Constanța)*, in MCA, VII, 1960, 605, fig. 9/2 ; V. Culică, P. Diaconu, *art. cit.*, p. 253—256 et fig. 1/17—21 ; d'autres quatre monnaies se trouvent dans les collections du musée de Călărași (inédites), et le reste au Cabinet numismatique de l'Institut d'Archéologie de Bucarest. Une monnaie pareille de la collection du musée de Călărași provient de la ville de Silistra — inédite.

<sup>6</sup> N. Mušmov, *Нови монети на Иван Александър като деспот*, dans « Известия на историческото Дружество », XIX, Sofia, 1937, 117.

<sup>7</sup> T. Gerasimov, *art. cit.*

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 296.

Cette interprétation a été acceptée par la plupart des archéologues et des numismates, quoiqu'elle laissât sans réponse plusieurs questions. Un premier doute a été exprimé par Petre Diaconu, en publiant une monnaie de ce type, découverte à Păcuil lui Soare dès 1956<sup>9</sup>. L'auteur affirmait alors, sans arguments à l'appui, que la monnaie avait été « injustement attribuée à Ivanko ».

Cependant, dans un article publié en 1963<sup>10</sup>, V. Culică et P. Diaconu présentent sept monnaies du même type, dans un lot de monnaies des tzars bulgares. On doit aux auteurs la classification des monnaies qui nous occupe en deux types (le premier, plus ancien, avec le *tau* de l'avvers placé au centre, et le second, plus récent, avec le *tau* près du bord, la croix ajoutée sur l'avvers ainsi que la ligature Δε et les groupes de points.

L'existence de deux types à certaines variantes ou formes évolutives suppose une durée relativement longue d'émission. Rappelons encore que, dans le dépôt étudié par nous, toutes les monnaies appartiennent au même type (le second), non sans plusieurs variantes, toutefois<sup>11</sup>.

Une autre objection pouvant être faite contre l'interprétation de T. Gerasimov est celle qu'on ne connaît aucune monnaie des souverains balkaniques — même parmi celles citées par le savant bulgare — dont la légende fasse mention du nom du père du prince régnant (sauf dans le cas d'une association au trône). Or, si le T sur le revers des monnaies en question est l'initiale du nom de Dobrotitch (Τομπροτιτζα) — car telle est notre opinion aussi — il reste deux explications à donner : dans le premier cas, il y aurait un nom double, Ivanko-Dobrotitch, dans le second, Dobrotitch avait adopté le nom, ou le titre « Jean ». La lecture « fils de Dobrotitch » doit être remplacée par celle-ci : « Ιωάννης ὁ Τομπροτιτζα », Jean-Dobrotitch.

Il nous reste à savoir s'il s'agit en cette occasion du père ou du fils. La seconde hypothèse, dont le seul argument serait le nom abrégé Ιω, est contredite par plusieurs données historiques :

1. La brève durée du règne d'Ivanko (1386—1388?), comparée au long règne de Dobrotitch (1348—1386). Or, on n'hésite pas à croire que deux ans aient suffi pour faire frapper les deux types de monnaie. En admettant même que c'était possible, était-ce nécessaire?

2. La raison donnée par T. Gerasimov pour l'émission de ces monnaies — l'intention du despote d'affirmer son indépendance vis-à-vis du tzar de Trnovo<sup>12</sup> — correspond plutôt à l'époque de Dobrotitch, qui avait élargi ses possessions par son intervention dans les conflits entre les Etats balkaniques. On sait que Dobrotitch avait reçu — probablement en 1348<sup>13</sup> — le titre de despote, avec certains domaines offerts par l'empereur Jean V Paléologue. Le titre de stratège, son mariage avec la fille du mégaduc Michel Apokaukos l'avaient fait entrer dans les rangs de la haute aristocratie byzantine. Il faisait même part de la famille impériale, à la suite du mariage de sa fille avec Michel Paléologue. Tout cela, ainsi que sa politique antibulgare, explique la rédaction en grec de la légende des monnaies<sup>14</sup>.

Dans un article publié en 1968<sup>15</sup>, T. Gerasimov a présenté une importante trouvaille archéologique faite récemment à Caliacra, la résidence de Dobrotitch. Il s'agit de deux monnaies en cuivre, ayant sur l'avvers la lettre grecque Δ, entre trois groupes de trois points,

et sur le revers, au centre, la lettre T entourée des lettres  $\begin{matrix} \text{K} \\ \text{ATK} \\ \text{A} \end{matrix}$ . Les monnaies ont été frappées dans des matrices différentes. La lecture proposée, pour leur légende, est la suivante :

*Avers.* Δ(εσπότης); *Revers.* Τ(ομπροτιτζα)/ΚΑΛ(ιά)Κ(ρα)<sup>16</sup> (Pl. 2/1).

Ce déchiffrement pose cependant quelques problèmes qui n'ont pas retenu l'attention du regretté numismate bulgare. D'abord, le fait que les deux monnaies de Caliacra soient les

<sup>9</sup> P. Diaconu, *art. cit.*, p. 605, fig. 9/2.

<sup>10</sup> V. Culică, P. Diaconu, *art. cit.*

<sup>11</sup> Voir plus haut, p. 599—601.

<sup>12</sup> T. Gerasimov, *art. cit.*, p. 295.

<sup>13</sup> I. Barnea et Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, București, 1972, p. 349; dans les ouvrages plus anciens, pour le commencement du règne et l'adoption du titre de despote, l'année 1354 — voir la bibliographie dans l'ouvrage cité ci-dessus.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 348—354.

<sup>15</sup> T. Gerasimov, *Медни монети на деспот Добротица, владетел на Карвунската земя*, dans « Археология », 3, Sofia, 1968, p. 10—12.

<sup>16</sup> *Ibidem*, 11. Dans cet article l'auteur admet un double nom pour Ivanko, en parlant « des deux noms du despote ».

seules que l'on connaisse pendant les trente-huit ans d'un règne si glorieux. Ensuite, on s'attendrait à les trouver également dans d'autres points de la région soumise à l'autorité de Dobrotitch. Le nom de la « capitale » de Dobrotitch, écrit *de droite à gauche*, n'est pas moins curieux. Enfin, T. Gerasimov n'a pas tenté d'assigner une date précise à ces monnaies. Il s'est contenté d'invoquer l'emploi du grec pour la légende, la défense faite aux despotes byzantins de frapper monnaie et l'analogie avec certaines monnaies bulgares contemporaines, sur lesquelles on lit le nom abrégé de Trnovo<sup>17</sup>.

Or, si l'on veut admettre que les deux monnaies ont été frappées pour Dobrotitch, elles ne peuvent être datées que de la première moitié de son règne, lorsqu'il ne possédait que « la terre de Cavarna », zone limitée au nord par Caliacra<sup>18</sup>. Sinon, on pourrait difficilement comprendre pourquoi, à Păciuil lui Soare, et dans d'autres localités dont on suppose que Dobrotitch s'est rendu maître vers 1370<sup>19</sup>, on n'a jamais trouvé des monnaies du type qui lui est attribué, tandis qu'on y découvre en grand nombre (à Păciuil lui Soare, du moins) celles soi-disant émises par Ivanko. D'ailleurs, il nous semble normal et même nécessaire que la décision de frapper de nouvelles monnaies ait été prise par un despote qui, à partir de 1371 était devenu maître d'un Etat considérable par sa force économique comme par ses dimensions, avec des villes florissantes, dont plusieurs étaient des ports au Danube et à la mer Noire<sup>20</sup>. On parvient ainsi à expliquer l'apparition, sur les monnaies datées par nous de la seconde

partie du règne de Dobrotitch, de la particule  $\omega$ , titre porté par tous les tzars bulgares, les despotes serbes et les princes roumains (Pl. II/3 — 4)<sup>21</sup>. Dans ce voisinage, le signe de la croix (sur le dernier type monétaire) exprime, croyons-nous, un pouvoir souverain par la grâce de Dieu (Pl. II/5—8). L'explication avancée par V. Culică et P. Diaconu, selon laquelle le signe n'aurait d'autre fonction que celle de remplir des espaces libres perd toute vraisemblance<sup>22</sup>. En réalité, il faut y voir l'illustration d'un nouvel attribut du pouvoir princier<sup>23</sup>.

En effet, pendant les années 1370—1386, la puissance et l'influence politique de l'Etat de Dobrotitch dans la Péninsule Balkanique ont augmenté constamment. L'alliance dynastique avec Jean V (après 1371), la guerre contre Gènes (1370—1385) et les restrictions imposées au commerce génois avec les villes danubiennes, la tentative d'imposer Michel Paléologue sur le trône de Trébizonde (1376), la participation de la flotte de Dobrotitch au blocus de Constantinople (1379) finiront par amener la paix entre Gènes et Venise (1381) ouvrant le voie à la grande offensive ottomane de 1383, encouragée par les deux cités italiennes<sup>24</sup>.

Au contraire, le règne d'Ivanko est une période de régression dans l'histoire du despotat : d'abord, la paix avec les Génois (1387), qui marque une reconnaissance de l'autonomie politique, juridique et économique des sujets génois dans leurs colonies des bords du Danube et de la mer<sup>25</sup>. Le refus d'Ivanko et celui du tzar Șișman de prendre part à la bataille de Pločnik dans les rangs de l'armée ottomane a entraîné bientôt la disparition du premier à la suite d'un combat contre les troupes turques d'Ali-pacha (1388). Une fois la dynastie de Dobrotitch éteinte, Mircea l'Ancien, prince de Valachie, ne tardera pas à se saisir du despotat menacé par la conquête ottomane<sup>26</sup>. Au cours d'une règne aussi bref qu'agité, il n'est guère probable qu'Ivanko ait trouvé le temps de frapper monnaie et encore de deux types, sans compter les variantes.

La fréquence de ces monnaies de la seconde partie du règne de Dobrotitch à Păciuil lui Soare est la preuve d'une grande prospérité et d'un commerce intérieur et extérieur très

<sup>17</sup> *Ibidem*.

<sup>18</sup> Oct. Iliescu, *A stăpînit Dobrotici la gurile Dunării?*, dans « Pontica », IV, 1971, p. 375.

<sup>19</sup> I. Barnea et Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 351—352.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 353.

<sup>21</sup> E. Vîrtosu, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova (pînă în secolul al XVI-lea)*, București, 1960, *passim*.

<sup>22</sup> V. Culică, P. Diaconu, *art. cit.*, p. 256.

<sup>23</sup> La croix est une apparition fréquente mais non obligatoire sur les monnaies et les sceaux des tzars bulgares Jean Alexandre, Șișman et Sracimir; cependant, l'épithète de « tzar très-croyant » (= царь благовърѣин) est toujours présente. Voir N. Mușmov, *Монетите и печатите на българските царе*, Sofia, 1924, 113—144, 160—164. Sur les monnaies roumaines, la croix a une apparition régulière. Voir Oct. Iliescu, *Emisiuni monetare ale Țării Românești din secolele al XIV-lea și al XV-lea*, in SCN, II, 1958, p. 304—344. On trouve des suggestions intéressantes dans l'étude de Ileana Băncilă, *Din numismatica lui Ioan Sracimir*, in SCN, II, 1958, p. 345—365.

<sup>24</sup> I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 354.

<sup>25</sup> Pour la traduction de ce traité, voir *ibidem*, p. 355—361, avec la bibliographie.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 355.

actif. Les monnaies de Dobrotitch se retrouvent dans les villes bulgares, tandis que les monnaies de Šišman et de Sracimir ne sont pas rares à Păcuilul lui Soare <sup>27</sup>.

Nous constatons donc l'existence de trois phases distinctes dans l'évolution, des émis-



Pl. II. — Emissions monétaires de Dobrotitch. 1-2: première phase (aggrandis d'après T. Gerasimov); 3-4: seconde phase; 5-8: troisième phase (d'après V. Culică et P. Diaconu).

<sup>27</sup> V. Culică, P. Diaconu, *op. cit.*, p. 256; T. Gerasimov, in «Известия-Институт», 13, 1939, p. 290-291; voir aussi plus haut, n. 5.



sions monétaires de Dobrotitch. *La première* se caractérise par le titre seul de *despote*, ce qui permet de la dater entre 1348 et 1366 — lorsque Jean V semble avoir reconnu l'autonomie politique du despotat — ou, au plus tard, 1370<sup>28</sup>. Après cette date, *l'adoption du titre honorifique* ἰω(αυνης) consacre l'extension territoriale de cet État avec l'agrément de l'Empire Byzantin. Finalement, *lorsque le pouvoir du despote atteindra son apogée, l'apparition de la croix sur les monnaies du dernier type* est le signe de légitimité du pouvoir, détenu par la grâce divine. Ce changement n'a pu avoir lieu qu'*avant 1383*, l'année du début de l'offensive ottomane.

Notre trésor doit dater au plus tôt de la fin de la huitième décennie du XIV<sup>e</sup> siècle. Encore plus vraisemblablement, il a été enfoui entre 1380 et 1386 ou, si l'on veut bien admettre que les monnaies de Dobrotitch aient circulé encore pendant le règne d'Ivanko, 1388.

Le fait que la ville de Păcuiul lui Soare ait appartenu à Dobrotitch — comme le prouve notre trésor ainsi que le grand nombre de monnaies découvertes là — n'est pas dépourvu d'intérêt pour la connaissance de la frontière occidentale du despotat. Cette frontière passait probablement par l'espace de 18 km qui sépare la ville de Păcuiul lui Soare de la ville de Silistra (Dorostolon-Dristra) se trouvant alors en la possession du tzar Šišman<sup>29</sup>.

Cependant, ces pages doivent finir par un point d'interrogation. On ne voit pas encore pour quelle raison le despote Dobrotitch, tout en disposant d'une telle force économique, politique et militaire, n'a pas frappé de monnaie d'argent (ou argentée), comme l'on fait tous les États voisins<sup>30</sup>. De futures recherches devront répondre à cette question.

*Nicolae Conovici*

<sup>28</sup> I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 350.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 350—351; Voir aussi P. Diaconu, dans « Poutica », III, 1970, p. 283—285, 294.

<sup>30</sup> N. Mušmov, *op. cit.*

## TROIS SIÈCLES DEPUIS LE GRAND VOYAGE EN CHINE DU DIPLOMATE NICOLAE MILESCU

Pour un anniversaire d'exception comme celui-ci, il est tout naturel de ne point limiter notre plaidoyer à la simple évocation *stricto sensu* de l'événement, mais, en étendant l'aire géographique ainsi que le contexte historique donnés, d'approfondir — avec tout le respect dû à l'ensemble de l'œuvre et aux multiples vertus de l'homme — la connaissance d'au moins l'une des dominantes majeures auxquelles il est étroitement lié. Dans le cas présent, les ouvrages et la personnalité de Nicolae Milescu sont confrontés, en tout premier lieu, à la vie politique de l'Europe et de l'Asie successivement développée pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est que, tout en appartenant à la culture roumaine et étant représentatif pour la période d'affirmation de ce qu'on a appelé « l'humanisme roumain », l'ambassadeur Milescu appartient de manière indéniable et en égale mesure à l'histoire de la diplomatie roumaine, comme à celle des relations internationales.

Mieux connu en tant que voyageur « très érudit » et « polyglotte », nous tâcherons de camper en ce qui suit surtout « le politique » et « ses aptitudes diplomatiques ».

Entre autres grandes conséquences de la guerre de Trente ans (1618—1648), il convient de compter aussi, vers sa fin, le double tournant en angles droits de la politique expansionniste des Habsbourg. Vu les signes évidents de dégénérescence de l'Empire ottoman, cette politique se propose comme objectif stratégique — en interférant avec les visées de conquête ou de sauvegarde du *statu quo* de quelques autres Etats européens — l'annexion de certains territoires des pays se trouvant sous la domination ou la suzeraineté de la Grande Porte.

La Pologne entreprend, mais abandonne bientôt, de créer une ligue anti-ottomane, dans laquelle le principal rôle était destiné au voïvode valaque Matei Basarab, surnommé « le général de tout l'Orient ». À l'Est, l'Etat russe, en plein épanouissement, concentrait ses efforts principaux sur l'œuvre d'unification, qui le rapprochait au Sud-Ouest de plus en plus des frontières ottomanes. Les alliances de la Moldavie avec la Russie (1656, 1711), les liens des pays roumains avec les pays balkaniques s'intégraient dans un programme susceptible de préparer leur lutte pour l'indépendance. Mais l'une des causes qui empêchèrent l'écroulement rapide de l'Empire ottoman — processus qui allait prendre presque deux siècles pour aboutir — réside dans les graves contradictions qui dressaient l'une contre l'autre les grandes puissances. Car, si l'Autriche et la Pologne, par exemple, tâchaient de s'emparer de quelques territoires qui se trouvaient sous la domination du Croissant, d'autres Etats d'Europe occidentale, par contre, et notamment la France, avaient intérêt de maintenir l'Empire ottoman, en tant que facteur d'équilibre sur l'échiquier politique de l'époque.

Cependant, le temps s'annonçait où, dans la conjoncture de plusieurs défaites infligées à la Grande Porte par l'Autriche et la Russie, la crise de la féodalité militaire turque allait prendre un contour de plus en plus net. Les mesures qu'elle prit pour survivre eurent de lourdes conséquences pour les Principautés Roumaines, où s'implanta en fin de compte le système turco-phanariote; de fréquents changements de trône entraîneront la mort ou l'exil des princes déposés et de leurs partisans. Depuis Constantinople, le patriarche Dosithée de Jérusalem, le père spirituel de tous ceux tombés dans la disgrâce musulmane, poussé aussi par les intérêts de sa caste, tâche, par toutes sortes d'entreprises culturelles et politiques, d'entraîner la Russie dans une croisade pour la libération des peuples chrétiens de sous la tyrannie de la Porte ottomane.

Partant de la prémisse, d'ailleurs très en vogue vers la fin du Moyen Age, qui revêtait les idées politiques de l'habit religieux, Milescu, moins mystique et plus humaniste que ses prédécesseurs, rallie bientôt le mouvement traditionnaliste des lettrés grecs constantinopolitains, à la tête duquel se trouvait Dosithée. Sans leur accorder une côte exagérée, les critères humanistes de Milescu suffisaient à estomper « l'auréole de la grâce divine » dont l'autorité ecclésiastique enveloppait le régime féodal. À l'encontre des efforts conservateurs, Milescu fera faire un pas décisif au processus de laïcisation de la culture roumaine ancienne, en

donnant la première traduction intégrale dans la langue vivante du peuple de l'Ancien Testament. L'analyse de cette œuvre montre que le choix du texte de base et surtout l'effort philologique répondent en partie à certains intérêts politico-culturels et non simplement confessionnels, comme ce fut accidentellement le cas de son opuscule sur le dogme orthodoxe — *Enchiridion* — publié en 1669 à Paris.

Débordant les limites de la littérature destinée à l'Eglise, il introduit des éléments nouveaux dans la traduction du *Livre avec nombre de questions* ; parmi ceux-ci — et c'était de sa part une référence à un débat politico-historique — l'affirmation de la latinité de la langue roumaine. Dans d'autres traductions et adaptations, Nicolae Milescu se révèle un véritable maître dans l'art d'interpréter et de donner à des textes d'exégèse religieuse une destination nettement politique. Par exemple, dans l'épilogue du *Chresmologyon*, transformé en champion des idéaux néobyzantins, il lance un appel à Pierre le Grand de commencer la campagne de libération de « tous ceux qui sont encore à souffrir sous le joug tyrannique et infidèle des Turcs ».

Nous sommes à présent dans la quinzième année du règne de Vasile Lupu, en 1649, année où Dosoftei et Miron Costin achevaient leurs études, que les circonstances les avaient fait faire dans des écoles polonaises. La culture roumaine aura, dans leurs personnes, le premier poète de classe européenne et respectivement un pionnier de sa nouvelle littérature historique. Mais la Moldavie du XVII<sup>e</sup> siècle attendait encore son diplomate de haute volée. Or, c'était fort probablement à l'automne de cette même année qu'un nouveau étudiant faisait son entrée à l'Académie de la Patriarchie constantino-politaine : le jeune Nicolae Milescu, envoyé là afin de poursuivre ses études sans soupçonner que le simple penchant manifesté dans l'apprentissage du grec et du vieux-slave à l'école des Trois Hiérarques de Jassy allait devenir maintenant une vraie passion. Ce fut donc dans la ville de la Corne d'Or que Milescu paracheva ses connaissances des langues, condition *sine qua non* du travail diplomatique de tous les temps. Il étudia aussi la littérature classique, l'histoire et la philosophie néo-aristotélique. Il n'est pas exclu non plus que le jeune étudiant ait abouti à Padoue aussi, pour y étudier les sciences naturelles, la géométrie euclidienne, etc. Le milieu cosmopolite de la capitale ottomane comptait, en dehors de « la Grande Ecole » susmentionnée, une institution d'un profil particulier : le Bogdan-Sérail ou résidence de l'agent diplomatique du prince de Moldavie. Peut-être que certaines réunions à demi-officielles organisées par cet office avec les représentants d'un monde régi par des traditions et des idéologies différentes, lui avait facilité des échanges de vues sur des questions telles que la diplomatie de Cromwell ou les agissements de l'école diplomatique vénitienne. Il aurait appris là, peut-être éclairé aussi par les Enseignements de Neagoe Basarab, premier monument littéraire de l'expérience diplomatique roumaine médiévale dédié par le voïvode valaque à son fils, comment manier un langage tout en nuances. Bref, il se serait instruit là dans l'art de la négociation.

Des renseignements cueillis personnellement et vérifiés à divers échelons, depuis les marchands du Phanar jusqu'à l'entourage du grand vizir, sont filtrés avec un sentiment très précis de leur portée. Ceci a dû sans doute lui permettre de saisir les germes de la dégénérescence de l'Empire.

Rentré au pays en 1653, une fois son apprentissage achevé, Milescu obtiendra après environ trois ans le poste de secrétaire privé (scribe) du nouveau prince de Moldavie, Gheorghe Ștefan. En cette qualité, il dut sûrement prendre part à la rédaction des lettres secrètes envoyées au tzar Alexis Michailovitch et, de ce fait, à l'alliance qui en résulta, entre la Moldavie et la Russie (1656). Le trône de la Valachie est occupé en 1659 par Gheorghe Ghica, sous le règne duquel Milescu accède au rang de spathaire. Il avait passé son examen à cet effet en Moldavie, quand il s'était déjà trouvé au service de ce même prince. A la tête d'un millier de soldats moldaves bien armés, pour satisfaire aux prétentions du suzerain ottoman, il avait été envoyé guerroyer en Transylvanie contre « le rebelle » Georges Rakoczy. Suivant les relations de Miron Costin dans sa *Chronique de la Moldavie depuis le règne du voïvode Aron (Letopiseșul țării Moldovei de la Aron Vodă Inoace)*, Milescu n'a pas « trop tardé » de trouver des empêchements vraisemblables à livrer ce combat. Et ceci n'a rien de fortuit. Du reste, l'animosité du spathaire vis-à-vis des Ottomans constituera la rengaine de sa correspondance ultérieure.

Sa carrière d'agent diplomatique — *kapu-kehalasy* — débute sous Grigore Ghica, quand il est nommé représentant permanent du prince valaque à la Sublime Porte ; c'est son époque de *m û r i s e m e n t* politique. Malgré les limites fixées à sa fonction par le statut de suzeraineté, sans plus mentionner aussi l'absence totale de l'immunité diplomatique — qui ne jouait d'ailleurs ni en ce qui concerne les ambassadeurs des pays souverains —, il aura l'occasion de nouer et de cultiver quelques liens avec le monde diplomatique, ainsi qu'avec

certain milieux politiques influents. Il en retirera une sensibilisation accrue dans ce domaine, doublée d'une riche terminologie des concepts et idées.

Il se peut fort bien que dans cette grande métropole où s'entrecroisaient les routes des quatre coins du monde, quelque part dans le quartier Tahtamınaré, il fût l'un des fils invisibles qui acheminait vers le roi de Pologne l'aspiration de la Valachie à échapper à l'oppression ottomane. Il se peut fort bien aussi que les délateurs et les adversaires politiques des Ghica aient intercepté ce fil. Ce qui est sûr c'est qu'après la déposition du prince, son résident tomba en disgrâce.

A partir de ce moment-là (1664) commencent les grandes pérégrinations de Milescu à travers l'Europe. On le retrouve à Berlin, à la cour du grand électeur Frédéric-Guillaume, accompagnant peut-être l'un de ses anciens maîtres. On le retrouve également à Stettin (Szczecin), où avait trouvé refuge, sous la protection du roi Charles XI, l'ex-prince de Moldavie Gheorghe Ștefan.

La conjoncture politique internationale laissait place à la spéculation des dernières voies diplomatiques en vue de réhabiliter et rendre son trône à l'ancien prince. Attentive à bâtir sa hégémonie en Europe, la France accordait son appui au sultan dans la guerre austro-turque. Connaissant l'influence exercée par la France à Constantinople, Milescu se voit attribuer par son ex-maître la tâche de mener certains pourparlers avec le Roi Soleil, afin de le décider à intervenir par l'entremise de son ambassadeur à la Grande Porte, de la Haye, auprès du sultan de rendre au prince roumain le trône de la Moldavie ou bien de lui donner celui de la Valachie. Après avoir mis au courant de ses intentions la cour du roi de Suède, le spathaire se rend à Paris en juillet 1667. Comme le roi se trouvait alors à Tournay, pour diriger ses opérations militaires contre l'Espagne, ce fut son ministre, de Lionne, qui reçut l'envoyé roumain. Dans une lettre ultérieure de Louis XIV, adressée à Gheorghe Ștefan, le roi accuse réception de la missive apportée par « le baron Spetarius, votre ancien général », en l'assurant qu'il en a tenu compte et fait le nécessaire auprès de la Grande Porte pour qu'un nouveau règne lui soit accordé. Cette intervention ne devait pas entraîner des conséquences immédiates et quelques mois plus tard, le prince Gheorghe Ștefan allait mourir sans voir se réaliser son rêve.

Durant ses négociations de Stockholm et de Paris, en tant qu'émissaire ou représentant personnel d'un prince en exil, Nicolae Milescu se lie d'amitié avec l'ambassadeur de la France au Suède, Arnould de Pomponne. Le contact avec ce diplomate de grande expérience lui permettra des débats dépassant les questions de polémique dogmatique — non moins subtiles et nuancées, d'ailleurs, que celles de la politique. Il pourra discuter ainsi de la pratique de certaines normes diplomatiques des pays occidentaux, commenter la diplomatie du cardinal de Richelieu pendant la guerre de Trente ans, ouvrir même, peut-être, le premier traité de droit international écrit en 1625 par le Hollandais Hugo Grotius. Disons, enfin, qu'il eut l'occasion, de la sorte, de bien connaître la conjoncture politique de l'époque, ainsi que le potentiel économique et militaire des principaux Etats de l'Europe occidentale.

Mais les connaissances personnelles du spathaire sont également dignes d'être soulignées. Dans une lettre à « ces Messieurs de Port-Royal », Arnould de Pomponne écrit : « J'ai été étonné de trouver un homme du voisinage immédiat de la Tartarie, qui connaisse tant de langues et qui dispose d'une si vaste culture sur toutes choses ». Significative pour l'exercice du droit de représentation et anticipant sur les velléités des pays roumains de mener une politique étrangère indépendante, l'attention que les cours européennes accordèrent à Milescu est en fin de compte un témoignage de son mérite personnel, elle prouve qu'il a su faire sien le conseil des *Enseignements de Neagoe Basarab* qui dit « sachez dire très bien votre mot et sans crainte ».

Après un épisode assez trouble de son évolution, pendant lequel l'histoire enregistra sa propre aspiration au trône de la Moldavie, on retrouve en janvier 1671 Nicolae le Spathaire sur les rives constantinopolitaines du Bosphore. La même année, nanti de la recommandation du haut prélat grec Dosithée, adressée au tzar Alexis Michailovitch (« un chronographe qui réunit en lui toutes les choses du monde »), on le voit partir pour la Russie. Son passage par Smolensk est noté par le commandant de la forteresse, qui signale que « Nicolae Spatarius, noble de Moldavie » se trouve en pays russe.

Outre la grande œuvre d'unification, les principales lignes de la politique extérieure russe dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du siècle suivant se rattachaient à l'idée de se frayer une voie vers la mer Noire et vers la Baltique. Sans perdre de vue l'Occident, la Russie se tournait aussi du côté de l'Orient, afin de mieux le connaître et de nouer avec le grand empire de cette partie du monde, la Chine, des relations diplomatiques et commerciales. Deux prémisses s'imposaient pour la mise en œuvre de ces *desi-*

*derata* : trouver la route la plus courte vers la Chine — route qui traversait la Sibérie, dont on ne savait presque rien à l'époque — et avoir une vue d'ensemble sur l'organisation politique, économique, sociale et militaire de cet empire de l'Orient. Le choix de la personne à qui incomberait la tâche de conduire cette mission d'exploration et d'information devait donc se faire avec un soin particulièrement judicieux. Cette personne devait réunir toutes les qualités réclamées ultérieurement par H. Nicolson à un diplomate, et en tout premier lieu elle devait être dotée d'une patience infinie. Quant au langage diplomatique, la forme de la correspondance et les usages protocolaires (qui à l'époque et dans cette partie du monde étaient d'une rigidité presque hiératique), ils demandaient, pour être maniés avec succès, une riche expérience diplomatique. Et pour cette tâche, de haute responsabilité, on a choisi, sans alternative, un « diplomate de carrière », le dignitaire moldave « Nicolai Gavrilovitch Spafarii », nom sous lequel figurait Milescu dans les registres de « Posolskii Prikaz » (le Département des chargés de missions) de Moscou.

Le 3 mai 1675 commence le grand voyage en Chine, avec un effectif de la mission — complété à Tobolsk — d'une centaine d'hommes. Cet effectif comptait deux nobles, six fils de boiars, un prêtre, un médecin, deux secrétaires du Posolskii Prikaz, un bijoutier, un guide, un interprète, six fauconniers, ainsi qu'une troupe de plus de 70 soldats et serviteurs.

Depuis une trentaine d'années, à Pékin, régnait la dynastie mandchoue des Tsin, qui devait durer jusqu'en 1911, l'année de la révolution bourgeoise démocratique (Sinhai). Nous sommes donc à l'aube d'une longue période de stabilité du pouvoir mandchou. L'empereur Kan-Si avait pris en main depuis plus de neuf ans les rênes du gouvernement, sans changer rien du système chinois d'organisation politique. Bien que pas tout à fait fermé aux innovations, il était resté toute sa vie tributaire des vieilles coutumes, le cérémonial diplomatique « cou-tou » y compris. Suivant ce cérémonial, l'ambassadeur devait présenter ses lettres de créance à un certain échelon. D'autre part, les instructions de Milescu égalaient en netteté la rigueur de la tradition chinoise. Suivant la coutume moscovite, ces lettres devaient arriver entre les mains du monarque sans passer par des intermédiaires. Au bout d'interminables pourparlers avec Askaniama, l'un des vice-présidents du troisième conseil (Li-pu) des cérémonies, Milescu obtint de présenter ses lettres à des dignitaires de premier rang (Kolaï), ceux les plus proches de l'empereur chinois. De sorte que, des concessions raisonnables faites par chaque partie permirent à la mission dirigée par le Roumain N. Milescu de constituer l'ouverture des relations diplomatiques entre ces deux grands Etats voisins.

La crise intérieure déclenchée par la mort du tzar Alexis Michailovitch d'une part, quelques questions restées en suspens d'autre part, devaient retarder de 13 ans la signature du traité. Celui-ci une fois signé fit de la Russie le premier Etat européen avec lequel la Chine a noué des relations diplomatiques et commerciales.

Milescu rapporta les résultats de son voyage en Chine dans les trois ouvrages d'une grande valeur pour l'histoire des relations internationales, qu'il rédigea par la suite. Les deux premiers traitent de son voyage depuis Tobolsk jusqu'aux frontières chinoises (ils ont paru pour la première fois en roumain grâce à une traduction de Georges Sion faite en 1889) : ils s'intitulent *Journal de voyage en Chine*. Le troisième, qui est le rapport officiel de la mission de Nicolas le Spathaire, a pour titre *La description de la Chine*.

L'examen de ces ouvrages apporte la confirmation du fait que les buts immédiats de cette mission diplomatique ont été réalisés. Considérée par le prisme économique, fondamental pour l'intelligence de tous les phénomènes politiques, la mission de Milescu a réalisé l'étude et l'interprétation de quelques faits et problèmes importants. Pour d'autres Etats, qui connaissaient la Chine seulement à travers l'optique jésuite, cette interprétation des phénomènes chinois devait rester cachée. C'est ce qui explique pourquoi les ouvrages du Spathaire ne furent pas imprimés sur le champ, demeurant longtemps en manuscrits dans les archives russes.

En parlant de cette expédition dans son ensemble, il convient de reconnaître qu'elle donne, jusqu'au fort Nercinsk, l'image exacte de l'itinéraire sibérien, et qui plus est des précisions ethnographiques sur le parcours et les régions limitrophes. Particulièrement intéressant, par exemple, se révèle son étude du lac de Baïkal, à peine connu par les géographes auparavant. Quant à sa contribution à l'exploration du Transbaïkal, on peut affirmer qu'elle a généré des sources historiques d'une grande valeur ; les itinéraires établis coïncident dans leur majeure partie avec les routes actuelles et des voies exclusivement locales ont été ouvertes par la suite aux caravanes, etc.

Avec un grand respect pour la vérité historique et scientifique, les précisions notées sur la carte par Milescu s'accompagnent de minutieuses et précieuses descriptions topographiques. Ni John Bell, ni P. S. Pallas, ni d'autres explorateurs et cartographes qui ont sillonné ces contrées n'ont fourni des détails plus nombreux et plus exacts relatifs à leur géo-

graphie physique et économique que ceux de Milescu. L'historiographe roumain P. P. Panaitescu, démontre (dans *Mélanges de l'École roumaine de France*, 1925) que la carte de Milescu a été dressée avec une telle exactitude que grâce à elle on a pu « corriger les erreurs des cartes imprimées au XX<sup>e</sup> siècle ».

Si le Journal de Milescu reproduit ses observations directes, sa Description est une monographie d'intérêt général, pour laquelle il avait utilisé toute la bibliographie disponible. La littérature russe l'enregistra avec le temps comme premier ouvrage qui traite en détail de l'État et du peuple chinois. Les inventeurs de la boussole et de la poudre à canon ne sont pas « pour les faits de guerre, car ils sont plus enclins à travailler la terre, à pratiquer le commerce et autres activités... » Le zèle et l'habileté du peuple chinois sont illustrés avec chaleur et admiration : « on ne saurait trouver un autre pays où les champs soient si vastes et organisés à l'égal de ceux cultivés par l'adresse chinoise... » L'amour des hommes, de la beauté, de la science sont — suivant Milescu — ce qui caractérise la noblesse de ce peuple. Le plus noble « est celui qui est le plus savant... même s'il est né de petites gens... » Pour ses qualités de véritable fresque du peuple chinois à l'époque médiévale, cette Description connut quantité de copies manuscrites au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, étant beaucoup appréciée par les grands esprits du temps : le savant suédois C. Sparwenfeldt, le philosophe allemand Leibniz, etc.

Loin de son pays, Nicolae Milescu n'a pas moins manifesté son patriotisme non seulement par écrit, mais aussi sur le plan de l'action culturelle et politico-diplomatique. En effet, il a facilité la mise en œuvre de l'initiative du métropolitain Dosoftei de créer à Jassy une imprimerie cyrillique ; il a entrepris des démarches dans l'entourage du tzar, sur la prière de quelques boyards moldaves tels Gheorghe Petriceicu et Gheorghe Duca, dans le but de susciter une nouvelle croisade anti-ottomane.

Cependant, de toute son activité politico-diplomatique, concrétisée dans les pages de sa riche correspondance et de ses œuvres, le *Journal de voyage en Chine* reste le plus important document des relations internationales. Unique dans son genre, il a été traduit en différentes langues, assurant au Spathaire Nicolae Milescu une large popularité et une place de choix dans le panthéon des personnalités universelles. On ne saurait l'assimiler à un Marco Polo du XVII<sup>e</sup> siècle, bien qu'il fût un voyageur aussi passionné que téméraire, depuis la Manche jusqu'à la Mer de la Chine. On ne peut non plus le considérer une sorte de Talleyrand, bien qu'ayant servi successivement plusieurs souverains. Milescu a été un diplomate écrivain, maniant la plume avec un talent vigoureux, comparable dans l'histoire de la science avec celui d'un Paul Rubens, un diplomate-peintre, dans l'histoire de l'art. A travers lui, la Chine prit connaissance d'une Europe encore dans son jeune âge, et celle-ci bénéficia de « la description de la première partie du monde, appelée l'Asie ».

En achevant là cette évocation, qu'il nous soit permis d'exprimer le grand plaisir que nous procure l'initiative des Editions « Eminescu » de Bucarest, d'imprimer à l'occasion de cet anniversaire la traduction roumaine intégrale des originaux du *Journal de voyage en Chine*. Le « climat » stylistique pieusement conservé afin de ne point altérer « les attributs de l'époque » nous a fait retrouver l'émotion ressentie il y a quelques années, quand, nous trouvant à Pékin (ou Pejîn, suivant la transcription phonétique du Spathaire) et revivant une séquence de son itinéraire, il nous a semblé entendre à travers les siècles l'écho des pas du Roumain Nicolae Milescu. C'était un pas ferme, égal, mesuré, entré dans la légende avec notre ancêtre. Un pas qui l'a toujours dirigé vers un noble but, d'une portée si actuelle, celui de la connaissance réciproque et du rapprochement des peuples.

Ion Sion

#### BIBLIOGRAPHIE

B. P. Haşdeu, *Viaţa şi opera lui Nicolae Spătarul Milescu*, dans « Columna lui Traian », n° 7—16, 1870 ; George Sion, *Note de călătorie de Spătarul Nicolae Milescu*, traduites d'après un manuscrit grec par..., dans « Analele Academiei Române », Mém. de la Section Historique, II<sup>e</sup> série, t. X, Bucureşti, 1889 ; M. Nicolaescu, *Primul călător român prin Siberia şi China*, Bucureşti, 1905 ; Nicolae Iorga, *În legătură cu Biblia de la 1688 şi Biblia de la 1667 a lui Nicolae Milescu*, dans « Analele Academiei Române », Mém. de la Section Historique, II<sup>e</sup> série, t. XXXVII, Bucureşti, 1915 ; P. P. Panaitescu, *Nicolas Spathar Milescu (1636-1708)*, dans « Mélanges de l'École roumaine en France », Paris, 1925, II, p. 33—180 ; C. C.

Giurescu, *Nicolae Mîlescu Spătarul. Contribuții la opera sa literară*, dans « Analele Academiei Române », Mém. de la Section Historique, III<sup>e</sup> série, t. VII, București, 1927; Nicolae Iorga, *Œuvres inédites de Nicolas Mîlescu*, București, 1929; N. Cartoian, *Un mare cărturar român în China, Nicolae Mîlescu*, dans *Istoria literaturii române vechi*, vol. II, București, 1942; Al. Grecu [P.P. Panaitescu], *Despre legăturile lui N. Mîlescu în Rusia*, dans « Studii », III, 1950; G. I. Constantin, *The transbaikalian routes in China, as known or explored by Nicolae Mîlescu (Spathari) — 1675*, dans « Studia et acta orientalia », I, 1957; Ion Sion, *Spătarul Nicolae Mîlescu, diplomat*, dans « Lumea », n<sup>o</sup> 41, 1965; Virgil Căndea, Dinu Giurescu et Mircea Malița, *Pașni din trecutul diplomației românești*, București, Editura Politică, 1966, p. 148—167; Liviu Onu, *Miron Costin — Letopiseșul Țării Moldovei de la Aron vodă încoace*, dans le volume d'*Œuvres choisies*, avec des textes établis, une étude introductive, des notes et un glossaire de... , București, Editura Științifică, 1967; Iorgu Iordan, *Ion Neculce — O samă de cuvinte (1733)*, dans *Letopiseșul Țării Moldovei*, édition, préface et notes de... , București, Editura Ion Creangă, 1972; Corneliu Bărbulescu, *Nicolae Mîlescu Spătarul — Jurnal de călătorie în China*, traduction, préface et références bibliographiques de... , București, Editura Eminescu, 1974.

## ÉCHOS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST

(juillet 1974 — juin 1975)

I. ETUDES ACHEVÉES EN 1974: M. Berza et collab. (E. Stănescu, I. Matei, Vlad Georgescu, C. N. Velichi, Al. Dușu, A. Fochi, V. Căndea, Maria Ana Musicescu, Elena Siupiur), *Premise istorice ale formării națiunilor în sud-estul Europei* (Premises historiques de la genèse des nations dans le Sud-Est de l'Europe); Cristina Rotman, *Relațiile Țărilor române cu Imperiul Otoman la începutul secolului al XVII-lea, (1602—1630)* (Relations entre les pays roumains et l'Empire ottoman au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle — 1602—1630); Const. Iordan-Sima, *Contribuții la istoria relațiilor româno-iugoslave în anii 1921—1929*, (Contributions à l'histoire des rapports roumano-yougoslaves entre 1921—1929); St. Vilcu, *Condițiile istorice ale instaurării dictaturii regale în Iugoslavia*, (Les circonstances historiques de l'instauration de la dictature royale en Yougoslavie); Elena Scărlătou, *Influența slavă în dialectul aromân, Lexic* (L'influence slave dans le dialecte aroumain. Lexique); Zamfira Mihail, *Cercetări de etnografie lingvistică comparată sud-est europeană. Terminologia locuinței, a uneltelor și a costumului* (Recherches d'ethnographie linguistique comparée sud-est européenne. Terminologie concernant l'habitation, les outils et le costume); Liviu Marcu, Gh. Clima, G. G. Florescu, *Sociologia comunelor. Conducerea politico-administrativă a comunelor. Tipologia satului românesc contemporan* (Sociologie des communes. L'autorité politico-administrative des communes. Typologie du village roumain contemporain); H. Mihăescu, *Theophilactes Simokatta*, Ediție critică, (Edition critique).

II. SEANCES DE COMMUNICATIONS: Andrei Pippidi, *O tipologie a portretelor lui Mihai Viteazul* (Une typologie des portraits de Michel le Brave); Maria Alexandrescu-Vianu, *Considerații asupra reliefului stelei lui Captor Decebal de la Filippti* (Considérations sur le relief de la stèle de Captor Decebal de Philippi); Ion Matei, *Date noi despre Iani Banul și Mihai Viteazul* (Nouvelles données sur le Ban Jani et Michel le Brave); Constantin Iordan-Sima, *Din istoria instaurării primei republici în Grecia. Date despre atitudinea României și Iugoslaviei* (A propos de l'instauration de la première république en Grèce. Données concernant l'attitude de la Roumanie et de la Yougoslavie); Cristina Rotman, *O încercare de instaurare a dominației otomane directe în Țara Românească (1595)* (Une tentative d'instaurer la domination ottomane directe en Valachie — 1595).

A l'occasion des sessions commémorant le 375<sup>e</sup> anniversaire de l'union politique des pays roumains due à Michel le Brave; M. Berza, *Lupta dusă de Mihai Viteazul împotriva dominației otomane și pentru unirea celor trei țări române* (La lutte de Michel le Brave contre la domination ottomane pour l'union des trois pays roumains); Eugen Stănescu, *Mihai Viteazul și lupta pentru eliberare în spațiul Sud-estic european* (Michel le Brave et la lutte pour l'indépendance dans le sud-est européen) et *Unirea țărilor române în cadrul relațiilor internaționale ale vremii* (L'union des pays roumains dans le cadre des relations internationales de l'époque); Al. Dușu, *Ideea unității țărilor române în operele cronicarilor* (L'unité de pays roumains dans l'œuvre des chroniqueurs).

### III. PARTICIPATION AUX REUNIONS SCIENTIFIQUES INTERNATIONALES EN ROUMANIE.

a) III<sup>e</sup> *Congrès international des études du sud-est européen* (Bucarest, septembre 1974). (V. pour les détails, les chroniques dédiées à cette importante réunion scientifique publiées dans RESEE, XIII (1975), n<sup>o</sup> 2), organisé par l'Institut. La participation de ses membres (rapports, co-rapports, communications) a été très riche.

b) *Réunion roumano-yougoslave* (Bucarest, 1—5 avril 1975). On a établi pour l'avenir un programme de collaboration concernant différents aspects et relations roumano-yougoslaves à partir du moyen-âge et jusqu'à l'époque contemporaine.



c) *Colloque roumano-américain* (Suceava, août, 1975). Ont participé : Pr M. Berza ; Alexandru Duțu (avec la communication *Modèles culturels à l'époque des lumières dans le sud-est européen*) Vlad Georgescu (avec la communication *Les lumières et la conscience nationale*).

#### IV. ACTIVITÉS À L'ÉTRANGER :

a) Participation du directeur de l'Institut, Pr. M. Berza, à la réunion du Comité international des sciences historiques (CISH) (Toronto, juillet 1974) avec, à l'ordre du jour, l'organisation du XIV<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques (San Francisco, 22—28 août 1975).

b) En sa qualité de vice-président, le Pr. M. Berza prit part à une réunion élargie du Bureau de l'Association internationale des études byzantines (Athènes, décembre 1974) qui a eu pour but la discussion concernant l'organisation du XV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines.

c) *Colloque d'histoire sociale-économique* (Moscou, 25—26 septembre 1974). Le Pr. Eugen Stănescu, y a participé avec une communication sur *Le problème de la stratification en « ordres » de la société byzantine*.

d) Le Pr. Eugen Stănescu a donné également une série de conférences en France (Université de Paris I — Sorbonne, Institut néo-hellénique : *Georges Palamède et les problèmes de la société roumaine de l'époque* ; Ecole des Hautes Etudes, IV<sup>e</sup> Section : *Confrontement idéologique des « ordres » et de l'autorité impériale à Byzance au XI<sup>e</sup> siècle*), et en Allemagne (Université de Heidelberg : *Conscience de soi et sentiment de l'unité chez les Roumains au moyen âge* ; Süd-Ost Institut de Heidelberg : *Direction idéologique de l'historiographie roumaine aux XI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles*).

e) *Colloque international d'Histoire byzantine au VII<sup>e</sup> siècle* (Berlin Est, septembre 1974). A pris part le Pr. H. Mihăescu avec une communication sur *Le rôle des grandes langues culturelles, le grec et le latin comme indice d'un changement d'époque*.

f) Le cours du Pr. Val. Al. Georgescu à la Faculté de Droit et des Sciences économiques niçoise s'est poursuivi dans la seconde moitié de l'année 1974, s'achevant seulement au mois de novembre dernier. Elu vice-président du Bureau de Direction de la Société de l'histoire du droit de Paris, le Pr. Georgescu donna à cette occasion une série de conférences au siège de ladite société, ainsi que dans d'autres centres universitaires français.

g) *Colloque international* (Bressanone, 30 septembre — 4 octobre 1974) organisé par le Studienkreis für Kulturbeziehungen de Lüneburg en collaboration avec les Universités de Padoue et d'Innsbruck, sur le thème *La genèse des langues et littératures nationales dans l'est et le sud-est européen* : Al. Duțu a fait une communication sur *Les modèles culturels dans la genèse de la culture roumaine moderne*.

h) *Conférence des instituts d'études orientales des pays socialistes* (Moscou, 19—24 novembre 1974). I. Matei y a participé avec une communication sur l'activité des spécialistes roumains dans les études orientales.

i) *Premier congrès international de folklore turc* (Istanbul, 23—30 juin 1975). M. Mehmet a donné une communication : *Considérations sur le folklore de la population d'origine turque en Roumanie*.

j) *Conférence internationale du comité de l'EIRENE* (Dubrovnik, octobre 1974). La Société des études classiques de Roumanie a délégué Șerban N. Tanașoca pour prendre part à cette conférence ayant pour but d'affermir les études classiques dans les pays socialistes.

k) *Symposium roumano-yougoslave de langue et de dialectologie* (Zrenjanin, octobre 1974). Eugenia Ioan a donné une communication concernant *L'Évangéliste slavo-roumain de Sibiu 1551—1553 et sa rédaction serbo-croate*.

l) *Colloque roumano-bulgare* (Sofia, 21—23 mai 1975) consacré aux relations littéraires entre ces deux pays au XIX<sup>e</sup> siècle. Y ont pris part Elena Siupiu avec la communication *Traits typologiques des relations littéraires roumano-bulgares au XIX<sup>e</sup> siècle*, ainsi que *l'Émigration Bulgare en Roumanie. Contacts sociaux, politiques et culturels* et le pr. C. N. Velichi avec une communication sur *G. Peșakov en Roumanie*.

V. VOYAGES À L'ÉTRANGER : Des voyages d'études ont conduit nos chercheurs depuis la Grèce (où l'archéologue Aurelian Petre a étudié les résultats des fouilles pratiquées à Philippi, Amphipolis, Thessalonique, Nea-Anchialos, Athènes, Corinthe etc.), la Bulgarie (le Pr. Mihăescu qui a fait un long stage d'un mois et Al. Duțu qui a analysé avec Nadejda Dragova le problème de la formation des intellectuels dans les pays roumains et en Bulgarie, et les perspectives de la collaboration avec la revue « Etudes balkaniques ». Il a également donné un exposé à l'Institut d'études balkaniques de Sofia sur *l'Évolution des mentalités dans le sud-est Européen et l'étude comparée des littératures*), et la Yougoslavie (Belgrade, Sarajevo, Skopje, Ochrid où Maria Ana Musicescu, Ion Matei, C. Jordan-Sima ont fait des recherches d'archives, de musées etc.) jusqu'à Paris. Invitée par le Centre d'études et de recherches d'histoire et de civilisation

byzantine et du Proche-Orient chrétien, Olga Cicanci a donné trois leçons sur *Les statuts juridiques et les règlements de fonctionnement des Compagnies grecques de Transylvanie : L'Orient Hellénique et la littérature en langue grecque dans les pays roumains ; Les liens économiques, politiques et culturels des pays roumains avec l'hellénisme sud-est européen (XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles)*. Bénéficiaire d'une bourse d'étude du CNRS, Andrei Pippidi a effectué un stage de documentation de deux mois et demi à Paris.

Il a donné deux conférences au début du mois de décembre 1974 : *Les Roumains entre le catholicisme et le protestantisme, au XVI<sup>e</sup> siècle* (dans le séminaire d'histoire de l'Occident moderne, pr. P. Chaunu, Paris —3); *Relations gréco-roumaines aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles*, (dans le séminaire du pr. C. Dimaras, Institut néo-hellénique de la Sorbonne).

A mentionner également les brefs voyages d'étude entrepris par Zamfira Mihail et Cristina Rotman en Tchécoslovaquie, ainsi que celui de Vlad Georgescu en U.R.S.S. Soulignons une fois de plus l'utilité des cours de perfectionnement des langues et des civilisations balkaniques. Un témoignage éloquent en ce sens furent les résultats obtenus par Cătălina Vătăşescu, qui a participé aux cours d'été de Priştina.

Pour clôturer cet exposé, signalons trois faits d'importance particulière pour notre Institut : l'élection du Pr. Mihai Berza comme membre de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts, l'attribution du prix « Herder » à Maria Ana Musicescu et du prix « Dionysis Kokkinos » de l'Académie d'Athènes à Ariadna Camariano-Cioran pour son ouvrage *Les Académistes princiers de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* (paru à Bucarest et, en langue française, à Thessalonique).

#### VI. VISITES DE L'ETRANGER :

Organisateur, avec le secrétariat général de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen du III<sup>e</sup> Congrès international de ces études, en septembre 1974, notre Institut a reçu la visite de nombreux spécialistes venus à Bucarest à cette occasion. Ajoutons la participation aux manifestations internationales susmentionnées, sans compter les spécialistes venus à titre privé et les jeunes chercheurs en train de préparer quelque doctorat dans le domaine des études sud-est européennes.

*Anca Iancu*

## GIUSEPPE BOVINI

(1915—1975)

Notre Institut déplore la mort de Giuseppe Bovini, spécialiste universellement connu pour ses brillantes études d'archéologie et d'histoire de l'art romain et byzantin.

Rappelons brièvement quelques points de la biographie du défunt.

Ayant acquis déjà en 1938 un diplôme ès lettres à Rome, il débuta pendant la guerre par une thèse sur l'illustre théologien romain Hippolyte, évêque d'Ostie (*S. Ippolito Dottore e Martire del III secolo*, Città del Vaticano 1941). En même temps, il publiait deux remarquables travaux concernant l'iconographie impériale du III<sup>e</sup> siècle, *Gallieno: la sua iconografia ed i riflessi in essa delle vicende storiche e culturali del tempo* et *L'iconografia romana da Treboniano Gallo a Probo*. Cependant, il faisait son devoir de soldat (décoré de la Croix de Guerre), étant chargé d'une lourde responsabilité auprès du Haut Commandement italien en 1944. Le jeune assistant d'archéologie et d'histoire de l'art classique à l'Université de Rome assura même, de 1945 à 1949, la rédaction des communiqués de presse du Conseil des Ministres.

En 1950, G. Bovini fut nommé inspecteur de la surintendance des monuments de Ravenne et directeur du Musée National de cette ville, tout en étant chargé du cours d'archéologie chrétienne à l'Université catholique de Milan. Après 1960 il enseigna à l'Université de Bologne.

A la suite de son ouvrage *I sarcofagi paleocristiani: determinazione della loro cronologia mediante l'analisi dei ritratti* (1949), il poursuivait ses recherches dans la même direction, publiant *I sarcofagi paleocristiani di Ravenna: tentativo di classificazione cronologica* (1954), *I sarcofagi paleocristiani della Spagna* (1954), *Repertorium des christlich-antiken Sarkophage I, Rom und Ostia* (1967, en collaboration avec H. Brandenburg). Ceci sans perdre de vue d'autres aspects de l'art chrétien d'Occident — ivoires, mosaïques, architecture. Des promenades archéologiques dans sa chère Ravenne ont pris la forme de plusieurs guides, renouvelés pour suivre les progrès des fouilles. Loin d'y limiter son intérêt, il a étudié de nombreux monuments de l'Italie byzantine, à Milan, Grado, Aquilée et le long de la côte, jusqu'à Trieste et Pola.

Fondateur dès 1953 des cours internationaux sur l'art byzantin de Ravenne, qui réunissaient annuellement des chercheurs du monde entier cordialement accueillis, G. Bovini avait créé, une dizaine d'années plus tard, l'Istituto di Antichità Ravennati e Paleobizantina. Saisissant bien l'importance des échanges culturels, il a élargi le champ de son activité en apportant une contribution essentielle à des revues et des réunions scientifiques.

Depuis 1962 il dirigeait la « Collana di studi d'arte paleocristiana, bizantina ed altomedievale », à Ravenne. Toujours à Ravenne paraissait par ses soins la « Collana di Quaderni di antichità ravennati, cristiane e bizantine ». Encore faut-il ajouter que de nouvelles séries d'études avaient été projetées et publiées sous sa direction : « Studi di antichità cristiane », à Bologne en 1968, et « Saggi d'arte e d'archeologia », à Faenza en 1969. Enfin, il avait eu la satisfaction de voir les premiers numéros de sa belle revue « Felix Ravenna » (fondée en 1970).

Non moins féconde a été son initiative concernant les congrès, colloques ou réunions de travail. Ainsi, il organisa en 1965 le premier colloque national des études byzantines et, après 1969, les congrès nationaux d'archéologie chrétienne. En 1970, le congrès international d'études sur les antiquités chrétiennes de la Campagne lui fut redevable de son organisation, ainsi que, en 1971, le colloque italo-yougoslave d'études sur les antiquités de l'Adriatique du Nord. Il a donné des conférences en Italie et à l'étranger, à l'occasion de ses fréquents voyages (Allemagne, France, Suisse, Grande-Bretagne, Irlande, Norvège, Suède, Finlande, Danemark, Pays-Bas, Luxembourg, Espagne, Grèce, Lybie, Tunisie, Maroc, Égypte, Syrie, Turquie, Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie).

Un *cursus honorum* très chargé avait recompensé autant le labeur scientifique de G. Bovini que son rôle éminent d'organisateur : membre du Deutsches Archäologisches Institut, de l'Istituto di Studi Romani, de la Pontificia Accademia Romana di Archeologia, de la Société Archéologique Yougoslave, etc.

Sa disparition afflige profondément ceux qui avaient eu l'occasion de collaborer avec lui ou de connaître son exquise hospitalité. Son exemple demeure celui d'un savant qui a su surmonter l'étude des antiquités régionales — même s'il s'agissait de l'incomparable Ravenne, cité d'art qu'il a explorée de fond en comble — pour envisager hardiment, dans ses grandes lignes, l'œuvre artistique du monde romain à l'heure de son crépuscule.

Maria Alexandrescu-Vianu

RĂZVAN THEODORESCU, *Btzań, Balcani, Ocđdent la incepururile culturii medievale romđnești (secolele X—XIV)* (Byzance, Balkans, Occident et les débuts de la civilisation roumaine du moyen âge. X<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> ss), București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1974, 379 p. (Biblioteca istorică, XLI).

Déjà connu par ses travaux antérieurs dans le même domaine, Răzvan Theodorescu a entrepris une vaste enquête sur la phase de constitution de la culture roumaine du moyen âge, dans le but de définir les modalités d'intégration dans le fonds des traditions autochtones d'éléments d'origine byzantine, balkanique ou occidentale. Il ne s'agissait, donc, pas d'écrire une histoire de la culture roumaine aux X<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, où l'ensemble des phénomènes soit analysé avec une égale attention, mais d'examiner les sources externes de cette culture, les voies de pénétration suivies par les éléments empruntés, la manière dont ces derniers furent assimilés par un milieu culturel actif, qui cependant était encore à la recherche de formes originales d'expression. Ce long effort d'un peuple pour définir sa personnalité culturelle, qui suppose des contacts nombreux et variés et qui implique, par cela même, l'insertion dans des aires de culture plus vastes, reste toujours un spectacle passionnant pour l'historien et c'est justement sur ce spectacle que s'est penché Răzvan Theodorescu, avec un intérêt perpétuellement en éveil pour tout ce qui pouvait représenter le germe d'un renouvellement.

Du point de vue chronologique, la recherche en question couvre l'époque considérée comme le premier âge féodal, tout en s'annexant le XIV<sup>e</sup> siècle en son entier. Le procédé me semble justifié, car si du point de vue politique la constitution des structures féodales s'exprime dans la fondation des Etats unitaires de Valachie et de Moldavie, sur le plan de la culture, le passage vers une nouvelle étape du développement historique est marqué par des phénomènes qui interviennent juste dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est évident, d'autre part, que ce qui apparaissait autrefois seulement comme un début, ou, plutôt, comme une brusque et spectaculaire éclosion, surtout dans le domaine de l'art, se présente aujourd'hui, après quelques décennies de recherches, comme un point d'aboutissement et, à la fois, comme un saut touchant la qualité, que de longues expériences antérieures avaient permis.

Quant à l'espace pris en considération par les investigations de R. Theodorescu, il ne se confond pas avec l'espace ethnique roumain, mais se limite aux régions du Bas-Danube — les régions roumaines au nord et à l'est du fleuve —, que l'auteur appelle souvent régions extracarpatiques. Il s'agit, donc, d'un territoire comprenant la Dobroudja, la Valachie et l'Olténie, avec une extension, à l'est, dans la Moldavie du Sud et à l'ouest, dans la région du Banat.

Cette délimitation géographique aux contours assez flous est due non seulement à la situation différente, du point de vue de la culture, présentée par la Transylvanie ou au décalage chronologique qui existe dans l'affirmation de la Moldavie du Nord — dont l'apport à la culture roumaine unitaire sera essentiel pour l'époque suivante —, mais aussi — et surtout — aux problèmes qui intéressent en premier lieu l'auteur et à la conception d'ensemble qui domine sa recherche. Ainsi que je l'ai déjà dit, et que le titre de son ouvrage l'indique clairement, ce qui le préoccupe ce sont les contacts du milieu roumain avec des valeurs créées par des civilisations qui lui étaient extérieures, les expériences culturelles de ce milieu à une étape de recherche de sa propre originalité. De tels contacts sont réalisés, en l'occurrence, surtout en deux zones, situées aux extrémités du Danube roumain, dans les régions que R. Theodorescu appelle du Bas-Danube oriental — la Dobroudja, avec les espaces contigus de la Moldavie du Sud et de la Valachie de l'Est — et du Bas-Danube occidental — Banat, Olténie et partie occidentale de la Valachie. Dans les deux cas, il s'agit du prolongement en territoire roumain de « corridors culturels » sud-est européens et, en même temps, de zones d'intersection de l'action exercée par des facteurs de civilisation d'origine différente, ce qui ne fit que stimuler et, partant, hâter les processus en cours, tout en offrant à la future synthèse un choix plus large d'éléments. C'est, réduite à ses lignes essentielles, la « thèse » autour de

laquelle s'organise la recherche et, malgré le vague relatif des frontières de ces zones de polarisation — surtout en ce qui concerne les limites vers l'est de la zone occidentale —, il faut lui reconnaître une remarquable efficacité dans l'analyse des phénomènes. Il suffit, d'ailleurs, d'avoir présente la carte de la diffusion des centres de culture connus actuellement, pour le premier âge féodal — des découvertes sensationnelles dans ce domaine restent difficiles à prévoir —, avec la tâche blanche, ou presque blanche, qu'offre une bonne partie de la Valachie, et de se rappeler les conditions d'existence historique de la Dobroudja, région de dépendance directe byzantine et de forte pénétration italienne, ou bien la facilité des relations entre la zone du Banat et de l'Olténie avec les régions serbes de la vallée de la Morava ou les régions bulgares de Vidin — indifféremment des fluctuations de la frontière bulgaro-serbe de l'époque —, pour être enclin d'emblée à l'accepter. Et cela sans renoncer aux objections dont elle est susceptible surtout en ce qui concerne le « corridor occidental », où la vie la plus intense fleurira à sa limite d'est, sur l'Olt et, plus loin, dans les contrées d'Argeș et de Muscel et par rapport auquel on peut bien se demander en quelle mesure les relations du Banat avec les régions sud-danubiennes ont contribué à la formation de la culture sur le territoire du futur Etat valaque. Et cela, évidemment, sans contester les relations souvent si étroites — au niveau qui nous intéresse ici, et non pas au niveau populaire — entre l'Olténie et le Banat, au cours du premier âge féodal. Mais, au-delà de toute discussion que l'on pourra entreprendre autour de la configuration des zones et des rapports inter-zonaux, aussi bien l'attention accordée aux deux grandes régions très actives prises spécialement en considération par R. Theodorescu, que ses vues sur la genèse de la culture, où des noyaux connaissant, grâce à des conditions spéciales, des cristallisations précoces servent de centres de propagation, permettent de mieux saisir la dynamique des processus de réception, d'intégration et de diffusion qui ont conduit à la constitution de la culture roumaine du moyen âge, dans ses aspects régionaux.

Il est presque superflu d'ajouter, après ce que nous venons de dire, que la recherche de R. Theodorescu porte sur le niveau supérieur de la culture, sur ses formes liées aux débuts de l'Etat féodal et à l'affirmation de la classe seigneuriale. Ce qui ne veut pas dire, certes, que l'auteur ignore les relations nombreuses et fécondes, malgré tout ce qui les oppose, de cette culture avec la culture populaire. Bien au contraire, si le premier chapitre est dédié, ainsi qu'il se devait, à l'examen, fait avec compétence et objectivité, de l'historiographie de cette première phase de l'ancienne culture roumaine, le chapitre suivant attaque déjà le problème des « prémisses préféodales » et de la culture populaire à cette époque de formation de la société féodale, problème que R. Theodorescu avait d'ailleurs traité, en aboutissant à des conclusions pleines d'intérêt, dans une étude antérieure.

Du point de vue de la matière, l'examen de la genèse de l'ancienne culture roumaine se dirige avec une insistance particulière vers deux domaines : celui de l'art, avec ses multiples manifestations, allant jusqu'à la limite qui sépare la création artistique de la production artisanale courante, et celui de l'Eglise, avec ses formes d'organisation hiérarchique et de vie cénobitique, aussi bien qu'avec tout ce qu'elle comportait d'influence sur l'orientation idéologique de la culture de la classe féodale et ses manifestations artistiques et littéraires. Ceci explique l'examen attentif auquel sont soumis des phénomènes tels que le courant hésychaste dans la culture roumaine du XIV<sup>e</sup> siècle, la dispute entre idiorythmie et cénobitisme au sein du monachisme nord-danubien ou les réactions anti-bogomiles qui se sont laissées surprendre.

Le domaine littéraire — dans son acception la plus large — n'est pas non plus négligé, mais n'oublions pas que, dans l'état actuel de nos connaissances, les textes les plus expressifs du point de vue de la culture ne peuvent pas être datés avec preuves à l'appui, en ce qui concerne leur circulation au nord du Danube, qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle, même si l'intéressante hypothèse du regretté I. Iufu touchant les relations de la Moldavie avec le scriptorium du monastère de Stoudion s'avérait fondée. La littérature de transmission orale, éventuellement accompagnée de musique, et qui comportait, semble-t-il, aussi l'existence d'un épos chevaleresque, est à son tour soumise à une utile discussion, comme aussi la réception successive dans la langue de termes d'origine slave ou grecque relevant du domaine de la culture.

Les considérations d'histoire politique et institutionnelle sont nombreuses et si parfois l'on est tenté de reprocher à l'auteur leur abondance, on ne manque pas de se rappeler que les relations politiques ont favorisé la transmission des éléments de culture et que les formes institutionnelles ont joué, au niveau dont il s'agit, le rôle de cadre nécessaire au développement de la culture.

Mais, au-delà des phénomènes dont il enregistre la présence dans l'espace culturel roumain du Bas-Danube, l'attention de R. Theodorescu est perpétuellement dirigée vers tout ce que ces phénomènes impliquent ou peuvent avoir comme conséquence en fait de changements dans la mentalité, les goûts, les intérêts et l'horizon intellectuel des hommes. En d'autres termes,

il s'agit justement de la formation graduelle de ce milieu social qui s'exprime dans la culture et auquel il faut toujours rapporter ses manifestations, pour qu'elles deviennent intelligibles.

Nous arrivons ainsi au principal mérite de l'ouvrage de R. Theodorescu, qui constitue en même temps, dans un certain sens, sa justification. Comme l'auteur lui-même le fait voir dans son chapitre introductif déjà mentionné, les études d'histoire de la culture ont en Roumanie une longue et remarquable tradition. L'étude même de cette époque de genèse si obscure autrefois a connu des résultats appréciables. En ce qui concerne surtout les débuts de l'art, les fouilles archéologiques ont sensiblement enrichi, durant les dernières décennies, nos connaissances. Pourtant, s'il serait faux de dire que l'étude d'un domaine de la culture a ignoré les résultats obtenus par les autres, on n'a pas tenté jusqu'à présent d'embrasser d'un ample regard l'ensemble des manifestations qui constituent l'aspect culturel de la vie sociale. A la recherche de l'unité des phénomènes de culture, Iorga, auquel nous devons tant de pages lumineuses, a sans doute envisagé, dans ses « synthèses parallèles », le phénomène artistique et littéraire. Sa tentative, révélatrice assurément, avait néanmoins, outre le caractère d'esquisse qu'il lui a donné, le désavantage d'être faite à une époque où il était bien trop tôt pour pouvoir insister sur les monuments antérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle (*Art et littérature des roumains. Synthèses parallèles*, Paris, 1929; trad. ital., Rome, 1931). Cette tâche nécessaire, c'est R. Theodorescu qui l'a assumée, dans les limites thématiques et les directions de l'investigation que nous venons d'indiquer. Historien de l'art par sa formation, il s'est révélé capable de suivre des processus complexes — au sein desquels l'art occupe, certes, une place éminente — et de les considérer toujours non seulement dans les relations permanentes entre les facteurs qui concourent à leur apparition, mais aussi dans tout ce qui les relie au développement général de la société.

Nous assistons ainsi à un phénomène de croissance continue, qui se manifeste sur de nombreux plans et où s'accumulent des expériences variées, favorisées par les différents contacts avec le monde extérieur. Si le rôle des contacts avec l'Occident — soit par l'intermédiaire du royaume de Hongrie, soit par celui de l'Adriatique et de la côte dalmate, ou plus directement, par la présence italienne dans la mer Noire — reste important, la place principale dans la nouvelle synthèse roumaine revient toutefois aux éléments sud-danubiens, byzantins et balkaniques, les derniers nous ramenant d'ailleurs, en une certaine mesure, par leurs origines, à Byzance. La distinction plus nette entre les appels à Byzance, au modèle bulgare ou à celui serbe — selon des phases déterminées par l'ensemble des circonstances historiques, mais aussi d'après les besoins particuliers et les programmes qui dictent ces appels — est encore un des résultats importants obtenus par l'auteur. Ces précisions permettent en même temps d'aller plus avant dans l'intimité de la société féodale roumaine, qui présente une gamme variée d'intérêts et d'attitudes toujours mieux définies et témoigne d'une conscience de soi de plus en plus claire.

Il était normal qu'un esprit perspicace comme celui de l'auteur, dans une investigation embrassant une époque aussi longue, eût obtenu toute une série de résultats de détail concernant l'un ou l'autre des problèmes qu'il s'est posés : filiations déterminées d'une manière plus précise, significations insoupçonnées auparavant de certains faits, anciennes hypothèses enrichies dans leur argumentation, d'autres maintenant formulées et qui peuvent ouvrir de nouvelles perspectives à la recherche. Ce n'est pas dans mon intention de faire le bilan de tout ce qu'apporte de nouveau ce livre, et d'autant moins de chercher les points de ses interprétations susceptibles de rencontrer une résistance. Ce qui me semble de beaucoup plus important est cette lumière nouvelle qu'il jette sur le long effort d'apprentissage actif d'une société, sur ses aspirations et ses options et, en définitive, sur le développement et l'approfondissement d'un fonds de vie spirituelle qui ne tardera pas à s'exprimer dans la synthèse originale — au-delà de tous les emprunts, ou bien grâce justement à tous ces emprunts assimilés — de la culture roumaine du moyen âge.

Mihai Berza

JOSEPH MATUZ, *Das Kanzleiwesen Sultan Suleymans des Prächtigen*, Freiburger Islamstudien, Band V 1974, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden 172 S.

„Eine umfassende islamische Urkundenlehre existiert noch nicht“ schrieb 1927 der weltbekannte Turkologe Franz Babinger in seiner Arbeit „Aus Südslawiens Türkenzeit“. Leider gilt diese Einschätzung auch für den heutigen Stand der Forschung, wenn auch eine Reihe

grundsätzlicher Fragen im Rahmen der arabischen, persischen und osmanischen Diplomatik erörtert worden sind. Was bedeutet eigentlich die vorliegende Habilitationsschrift für die Gesamtentwicklung der osmanischen Urkundenlehre?

Tatsächlich handelt es sich um die erste Arbeit die, die uns erhaltenen Urkunden eines bestimmten Sultans, in Zusammenhang behandelt und ein treues Bild des osmanischen Kanzleiwesens darstellt. Sowie es auch der Verfasser in der Einleitung betont, sollten mit der vorliegenden Studie drei Aufgaben angegriffen werden und zwar:

– die systematische Bearbeitung einer fest umrissenen Gruppe von Urkunden, nämlich derjenigen die zu den Staatsschreibern Sultans Suleyman des Prächtigen gehören. Dadurch wurde die Zahl der publizierten Stücke, deren Edition vorgelegt wird um manches vermehrt.

– eine systematische Darstellung des Kanzleiwesens – die bislang noch nicht existiert – und zwar: Aufbau, Arbeitsweise und Gepflogenheit der zentralen Kanzlei Suleymans des Prächtigen bilden die Hauptfragestellungen dieser Arbeit.

– strenge Beschränkung auf ein wichtiges Gebiet der osmanischen Diplomatik: das Studium der Originalurkunden Suleymans des Prächtigen, nämlich der Sultansurkunden, die durch die Handfeste des Sultans (*tugra*) beglaubigt wurden. Deshalb wurden alle die auf Veranlassung des Sultans angefertigten aber nicht beglaubigten Schriftstücke, ausgeschlossen.

Joseph Matuz hat anhand der Originalurkunden die spezifischen Charakteristika herausgearbeitet die, die echten Urkunden von den eventuellen Fälschungen unterscheiden. Die scharf geübte Textkritik stellt uns dar, welche Art von historischn Begebenheiten einen Niederschlag in den Urkunden gefunden haben. Dazu wurde ein möglichst repräsentativer Ausschnitt aus den Urkunden Suleymans des Prächtigen ediert, der etwa 16 ganz verschiedene Stücke nach Adressat, Schriftduktus, Inhalt usw. beträgt. (S. 121–152).

Es handelt sich nicht nur um die Veröffentlichung (Text und Übersetzung) unbekannter Urkunden (7) die aus Başvekalet Arşivi, Ali Emiri Tasnefi stammen, sondern auch um die Edition jener Schriftstücke, die in verschiedenen Archivs- und Bibliothekskatalogen erwähnt sind. Dabei hatte der Verfasser auch die Gelegenheit manche irrige im Abrahamovicz *Katalog dokumentow tureckich* und H. Sohraweide bei Butzmann, *Die Blankenburger Handschriften*, enthaltene Datumsangaben, zu korrigieren.

Die ausführliche Darstellung des Kanzleiwesens, die aus drei unterscheidenden Teilen: Aufbau, Geschäftsgang und Urkundentypus besteht, bildet den Schwerpunkt dieser Arbeit.

Zu welcher Schlußfolgerungen führen aber Joseph Matuz Quellenforschungen? Man pflegte nämlich bislang das Bild, das uns von der osmanischen Staatskanzlei aus den späteren Zeiten, aus dem 18. Jh. bekannt ist, vor allem durch die Beschreibung Muradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire ottoman*, Bd. VII, und Joseph von Hammer-Purgstall, *Die osmanische Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, Bd. II. auf die Regierungszeit Sultan Sulcy-mans des Prächtigen zurück zu projizieren. Das Entstehen und die Fortdauer solch eines irrümlichen Bildes soll uns nicht wundern. Es steht in Zusammenhang mit der besonderen Machtentwicklung des osmanischen Reiches.

Das zentrale Kanzleiwesen während der Epoche Sultans Suleyman kann nicht losgelöst von dem geographisch ausgedehnten und stark zentralisierten Staat betrachtet werden. Der stabile Charakter des osmanischen Reiches spiegelt sich auch in dem einwandfreien Funktionieren des mit klaren Kompetenzen ausgestatteten Kanzleiwesens.

Joseph Matuz' Versuch aufgrund zeitgenössischer Quellen die Unterscheidungsmerkmale des Kanzleiwesens Suleymans gegenüber der früheren und späteren osmanischen Kanzlei herauszuarbeiten, ist erfolgreich. Tatsächlich verfügte der Sultan über eine starke zentrale Bürokratie, einen ausgedehnten Amtsapparat und insbesondere was für uns hier wichtig ist, über eine geordnete Beurkundungstelle. Die unternommenen Forschungen zeigen deutlich, daß das osmanische Kanzleiwesen bereits zur Zeit Suleymans seine höchste Entwicklungsstufe noch nicht erreicht hat. Deshalb korrigierte der Verfasser in wesentlichen Zügen das erwähnte, aus dem 18. Jh. stammende Bild.

Die Kanzlei konnte nicht aus drei Abteilungen (*qalcm*) bestehen, denn es gab zur Zeit Suleymans noch kein festes Abteilungssystem. Das Wort *qalem* selbst in der Bedeutung von Amtsabteilung ist für diese Zeit nicht urkundlich belegt. Dazu kommt auch die Tatsache daß die Diwansekretäre, keiner bestimmten Abteilung zugehörten, und lediglich hohen Würdenträgern zugeteilt waren. Die ausführliche Prüfung der großherrlichen Diwanstruktur ergib, die auch von uns mitgeteilte Schlußfolgerung. Da manche Amtspersonen (der *nîşanî*, und die *defterdar*) dieser beratenden Institution angehörten und andere (der *re'isülküttab*, der *teşkereği*, die Sekretäre des *nîşanî*, die *defterdar* und ihre Sekretäre) Bedienstete derselben Institution waren, geht man nicht fehl, wenn man gerade den Diwan funktionell als Kanzlei bezeichnet. Es handelt sich aber um eine Staatskanzlei und nicht um eine Hofkanzlei, denn die Kanzleigeschäfte waren ein inhärierender Bestandteil der Diwansaufgaben und keiner seiner Angehörigen oder Bediensteten war zur persönlichen Bedienung des Sultans bestimmt.

Aus den Angaben ersieht man, daß die Kanzleisekretäre ihr Amt kontinuierlich und hauptberuflich ausübten, ein Zeichen für die allgemeine Kanzleientwicklung.

Chronologisch bestimmt der Verfasser den von dem osmanischen Kanzleiwesen in seiner Entwicklung erreichten Höhepunkt um 1654, während der Regierungszeit Mehmeds IV. Damals erst verfügte der Großwesir, Derviş Mehmed Paşa über eine persönliche Kanzlei.

In der fraglichen Zeit scheint die Gesamtheit des zentralen osmanischen Amtsapparats ziemlich kompliziert gewesen zu sein. Wir halten es für unsere Pflicht Joseph Matuz These die, die bedeutsame Neuerung Suleymans Kanzleiwesen betrifft, darzustellen. Es handelt sich um die Errichtung des Amtes des *re'isülküttab* (Oberhaupt der Diwansekretäre), eines Amtes, das in den späteren Jahrhunderten eine sehr große Bedeutung erlangte.

Während der Regierungszeit Suleymans wurde der *re'isülküttab* zum praktischen Leiter des Kanzleiwesens, Tatsache die in den zeitgenössischen Quellen *expressis verbis* nicht erwähnt ist, die sich aber aus seinen zu verrichtenden Funktionen ergibt. Das Amt wurde damals errichtet, da der *nişanlı* Seydi Bey mit der Kodifizierungsarbeit des örtlichen Gewohnheitsrechts (*örf*) beauftragt wurde. Deshalb hatte er kaum genügend Zeit um sich mit den großherrlichen Befehlen in Einzelsachen zu befassen und beschränkte sich nur auf eine formelle Kontrolle anlässlich der Anbringung der großherrlichen Handfeste. Matuz bestreitet den von J. H. Danişmend und H. Inalcik aufgrund des sogenannten Gesetzbuch Mehmed des Eroberers vertretenen Standpunkt, daß das Amt des *re'isülküttab* bereits zur Zeit Mehmed II. bestanden hat. Dilgers *Untersuchungen zur Geschichte des osmanischen Hofzeremoniells im 15. u. 16. Jh.* haben schon 1967 dargelegt, daß dieses Gesetzbuch in seiner bekanntesten Form nicht oder nicht ganz aus der Zeit des Eroberers stammen kann. Der Verfasser hat ebenfalls 1972 in der Orientalischen Literaturzeitung veröffentlichten Arbeit (S. 235) erörtert, daß zur Zeit der Niederschrift, das bekannte Gesetzbuch als geltendes Recht betrachtet wurde. Die uns erhaltene Handschrift rührt von der bisher nicht aufgefundenen, aus dem 15. Jh. stammenden Form her. Sie wurde immer – sollten wir Matuz' Ausdruck benutzen – up to date gebracht. Die nicht mehr zutreffenden Bestimmungen wurden durch diejenigen, die zur Zeit seiner Abfassung gerade in Kraft waren, ersetzt. Damit löse der Verfasser den Antagonismus, der durch die Erwähnung dieses Amtes in dem Gesetzbuch und diejenige in dem Resmi Werk entsteht, auf.

Kehren wir aber zu der von Matuz angebotenen Verbesserung für das Gesamtbild Suleymans Kanzleiwesens zurück, und zwar zur tatsächlichen Stellung des *re'isülküttab*. Es kann nicht die Rede, für die erwähnte Zeit, von einer Gleichsetzung dieser Amtsperson weder mit einem europäischen Außenminister noch mit einem Kanzler sein, wie man es bisher aufgrund Muradgea d'Ohsson und Hammers Arbeiten zu tun pflegte. Auch die auswärtigen Angelegenheiten waren noch nicht sehr zahlreich und betrafen wenige Staaten.

Die Tatsache, daß die Kanzleigeschäfte sich der Obhut des Reichsrats immer mehr entzogen und unter der Leitung des *re'isülküttab* autonomer verrichtet wurden, entspricht einer späteren Epoche. Wenn auch solche Entwicklung gerade während der Regierungszeit Suleymans in Gang gesetzt wurde, wirkte sie sich auf diese Zeit noch nicht aus. Der *re'isülküttab* gehörte noch nicht zu den höchsten Würdenträgern des Reiches, hatte keinen Sitz im Diwan und war dem *nişanlı* rangmäßig nachgestellt, dientslich aber unterstellt. Er hatte kaum die Möglichkeit auf die Politik des Reiches Einfluß zu nehmen. Andererseits waren die Mitglieder des Diwans voll und ganz in der Lage, die Kanzleigeschäfte zu kontrollieren. Entsprechend dieser niedrigeren Würde wird der *re'isülküttab* in keiner abendländischen Quelle geschweige denn mit dem Kanzler eines europäischen Staates gleichgesetzt.

Der *nişanlı* erschien den Europäern zu Lebzeiten Suleymans mit dem Kanzler gleichwertig zu sein. Dies stand in Zusammenhang mit der Tatsache, daß er das wichtigste Amt im osmanischen Kanzleiwesen innehatte Welche Veränderungen entdeckt Joseph Matuz in seinem Aufgabenbereich während dieser Zeit? Unmittelbar war diese Amtsperson noch sehr wichtig wegen seiner Rolle im bürokratischen Apparat. Es scheint aber, daß seit dieser Zeit der *nişanlı* keine großherrliche Schreiben mehr verfaßte.

Würden wir die innere Gliederung der Arbeit und die vom Verfasser ausgewählte Methode einschätzen, dann müßten wir an Hélène Michaud 1967 veröffentlichte Dissertation, *La grande Chancellerie et les écritures royales au seizième siècle (1515–1589)* denken. Es handelt sich nicht nur um ein ähnliches Thema und zwar um das französische Kanzleiwesen und die im Namen des Königs hergestellten Schriften, um dieselbe Epoche, sondern auch um dieselben Forschungsmittel und Methoden. Sie weichen von denjenigen, die die traditionelle Diplomatie benutzt, ab, und entsprechen mehr einer aktuellen Orientierung der historischen Forschung. Man versucht die Bediensteten der französischen und osmanischen Kanzlei besser kennenzulernen und zwar sie in ihre zeitgenössische Gesellschaft zurückzustellen. Für solch eine Darstellung sollten auch verschieden andere Quellen benutzt werden.

Würden wir einen inhaltlichen Vergleich der zwei Arbeiten anstellen, scheint uns Joseph Matuz' Habilitationsschrift das von Hélène Michaud für das Studium der franzö-



sischen Kanzlei und deren Bediensteten angebotene Schema gefolgt zu haben. Dies gilt nicht nur für die Anordnung der Problematik, sondern auch für die innere Struktur mancher Teile. Der zweite Abschnitt über den Aufbau der osmanischen Kanzlei ist ganz ähnlich dem ersten Teil aus Michaud Dissertation. Es scheint uns von besonderer Wichtigkeit zu sein die Tatsache, daß zum Studium der osmanischen Institutionen eine neue Methode die von Soziologie ausgeht, angewendet wurde. So konnten z.B. die Hauptmerkmale und Unterschiede zu früheren und späteren Kanzleiwesen dargestellt werden. Am besten wurde die erwähnte Methode zur Untersuchung der Amtspersonen, die zur osmanischen Kanzlei betätigt waren, angewendet.

Wenn auch Matuz Michaud Prüfsteine für die Darstellung der Amtspersonen übernahm, ordnete er sie systematischer an, um ein vollständigeres Bild anzubieten. Die Prüfung der Amtspersonen und deren Tätigkeit soll nach folgendem Schema angestellt sein: Aufgabenbereich, Rang, Besoldung, Nebeneinkünfte, Bekleidung, kurze Lebensbeschreibungen und damit auch Listen dieser Bediensteten. Es ist hier nicht Ort und Stelle um auf Einzelheiten einzugehen. Wir möchten nur erwähnen, daß Matuz' Quellenforschungen für die Schilderung der Nebeneinkünfte dieser Kanzleibediensteten von besonderer Wichtigkeit für die wirtschaftlichen Aspekte der osmanischen Herrschaft über die Rumänischen Länder sind. Es handelt sich um verschiedene Angaben die, die am 24. März 1568 erlassene und in Mühimme Defterleri eingetragene Urkunde enthält, und die auch von I. H. Uzunçarşılı in *Osmanlı Devletinin Merkez ve Bahriye Teşkilâtı* (S. 220) zitiert ist.

Die kurzen Lebensbeschreibungen wurden nach einem soziologischen Schema verfaßt, in dem Abstammung und Ausbildung die Hauptelemente sind. Auch die letzten Abschnitte aus Matuz Arbeit: „Geschäftsgang in der Kanzlei“ und „Zu den Urkunden Suleymans des Prächtigen“ sind dem zweiten Teil „Écritures royales“ aus Michauds Dissertation ähnlich.

Das heißt aber nicht, daß Matuz' Forschungen ihre Originalität verlieren. Heute verfügen wir, dank seiner Arbeit, über die systematische, der geschichtlichen Gegebenheit entsprechende Darstellung einer der wichtigsten Institutionen zu Lebzeiten Suleymans des Prächtigen dessen Regierung als Höhepunkt in der Geschichte des osmanischen Reiches betrachtet werden kann.

*Cristina Rotman*

BISTRA TVETKOVA, Хаидутството в българските земи през XV—XVIII век (La vie de *haïdouk* pendant les XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles dans les territoires bulgares). Sofia, 1971, 427 p.

C'est archiconnu que « la vie de *haïdouk* »\* — *haïdulstvo* —, une des formes de la lutte du peuple pour une vie libre, s'est fortement manifestée dans le pays bulgare asservi. Plus pesant était l'assujettissement, d'autant plus actif était le mouvement de résistance, de protestation et de libération. Il est facile à comprendre pourquoi dans les territoires bulgares et en général balkaniques — qui, pendant cinq siècles ont subi la domination ottomane et où l'assujettissement social se confondait avec l'assujettissement national — « la vie de *haïdouk* », sorte de « brigandage social », a pris d'énormes proportions.

Les ballades qui s'y rapportent — récitées ou chantées — et qui durant des siècles ont tenu en éveil la conscience des peuples, ont été assez longtemps la seule source, ou presque la seule, utilisée par les historiens bulgares et autres pour localiser les actions de ces défenseurs des opprimés, les « *haïdouks* ». D'autres sources cependant — dont la publication n'avait pas pour but exprès une meilleure connaissance du mouvement — se trouvaient néanmoins renfermées dans les témoignages des voyageurs étrangers ou dans les ordres du pouvoir central ou local enjoignant de poursuivre, d'arrêter et de mettre à mort ceux qui s'étaient soulevés contre l'autorité. Mais, comme on n'a jamais entrepris jusqu'à présent dans l'historiographie bulgare des recherches spéciales portant sur la découverte et la publication des documents ayant trait à la vie des « *haïdouks* », cette importante et permanente forme de résistance et de lutte des masses n'a pu être connue sous son jour le plus vrai et le plus complet.

---

\* La notion « vie de *haïdouk* » n'ayant pas de correspondant exact en français, mais comportant en premier lieu l'idée d'une « justice sociale » que les « *haïdouks* » entendaient venger par des actions punitives contre les oppresseurs quels qu'ils fussent, — en tant que représentants d'un ordre social injuste — nous l'assimilerons dans le texte au terme français de « brigandage social » (n. trad.)

C'est à cette nécessité que répond le présent ouvrage de Bistra Tvetkova, bien connue dans les milieux compétents tout particulièrement par ses recherches sur la période de la domination ottomane en Bulgarie. L'ouvrage, d'ailleurs, ne pouvait qu'être entrepris par un turcologue de grande expérience et bon connaisseur de ladite période, puisqu'il se fonde sur la publication de sources et de recherches effectuées dans des archives, où presque tous les documents sont turcs. Mais un recueil de tous les documents se rapportant à la vie des « haïdouks » le long de quatre siècles, dépassait les forces d'un seul chercheur. Aussi, Bistra Tvetkova — qui a examiné de nombreux matériaux ottomans conservés non seulement dans la section orientale de la Bibliothèque Nationale de Sofia, mais aussi dans les dépôts d'archives de l'étranger (Paris, Vienne, etc.) — a-t-elle fait appel aussi à des traducteurs, notamment à ceux qui avaient collaboré à la publication des sources turques de la série bien connue, éditée par l'Académie des Sciences de Bulgarie, à savoir G. Gălăbov, N. Popov, B. Acikov, St. Andreev, M. Kalitzin et N. Mihailova. Bistra Tvetkova a également utilisé les matériaux publiés par d'autres historiens ou éditeurs de textes ottomans, tels que A. Matkovski et D. Šopova, qui ont publié des documents des archives de Skopje et d'Istanbul se rapportant aux régions macédoniennes, I. Vazdraveli qui a publié en grec des documents des registres des cadis de Thessalonique (utilisés par Bistra Tvetkova dans les traductions de I. Kaludova), Ahmed Reffik et autres. En se servant de toutes ces sources, l'auteur du présent ouvrage a étendu ses recherches à des zones avoisinantes, dépassant les frontières de la Bulgarie actuelle. Sous cet aspect, l'étude présente de l'intérêt aussi pour l'historiographie roumaine, yougoslave, grecque, turque, etc. et le titre *La vie de haïdouk... dans les territoires balkaniques* y aurait été, de ce point de vue, plus approprié.

Outre des documents ottomans, le recueil de Bistra Tvetkova contient aussi des témoignages et des renseignements extraits de manuscrits, d'éditions — anciennes et nouvelles — de relations de voyages, rédigées en différentes langues (latin, français, allemand, anglais et italien) et enfin certaines sources internes, c'est-à-dire des notes inscrites en marge de livres, d'extraits de chroniques et autres. Les matériaux sont publiés en ordre chronologique, avec des titres rédigés par l'auteur même dans le but d'y résumer le contenu. Notes explicatives et brefs commentaires accompagnent ces 292 documents.

L'ouvrage commence par une introduction, suivie par une ample étude du brigandage social (p. 15—72), où l'on évoque la vie du peuple bulgare sous la domination ottomane et sa lutte contre l'opresseur menée par des bandes de « haïdouks ». L'auteur tire certaines conclusions qui méritent d'être relevées pour leur importance. Ainsi, bien que jusqu'à présent, à cause des informations à tous points sommaires dont disposèrent les historiens bulgares, on ait affirmé que l'activité des « haïdouks » s'est déployée le plus fortement au XVIII<sup>e</sup> siècle, les renseignements concernant les siècles antérieurs demeurant parfaitement nébuleux, preuve est faite actuellement que le brigandage social avait constitué une forme du mouvement de résistance dès le XV<sup>e</sup> siècle, en n'étant que la continuation du mouvement anti-féodal de la période précédant la conquête ottomane. Durant les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, le brigandage social a somme toute été, en grande partie, un mouvement de libération. Cela ressort non seulement des ballades qui chantent les exploits des « haïdouks », mais aussi de certaines sources historiques proprement dites. Ainsi, dans un ouvrage ottoman, récemment publié par le professeur Halil Inalcik (il s'agit d'un récit des combats du Sultan Mourad), il est clairement indiqué qu'en 1445, lorsque Jean de Houniady traversa le Danube, il fut accueilli sur la route de Niš à Sofia par des bandes armées bulgares qu'il chargea de constituer l'avant-garde de son armée. Ces bandes ne pouvaient être que des « haïdouks » ou des « voïnutzis » (ces derniers étant des *raïas* chrétiens chargés de défendre les régions de frontière et comme tels autorisés à porter des armes ; on sait par ailleurs que souvent les « voïnutzis » renonçaient à leur charge et prenaient le maquis).

Au cours des siècles, le brigandage social dont la force était l'appui inconditionnel des masses, a pris de l'ampleur et a constitué sans interruption un véritable front intérieur contre la domination ottomane. Il ne s'agissait pas seulement d'actions spontanées de vengeance, mais aussi, parfois, à certains moments de l'histoire, d'une activité prenant l'aspect d'une véritable lutte de libération du peuple. Le mouvement n'a d'ailleurs pas été propre au seul peuple bulgare, mais à toutes les autres populations balkaniques, assujetties elles aussi à la Porte, et même s'était-il étendu jusqu'aux paysans turcs soumis à l'exploitation féodale. De la sorte, qu'ils fussent Bulgares, Serbes, Uskoks, Klevdes, ou autres, une solidarité de lutte existait entre tous ces « haïdouks », c'est-à-dire entre tous ceux qui s'élevaient contre la domination ottomane.

Les documents dénotent également que l'activité des « haïdouks » ne s'est pas déployée avec la même intensité et permanence sur tout le territoire de la Bulgarie ; certaines zones en effet — les régions traversées par quelques-unes des grandes voies de communication (comme

la Via Egnatia, la Via Militaris, etc.) ou celles qui étaient constamment soumises aux incursions des armées ottomanes — ne présentaient pour les « haïdouks » que des conditions de lutte défavorables. Aussi bien, pour ces raisons ou pour d'autres, locales, ou encore à cause des différenciations du régime ottoman, le brigandage social s'est manifesté avec un plus d'intensité dans le Nord-Ouest et le Sud-Ouest de la Bulgarie, ainsi que tout le long de la vallée du Danube, sans toutefois manquer dans aucune des régions du territoire bulgare. Parmi les raisons que nous venons d'appeler locales, il faut entendre aussi les moyens de défense dont disposaient les « haïdouks », les possibilités qu'ils avaient d'échapper aux formations militaires lancées à leur poursuite. Plus d'une fois se réfugiaient-ils au-delà du Danube, chez les habitants du pays voisin et même — fait encore plus significatif — auprès des autorités. On sait, par exemple, qu'un ordre envoyé par le Grand Vizir au prince régnant Constantin Brancovan en décembre 1690 concernait plusieurs « haïdouks », parmi lesquels certains venus de Valachie (entre autres un nommé *Dumitru Vlahu*), qui avaient provoqué un soulèvement dans la zone de Vidin. Des formations militaires turques les avaient poursuivis, mais ils réussirent à s'échapper en franchissant le Danube, en Valachie, où ils trouvèrent refuge auprès d'un certain *Dumitrachko* — capitaine — dans le village de Bistretz, ainsi que chez d'autres habitants du pays. Le Grand Vizir demandait au prince que ces « haïdouks » lui soient livrés, ce qui — d'après des documents ultérieurs — semble n'avoir jamais été fait. En effet, dans un autre ordre de décembre 1714, il est précisé que « depuis quelques années, tous les printemps, les „haïdouks” passent le Danube en grandes bandes » et, après avoir opéré dans les zones de Rakhova, Lovetch, Pleven, retournent en Valachie, « à l'automne, vers la Saint-Démètre ». Cette fois, l'ordre se rapportait au haïdouk *Papazoglou* (« le fils du pape ») qui, après avoir exercé son activité dans la région de Sliven, par conséquent au Sud-Est de la Bulgarie, dans les Balkans, s'est fait poursuivre jusqu'aux bords du Danube, près du port Rakhova où d'autres dix-sept « haïdouks » l'attendaient avec des barques; ensemble, franchirent-ils le fleuve, en se réfugiant en Valachie; la formation militaire turque les poursuivit aussi au-delà du Danube et un combat eut même lieu; à la nuit tombante, les « haïdouks » réussirent à disparaître. Immédiatement après, le commandant de la ville de Craïova reçut l'ordre d'aller au-devant d'eux, ce qu'il fit d'ailleurs en attrapant deux; mais, lorsque l'officier turc demanda qu'ils lui soient remis, les autorités roumaines refusèrent de le faire. Le Vizir demanda alors au prince régnant d'arrêter *Papazoglou* et sa bande de « haïdouks » et de les envoyer à Istanbul sous forte garde.

Ces exemples — et ce ne sont pas les seuls — suffisent pour nous faire comprendre l'appui que les « haïdouks » opérant en Bulgarie trouvaient au Nord du Danube. Aussi bien, nous limiterons-nous à ceux-là, en insistant une fois de plus sur les intéressantes données que les historiens roumains, serbes, grecs, turcs, peuvent trouver dans le recueil de documents élaboré par Bistra Tvetkova.

En ce qui concerne la manière dont ces documents sont publiés, nous avons à faire certaines observations. Sans doute est-il toujours souhaitable que les documents soient publiés dans la langue originale et pas seulement en traduction. Mais, on ne saurait l'exiger de la part d'un simple chercheur. Par contre, la compétence des traducteurs employés à l'élaboration du recueil est notoire et l'auteur a scrupuleusement vérifié tous les textes; de même, dans le cas des traductions publiées par des chercheurs étrangers et que l'auteur a utilisées, la vérification des textes a été faite à l'aide des photocopies des originaux et les erreurs de traduction, de transcription ou d'identification des noms propres ont également été rectifiées. Nous nous en sommes personnellement convaincus en comparant les traductions faites par Pancio Dorev (dans les *Documents de l'Histoire bulgare*, III<sup>e</sup> vol., 1940) et celles de Bistra Tvetkova, d'après les textes des deux documents qui attestent les rapports des « haïdouks » avec la Valachie (l'exemple ci-dessus pour témoigner de l'intérêt de l'ouvrage).

Enfin, à la place des titres — par ailleurs fort bien choisis — ou, plutôt, en complètement de ces titres, aurions nous peut-être préféré un bref résumé du document en question ou de l'extrait respectif, apportant dès le début des renseignements sur l'émetteur et le destinataire de l'acte. Pareillement, un index des personnes, à côté de celui des toponymes et de la liste explicative des termes turcs, aurait-il été bienvenu.

Pour conclure, nous relèverons une fois encore le grand mérite de l'ouvrage de Bistra Tvetkova, résultat d'une impressionnante quantité de travail, en même temps que preuve évidente de la connaissance de nombreuses langues anciennes et nouvelles et d'une grande compétence en la matière. Il convient de mentionner également les nombreuses planches jointes à l'ouvrage (reproductions de documents, estampes et illustrations, parmi lesquelles le portrait de Michel-le-Brave), les cartes qui indiquent les zones dans lesquelles opéraient les « haïdouks » aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, enfin, les bonnes conditions techniques dans les-

quelles se présente l'ouvrage. C'est là une précieuse contribution que Bistra Tvetkova a apportée non seulement à l'historiographie bulgare, mais aussi à la connaissance de la « vie de haïdouk » dans le Sud-Est de l'Europe.

C. N. Veltchi

TACHE PAPAHAĞI, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*. Dictionnaire général et étymologique du dialecte aroumain (macédo-roumain). Deuxième édition augmentée. București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1974, 1435 pp., 64 photos, 1 esquisse, 1 note, 1 carte, épilogue.

La présente édition de cet ouvrage s'est enrichie de presque 200 pages par rapport à la première. Son introduction, plus ample, dépasse un peu le double des pages de la première édition (92 au lieu de 42); le texte en est augmenté de plus de cent pages (1211 au lieu de 1102), quant au nombre des photos, lui aussi atteint presque son double (64 au lieu de 36). D'autre part, en améliorant son texte et corrigeant les erreurs, l'auteur donne maintenant une édition définitive, susceptible de fournir plusieurs conclusions d'ordre général.

Au point de vue géographique, le dialecte aroumain tient une position centrale dans l'espace sud-danubien. Par ailleurs, la richesse de son lexique ne peut qu'attirer l'attention des spécialistes des langues parlées dans cette partie du continent. En effet, il a conservé un fonds latin d'importance primordiale pour l'histoire de la langue roumaine. Au cours d'une évolution millénaire, il a assimilé quantité d'éléments byzantins et néohelléniques aptes à éclairer d'un jour nouveau les recherches dans ces domaines. Une longue cohabitation avec l'albanais devait conduire à un échange de termes spécifiques fournissant aux albanologues des ressources d'une grande utilité pour leurs études. Il s'est établi aussi un courant dans les deux sens d'emprunts linguistiques avec les Slaves du Sud, d'où une série de mots, syntagmes, expressions que l'histoire de leur langue ne saurait négliger aucunement. Enfin, le grand nombre des expressions et mots turcs entrés dans l'aroumain tiennent un rôle chaque fois qu'il s'agit de se rendre compte de l'influence turque dans le Sud-Est de l'Europe. Ici, la romanisation s'est développée à partir de cinq foyers principaux: 1) la côte dalmate, où est née cette langue dalmate qui devait disparaître vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle; 2) la Macédoine, occidentale et centrale, où une forte influence latine a persisté dans l'albanais; 3) l'Istrie et la Pannonie, dont la toponymie a gardé des traces romaines; 4) la Dacie et la Mésie, berceau de la langue roumaine; 5) l'Empire byzantin, qui a hérité d'un grand nombre d'éléments lexicaux de la culture romaine, les valorisant et les véhiculant partiellement chez les peuples du Sud-Est de l'Europe, tout en les communiquant aussi, mais dans une moindre mesure, à la langue néo-grecque.

Les bergers et les charroyeurs aroumains ont hérité du fonds latin propre au parler daco-mésique, tout en puisant aussi dans le trésor conservé par la culture byzantine. De même qu'aux époques plus proches de nous, les Aroumains étaient par le passé aussi des intermédiaires entre gens de cultures diverses, c'est-à-dire des éléments de convergence dans le Sud-Est de l'Europe. C'est un fait avéré que le dialecte aroumain est archaïque et plus conservateur que le daco-roumain. Il a conservé bon nombre de phonétismes, de formes, de syntagmes ou mots absents ou disparus du daco-roumain. Aussi, est-ce la raison qui fait du dialecte aroumain le chaînon indispensable de la série de faits constituant l'ensemble de la latinité bas-danubienne sur laquelle repose la langue roumaine. N'importe quel traité d'histoire de la langue roumaine doit tenir compte de l'existence du dialecte aroumain. Ceci fait du présent dictionnaire un ouvrage fondamental pour tout spécialiste dans le latin oriental et dans la langue roumaine.

Le dialecte aroumain revêt aussi une importance toute particulière pour la connaissance de la culture byzantine et pour l'étude de la langue grecque, depuis la société féodale et la renaissance à nos jours. On sait que l'Empire byzantin a hérité et poursuivi le développement de la culture antique gréco-romaine, qu'il a transmise non seulement aux Grecs de l'époque moderne, mais aussi à d'autres peuples du Sud-Est de l'Europe. La littérature byzantine comporte plus de trois mille termes d'origine latine, qui ont circulé surtout dans les couches populaires et ont survécu en partie dans le néo-grec ou bien ont passé dans les langues des peuples voisins. Par la position au cœur même de l'Empire byzantin, les Vlaques se sont imprégnés d'éléments de culture byzantine, qu'ils ont conservés jusqu'à l'heure actuelle. La catégorie la plus nombreuse de ces éléments est celle formant la terminologie militaire: ἀγωνίζομαι — *ayunisesco* « je me hâte », ἀγγάρεια — *angária* « corvée », βόγα — *arugă* « salaire,

appontement fixe, paie », *ὑποζωνάριον* — *buzunar* « poche », *κάγγελον* — *cangil* « grille, grillage », *κάπα* — *capă* « manteau à capuchon » (qui ne dérive pas de l'italien *capra*, comme l'auteur le pense), *κάστρον* — *castru*, « forteresse, citadelle », *καμηλάρης* — *cămilār* « chamelier », *καμήλα* — *cămilă* « chamelle », *κανίστρον* — *căniștră* « corbeille », *κατεπάνω* > *καπετάνω* — *căpitan* « capitaine, chef » (qui ne dérive pas de l'italien *capitano*), *καπούλια* — *căpuļ'e* « croupe », *κατινάρι* — *căltinar* « serrure », *κατήνα* — *cătlină* « chaîne » (qui ne dérive pas de l'italien *catena*), *καβάλα* — *căvală* « cheval de selle » (sans l'intermédiaire de l'italien), *καβαλάρης* — *căvalār* « cavalier » (hérité par les Byzantins du latin et non de l'italien), *κοντάρι* — *condar* « lance », *δισάκκι* — « bissac », *φλάμουρον* — *flamură* « étendard », *φουρκίτζω* — *furkisescu* « je fais rager » (du latin *furca*), *φρίκη* — *frică* « effroi », *φουσάτον* — *fusale* « fossé », « tranchée » (il ne provient pas de l'italien *fossato*), *γούνα* — *gună* « manteau » (cf. l'albanais *gunë*), *μάνδατον* — *mândată* « information, commission » (ne provient pas de l'italien *mandato*), *μάνδρα* — *mandră* « bercail, parc à moutons » (ne provient pas de l'italien *mandra*; cf. aussi l'albanais *mandrë*, d'origine byzantine), *μουλάρι* — *mularë* « mule », *παλουκι* — *păluc* « pieu », *πέτσα* — *peafă* « pelure, pellicule », *πριμηκήριος* — *primiktr* « chef », *πούγγα* — *pungă* « bourse, poche », *ρήγας* — *rigă* « roi », *σάγισμα* — *sazmă* « couverture de cheval », *σαγίττα* — *săilă* « flèche », *σκήπτρον* — *skiptru* « sceptre », *σταύλος* — *staulă* « écurie, étable », *στόλος* — *stol* « flotte », *σοῦδα* — *sudă* « fossé, tranchée », *τάγιστρον* — *tastru* « sac, panetière », *τέντα* — *tendă* « tapis, couverture, tente », *ταγάριον* — *lăgare* « sac, boisseau », *τηγάνη* — *liganë* « poêle à frire », *βάρκα* — *varcă* « barque » (il ne provient pas de l'italien *barca*), *βίγλα* — *vigliă* « vigie, vedette », *ζάβα* — *zavă* « agrafe faite de fil de fer ».

Une autre catégorie importante est celle donnée par la terminologie des métiers et du commerce : *ἀρραβώνα* — *arabonă* « arrhes », *ἄσπρον* — *aspru* « aspre » (= monnaie), *καμάρα* — *cămară* « chambre, voûte », *κανάτα* — *cănală* « cruche », *κουμέρκι* — *cuimerke* « douane », *κοῦπα* — *cupă* « verre, coupe », *εὐθηνός* — *eflin* « à bon marché », *φάβα* — *favă* « fève », *φακιόλι* — *fakiolë* « fichu mince dont les jeunes filles couvrent leurs cheveux tombant en tresses dans le dos », *φελί* — *filie* « tranche, morceau », *φοῦντα* — *fundă* « houppes, aigrette », *εἰκοσάρι* — *icuşar* « pièce de vingt centimes », *κελλάρι* — *kilar* « cellier, cave », *πίσσα* — *kitşă* « poix, goudron », *ἐλειψα* — *lipsescu* « je manque, je suis absent », *λίτρα* — *litră* « livre », *λουκάνικον* — *lucanëu* « saucisse », *μαργαριτάριον* — *mărgăritar* « perle », *μετάξι* — *mătase* « soie », *ἀπαλαράεα* — *pălărte* « cadeau de noce pour la nouvelle mariée » (voir mon étude *Zum Begriff "Hut" in den südost-europäischen Sprachen*, dans *Serla Slavica in memoriam Aloisil Schmaus*, Munich, 1971, pp. 499—503), *ἐπανωβράκκα* — *păndăbrăkt* « braies, drauses », *ὑπέρπυρον* — *porpiră* « riche vêtement en fils d'or », *πιπέρι* — *ptper* « poivre », *πήτα* — *pită* « galette, tarte », *ἐπρόκοψα* — *prucopsescu* « je fais fortune ».

La troisième catégorie importante de mots byzantins s'est conservée grâce à l'activité ecclésiastique. Quelques-uns ont dû probablement être véhiculés par le slavon : *ἄζυμος* — *adzimă* « azyrne », *ἀφορίζω* — *afurisescu* « j'excommunie », *ἀμήν* — *amin* « amen », *ἀνάθημα* — *anaθimă* « anathème », *ἄγγελος* — *angil* « ange », *κανών* — *canonă* « canon », « règle », *καμηλαῦκι* — *cămilafke* « chapeau de prêtre », *κτίτωρ* — *ctitor* « fondateur », *γενάρης* — *ginar* « janvier », *εἰκόνα* — *icoană* « image sainte », *κοιμητήριον* — *kimittir* « cimetièr », *μοναστήρι* — *monastir* « monastère », *μύρον* — *mîr* « le saint chrême », *μεσάλλι* — *misale* « aumône », *νύνος* — *nun* « parrain », *πεντηκοστήρι* — *pendicustar* « pantécostaire », *ῥάσα* — *rasă* « soutane de prêtre », *σαραντάρι* — *sărindar* « requiem, prière faite pour un mort quarante jours après son décès », etc.

Les éléments néo-grecs entrés dans le dialecte aroumain sont très nombreux. Ils sont dignes de l'étude des néo-hellénistes, qui y trouveront à tirer des conclusions d'ordre général ; ces conclusions peuvent indiquer quelle partie du lexique est plus facilement accessible à l'emprunt fait par une population bilingue, quels mots sont plus recherchés et jouissent d'une plus grande vogue, dans quelle mesure un dialecte adopte-t-il des formes, des sons, des syntagmes et des constructions syntactiques de la langue dominante. Par conséquent, l'étude approfondie du dialecte aroumain par les néo-hellénistes est non seulement recommandable, mais nécessaire même pour la bonne connaissance des dialectes grecs de l'Épire, la Macédoine et autres régions de la Grèce, qui sont redevables de maints éléments lexicaux à l'aroumain.

Rien de surprenant dans la présence dans le dialecte aroumain d'un nombre important d'éléments albanais : la coexistence des siècles durant des Albanais et des Aroumains, bergers et agriculteurs notamment dans le Sud de l'Albanie actuelle, est un fait connu. Quelques-uns de ces éléments sont très anciens, ils apparaissent aussi dans la langue roumaine courante : *bucuril'e* « joie », en daco-roumain *bucurie*, en albanais *bukuri*; *gălbăză* « clarvelée, douve du foie », daco-roumain *gălbează*, albanais *gëlbažë*; *giuşu* « aieul, vieux », daco-roumain *ghiuş*, albanais *gjush*; *keafă* « nuque », daco-roumain *ceafă*, albanais *qafë*; *şul* « qui n'a pas de

cornes », daco-roumain *șut*, albanais *shut*. Mais la majeure partie de ces éléments manque du daco-roumain, autrement dit, il s'agit de mots plus récents, adoptés à la suite de la longue cohabitation entre Albanais et Aroumains, en Albanie même ou dans les régions avoisinantes. Quelques-uns de ces éléments sont entrés également dans les langues grecque, bulgare, serbo-croate. Leur étude comparée est susceptible de jeter un certain jour sur les relations de ces peuples au centre de la péninsule Balkanique, sans parler de l'utilité qu'elle pourrait présenter pour l'histoire de la langue albanaise.

En ce qui concerne les éléments slaves, leur origine est vieux-slave, bulgare, serbo-croate ou russe. On en retrouve bon nombre d'entre eux dans le daco-roumain. Une étude spécialement consacrée aux éléments slaves relevés dans l'aroumain serait utile surtout pour l'établissement d'une chronologie relative et pour déterminer jusqu'à quel point les rapports linguistiques des Aroumains et des Slaves sont différents des rapports entre Daco-Roumains et Slaves. Comme de juste, vu le voisinage géographique, les éléments d'origine bulgare dépasseront en nombre ceux d'origine serbo-croate, d'autant plus que par le passé les Aroumains entretenaient des liens plus suivis avec le territoire bulgare qu'avec le territoire serbo-croate.

Les mots turcs ont pénétré en roumain notamment au cours des XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles dans les domaines régis par l'administration publique, le commerce et l'industrie manufacturière. Ils ont été remplacés par la terminologie moderne dans la plupart des cas et ce qu'il en reste est en bonne voie de disparition. Par contre, dans le dialecte aroumain ces emprunts faits au turc revêtent un caractère populaire, ce qui les rend viables de nos jours encore. Or, le présent dictionnaire peut rendre service aux turcologues en les aidant à délimiter l'aire de diffusion de ces emprunts, l'ancienneté et le sens de certains termes de large usage à l'époque de la domination ottomane dans le Sud-Est de l'Europe. Ils montrent avec plus de précision les artères commerciales, les centres manufacturiers dont l'importance débordait les limites de l'Empire.

A retenir aussi le fait que les Vlaques balkaniques entretenaient des liens plus étroits et plus variés avec la Méditerranée que leurs frères nord-danubiens. De là le nombre plus important dans le dialecte aroumain que dans la langue roumaine des mots d'origine italienne et espagnole.

Enfin, pour quantité de mots du dialecte aroumain, on ne peut établir leur étymon en toute certitude. Il est fort probable que quelques-uns proviennent du fonds autochtone préromain et que quelques autres soient le fruit de l'influence exercée par les peuples en migration qui n'ont pas laissé des traces écrites. Vu les circonstances qui ont présidé à l'éclosion et au développement des peuples sud-est européens, situés à un carrefour des divers courants culturels et compte tenu de la disparition de certaines langues avec le temps, il est difficile de préciser avec certitude l'origine de tous les mots qui ont cours de nos jours encore.

Pour finir, voici quelques compléments à ajouter à l'élément latin : *ambidui* (*Thes. l. lat.* I, 1863—1866) ; *ambeduae quidam subtiles videntur stellae* (*In Schol. Arat.* p. 296, 8) ; *ardère* (*Thes. l. lat.* II, 482, 35—37) ; *berbecarius* (*les gloses de Reichenau* 168 F) ; *capraricia* « étale à chèvres » (*Capitulare de villis* 23, *Chronicon Forfense* I, p. 195, 13 et 2503) ; *deramare* = *succidere* (*Thes. l. lat.* V, 626) ; *desertare* = *deserere* *Apon.* 7, p. 136 : *hortus paradisi, qui desertatus fuerat per primum Adam* (sec. VI) ; *doa, doas* (*CIL.* V, 8768 ; 8776 ; *Thes. l. lat.* V, 2241) ; *nastula* « fibula quae restringit pallium circa colum », *Lex Alamannorum* 3, 4 (*Mon. Germ. Hist., Leges* III, 38, 25) ; *nepota* (*CIL.* III, 3173) ; *sambata* (*Corpus papyrorum Latinarum* éd. R. Cavenaille, Wiesbaden, 1958, p. 256, II<sup>e</sup> siècle, Egypte) ; *vaccarius* = *bubulcus* (*Cod. Tosc.* a. 722, 465, 19 ; *Ann. Cam.* a. 867, 21, 48, cf. « *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, XXXIV, 1964, p. 43).

H. Mihăescu

ELIZABETH CLOSE, *The Development of Modern Romanian. Linguistic Theory and Practice in Muntenia (1821—1838)*, Oxford, University Press, 1974, 316 p.

Ce qu'on appelle « la langue littéraire » est loin de représenter un concept de la linguistique de date récente. Mais, dès le début, ce concept fit naître de longues controverses et l'acceptation que lui donne la science roumaine moderne appartient seulement à la cinquième décennie de notre siècle. Se situant à la frontière de la linguistique et de la philologie, de l'histoire et de la critique littéraire, l'étude de la langue littéraire a emprunté les méthodes d'investigation de ces disciplines. Les recherches la concernant étaient rattachées soit à l'un,

soit à l'autre de ces domaines, parce que leur prémisses, la définition du concept n'était pas unitaire. Pour commencer, la sphère de cette notion était trop étroite, la langue littéraire désignant uniquement le parler réservé aux belles lettres. Par la suite, les spécialistes englobèrent dans leurs recherches également l'étude de la terminologie scientifique, celle des différents styles de la langue nationale, le langage administratif et celui de la publicité, s'attachant aussi à examiner la manière dont les personnes cultivées ont contribué et contribuent toujours à la création et à la diffusion des « normes » du langage usuel.

Un autre aspect de la question est celui en rapport avec la définition d'une période où l'on peut effectivement parler d'une langue littéraire. Plusieurs écoles se sont ébauchées en ce sens dans la linguistique roumaine, suivant le point de vue plaidé par leurs promoteurs. Ion Bianu et Ovid Densusianu ont été d'avis que les assises de la langue littéraire roumaine sont constituées par les textes de Coresi, qui ont établi des normes reprises ensuite dans l'ensemble du pays. Pour Al. Philippide et Garabet Ibrăileanu — celui-ci influencé par celui-là — la langue littéraire roumaine tire ses origines des textes transylvains, fonds qui devait s'enrichir ultérieurement par les contributions incessantes de toutes les provinces roumaines. Selon nous, le point de vue de Philippide a le mérite de tenir compte du facteur historique de l'évolution de la langue, alors que les autres théories portent surtout sur la diffusion territoriale des phénomènes linguistiques. La primauté chronologique des contributions transylvaines et valaques a eu pour pendant — toujours suivant Philippide — l'apport particulièrement précieux de la contribution moldave à la genèse de la langue littéraire. Enfin, partant des faits de langue enregistrés par *l'Atlas linguistique roumain* et invoquant à l'appui des arguments inédits, Emil Petrovici s'est prononcé lui aussi en faveur de la « koiné », qui se trouve à la base de la langue roumaine littéraire.

En proposant une définition complexe du concept de « langue littéraire », Iorgu Iordan devait contribuer grandement à l'étude multilatérale de l'origine et des caractères spécifiques de la langue littéraire. La langue littéraire est — suivant l'éminent savant — l'aspect le plus soigné de la langue parlée par la totalité du peuple, également employée par écrit dans tous les domaines d'activité et dans toute communication orale<sup>1</sup>.

De nombreuses contributions et monographies parues au cours du dernier quart de siècle ont fait faire des progrès notables à la recherche de ce domaine. Citons parmi les études les plus importantes celles de G. Ivănescu, G. Istrate, N. A. Ursu, D. Macrea, B. Cazacu. La synthèse de Al. Rosetti, Boris Cazacu et Liviu Onu, *Istoria limbii române literare* (I, Depuis les origines jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, Bucarest, 1959 I<sup>re</sup> édition, 1971 II<sup>e</sup> édition) retrace l'évolution des normes, le développement du vocabulaire, les moyens d'expression de la langue roumaine littéraire depuis sa genèse jusqu'à l'aube des temps modernes (la troisième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle). Cette dernière époque de sa formation a été approfondie par les spécialistes qui ont réuni leurs études dans les trois volumes intitulés *Contribuții la istoria limbii literare în secolul al XIX-lea* (București, I/1956, II/1958, III/1962), ainsi que par l'équipe qui, sous la direction de Tudor Vianu, a rédigé *Dicționarul limbii poetice a lui M. Eminescu* et par bon nombre d'autres chercheurs.

Une contribution remarquable dans ce domaine est l'ouvrage d'Elizabeth Close sur le *Développement du Roumain Moderne*, présenté en 1970 comme thèse de doctorat pour le titre de Ph. D.<sup>2</sup> L'auteur s'est attachée à l'examen d'un intervalle de temps relativement bref (1821—1838). Elle a étudié les courants d'idées sur la langue littéraire dans cet intervalle, ainsi que l'écho de ces idées dans l'œuvre de sept écrivains valaques. Sa motivation pour un tel choix est la suivante : « As Muntenian linguistic theory and practice in the early nineteenth century was destined to form the basis of modern literary Rumanian it is even more important for an understanding of the evolution of the language than either Moldavian or Transylvanian theory and writing » (p. 1). En ce qui concerne le laps de temps choisi, l'auteur

<sup>1</sup> I. Iordan, *Limba literară. Privire generală*, dans « Limba română », III, (1954), 6, p. 53. L'auteur mentionne la définition de A. V. Isačenko, acceptée par A. Auty, qui comporte les mêmes éléments : « 1) It is 'polyvalent', i.e. it can be utilized in all spheres of national life; 2) it is governed by norms; 3) its use is obligatory for all members of the particular national community, to the exclusion of dialectal variants; 4) it is stylistically differentiated »; *Some Thoughts on the History of Literary Languages*, dans « Cercetări de lingvistică », III (1958), suppl. *Mélanges linguistiques offerts à Emil Petrovici*, p. 46, ap. E. Close, *The Development...*, p. 31.

<sup>2</sup> Dans sa préface, l'auteur exprime sa gratitude pour le concours que lui ont donné les professeurs F. J. Barnett du Trinity College d'Oxford; Stephen Ullmann de l'Université d'Oxford, E. D. Tappe de London School of Slavonic and East European Studies; I. S. Lauris de Flinders University de South-Australia et Boris Cazacu de l'Université de Bucarest.

s'explique également « the limits chosen, 1821 and 1838, are to some extent arbitrary, and will not be strictly respected. The two decades concerned mark the beginning of the change in Muntenia from a Greek-based culture to one based primarily on Latin and Romance. The year 1821 has been chosen as the terminus a quo because that was the year when Greek hegemony in government and education came to an end in Wallachia and Moldavia... The year 1838 was chosen in order to include the last works written under the influence of the literary society to which the writers under discussion belonged, notably theoretical works by Eliade Rădulescu which brought the first phase of his career to a close » (p. 2).

L'examen de la conjoncture historique, politique et économique, et surtout l'examen des implications culturelles susceptibles d'expliquer le développement du processus génétique de la langue roumaine littéraire des années respectives a été réalisé par l'auteur parallèlement à l'analyse complexe des influences qui y ont joué un rôle. Dans le premier chapitre de son étude, consacré aux influences étrangères dans les domaines social et culturel dans l'intervalle 1780—1838, sont examinées à tour de rôle les influences turques et grecques (p. 13—15), italiennes (p. 15—20), russes (p. 20—23), françaises (p. 23—30) dans un ordre dicté par des raisons chronologiques. Il s'agit des langues avec lesquelles le roumain a eu des contacts ou qui, pour telle ou telle raison, lui ont fourni certaines terminologies. Le deuxième chapitre de cette thèse traite des concepts linguistiques et de la terminologie (p. 31—36), avec quelques précisions méthodologiques relatives à l'acception que l'auteur donne aux termes : « neologism, loanwords, borrowed words, semantic loan, loan-translation ». Ce chapitre pose les prémisses du troisième chapitre, où l'auteur s'occupe des néologismes dans la langue roumaine (1821—1838), en procédant à quelques remarques d'ordre général. Selon elle, les critères désignant un terme comme un « loan-word » sont tout d'abord formels ; de tels mots sont généralement reconnaissables d'après leur forme parce que « they had not been completely assimilated to the native stock... Some loans are glossed by a native Romanian near-synonym or explained in a footnote, and a few are written in the Roman alphabet : both procedures indicate that the word is a very recent addition to the writer's vocabulary » (p. 37). L'auteur tient aussi compte du fait que la langue roumaine du début du XIX<sup>e</sup> siècle a connu le phénomène des « emprunts renouvelés » ; elle relève les situations où « the words borrowed for the first time in the early nineteenth century, but used frequently in the period immediately following their introduction were not necessarily regarded as loanwords by writers of the 1820s and 1830s who had seen them many times in the works of their older contemporaries and immediate predecessors » (p. 38). Du reste, l'auteur ne vise pas à une comparaison des emprunts susmentionnés avec ceux de l'intervalle 1780—1821. En procédant à l'étude des termes « employés » par les auteurs sélectionnés, l'ouvrage ne se propose pas de préciser leur première attestation dans la langue roumaine. Et l'auteur explique sa réserve à ce sujet : « since there are as yet no adequate historical dictionaries of Romanian no attempt will be made to establish first attestations of neologisms : this must wait until all the texts of the eighteenth and early nineteenth centuries have been studied » (loc. cit.).

Le mérite d'E.C. est d'avoir considéré l'activité des sept écrivains analysés — Ion Eliade-Rădulescu (p. 47—132), Barbu Paris Mumuleanu (135—159), Iancu Văcărescu (p. 161—176), Constantin Aristia (p. 178—196), Grigore Alexandrescu (p. 198—206), Cezar Bolliac (p. 206—211) et Constantin Fața (p. 213—218)—comme exprimant « a common aim and (...) about achieving it in essentially the same way » (p. 235). Elle examine l'activité de chaque écrivain et sa part de contribution au développement de la langue roumaine littéraire dans des paragraphes sous-titrés : « Linguistic theory ; The language of... works — the sources and distribution of loan-words ; The treatment of loan-words, alternatives to loan-words. » Son étude est fondée sur la statistique : 15 tableaux montrent le pourcentage des mots empruntés par l'auteur respectif de telle ou telle langue, ainsi que le rapport de la somme des néologismes employés dans tel écrit et ceux de tel autre écrit, la totalité de ces emprunts considérée sous un angle chronologique et rapportée à la langue qui a fourni l'ouvrage traduit ou adapté. L'auteur a dépouillé 46 « sources primaires » des termes empruntés qui ont été confrontés ensuite avec les attestations notées par les dictionnaires usuels.

Ayant procédé nous-mêmes à la même opération par sondage, nous avons pu constater que par rapport aux premières attestations d'une série de termes signalées par le *Dictionnaire de la langue roumaine* (Bucarest, 1962 sq.), l'étude d'Elisabeth Close indique des attestations de beaucoup antérieures, pour les termes : *mașinărie* (« appareil, engrenage »), *măntălușă* (« petit manteau »), *medita* (« méditer »), *misterios* (« mystérieux »), *naiv* (« naïf »), *nativ* (« natif »), *naționalitate* (« nationalité »), *neglijă* (« négligé »), *nundine* (« foire hebdomadaire »), *olimpian* (« olympien »), *oral*, *ordinal*, *orientalism*, *oropsil* (« opprimé, persécuté, malheureux »), *parolist* (« homme à tenir sa parole »), etc. Une série d'autres termes d'origine étrangère ont circulé à l'époque sans être enregistrés par la suite dans les dictionnaires de la langue roumaine, tels : *masche* (« masques »), *mășeean* (« cheek-piece ») *mășea*, *mesinicesc* (« messianique »), *mimicit*



(« mimer »), *nubian* (« nubien »), *pantomimici* (« pantomimes »), *parble* (« parbleu »), *parodiator* (« auteur de parodies »). Enfin, une autre catégorie examinée est celle des calques sémantiques, qui sans s'être imposés dans la langue ne constituent pas moins des attestations historiques dignes d'être prises en considération : *monexil* « minted » ≠ allem. *gemünzt* ; *netlimpos* « untimely » ≠ it. *intempestivo* ; *revolt* « reluctant » ≠ allem. *unwillig*, et ainsi de suite.

Toutes les formes discutées par E.C. sont réunies dans un index final, mentionnant les sources dont elles sont tirées et relevant les mots qui ne figurent pas dans le DLR. L'ouvrage s'achève avec une bibliographie à peu près complète de la période et des écrivains étudiés. Le sérieux de l'étude, la prudence des généralisations, les perspectives ouvertes à la recherche sont autant de traits caractéristiques de ce très réussi résultat de l'école linguistique anglaise.

Zamfira Mihail

ИЛИЯ КОНЕВ, *Литературные взаимоотношения и литературный процесс*, София, 1974, 426.

Болгарский исследователь Илия Конев хорошо известен румынским славистам своими многочисленными исследованиями в области сравнительной литературы и, главным образом, его интересом, проявленным к культуре и литературе нашей страны в прошлом. Он обращает особое внимание на румыно-болгарские литературные отношения XIX века. Зная отлично румынский язык, ему удалось основательно изучить литературные источники в нашей стране и на основе предпринятых исследований, с научных позиций марксистской эстетики приступить к рассмотрению областей и теоретических вопросов, осветить различные стороны румыно-болгарских литературных отношений, в прошлом только изложенных, без показа их внутренней сложности и в связи с общественно-политическими явлениями, воздействующими на характер этих отношений.

Впрочем, литературные отношения болгарского народа с соседними странами являются постоянной величиной в его научных занятиях. Десять лет тому назад он издал труд, посвященный болгарско-сербским литературным отношениям XIX века. Постепенно Илия Конев расширил гамму своих интересов, охватывая весь балканский полуостров. Плодом его плодотворной деятельности являются два тома исследований<sup>1</sup>, посвященные литературным и культурным исследованиям в этой части света. Если в первом томе предметом его исследований являются только отношения между румынами, сербами и болгарами и лишь вскользь упоминается о вкладе Юрия Венелина в изучение фольклора с позиций сравнительной литературы, то второй, *Литературные взаимоотношения и литературный процесс*, включает литературные явления всех балканских стран XIX века — факт, придающий данной работе больший размах и возможности для широкого изложения теоретических вопросов. Этим объясняется и наш интерес к последней работе, которую мы и попытаемся представить в общих линиях, останавливаясь более подробно на некоторых вопросах, касающихся отношений с нашей страной.

В первой главе Илия Конев разрабатывает ряд общих и методологических вопросов исследования в области сравнительной литературы, останавливаясь конкретно не только на достижениях различных балканских стран, но преимущественно на рабочих приемах и ориентировочных концепциях в области понимания и интерпретации литературных явлений с позиций марксистской эстетики и теории сравнительной литературы. Особо подчеркивается тот факт, что: « Рассмотрение взаимоотношений является отдельным методологическим и системным звеном в изучении, с позиций сравнительной литературы, балканских литератур ». Исследования, проводимые до настоящего времени, определили все соединительные звенья между болгарской, югославской, греческой и румынской литературами во время национально-освободительной борьбы на Балканах и, частично, с албанской и турецкой литературами. В последнее время наблюдается повышенный интерес к вопросам румыно-болгарских и сербо-болгарских литературных отношений. Кроме того, развиваются исследования, касающиеся периодов

<sup>1</sup> *Ние сред другите и те сред нас*, София, 1972, 322 стр.; *Литературни Взаимоотношения и литературен процес*, София, 1974, 426 стр.

возрождения, романтизма и реализма в балканских литературах. По этому, не случайно в последние десятилетия в ряде стран были созданы институты балканистики.

Автор знакомит нас с литературными взаимоотношениями в контексте национально-освободительной борьбы, представляя таким образом характер литературного процесса. Ряд теоретических вопросов обсуждаются в разделе «Единая система многочисленных литературных взаимоотношений».

Рассматривая литературный процесс на Балканском полуострове в целом, Илия Конев приступает к рассмотрению трех основных вопросов, анализируемых им в сравнительном плане в литературах данных стран, а именно: возрождение, романтизм и реализм.

После теоретического обоснования взаимоотношений балканских литератур периода возрождения Илия Конев занимается конкретно болгарско-сербскими, болгарско-хорватскими, болгарско-румынскими отношениями, как и первыми контактами с албанской и турецкой литературами.

В отношении Румынии автор справедливо подчеркивает, что на ее территории впервые за рубежом создаются центры современной болгарской литературы, которые до 1877 г. станут известными своим размахом. Деятельность болгарских книжников в Румынии в первой половине XIX века связана с выражением национальных идей возрождения, отражающихся в литературном процессе. В связи с взаимоотношениями во время возрождения автор широко описывает книжную деятельность Софрония Врачанского и П. Берона, а также их отношения с представителями румынской культуры, подчеркивая их вклад в процесс возрождения поращенной Болгарии. Работы Софрония Врачанского *Недельник* и *Политический театр*, *Азбука* П. Берона представлены в контексте румынской среды и переплетений с греческой культурой, выявляя общие элементы и части, отличающие и индивидуализирующие их.

В контексте процесса просвещения болгарского народа Илия Конев широко представляет очень интересное явление — создание личности писателя-возрожденца в контексте литературных взаимоотношений середины XIX века, конкретно занимаясь эволюцией поэтического мира и эстетических концепций Петко Р. Славейкова.

В рассмотрении двух других основных тем — романтизм и реализм — подчеркивается в первую очередь роль и влияние русской литературы на образование и развитие этих течений в балканских литературах, но дифференцировано. Представлен тот факт, что румынская и греческая литература находились под более сильным влиянием французского и немецкого романтизма, в то время как болгарская литература — русского. А как особенность литературного процесса в этой зоне Европы отмечается взаимное проникновение романтических и реалистических элементов — результат специфических общественных и политических условий XIX века. Поэтому автор уделяет особое внимание исследованию генезиса и специфичности этих течений в балканской литературе.

Для установления координат реализма творчества Хр. Ботева или Л. Каравелова болгарский исследователь последовательно рассматривает их деятельность в России, Румынии или Сербии (последнего). Их концепции связаны с духом эпохи, с культурной атмосферой и идеологическими взглядами в соответствующих странах. Одновременно с этим он останавливается на отклике, который нашли труды этих авторов, и на личности болгарских писателей в балканских странах, Сербии и Хорватии, с распространением их влияния на процесс творчества.

В последней части тома представлен ряд типологических параллелизмов, некоторые неизвестные по способу их рассмотрения, как Бранко Радичевич и Добри Чинтулов, или поэзия любви в развитии балканской литературы; но особо интересным нам кажется исследование, разработанное на основе принципов сравнительной литературы, относительно творчества и эстетических концепций Михая Эминеску и Христо Ботева. Они, как утверждает Илия Конев, «в идейной области, как и в их творчестве, достигают наиболее высоких вершин, определяют основные тенденции в развитии поэтического мышления, которые определенными своими компонентами сближают, а другими отличаются». Рассматривая параллельно элементы и условия, способствующие формированию с идеологической и эстетической точки зрения двух великих поэтов, автор открывает существенную составную часть, общую для обоих: «Во-первых, ... первоначальная ориентировка Ботева и Эминеску к некоторым вопросам, связанным с призванием человека и направлениями развития общества, приобретает все более определенный характер и близкие размеры, которые имеют в настоящий момент особое значение. Оба по внутренней убежденности поднимаются против лжи и лицемерия обще-

ства, против пустых фраз и ложного патриотизма, против демагогического господства, против всех форм национального угнетения. В ряде принадлежащим им поэтических и публицистических произведений мы открываем схожие идеи и выводы, протесты сознания поэтов и граждан против рабства и неравноправия ».

Настоящее исследование следует приветствовать, так как оно представляет в широких сравнительных рамках, с позиций марксистской эстетики творчество и личность Михая Эминеску и Христо Ботева. А весь том *Литературные взаимоотношения и литературный процесс* за подписью Илия Конева является достойным исследованием, имеющим особое значение для исследователей сравнительной литературы, занимающихся литературными связями в мире Балкан, как с теоретической, так и методологической точки зрения, оно интересно также своим богатым материалом и полученными выводами.

*Др. Лаура Баз-Фотиаде*

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Ré digées par MIHAI BERZA (M.B.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); H. MIHĂESCU (H.M.); MUSTAFA ALI MEHMED (M.A.M.); J. IRMSCHER-BERLIN DDR (IRM.); ȘTEFAN ANDREESCU (Ș. A.); CÔRNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C. P.- D.); EUGENIA IOAN et DAN IONESCU (E.I. et D.I.); MATILDA CARAGIU-MARIOȚEANU (M.C.-M.)

Avec la méthode rigoureuse et la pénétration qu'on lui connaît, Adrian Fochi nous donne, dans un excellent livre, la réponse au problème des relations entre l'œuvre du grand poète transylvain G. Coșbuc (1866–1918) et la création populaire (*G. Coșbuc și Creația populară*, București, Ed. Minerva, coll. « Universitas », 1971. 363 p.). Si le problème en soi n'était pas nouveau, car les folkloristes et les historiens littéraires n'avaient pas manqué de l'attaquer, il n'avait été abordé que de manière incidente ou traité dans des aspects particuliers, mais jamais dans l'ensemble des questions qu'il soulève.

Dès avant la fin du siècle passé, Gherea nommait déjà Coșbuc « le poète de la paysannerie », épithète reprise par un autre poète transylvain de nos jours, Mihai Beniuc, sous la forme élargie de « poète du peuple ». Dans une littérature qui a rarement rompu avec le génie poétique populaire, il fut sans doute l'un des interprètes les plus authentiques de la pensée et de la vision du monde paysannes. Coșbuc était à la fois — et c'est ce qui augmente l'intérêt de son cas — l'un des poètes les plus cultivés de la littérature roumaine. Possesseur d'une solide formation classique, excellent connaisseur de la littérature allemande, il fut aussi le traducteur de la *Divine Comédie*, dont il laissa inachevé un immense commentaire, rédigé en italien.

Adrian Fochi examine d'abord les « données biographiques susceptibles d'expliquer l'intérêt de G. Coșbuc pour le folklore » (pp. 7–50), c'est-à-dire surtout les circonstances de son enfance et de sa formation à Năsăud et à Cluj, ainsi que celles de son séjour à Sibiu — tellement fécond pour lui, quoique relativement bref —, avant de passer en 1889 les Carpates afin de s'installer pour le reste de sa vie à Bucarest. Bien qu'encore très jeune, Coșbuc arrivait dans la capitale de l'ancienne Roumanie non seulement en possession de tous ses moyens artistiques, mais aussi d'une idéologie très contourée du rôle social du poète et des voies à suivre pour remplir ce rôle. « Il nous apparaît donc — conclut à juste raison Adrian Fochi — comme un produit typique de la culture roumaine de la Transylvanie de l'époque, culture militante par définition, engagée dans la voie du réalisme populaire et de l'idéal national » (p. 322 et — rés. f. — p. 348).

Coșbuc ne fut pas seulement un poète imprégné de folklore, il eut aussi un très vif intérêt théorique pour la création populaire. S'il ne recueillit ni ne publia jamais des productions folkloriques, il fut en échange l'auteur de très nombreux articles de folklore, qui font de lui un spécialiste en la matière. Cette activité de folkloriste se place — ce qui ne manque pas d'intérêt pour l'appréciation générale des rapports de Coșbuc avec la création populaire — après son établissement à Bucarest, entre les années 1894 et 1910, l'année de pointe étant l'année 1903, lorsqu'il ne publia pas moins de 12 articles dans les périodiques de l'époque.

A l'aide des études de folklore publiées par le poète, mais aussi en recourant à ses manuscrits et surtout à ses notes de lecture, Adrian Fochi analyse dans un chapitre spécial (pp. 51–86) la contribution de Coșbuc en tant que folkloriste. Bien que ses écrits se trouvaient souvent viciés par des théories alors à la mode — il s'agit surtout des on adhésion à la théorie mythologique dont le point de départ se trouvait chez les frères Grimm —, il ne reste pas moins qu'outre les nombreuses observations personnelles qu'il a apportées dans l'étude des différents genres folkloriques, Coșbuc a, parmi les folkloristes de son pays, la prio-

rité dans deux domaines importants : il fut le premier à tendre vers une vue d'ensemble du folklore roumain et le premier à se préoccuper de la structure artistique des genres folkloriques.

L'objet principal de la recherche d'Adrian Fochi restent toutefois les rapports entre l'œuvre poétique de Coşbuc et le folklore et à ceux-ci est dédiée la majeure partie de son livre. Les deux attitudes du poète à l'égard de la création populaire, qui correspondent, dans leurs grandes lignes, à deux étapes de son activité créatrice, bénéficient chacune d'un examen qu'on peut considérer exhaustif.

Élevé dans l'atmosphère folklorique de son village natal, à laquelle il fut très particulièrement sensible (il déclarera d'ailleurs plus tard que s'il ne quittait pas le village pour devenir un intellectuel, il serait sans doute devenu un barde populaire), Coşbuc a commencé comme versificateur de sujets populaires. Tout en affirmant toujours mieux sa propre personnalité artistique, il continuera néanmoins à emprunter au folklore de nombreux sujets et, plus rarement, aussi le mètre, le rythme, parfois jusqu'à l'absence même de strophes des vers populaires. Toutes ces pièces sont analysées (pp. 87—262) par genres — contes bleus (Coşbuc a même rêvé dans sa jeunesse d'une espèce d'épopée nationale inspirée des contes populaires), légendes, historiettes, ballades et chansons — et, à l'intérieur du genre, par ordre chronologique, avec identifications de sources et investigation très poussée du traitement subi de la part du poète par la source populaire. Ajoutons qu'à côté des sources roumaines, Coşbuc a fait aussi appel à des sources folkloriques étrangères et que — ce qui constitue l'une des plus importantes conclusions de ce long chapitre — du point de vue de la valeur littéraire, ces œuvres poétiques d'inspiration folklorique directe se situent « au-dessous du niveau de ses grandes réussites artistiques » (p. 262).

Bien que Coşbuc eût continué jusqu'assez tard à emprunter des sujets au folklore, l'époque où il recourut le plus souvent à ce procédé fut celle de ses débuts, jusqu'à son installation, en 1889, à Bucarest. Ensuite, il préférera surtout une mise en valeur des ressources esthétiques du folklore par ce qu'Adrian Fochi appelle dans son chapitre final (pp. 263—318), « l'assimilation de la mentalité folklorique », aspect qualitativement supérieur dans l'œuvre de Coşbuc, analysé par l'auteur avec la même maîtrise. Nous lui devons ce qui, en termes de recherche scientifique, est nommé « la monographie ethnopsychologique du village roumain » et qui, en fait, est la vision poétique de la collectivité rurale dans ses moments de plus haute tension psychique et ses attitudes fondamentales. La source principale se trouve dans l'âme paysanne que le poète a su conserver, mais le succès est dû à son effort soutenu de décanter ce riche fonds de souvenirs, d'en extraire la matière la plus précieuse, de l'universaliser dans ses significations et de lui donner une forme personnelle, très raffinée et populaire à la fois. Les purs chefs-d'œuvre de cet art restent sans doute « Nunta Zamferei », évocation des noces paysannes, et « Moartea lui Fulger », poème de la mort et des funérailles dans le même milieu, c'est-à-dire l'évocation des deux moments essentiels de la destinée individuelle, qui sont en même temps les moments où s'exprime le plus intensément la solidarité du groupement humain du village.

Les problèmes que soulève Adrian Fochi dans son livre et les analyses auxquelles il procède aident à mieux comprendre l'une des composantes majeures de l'œuvre de Coşbuc, sa puissante veine folklorique. Ils peuvent aider aussi à voir plus clair, par ce remarquable exemple, dans l'importante question des rapports possibles entre art majeur et création populaire.

M.B.

A l'aide d'une documentation très riche, puisée dans les archives, plusieurs contributions récentes sur l'histoire du livre fournissent un matériel de premier ordre pour l'étude systématique du rapport *livre et société* dans le Sud-Est européen.

Pour les débuts de l'imprimerie serbe moderne, la belle synthèse du dr. Nikola Gavrilović sur l'histoire de l'imprimerie cyrillique dans l'empire des Habsbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle (*Историја кирилских штампарија у хабзбуршкој монархији у XVIII веку*, Нови Сад 1974) marque une date ; l'auteur retrace les démarches continues des évêques serbes auprès la cour impériale pour la fondation d'une imprimerie dans la région habitée par le peuple serbe, mais qui n'ont aboutit à aucun résultat à cause des désaccords entre la Députation aulique illyrienne et la Chancellerie aulique hongroise, et surtout des objectifs poursuivis par les cercles officiels qui voulaient forcer 'les schismatiques' d'adopter le catholicisme, en mettant les presses sous le contrôle des jésuites. C'est seulement au moment où la Cour impériale s'est proposée de détacher les masses orthodoxes de l'influence russe que les projets ont été pris au sérieux. Après plusieurs pourparlers avec des imprimeurs renommés (l'épisode de Timișoara est, d'ailleurs, évoqué par N. Gavrilović dans l'article publié dans ce fascicule même), le privilège a été accordé à Kurzböck qui s'est mis à l'œuvre au début de l'année 1770. L'activité de cet

éditeur est présentée dans un chapitre dense, dans lequel l'auteur parle des difficultés qui ont surgi et qui ont entravé la diffusion des livres ; son successeur, Stefan Novaković, a continué de faire paraître des livres pour l'enseignement et la lecture pendant quatre années, mais harcelé par les dettes il a vendu l'imprimerie à la Chancellerie aulique hongroise qui l'a transmise à l'Université de Pest. L'analyse de la production et de la diffusion des livres offre des données essentielles pour l'étude de l'évolution de la culture écrite serbe, mise par l'auteur en comparaison avec la production des livres en roumain (à Blaj et à Sibiu) et des livres pour les Ruthènes.

C'est surtout ce dernier aspect que se propose de mettre en lumière l'article de Philip J. Adler paru dans la nouvelle revue dédiée au Sud-Est européen par l'Université de Pittsburgh : « Southeastern Europe » (rédacteur en chef : Charles Schlacks Jr.) : *Notes on the Beginnings of Modern Serbian Literature: The Kurzbeck Press in Vienna and Its Successors, 1770—1800*, vol. I, part 1, 1974, p. 34—45. La conclusion qui se détache de cet exposé (dans lequel une place est accordée à l'imprimerie de Rimnic, qui a fait paraître surtout des livres en roumain, étant fondée par des Roumains) est pleinement justifiée : « the products of the Kurzbeck press and its immediate successors clearly delineate the beginnings of modern Serbian literature ».

Pour l'histoire du livre grec, la monographie de Georg Veloudis, *Das griechische Druck- und Verlagshaus 'Glikis' in Venedig, 1670—1854*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1974, apporte des éléments éclairants ; l'auteur a vraiment épuisé son sujet. Son livre évoque le destin du livre grec à Venise et l'activité commerciale de la famille Glikis, pour analyser ensuite la production et la diffusion — le livre en tant que produit, marchandise, œuvre culturelle. Y sont impliqués les questions concernant le copyright et la censure, l'illustration et le tirage, les souscriptions et les prix, les débouchés. Le dernier chapitre contient des données statistiques pertinentes (la production de Glikis, par périodes et catégories de livres, comparée à la production globale des livres grecs) et une récapitulation des données concernant le public : si l'éditeur a fourni une quantité impressionnante de livres, qui se sont renouvelés au cours d'à peu près deux siècles — à côté des livres rituels s'imposant de plus en plus les manuels scolaires et les manuels de savoir-vivre — le caractère conservateur de cette production s'impose quand même à l'historien ; la formation des bibliothèques publiques et privées, et la demande de livres pour les écoles ont orienté les lecteurs vers de nouveaux centres, à un moment où la maison éditrice était en déclin. Une liste des titres parus chez Glikis, une autre qui enregistre les éditions inconnues et vingt-quatre documents se trouvent à la fin de cette synthèse qui constitue une contribution fondamentale à la connaissance de l'évolution de la culture écrite néo-grecque.

Une liste très riche des livres en roumain et en slavon imprimés en Roumanie au XVI<sup>e</sup> siècle se trouve à la fin, tout en soutenant les arguments de l'article de Dennis Deletant, *A Survey of Romanian Presses and Printing in the Sixteenth Century*, « The Slavonic and East European Review », LIII, 1975, 131, p. 161—174. Appuyé sur une riche bibliographie, l'article reprend le problème de l'influence de la Réforme sur la culture écrite roumaine, pour aboutir à la conclusion que, pendant que la cour princière et l'Eglise valaque encouragent la production des livres en slavon, les milieux citadins de Transylvanie soutiennent l'impression des livres en roumain. Cet article soulève, en même temps, le problème de l'évolution organique de la culture roumaine qui a bénéficié de l'existence des centres typographiques implantés dans la société roumaine, en comparaison des autres sociétés de cette zone qui ont développé leurs cultures grâce à l'activité de la diaspora. La multiplication des catégories de livres et l'adoption de la langue parlée en tant que langue de culture a favorisé aussi bien les contacts avec les mouvements intellectuels européens, que l'interpénétration des niveaux culturels. L'écllosion de l'humanisme roumain au XVII<sup>e</sup> siècle en est un témoignage évident.

Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a provoqué une révision des rapports entre les niveaux culturels, l'historien a aujourd'hui à sa disposition un beau recueil d'études publié par les soins du dr. Heinz Ischreyt : *Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozioökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts*, Böhlau Verlag, 1973. Des spécialistes autrichiens, roumains, polonais, tchèques, allemands et yougoslaves ont abordé le problème de la paysannerie dans cet espace. D'un intérêt particulier sont les études qui traitent de l'image du paysan dans la littérature de cette époque et de la campagne des publicistes ayant comme but la diffusion des Lumières parmi les masses. Reinhard Wittmann, *Der lesende Landmann. Zur Rezeption aufklärerischer Bemühungen durch die bäuerliche Bevölkerung im 18. Jahrhundert*, tente une synthèse suggestive des directions, souvent opposées, qui se laissent saisir dans la mentalité des 'philosophes' et des paysans ; les Lumières ne se sont pas répandues victorieusement, nous assure l'auteur de cette étude passionnante.

A. D.

Paru aux Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, le premier fascicule du bulletin du Comité National Roumain de Littérature Comparée, *Synthesis*, contient les actes du Colloque International de Littérature Comparée tenu à Bucarest, les 13-15 septembre 1974. Ce colloque qui a réuni des spécialistes roumains et étrangers — des Etats Unis, de l'URSS, de Bulgarie, d'Autriche, de la R. F. d'Allemagne, de la Hongrie et de l'Inde, auxquels se sont ralliés, avec des contributions écrites, des comparatistes de la Hollande et d'Angleterre — a abordé deux thèmes : *La littérature comparée et les recherches interdisciplinaires* et *Lumières et Romantisme : continuité ou discontinuité?* Des questions générales et particulières, concernant directement les cultures sud-est européennes, ont été analysées, et se trouvent maintenant soumises à l'attention des lecteurs dans ce fascicule de 222 pages.

A.D.

OCTAVIAN BUHOCIU, *Die rumänische Volkskultur und ihre Mythologie. Totenklage, Burschenbünde und Weihnachtslieder, Hirtenphänomen und Heldenlieder*. Harrassowitz, Wiesbaden, 1974, 358 pp. (Schriften zur Geistesgeschichte des östlichen Europas, Bd. 8).

L'auteur se penche sur quelques aspects fondamentaux du folklore roumain, en rapport avec les coutumes funéraires, les fêtes de Noël, la vie pastorale et les héros populaires. Il donne la description de ces coutumes, en les commentant, fondant son étude sur un matériel authentique qu'il reproduit en original et l'accompagne d'excellentes traductions allemandes, artistiques. Son souci constant est de remonter dans le temps aussi loin que possible à la suite de ces phénomènes, afin d'en dépister les racines profondes, de préciser leurs liens avec les autres peuples du voisinage et de dégager quelques idées et suggestions susceptibles de permettre une meilleure connaissance du peuple roumain.

Pour ma part, j'estime que la partie la plus importante de l'ouvrage est justement celle qui rend accessible au public occidental un grand nombre de textes folkloriques roumains, avec des traductions qui serviront aux futures interprétations de l'histoire comparée. Seule une large vue d'ensemble sur la culture de tous les peuples, complétée par des études minutieuses et multilatérales, est à même d'assurer la juste interprétation des phénomènes locaux. Du reste, sans le formuler explicitement, le présent ouvrage suggère le même point de vue de la part de l'auteur ; les coutumes funéraires et de Noël, ainsi que celles de la vie pastorales et les contes héroïques du peuple sont étudiées dans le temps et dans l'espace au moyen de vastes lectures, dans le but de dégager de la grande masse des phénomènes les traits spécifiques du peuple roumain. Des cartes et des dessins indiquent la diffusion et les mouvements de ces coutumes, couvrant une superficie considérable.

H.M.

*ALBANISCHE MÄRCHEN* herausgegeben und übersetzt von Martin Camaj und Uta Schier-Oberdorffer. Eugen Diederichs Verlag, Düsseldorf-Köln, 1974, 276 pp.

Le recueil réunit la version allemande de 68 contes et récits de toutes les régions composant le domaine de la langue albanaise, comme suit : Albanie du Nord — 18 morceaux, Albanie du Sud — 16, Kosova — 16, Italie du Sud — 29 et Grèce — 3. Si l'Italie du Sud y est si bien représentée, c'est le fait d'une préférence marquée du professeur Martin Camaj de l'Université munichoise, qui ayant voyagé à maintes reprises dans cette contrée a été à même d'en recueillir les riches et variés motifs folkloriques.

Généralement, le choix des auteurs a été fait dans l'intention de fournir un matériel authentique, représentatif, qui dégage les traits essentiels de l'âme albanaise, telle qu'elle se reflète dans la création populaire. L'impression laissée par cette lecture est excellente : c'est une occasion de saisir les caractères fondamentaux d'un peuple d'une culture antique, s'exprimant dans : la solidarité au sein de la famille et de la nation, l'hospitalité, le respect de la parole donnée, la lutte contre toute oppression, venue de l'intérieur du pays ou de l'étranger, l'optimisme, une fine ironie s'exerçant autant sur autrui que sur soi-même, la sobriété unie à la modestie, l'indifférence religieuse, l'appétence en ce qui concerne l'instruction doublée de l'amour des voyages, la nostalgie, le lyrisme, l'amour et le dévouement vis-à-vis des siens, etc.

A côté des thèmes communs à d'autres peuples sud-est européens, on y retrouve un fonds original, ancestral, qui persiste et rend compte des difficultés de la vie pastorale et agricole

menée sur une terre peu prodigue de ses bontés, avec le confrontation incessant et acharné de l'homme et de la nature ; car si la montagne protège et développe l'indépendance de l'homme, elle ne lui assure pas toujours une existence prospère, ni même confortable. D'où l'impératif de la transhumance par le passé et celui de l'essaimage vers la ville à l'époque moderne. C'est là qu'il faut aussi chercher l'une des raisons de la diaspora albanaise, commencée au XV<sup>e</sup> siècle et allant en s'augmentant jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

La traduction allemande de ces morceaux est correcte, voire artistique, d'une lecture facile et agréable. La postface, ainsi que la bibliographie et les notes de la fin du volume offrent au lecteur l'exposé succinct de tous les éléments nécessaires pour la localisation et l'intelligibilité du matériel folklorique présenté, avec les moyens techniques les plus appropriés.

Ce recueil fait partie de la série intitulée *Märchen der Wellliteratur*, dans laquelle ont déjà paru des matériaux similaires appartenant à d'autres littératures sud-est européennes.

H.M.

G. B. PELLEGRINI-A. ZAMBONI, *Commenti a nomi friulanti di piante raccolti nell'ASLEF*. • Studi linguistici Friulani •, IV, 1974, 48 pp.

Le professeur G. B. Pellegrini de l'Université de Padoue prépare avec ses collaborateurs depuis plusieurs années déjà un *Atlante Storico Linguistico Etnografico Friulano (ASLEF)*, dont le premier tome a paru à Udine en 1972. Partant des matériaux réunis dans ce premier tome, on commente les noms friuliens des plantes, domaine d'une richesse et d'une variété toutes particulières. Ces commentaires seront complétés par la suite, de manière à constituer deux monographies onomasiologiques indépendantes, l'une consacrée aux plantes de la montagne et des marais, rédigée par G. B. Pellegrini, l'autre, due à A. Zamboni, dédiée aux plantes de la plaine.

Le principal effort de la présente brochure porte sur le dépistage, la description et surtout la précision de l'origine de ces noms, tâche rien moins que facile quand il s'agit de botanique, où les étymologies populaires sont fréquentes. Parlé dans une région de transition entre le climat continental et le climat méditerranéen, entre la montagne et la plaine, dans un point de confluence des influences venues de l'Ouest, du centre et du Sud-Est de l'Europe, le dialecte frioulien offre une richesse onomasiologique vraiment impressionnante, mais qui ne présente que de rares points communs avec les parlers roumains nord-danubiens. A cet égard, les auteurs se sont servis de la monographie de Z. Panțu, *Plantete cunoscute de poporul român*, Bucarest, 1906. Les matériaux étudiés en Italie vont contribuer à une meilleure connaissance du domaine linguistique sud-est européen.

H.M.

ALBERTO ZAMBONI, *Veneto*. Pacini Editore, Pisa, 1974, 98 pp. (Profilo dei dialetti italiani a cura di Manlio Cortelazzo, 5)

Parlé entre le fleuve Pô, le lac de Garde et le cours inférieur du Tagliamento, avec des prolongements jusque sur les versants des Alpes et la frontière autrichienne, le dialecte vénitien a très bien résisté à la concurrence avec l'italien littéraire, étant compris par environ quatre millions d'hommes. Bien que séparé du dialecte roman parlé dans le Sud-Ouest de l'Istrie et des reliques de l'ancienne langue dalmate par le frioulien, il garde néanmoins une importance tout aussi grande que celui-ci pour la délimitation des aires de transition de la romanité occidentale à la romanité sud-est européenne.

Si les similitudes avec le roumain ne sont pas nombreuses, il y a parfois des parallélismes frappants, dignes d'une étude systématique. Ce dialecte vénitien comporte des variantes régionales, faisant l'objet d'une description soignée, fondée sur des textes ou des enquêtes minutieuses et illustrée au moyen des cartes ou des esquisses. Retenons les formes *dago* (roum. *dau*) « je donne », *stago* (roum. *stau*) « je suis assis » (p. 25) ; *mei, toi, soi* (roum. *mei, tât, sât*) « les miens, les tiens, les siens » (p. 49) ; ainsi que la fréquence du préfixe *des-* (p. 31, 73) et les mots *korte* (roum. *curte*) « cour », *ontu* (roum. *unt*) « beurre », *ponga* (roum. *pungă*) « bourse, sac ». Ces derniers exemples montrent que le *z* du latin a persisté en roumain, alors qu'il s'est transformé en *o* dans le dialecte vénitien.



Disons, pour conclure, qu'il s'agit d'une synthèse succincte de caractère orientatif. Elle se fonde sur des méthodes de recherche appropriées, bénéficiant d'un exposé très clair, illustré par des matériaux choisis avec discernement et s'accompagnant d'un disque, destiné aux auditions scientifiques ou didactiques.

H.M.

FLORICA DIMITRESCU, *I.—A.Candrea lingvist și filolog* (I.—A. Candrea linguiste et philologue). Bucaresti, Editura Științifică, 1974, 199 pp.

I.—A. Candrea (1872—1950), ancien professeur à l'Université de Bucarest, fut sans aucun doute l'un des plus actifs et des plus compétents spécialistes de son époque. Elève de B. P. Hasdeu, de Gaston Paris et de Jules Gilliéron, proche collaborateur d'Ovide Densusianu, contemporain d'Alexandre Philippide et de Sextil Pușcariu, I.—A. Candrea, partant de la philologie, s'est fait initier dans les méthodes de la linguistique, a effectué des enquêtes dialectales, a saisi la véritable portée de l'ethnographie et du folklore, a approfondi l'étude de l'élément latin dans la langue roumaine, a essayé de dégager les parallélismes roumano-albanais, devenant le meilleur connaisseur du lexique roumain. Son œuvre capitale, *Dicționarul limbii române din trecut și de azi* (Le dictionnaire de la langue roumaine du passé et de nos jours), Bucarest, 1939, est un monument d'érudition, de clarté et de bon sens.

Dans la présente brochure, on trouvera tout d'abord une brève préface, signée par Florica Dimitrescu, suivie d'une bibliographie sélective des principaux ouvrages du savant — bibliographie rédigée par Radu Michăescu. Ensuite, une étude introductive de Florica Dimitrescu présente, intégralement ou en partie, les études choisies parmi les plus représentatives de celles fournies par I.—A. Candrea. Elles ont pour thème la linguistique générale, les rapports du roumain avec les autres langues romanes ou avec certaines langues sud-est européennes, la dialectologie, l'histoire de la langue roumaine ancienne et, en tout premier lieu, le lexique d'origine latine. Notons comme omission regrettable le fait que la bibliographie susmentionnée n'indique les pages respectives que lorsqu'il s'agit d'articles de revues, en négligeant de le faire aussi pour les ouvrages indépendants.

H.M.

ÖMER LUFTI BARKAN, *The Price Revolution of the Sixteenth Century: A Turning Point in the Economic History of the Near East*, *International Journal of Middle East Studies*, Cambridge University Press, vol. 6, n° 1, January 1975, p. 3—28.

Sous le titre susmentionné, l'auteur analyse au fond l'une des étapes les plus significatives de l'histoire ottomane. Il s'agit de la période couvrant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> et la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'il considère par rapport à ce qui se passait alors dans le monde occidental, en approfondissant les causes et les conséquences de la crise subie par la société ottomane dans son ensemble.

Pour commencer, l'auteur formule quelques appréciations sur une série d'études consacrées aux grands soulèvements connus sous le nom des *Révoltes des Djetali* (1595—1610) — études signées par Hüseyin Hüsameddin, A. S. Tveritinova, Mustafa Akdağ. Ensuite, le professeur Ö. L. Barkan s'occupe (§.1) de la structure et de la doctrine économique ottomane, soulignant — surtout en ce qui concerne les premiers siècles de l'Empire — leurs traits en quelque sorte originaux. Or, compte tenu de son système économique, l'Empire aurait dû se montrer apte pour créer des conditions favorables à l'épanouissement économique d'un espace qui, avant la conquête ottomane, se trouvait à son déclin, sa pauvreté constituant même l'un des traits qui le caractérisaient. Ce système économique aurait dû également éviter à l'Empire les crises économiques ou sociales.

Si, considéré dans son ensemble, tel était le contexte, les raisons du déclin de ce système économique devraient être cherchées ailleurs qu'à l'intérieur de la société ottomane. Elles résident pour une bonne part dans la naissance et la consolidation de l'« économie atlantique », avec ses longues conséquences pour l'économie mondiale et dont l'une fut la perturbation portée au « développement naturel » du système ottoman. En ce sens, l'auteur formule quelques considérations sur les perspectives ouvertes par les découvertes géographiques, ainsi que sur les suites de « la révolution des prix ». C'est ce qui a facilité le décalage de plus en plus

grand intervenu entre les deux types d'économie, occidentale et ottomane. D'autre part, la transformation de l'Empire dans une zone d'expansion de l'économie européenne, en pleine ascension capitaliste, donna lieu à des difficultés croissantes, au milieu desquelles la société ottomane devait faire de grands efforts pour conserver son autonomie économique face au siège de l'Occident toujours mieux organisé. Notamment « le commerce levantin », devenu un « commerce colonial », allait faire, peu à peu, de l'Empire ottoman un client de l'industrie européenne, de laquelle il attendait ses matières premières (p. 8).

Le deuxième paragraphe de cette étude explique, partant des sources documentaires et des études spécialisées, la croissance des prix ottomans parallèlement à ceux d'Europe, au XVI<sup>e</sup> siècle — et non plus tard, comme certains ouvrages récents l'indiquent. L'auteur a dressé à cet effet des tableaux spéciaux montrant les rebondissements des prix dans l'Empire ottoman en écho à l'inflation internationale des périodes respectives. Cet état des choses obligea la Porte de recourir souvent à une politique de dévalorisation et de réformes monétaires, en rapport avec le déchaînement des crises financières.

Les conditions économiques de l'Empire ottoman, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, analysées par l'auteur l'incitent à contester la thèse suivant laquelle l'expansion territoriale aurait créé une conjoncture favorable à la prospérité économique de la société ottomane. Ses arguments sont que certaines provinces (la Hongrie, quelques territoires d'Orient, etc.) représentaient plutôt un boulet traîné à leur suite par les finances ottomanes, par rapport à d'autres provinces qui, elles, refluèrent véritablement le « budget » de la Porte.

Un troisième paragraphe traite de la désorganisation des finances de l'Etat et de ses répercussions sociales et politiques. L'auteur note qu'à ce moment-là en Europe, grâce à un apport considérable de métal noble — ramené d'abord de l'Afrique et ensuite d'Amérique — on assiste à la centralisation du pouvoir politique, en même temps qu'à la modernisation de l'armement offensif. De ce fait, l'Empire ottoman, dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, ne pouvait plus concourir avec les Etats européens qui s'enrichissaient de jour en jour, évoluant sans cesse sur les plans socio-économique et politico-militaire. Les réformes entreprises dans l'Empire ottoman en vue de la limitation des troupes féodales ayant à leur base des possessions foncières eurent des retentissements en tout premier lieu sur le système timariote et les autres catégories de troupes provinciales. D'autre part, le développement de l'armée mercenaire se traduisait par l'entretien d'un corps géant de l'exploitation des masses directement productrices, tout en augmentant sensiblement les dépenses militaires. Cette sorte de contraintes s'ajoutant à d'autres circonstances analogues, des modifications progressives interviendront dans le système financier ottoman. Des taxes nouvelles sont instituées, qui revêtent rapidement un caractère permanent (par exemple *l'avariz-i divaniyye*, etc.). En même temps, les mentalités se modifient sous la pression d'une nouvelle couche sociale, celle des *nouveaux-riches* visant à la sauvegarde de leurs propres intérêts. En outre, la consolidation de certaines entreprises agricoles sous la forme des *çiftliks* devait constituer un autre facteur de décomposition de la structure agraire de l'Empire ottoman à ses débuts.

Enfin, un dernier paragraphe de l'étude présentée en ces lignes s'occupe des circonstances qui conduisirent la société ottomane vers une grave crise sociale et politique. L'auteur étudie tout particulièrement les effets d'une longue inflation sur les villes et villages de l'Empire. Celle-ci engendrait le mouvement incessant de la population, dû aussi à la perte de leurs terres par un bon nombre de paysans, ce qui devait créer des groupes sociaux sans aucune occupation, et ainsi de suite.

Les mécontentements de toutes sortes s'accumulant, ils aboutirent en fin de compte au grand soulèvement des Djelali. Ceux-ci se tournèrent vers différents chefs pour donner libre cours à leurs protestations. Entre autres chefs, l'auteur mentionne le nom de Kara-Yazidji, pour l'ampleur du soulèvement qu'il dirigea en Anatolie.

Bien que partant de certains caractères spécifiques de l'économie et des finances ottomanes, Ö. L. Barkan n'en aborde pas moins un complexe de problèmes majeurs de l'histoire ottomane à cette époque. Il est hors de doute que la société ottomane a été prise dans le tourbillon des modifications économiques et sociales incessantes qui emportait alors notre monde tout entier. Toutefois, ainsi qu'il résulte de l'exposé du pr. Ö. L. Barkan lui-même, on ne saurait négliger non plus la structure interne de l'Empire, qui contenait dans son organisation les germes de crise, manifestés sur le plan social ou économique, politique ou militaire.

M.A.M.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Θ. ΖΩΡΑΣ, *Μία Ιταλική τραγωδία Κρητός συγγραφέως: 'Η „Fedra“ του Francesco Bozza. 'Αθήναι, 1972 (Κείμενα και μελέται νεοελληνικής φιλολογίας. 76)*

Die Erforschung der neugriechischen Literaturentwicklung während der Türkenzeit stellt noch viele Aufgaben, insonderheit gilt es, folgendes zu beachten:

- 1) die geistige Tätigkeit des Auslands griechentums ist in die Aufmerksamkeit einzubeziehen;
- 2) gleiches gilt in bezug auf die Übersetzungen ausländischer Schriften ins Griechische;
- 3) zu beachten ist die literarische Betätigung von Auslands griechen in fremden Sprachen;
- 4) dasselbe gilt für fremdsprachige Werke griechischer Gelehrter.

Zur letztgenannten Kategorie gehört die 1578 in Venedig gedruckte italienischsprachige Komödie „Fedra“, als deren Verfasser das Titelblatt den Kreter Francesco Bozza nennt, d. i. Φραγκίσκος Βότσαζ, der als Student in Padua 1575 das Stück abfaßte. Dabei handelt es sich, wie Zoars' Analysen verdeutlichen, gewiß nicht um ein literarisches Meisterwerk, sondern um ein Stück im Zeitgeschmack, dem es gerecht wurde, so daß spätere kretische Autoren davon Kenntnis nahmen. Es wird mit Recht zur neugriechischen Literatur gezählt.

*Irm.*

'ΑΘ. 'Ε. ΚΑΡΑΘΑΝΑΣΗΣ, 'Ο 'Αλοίσιος-Αμβρόσιος Γραδενίγος στὴ Βενετία (1650—1680), „Θησαυρισματα“, 7, 1970, 139—150.

A.-A. Gradenigo (1616—1680), Editor der „Erophili“, einer Tragödie des kretischen Theaters, gehört zu den hervorragendsten Persönlichkeiten des Venezianer Griechentums; dem kretischen Priester, der nach dem Fall Rethymnos seine Heimat verlassen mußte, hat M. I. Manusakas, 'Επετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ 'Αρχείου 5, 1959, 102 ff. eine umfassende Studie gewidmet. Diese wird ergänzt durch die Archivalien, welche A. E. Karat hanasis erschloß. Dabei geht es um Gradenigos Beziehungen zu der griechischen Bruderschaft ('Ελληνική 'Αδελφότης) in Venedig, der Gradenigo von 1664 bis 1668 als Lehrer diente, sowie um dessen verborgene Bemühungen um ein Avancement im kirchlichen Dienst. Andere Dokumente beziehen sich auf Gradenigos wissenschaftliche Tätigkeit und seine Verdienste um den griechischen Druck in Venedig.

*Irm.*

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Θ. ΖΩΡΑΣ, Τὸ „Ἡμερολόγιον“ τοῦ ἐν 'Αθήναις 'Ολλανδοῦ προξένου καὶ ἡ 'Ελληνική 'Επανάστασις. 'Αθήναι, 1972 (Κείμενα και μελέται νεοελληνικής φιλολογίας. 79).

Außer ihren Gesandtschaften bei der Hohen Pforte unterhielten die wichtigsten Staaten im beginnenden 19. Jahrhundert Konsulate im unterjochten Griechenland. Zunächst dienten diese ökonomischen und kommerziellen Interessen, nach Ausbruch des Freiheitskrieges gaben sie jedoch auch Informationen über den Fortgang der Ereignisse und bieten damit bemerkenswerte, jedoch weithin noch nicht ausgeschöpfte Geschichtsquellen. Im Allgemeinen Rijksarchief in Amsterdam findet sich das „Journal des operations consulaires des Pays Bas et ce qui c'est passé pendant la gestion du M<sup>r</sup>. Origone“ (d.h. des Athener Konsuls Hollands, Domenico Origone). Dieses Tagebuch ist teils auf französisch, teils auf italienisch abgefaßt. Zoras gibt eine Auswahl von Passagen, die sich auf das erste Kriegsjahr 1821 beziehen.

*Irm.*

ΝΑΣΟΣ ΒΑΓΕΝΑΣ, Σχόλιο στὸν Κάβσο. 'Αθήναι, 1972 (Κείμενα και μελέται νεοελληνικής φιλολογίας, 78)

Es gehört zu den Besonderheiten der neugriechischen Literatur, daß maßgebliche ihrer Repräsentanten nicht im Mutterlande, sondern in der Diaspora beheimatet waren; diese Separierung wirkte mit Notwendigkeit auf ihre Sprachkunst und Sprachgestaltung, aber auch ihr Gedankengut und ihre Vorstellungen. Das wird am Beispiel von Andreas Kalvos dargetan, der

in italienischer Bildung aufwuchs und sein Leben im wesentlichen in England verbrachte. Gezeigt werden im einzelnen seine Abhängigkeit von italienischem Stil und italienischer Phraseologie sowie der Einfluß fremder, insbesondere lateinischer Metrik auf seinen Versbau.

*Irm.*

MARIO VITTI, 'Απαγορευμένος ρεαλισμός. Ραγκαβής, Ζαμπέλιος και Καλλιγγάς, „Τὸ βήμα“, 16.1.1972

Der Begriff des Realismus als Widerspiegelung gesellschaftlicher Wirklichkeit bedarf in der griechischen Literatur noch der Durchsetzung. Diese gesellschaftliche Wirklichkeit rückte erst allmählich ins Blickfeld der Literatur, wurde lange durch den Blick auf die Vergangenheit und die daraus abgeleitete Μεγάλη Ἴδέα überschattet. Unter solchem Aspekt wird Kalligas zum Pionier des Neuen gegenüber den rückwärtsgewandten Rangavis und Zambelios.

*Irm.*

*Mendimi politik e shoqëror i rilindjes kombetare shqiptare (Pörmbledhje artikujsh nga shtyt). 1: 1879—1908. Përgatitur për shtyp nga Z. Haskaj. Tirane, 1971.*

Eine systematisch geordnete Sammlung von Beiträgen zur politischen und gesellschaftlichen Meinungsbildung der albanischen Nation in den Jahren 1879 bis 1908, geschöpft aus der albanischsprachigen Presse, herausgegeben von Z. Haskaj und eingeleitet von K. Prifti.

*Irm.*

ALEXANDRU DUȚU, *Umanistii români și cultura europeană* (Les humanistes roumains et la culture européenne), București, Editura Minerva, 1974, 227 p.

Dans le livre publié en 1972, *Sinteză și originalitate în cultura română, 1750—1848*, A. Duțu avait soulevé le problème des influences et des assimilations dans la culture roumaine, au long de deux siècles ; il avait esquissé « les modèles culturels » qui permettent la saisie des programmes culturels formulés dans les périodes de densité intellectuelle, et, en partant de ces modèles, il avait identifié trois phases : l'humanisme civique, le patriotisme éclairé et le romantisme de 1848. Dans son récent livre, l'auteur revient aux aspects théoriques du problème et reprend la question de l'articulation de l'humanisme civique roumain dans la culture européenne du XVII<sup>e</sup> — début du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'exposé présente deux séries d'arguments et de faits.

Dans la première section de ce livre, *Le patrimoine de la culture universelle et la diversité des cultures*, l'auteur esquisse un système de référence qui pourrait faciliter l'articulation des cultures européennes dans un tout cohérent. L'approche pluridisciplinaire des cultures mises en comparaison (*Le fragment et l'entier*), l'analyse des facteurs de déplacement et des facteurs de stabilité qui ont agi dans la vie culturelle des sociétés européennes à l'époque moderne (*Expansion et concentration*) et l'étude des témoignages qui rendent compte du rassemblement et de la disparité des zones culturelles (*Le rythme des contacts culturels*) contribuent à une meilleure intelligence de la période humaniste européenne. Dans le cadre de cette période, l'humanisme roumain, en pleine éclosion à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, s'avère être la composante nationale d'un mouvement européen.

Dans la deuxième section du livre, *Les approches et les distances*, l'auteur compare le programme culturel de la société roumaine aux programmes occidentaux, en partant des structures mentales qui se détachent de l'analyse du langage figuratif, de la culture orale et de la série de livres (*Le livre, le verbe et l'image*), le modèle d'humanité préconisé par les humanistes roumains aux modèles parus dans les sociétés occidentales (*Le chevalier, l'humaniste et le lettré*) et confronte l'image de la civilisation européenne formée dans la république des lettres

occidentales à celle qui se dégage des écrits des humanistes roumains (*L'image de la culture européenne*).

La dernière section du livre, *Connexions et nouvelles dimensions*, démarque la place de la culture roumaine parmi les centres de connexions culturelles de cette époque — les Pays Bas et la Suisse — et définit la nouvelle universalité qui devait émerger de l'image de l'Europe formée dans ce centre culturel. Le livre stimulant d'Alexandru Dușu, qui met un fort accent sur le poids de l'héritage byzantin et des relations avec les cultures voisines, offre d'utiles repères aux historiens des civilisations sud-est européennes.

L'étude approfondie des modèles culturels, en partant des coordonnées évoquées, s'avère capable de restituer à l'homme contemporain la richesse des acquis faits par toutes les sociétés européennes.

Ș.A.

CHARALAMBOS K. PAPASTATHIS, *Païsius Ligaridis et la formation des relations entre l'Eglise et l'Etat en Russie au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans «Cyrillomethodianum II», 1972—1973, p. 77—85.

Cet article nous offre une intéressante analyse du conflit d'autorité qui se produit en Russie, entre le tsar et le patriarche, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. La part qu'y prit Païsius Ligaridis vient aussi compléter la riche activité que nous lui connaissions et dont une bonne partie s'est déroulée en terre roumaine.

C'est après la tentative de réformes du patriarche Nikon, qui menaçait de mettre en danger l'autorité du tsar en matière ecclésiastique, que se situe l'action de Ligaridis. Adhérent au parti antipatriarcal — malgré ses dettes de reconnaissance envers Nikon—Ligaridis fut employé par le tsar «comme l'unique personne capable en Russie pour la réputation canonique des arguments du patriarche déchu». Il allait consolider par ses écrits le pouvoir absolu du tsar sur l'Eglise, en puisant largement à la tradition juridique impériale de Byzance. Selon Ligaridis, l'empereur était un monarque absolu et unique, ayant de droit divin un pouvoir discrétionnaire en ce qui concerne les questions ecclésiastiques. Il pouvait donc remplacer le patriarche ou s'en dispenser même si une cause juste le demandait. Non seulement tous les pouvoirs du patriarche émanaient du tsar, mais l'autorité du Concile elle aussi était à sa discrétion. Ainsi que le remarque l'auteur, Ligaridis faisait revivre de la sorte en Russie la théorie byzantine du «roi oint par Dieu», d'où le caractère de simple organe exécutif qui en découle pour le clergé et le pouvoir limité à des fonctions purement spirituelles du patriarche.

Constatons avec l'auteur que la fortune de ces principes formulés par Ligaridis a été des plus durables. Sa conception a constitué le fondement théorique de la politique ecclésiastique de l'empire russe, ce qui n'était guère à prévoir, si l'on pense à sa disgrâce et à sa triste fin. On peut aussi dire que pour un humaniste appelé à Moscou pour y corriger les livres d'Eglise, le destin avait pris une tournure plutôt inattendue!

C.P.-D.

K. TH. DIMARAS, *Μαργινάλια σε ένα αντίτυπο του d'Holbach*, dans «Βιβλιογραφικά», I, 1, 1972, p. 5—14.

En même temps qu'une enquête portant sur une édition inconnue du Système de la Nature, nous trouvons dans ces pages une leçon de recherche bibliographique et d'histoire des idées, qui laisse voir la passion de son auteur pour ce merveilleux instrument de la civilisation humaine qu'est le livre, ainsi que son expérience en la matière.

En partant — comme toujours — d'une analyse des termes (l'exemplaire, l'édition, le tirage), C. Th. Dimaras refait l'histoire d'un exemplaire de l'ouvrage de d'Holbach, de 1770, qui n'est enregistré dans aucune des quatre éditions mentionnées par Daniel Mornet dans sa Bibliographie. Après avoir établi les noms des deux possesseurs de ce livre, ainsi que l'existence d'un second exemplaire dans la bibliothèque des frères Iakovatos et leur provenance vénitienne, et tenant aussi compte de l'absence des bibliothèques italiennes dans l'enquête de Mornet, l'auteur suggère l'hypothèse d'une réédition italienne. Arrêtant là ses préoccupations de bibliographie proprement dite, C. Th. Dimaras retrace ensuite la fortune que l'œuvre

de d'Holbach a connue en pays grec. Sa présence y est signalée surtout par les références de désapprobation qu'un écrit athéiste ne pouvait manquer de soulever. Par contre, les textes ayant un caractère novateur, progressiste, ne le mentionnent pas. C'est donc uniquement à l'écho transmis par les livres traditionnels qu'on connaît sa présence : un ouvrage de Hristodoulos Pamblékis, en 1786, suivi par ceux de Polizois Kontos (1793), Alexandros Kalphoglou (1794), Mihail Perdicaris, Alexandros Mavrovordatos-Firaris (1810). Ce dernier n'ayant vu aucun exemplaire du Système — ainsi que le prouve M. Dimaras — n'en parle que pour se conformer à une mode, ce qui démontre avec plus de force la renommée de son auteur auprès des intellectuels grecs. Nous retenons là un véritable principe de recherche : de tels exemples de la circulation des idées offrent parfois des indices beaucoup plus significatifs pour le rayonnement d'une œuvre que la preuve sûre de la présence d'un ou de plusieurs exemplaires, dans une zone culturelle déterminée.

Les notes marginales que l'un des possesseurs — Spiridonis Kombothekra — a laissées sur l'exemplaire qu'on étudie sont édifiantes pour le climat dans lequel vit un prêtre cultivé de l'Héptanèse, une vingtaine d'années avant l'Union. Il s'agit de traductions grecques de termes français — à raison de deux ou trois par page — de fragments de Bernardin de Saint Pierre et surtout de références au Système de la Nature prises des ouvrages de J. Bouvier et de Schwegler (dans la traduction de N. Triandafillidis). Une note de Kombothekra fait la critique de l'athéisme du Système, avec citations à l'appui et d'intéressantes références bibliographiques. Tout en doutant d'un contact direct de ce lecteur avec les sources citées, M. Dimaras remarque une fois de plus que l'intérêt réside dans la manière dont s'impose une pareille « panoplie » spirituelle, qu'elle soit faite de livres connus ou inconnus.

C.P.-D.

SPYROS ASDRACHAS, *Faits économiques et choix culturels : à propos du commerce de livres entre Venise et la Méditerranée Orientale au XVIII<sup>e</sup> siècle*, « Studi veneziani », XIII, 1971, p. 587—621.

Si l'histoire générale du livre grec sous la Turcocratie s'est enrichie ces derniers temps grâce aux précieuses études du pr. Constantin Th. Dimaras, de Catherine Coumariou, de Philippe Iliou et des nombreux auteurs de Προσθήκες à la Bibliographie Ghinis-Mexas, c'est un aspect spécial que nous offre là Sp. Asdrachas. Braquant le réflecteur sur un secteur très bien délimité — le commerce de livres grecs entre Venise et certaines régions grecques au XVIII<sup>e</sup> siècle — l'auteur est à même d'examiner « la diffusion du livre dans une micro-société et de discerner les goûts littéraires dans un milieu humain dont nous pouvons saisir quelques constantes ».

La documentation en est fournie par les livres de comptes d'une entreprise grecque de Venise et ceux d'un marchand grec de Patmos de la même époque. Les constantes de cette micro-société indiquant des choix de lecture d'un type déterminé sont : l'hégémonie du monastère de St. Jean le Théologien, le traditionalisme de l'école supérieure dite « Patmias » et les liaisons suivies de l'île avec les villes italiennes, Venise et Ancône surtout. En partant de ces réalités, l'auteur est sûr d'obtenir — sinon des données absolues — du moins des indices sur les mécanismes économiques et les attitudes mentales collectives concernant le commerce grec du livre au XVIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, une constatation s'impose, dès le début, comme le remarque l'auteur, c'est que la source d'approvisionnement en livres de Pothitos Xénos est à Venise et à Naples et non à Vienne, « où l'Aufklärung grecque se manifestait avec la plus grande netteté ».

La méthode très rigoureuse de Sp. Asdrachas nous met en présence d'une série de tableaux exprimant en chiffres le rapport existant entre le commerce du livre et la valeur des autres importations effectuées par Xénos ; la vitesse de diffusion des livres ; la part qu'occupaient les livres dans le commerce d'exportation que l'entreprise de Saros et Selecchi entretenait avec les associés et les correspondants de Grèce et qui ne représente que 3% du total des exportations ; le rapport entre les prix d'achat, de vente et de revente du livre, compte tenu du rythme de dépréciation de la monnaie turque ; le prix du livre à Patmos ; les livres vendus à crédit, etc.

Si dans cette première partie le livre a été traité comme une marchandise, dans les pages qui suivent on soumet les matériaux à une analyse qui a en vue le contenu des livres. Classer le livre d'après son caractère religieux ou laïc ne constitue pour Sp. Asdrachas qu'« une première approximation » dont il déplore « la grossièreté et l'ambiguïté ». Aussi choisit-il

un autre critère, constatant que les deux catégories peuvent satisfaire le même genre de besoins : professionnels et non fonctionnels. D'un coup cela permet d'éviter les confusions auxquelles prêtent certaines distinctions formelles. Le pourcentage établi pour ces deux catégories prouve la supériorité des lectures fonctionnelles, dont le livre ecclésiastique occupe la place dominante, le Psautier et l'Octoèue étant par excellence des livres de classe. Le livre laïc, par contre, n'occupe qu'une petite place dans le secteur du livre fonctionnel. En ajoutant au Psautier et à l'Octoèue la Pédagogie et la Chrestoéthie, on obtient le pourcentage de 96 % du total des livres destinés à l'enseignement, le reste étant essentiellement composé de grammaires de la langue grecque ancienne, de dictionnaires et de recueils d'auteurs grecs classiques. L'application de ce nouveau critère nous permet aussi de constater qu'entre 1773 et 1800, les livres fonctionnels religieux sont presque trois fois plus nombreux par rapport aux livres fonctionnels laïcs, tandis que dans la catégorie des livres littéraires (non fonctionnels), les livres religieux représentent à peu près un quart du total des livres laïcs.

En vérifiant ces données locales avec le mouvement général de l'édition du livre grec, l'auteur y trouve les traits dominants de ce dernier. Les nombreuses éditions de grammaires, le pourcentage élevé des livres religieux, l'emploi fréquent des épistolaires — qui reflètent des faits socio-culturels nouveaux — sont autant d'aspects qu'on retrouve dans le commerce du livre de la micro-société de Patmos.

Quant aux livres de lectures non-professionnelles, le livre savant et le livre populaire (phyllada), leur pourcentage est bien bas (21 % entre le livre populaire et le total des livres, fonctionnels ou littéraires ; 8 %, les livres populaires laïcs par rapport au total des livres). Le livre savant dans le commerce de Xénos reflète lui aussi les orientations générales de la littérature grecque de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si la permanence du livre religieux est évidente, elle est cependant « compensée » par les choix des lectures témoignant du penchant pour l'histoire (prédominance des auteurs de l'Antiquité grecque) qui « constitue la manifestation littéraire de la conscience nationale ».

Signalons donc une nouvelle méthode appliquée avec succès et permettant un sondage plus nuancé de la fonction du livre sous la Turcocratie. Ses résultats ont été amplement vérifiés, par une confrontation rigoureuse, avec les données générales de la circulation du livre néo-grec et par un emploi prudent des chiffres, compte tenu aussi de certaines approximations qu'avaient rendues nécessaires une documentation parfois lacunaire.

C.P.-D.

IOSIF MOESIODAX, *Tratat despre educația copiilor sau pedagogia* (Traité sur l'éducation des enfants ou pédagogie). Etude introductive : Ioan N. Vlad ; Traduction : prof. Alexe Horhoianu, București, Editura didactică și pedagogică, 1974, 132 p. + pl.

C'est pour la première fois que la *Pédagogie* de Moesiodax entre en circulation dans une version roumaine. L'excellente traduction donne l'illusion d'un texte rédigé directement en roumain, le rendant accessible à toutes les catégories de lecteurs. L'idée d'une restitution légitime, qui a présidé à cette initiative, nous est suggérée aussi par les frontispices et les vignettes, qui ont fidèlement reproduit celles de l'édition originale.

L'étude introductive offre les principales données concernant la vie et l'œuvre de Moesiodax, ainsi qu'une esquisse de la bibliographie et des controverses suscitées par son origine. En s'occupant des sources de la *Pédagogie*, l'auteur penche pour une influence directe de Plutarque sur cet ouvrage, en minimisant celle de J. Locke. Il nous semble pourtant que ce point a été définitivement clos par les études de E. Kriaras, qui a démontré l'influence du philosophe anglais et — en moindre mesure — de Fénelon, sur la *Pédagogie* de Moesiodax. Du point de vue des néo-hellénistes, cette opinion est donc discutable, comme aussi certaines explications des notes finales, telles par exemple celles qui accompagnent les termes : « Tzelempis » et « Hrisoloran » (?Chrysoloras), ainsi que « Muratori », dont on doit préciser qu'il a connu une première traduction roumaine grâce à la version grecque de Moesiodax, due à Vasile Vîrnav.

Ceci ne diminue en rien l'hommage que I. Vlad a tenu à rendre à l'éminent pédagogue, ni l'utilité de cette traduction qui permet au public roumain un contact direct avec la pensée pédagogique de Moesiodax, deux siècles après l'impression de l'original grec.

C.P.-D.

LOUKIA DROULIA, *Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'indépendance grecque 1821—1833. Répertoire bibliographique, Athènes, 1974, 315 p.*

Rendre l'image bibliographique de l'irrésistible mouvement d'opinion qui ébranla les peuples en faveur de la lutte pour l'indépendance grecque, voilà une tâche bien ardue pour un auteur unique ! Tant par le volume des matériaux consultés, que par les difficultés du classement, des identifications, de la datation et surtout des critères à suivre pour une juste sélection des écrits philhelléniques, cet ouvrage a certainement requis une compétence et une persévérance considérables. D'ailleurs, un simple coup d'œil sur la liste des archives et des bibliothèques consultées nous en dit long quant à l'étendue de l'entreprise. Loukia Droulia semble ne pas avoir laissé échapper aucune source, aucun indice pouvant l'aider à compléter son Répertoire. Mais analysons-en le contenu, pour mieux réaliser les résultats de ses travaux.

Tout d'abord, arrêtons-nous à l'avant-propos que le pr. Constantin Dimaras signe, car il nous offre un précieux aperçu du philhellénisme. Démêlant comme toujours des notions qu'on pourrait confondre, C. Dimaras retrace pour nous le cadre spirituel de cette période. Après avoir examiné les éléments du courant philhellénique proprement dit, il décrit aussi ce qui fut « la fonction de catalyseur de la Grèce » à ce temps-là. C'est précisément à ce phénomène que le philhellénisme doit sa résonance, puisque par sa valeur de symbole « il permit à une quantité de sentiments latents de se manifester ». Et du moment que cette vague d'enthousiasme gagna tous les pays de l'Europe, il est évident que le philhellénisme est devenu un chapitre même de toute histoire européenne des idées. De quoi prouver l'intérêt en tant qu'instrument de travail de cette bibliographie.

Les principes qui ont présidé à sa rédaction sont clairement exposés par l'auteur dans l'introduction. Livres, brochures, prospectus, programmes de théâtre, cartes géographiques et partitions musicales, c'est-à-dire tous les documents imprimés de cette période, furent passés au crible avec sagacité et discernement, sans économiser les détails, là où ils étaient utiles. La devise du bibliographe indiquant un respect absolu de la page de titre y est rigoureusement appliquée. Nous ne pouvons qu'y souscrire, de même que nous regrettons aussi — avec Loukia Droulia — la nécessité d'omettre les citations figurant sur les pages de titre, si évocatrices généralement pour l'ambiance spirituelle des auteurs. En ce qui concerne la question de savoir quels écrits devaient être considérés comme philhelléniques, L. Droulia nous offre quelques exemples, tout en expliquant les solutions adoptées.

Ce qui nous semble constituer le trait dominant de l'ouvrage, c'est sa largeur de vue, en parfait équilibre avec la précision des critères et le soin du détail. La clef de ce succès peut être résumée dans cette phrase de l'auteur, sur laquelle nous attirer l'attention l'avant-propos aussi : « seule la mention d'une œuvre peut provoquer la recherche ». Puisque c'est dans cet esprit que la bibliographie fut écrite, on ne peut douter du résultat. Et c'est en consultant le texte du Répertoire que nous le réalisons pleinement. Groupés chronologiquement entre 1821 et 1833 (avec un bref appendice des œuvres non datées), les 2085 titres de la production philhellénique — suggestifs à souhait — nous produisent l'effet d'une véritable lecture. On se sent littéralement envahi par ce sentiment généreux qu'exprimaient les Européens devant la détresse d'un peuple assujéti. Nous avons sous les yeux, d'une part, toute une littérature historique et scientifique, comprenant l'histoire des Grecs et de l'Empire ottoman, ainsi que la Question d'Orient en général, sous forme de monographies, essais ou synthèses, relations de voyages, descriptions géographiques, biographies, manuels philologiques, etc. D'autre part, nous y trouvons une grande variété d'ouvrages littéraires : pièces de théâtre, poèmes, chants guerriers, élégies, odes, nouvelles historiques, traductions occidentales des poètes grecs — la bataille de Navarin, la chute de Missolonghi et les héros grecs y fournissant les principaux sujets d'inspiration. On pourrait même parler du caractère inattendu de certains des genres abordés. Leur pittoresque est indéniabie, tel par exemple celui d'un *Almanach des modes et des mœurs parisiennes* (suivi d'un coup d'œil général sur la Grèce), ou bien les nombreux dithyrambes (*Corinthe vengée*), badinages, marches nocturnes, fantaisies musicales (*Le Réveil des Grecs*), etc. cotôyant le flot des souscriptions et des appels lancés par d'innombrables sociétés philhelléniques du monde entier. Un étudiant français « prêt à partir pour la Grèce », des auteurs cédant « le produit » de leurs livres aux « infortunés Sciotes », un ex-sergent-major décrivant son séjour en Grèce, un intellectuel suisse polémisant avec un confrère, parce qu'il avait « blessé le patriotisme d'un Grec », un bijoutier hollandais rendant hommage à la Grèce, ou un philhellène danois décrivant ce pays, ne constituent qu'un faible exemple de la variété des thèmes que l'engouement pour la lutte des Grecs avait déterminée dans toutes les classes sociales. Nous croyons superflu de préciser que les « classiques » des problèmes et de la littérature néohelléniques de cette période (Pouqueville, Iken, Fauriel, l'abbé Barthélemy, Chéiseul-Gouffier, de Pradt, etc.) y sont présents avec toutes leurs éditions. Comme de juste,



c'est vers la masse des écrits dûs à des non-spécialistes ou à des anonymes que s'est porté notre intérêt. Quel écho ils reflètent ! Au point de déclencher une véritable mode, et encore une mode durable, si on peut le dire.

Nous retenons, dès l'avant-propos l'idée que cette bibliographie a enregistré les écrits inspirés par la turcophilie au même titre que les ouvrages philhelléniques. En effet, même si le ton de « croisade » y est dominant et les « cris de détresse » semblent exclure l'objectivité des contemporains, nous trouvons aussi des ouvrages tels que *Beschreibung der Europäischen Türkei*, avec une vue sur tout l'Empire turc, des descriptions de Constantinople, les mémoires d'Ibrahim Manzour-Efendi, des cartes générales de la Turquie et même un dialogue intitulé « Le Turcophile et le Turcophage », que nous soupçonnons fort, d'ailleurs, d'avoir été écrit par le second.

Avant d'achever ce bref compte rendu, qu'il nous soit permis d'exprimer notre satisfaction personnelle de voir que les grands fichiers de L. Droulia, auxquels nous avons largement puisé, sont arrivés dans de si bonnes conditions au terme de leur route.

C. P.-D.

HILANDARSKI ZBORNIK, 3. (Recueil de Chilandar, 3). Directeur Svetozar Radojčić, Académie Serbe des Sciences et des Arts. Comité Chilandar, Beograd, 1974, 208 pages + pl.

A la différence des deux premiers volumes (n° 1/1966, directeur G. Ostrogorsky ; n. 2/1971, directeur Sv. Radojčić), le troisième tome du recueil ne contient que deux études, d'une ampleur particulière, celle due à Dejan Medaković sur *Le monastère de Chilandar au XVIII<sup>e</sup> siècle* (pages 7—73 ; résumé allemand, pages 73—83 ; 68 planches) et celle de Slobodan Nenadović sur *L'architecture des églises du monastère Chilandar* (pages 85—196 ; résumé français, pages 197—208 ; 203 illustrations).

L'étude du pr. Medaković offre une riche information concernant les rapports de Chilandar avec le monde balkanique et russe. Des chapitres à parts sont dédiés aux relations du monastère avec la Métropole de Karlovci, la Bosnie et la Herzégovine, la République de Dubrovnik, la Dalmatie et Boka Kotorska, la Russie et la Bulgarie. L'auteur y ajoute des considérations sur l'image de Chilandar dans le folklore, ainsi que sur la vie spirituelle du monastère au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour s'occuper dans la dernière partie de l'ouvrage de la peinture de cette même époque.

La contribution de Dejan Medaković est d'autant plus importante qu'elle suit à d'autres travaux sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, publiés dans le deuxième volume du recueil, notamment : *Le monastère de Chilandar sur les gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle* par D. Davidov, *La phiale au monastère de Chilandar* par M. Jovanović, *Sur les rapports entre Chilandar et les Serbes en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle* par L. Čurčić.

Un phénomène mis en évidence par l'auteur c'est la continuité des rapports de l'Athos avec les Serbes des deux empires : les caloyers athonites recevaient des dons (argent, objets de culte, livres) de la part des communautés serbes de l'Empire ottoman et de l'Empire autrichien, jouant en même temps le rôle de médiateurs entre le Patriarchat de Peć et la Métropole de Karlovci.

Foyer de culture de premier ordre, Chilandar est également un des centres de l'épanouissement de la conscience nationale des peuples sud-slaves. Il ne faut pas oublier que les premières histoires modernes de ces peuples ont été écrites à Chilandar, par le moine Païsie, par Jovan Rajić, Pavle Julinac ou bien Dositej Obradović.

Beaucoup plus conservateur du point de vue artistique, le Mont Athos est en retard au XVIII<sup>e</sup> siècle par rapport à la Métropole de Karlovci. Malgré l'accumulation d'éléments (surtout décoratifs) baroques et rococo, malgré les innovations iconographiques, on n'assiste pas à un passage décidé de la tradition au baroque dans la peinture murale athonite. Les fresques du XVIII<sup>e</sup> siècle sont l'œuvre des peintres errants, originaires de la Macédoine égéenne et des alentours de Thessalonique, artistes dont la modestie des ressources n'a pas permis l'assimilation complète de nouveaux traits stylistiques.

Le travail de S. Nenadović sur *L'architecture des églises du monastère Chilandar* tâche de reconstituer les étapes de l'édification du monastère ; les bâtiments qui ont résisté jusqu'à nos jours constituent le point de départ de son analyse, mais l'auteur n'ignore pas les documents révélateurs, parmi lesquels une gravure fort détaillée datant de 1757.

Fondé au XI<sup>e</sup> siècle par un inconnu, Chilandar a été soumis à une première restauration à la fin du siècle suivant, grâce aux soins de Siméon Nemanja et de son fils, Sabbas.

Les seuls vestiges de cette époque sont une partie de la tour de St. Sabbas, quelques dalles sculptées et quelques chapiteaux.

Au tournant du XIV<sup>e</sup> siècle, le kral Milutin fit bâtir l'église la plus importante du monastère, à plan triconque, église dans le style des meilleurs monuments contemporains de Constantinople. Un narthex spacieux, ajouté à cette église avant 1389, a été probablement construit sur l'initiative de knèze Lazar.

Après une période de grandes difficultés (milieu du XV<sup>e</sup> — milieu du XVII<sup>e</sup> siècle) Chilandar a connu de nouveau une prospérité qui se reflète dans le nombre important de bâtiments, dans le style contaminé de baroque, caractéristique surtout pour la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

E.I. et D.I.

MAX DEMETER PEYFUSS, *Die aromuntsche Frage, ihre Entwicklung von den Ursprüngen bis zum Frteden von Bukarest (1913) und die Hallung Österretch-Ungarns*, Wien-Köln-Graz, 1974, 166 pp.

1. Le livre de Max Demeter Peyfuss est paru en tant que 8<sup>e</sup> volume de la série « Wiener Archiv für Geschichte des Slawentums und Europas », publiée par l'Institut für osteuropäische Geschichte und Südostforschung der Universität Wien.

Présentée comme thèse de doctorat en 1971 à l'Université de Vienne, *Die aromunische Frage* (dans sa première forme) a reçu le prix pour 1972 de Südosteuropa-Gesellschaft München.

2. L'ouvrage est un excellent chapitre d'histoire, consacré à une ethnie presque oubliée : les Aroumains. Depuis 1744 déjà le savant allemand Johann Thunmann signalait — parmi les premiers — son existence dans la péninsule Balkanique, dont l'histoire renferme beaucoup de lacunes qui devront être complétées. Des contributions substantielles ont apporté dans ce domaine des historiens et des linguistes roumains et étrangers (par ordre chronologique des ouvrages : G. Weigand (1894, 1895), I. Arginteanu (1904), G. Murnu (1913), A. J. B. Wace et T. M. Thompson (1914), N. Iorga (1919, 1925), P. Papahagi (1923), I. Caragiani (1929, 1941), A. Hâciu (1936), D. J. Popović (1937), Th. Capidan (1932, 1942), T. M. Katsougiane (1964, 1966), S. N. Liakou (1961, 1965) et d'autres.

3. La matière du livre est distribuée (excepté l'Avant-propos et l'Avertissement pour les lecteurs) en sept chapitres que nous reproduisons comme tels : *Introduction* (Les Aroumains en tant que groupe ethnique. Aspects de la question aroumaine). *Les origines de la question aroumaine*. (La naissance de la conscience nationale aroumaine. Intérêt croissant chez les Roumains du nord. Les débuts du mouvement national aroumain.). *La question aroumaine jusqu'au Congrès de Berlin*. (Apostol Mărgărit et la fondation des nouvelles écoles. Les premiers échos. Les événements de l'année 1878). *La politique roumaine à l'égard de l'église et des écoles en Turquie, les années 1879—1898*. (Les conséquences du Congrès de Berlin. Le dilemme de l'église aroumaine — entre union et autonomie. Le développement des écoles et le conflit autour de Apostol Mărgărit.). *La reconnaissance des Aroumains en tant que millet*. (La réorganisation des écoles. Contacts diplomatiques et la « iradé » du 22 mai 1905. Le conflit gréco-roumain). *Les Jeunes Turcs et les guerres balkaniques*. (L'évolution du mouvement aroumain et les réformes des Jeunes Turcs. Guerres balkaniques et conférences de paix). *Conclusion*.

Dans le chapitre *Annexes* on a reproduit neuf documents (lettres, actes) d'une importance majeure aussi pour la renaissance aroumaine, que pour une juste interprétation des engagements de l'Autriche-Hongrie à l'égard du problème aroumain<sup>1</sup>. À la fin du livre on donne une bibliographie très riche des sources et des études utilisées. Une autre annexe à ce livre vient de paraître : un article appartenant au même auteur, intitulé *Die rumänische Propaganda in der « Makedonischen » Frage » im Jahre 1898 — Ein Bericht des österreichisch-*

<sup>1</sup> Des lettres adressées par Apostol Mărgărit aux autorités roumaines, des lettres de Gołuchowski et Pallavicini, etc ; la décision du Congrès des Aroumains (Monastir, 1910) concernant la constitution d'un Conseil de contrôle des écoles et des églises aroumaines en Turquie.

<sup>2</sup> Le terme « makedonisch » utilisé par l'auteur n'est pas bien choisi, voir équivoque : le mot désigne « tout habitant de la Macédoine », ou, de nos jours « habitant de la République „Makedonia“, Yougoslavie » (v. notre étude *Definition einer Volksgruppe. Glossa und Ethnos der Aromunen*, dans « Österreichische Osthefte » Wien 13, 1971, 2, pp. 140—151).

*ungarischen Vizekonsuls in Monastir* (dans «*Mitteilungen des österreichischen Staatsarchiv*», 27/1974, pp. 276—294); l'auteur y reproduit les parties les plus concluantes concernant la «question aroumaine».

4. On remarque facilement que l'ouvrage de M.D.P. offre plus que ne promet son titre et encore plus que ne le disent les sous-titres mentionnés ci-dessus. En effet, l'épine vertébrale, l'idée centrale, qui domine d'un bout à l'autre le livre, concerne la naissance et l'évolution de la conscience nationale des Aroumains, depuis l'origine jusqu'à la Paix de Bucarest (1913). Même si le problème n'est pas inédit, Max Demeter Peyfuss réalise la première monographie sur la «question aroumaine», une monographie solidement charpentée, reposant sur un matériel très riche tiré des études et des documents des archives (quelques-uns inédits), fournissant donc une grande quantité d'informations sur plus de 100 ans d'histoire (non seulement politique, mais sociale et culturelle à la fois).

Il en est peu qui savent — dit l'auteur — que dans les pays balkaniques, à côté du mouvement des Bulgares et des Serbes pour une affirmation nationale, un rôle non pas moins important a eu le réveil national des Aroumains. M.D.P. se déclare contre ceux qui considèrent que c'est depuis toujours que les Aroumains étaient conscients de leur origine romane (que cette conscience était donc dans la tradition aroumaine). Il est d'avis, ainsi que d'autres chercheurs, que les origines de la «question aroumaine» (=l'existence d'une conscience nationale, spécifiquement aroumaine) doivent être cherchées avant la fondation des écoles roumaines en Macédoine (v.p. 23), c'est-à-dire à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur s'est assumé la tâche, difficile, de réunir et d'étudier tous les témoignages, toutes les manifestations qui attestent l'existence d'une conscience nationale (ethnique et linguistique) à l'époque. Le phénomène a été lié à l'activité culturelle des gens instruits d'origine aroumaine de Moscopole (Voskopoje): Cavallioti, Daniil, Oucouta, les auteurs anonymes du Missel aroumain et du Codex Dimonie et, peut-être d'autres encore, restés inconnus), des illuministes aroumains habitant dans l'Empire austro-hongrois (Rosa et Boiadzi). Son évolution a connu des montées et des baisses, les pays intéressés au problème aroumain (la Grèce, la Roumanie, l'Autriche-Hongrie) ayant joué leur rôle. Après la Paix de Bucarest (1913), la minorité aroumaine a été répartie aux quatre pays: Grèce, Albanie, Yougoslavie, Bulgarie.

5. Le livre de Max Demeter Peyfuss offre une image complexe et objective de la période envisagée; des réponses à beaucoup de questions concernant la lutte des Aroumains pour leur identité ethnique et spirituelle.

Évidemment, un ouvrage dont le titre est une «*Frage*» doit contenir par nécessité une large part d'hypothèses, des points de vue sur lesquels il est possible que les autres historiens ne soient pas d'accord. A notre sens, le livre est aussi documenté que courageux et, même s'il n'échappe pas à la critique, il est à espérer que, par les discussions qu'il soulèvera, il fera peut-être avancer la connaissance historique de ce côté de l'Europe.

M.C.-M.

## LIVRES REÇUS

- ADALI, OYA, DADALOĞLU, *Türk dil kurumu Yayınları*, 1973, 69 p.
- AGGELOPOULOU, ATANASIOU A., *Αἱ Ξένοι προπαγάνδαι εἰς τὴν ἐπαρχίαν πολυανῆς κατὰ τὴν περίοδον, 1870—1912*, Thessaloniki, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1973, 175 p.
- ANDONOV-POLJANSKI, HRISTO, *Велика Британија и Македонското прашиање на париската мировна конференција во 1919 година—Со избор од документацијата* — (avec un résumé en anglais (, Skoplje, Архив на Македонија, 1973, 167p.
- Aspecte istorice ale medicinii în mediul rural* — Studii și note — [sub redacția dr. G. Brătescu], București, Editura medicală, 1973, 338 p.
- Bibliographie du Pont Euxin*, Constanța, Bibliothèque de Constanța, 1973, 166 p.
- DEMIRAJ, SHABAN, *Morfologija historike e gjuhës shqipe*, (Pjesa I), Tiranë, Universiteti-Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë, 1973, 184 p.
- DONTA, DONNAS, Ἡ Ἑλλάς καὶ αἱ δυνάμεις κατὰ τὸν κριμαϊκὸν πόλεμον, Thessaloniki, Ἴδρυμα Μελετῶν τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, 1973, 165 p.
- DRĂGULIN, GHEORGHE I., *Din relațiile românești cu Epirul în veacul al XIX-lea* (Extr. de « Glasul Bisericii », an. XXXII (1973), n° 5—6, p. 600—610).
- Εφημερίδες τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως, Τόμος Τρίτος — LE MONITEUR GREC 1832—1833 — [Προλόγος—Εἰσαγωγή ὑπὸ Γεωργίου Δ. Δημακόπουλου], Athènes, Ἐθνικὸν Τυπογραφεῖον, 1973, sans pagination.
- FERRIOZZI, TITO, *Nota bibliografica sulle cinquecentine cirilliche della Marciana* (Extr. de la « Rivista Accademie e Biblioteche d'Italia », an. XLI, no. 1/1973, p. 9—14), Roma, 1973.
- FOSKOLOU, MARKOU, Ἀγνωστα στοιχεῖα καὶ κείμενα τοῦ οὐμανιστῆ Κωνσταντίνου Πατρικίου τοῦ Χίου, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1973, 17 p.
- GENČEV, NIKOLAĪ, *Левски, революцията и ѓдецият свят*, Sofia, Издателство на Отечествения Фронт, 1973, 155 p.
- Гоце Делчев и Македонското национално револуционерно движење* — Материјали од Симпозиумот Одржан на 8, 9 и 10 Ноември 1972 Година во Штип по Повод 100-Годишнината од Раѓањето на Гоце Делчев —, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите Институт за Национална Историја, 1973, 410 p.
- GUENTSCHEV, NIKOLAĪ, *Vassil Levski*, Sofia, Presse, 1973, 39 p.
- НАТИВОĞLU, ВЕСИНЕ, *Pekıştirme ve kuralları*, Ankara, Türk dil Kurumu Yayınları, 1973, 49 p.
- HRISTOV, HRISTO, *Българските общини през възраждането*, Sofia, Издателство на Българската Академияна Науките, 1973, 250 p.
- IVANOVSKI, VLADO, A., *Ослободителната војна во западна Македонија 1941—1944*, Skoplje, Институт за Национална Историја, 1973, 362 p.
- Изложба слика и скулптура, пубинко Каматовић -Цвијо Поповић* (Catalogue de l'exposition du dec. 1972—janv. 1973), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника, sans pagination.
- JUZBAŠIĆ DŽEVAD, *Izgradnja željeznica u Bosni i Hercegovini u svjetlu Austrougarske politike od okupacije do Kraja Kraljeve ere*, Sarajevo, Akademiya Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1974, 285 p.
- KAHN, HERMAN et B. BRUCE BRIGGS, *A l'Assaut du futur — Prévisions à court et à moyen terme : la présent et la prochaine décennie* —, Paris, Éditions Robert Laffont, 1973, 317 p.
- KARPOZILOS, APOSTOLOS D., *The Ecclestialical Controversy between the Kingdom of Ntcaea and The Prncipality of Epiros (1217—1233)*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1973, 108 p. + 1 carte.

- KOLAR-DIMITRIJEVIĆ, MIRA, *Radni Slojevi Zagreba od 1918 do 1931*, Zagreb, Institut za Historiju Radničkog Pokreta Hrvatske, 1973, 423 p.
- Kongresi i drejtskhrimit të gjuhës shqipe — 20—25 Nëntor 1972, Tomes I—II, Tirana, Akademia e Shkencave e RP të Shqipërisë — Institut i Gjuhësisë dhe i Letërsisë, 1973, 415 p. + 655 p.
- KRIKONI, HRISTOU TH., *Συναγωγή πατέρων εἰς τὸ κατά Λούκαν Εὐαγγέλιον*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν, 1973, 530 p.
- Левски в Опоменице на Сърремениците си [Събрал и Иследвал Стефан Каракостов], София, Партиздат, 1973, 567 p.
- MALUCKOV, MIRJANA, *Narodna nošnja Rumuna u Jugoslovenskom Banatu*, Novi Sad, Vojvodanski Muzej, 1973, 163 p. + 151 ill.
- MANDROU, ROBERT, *Des Humanistes aux hommes de science XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Editions du Seuil, 1973, 254 p.
- ΜΑΥΡΟΠΟΥΛΟΥ-ΤΣΙΟΥΜΙ, ΗΡΗΣΑΝΤΙ, *Οἱ ταιχογραφίες τοῦ 13<sup>ου</sup> αἰῶνα στὴν Κομπελιδικὴ τῆς Καστορίας*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν 1973, 133 p. + 75 p. ill.
- MILKOVA, FANI, *История на българската буржоазна държава и право през периода 1918—1944 г.* (Тезиси, Иследвания, Материали), София, Университет «Климент Охридски», 1973, 112 p.
- MITSAKIS, K., *Macedonia throughout the Centuries*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1973, 53 p.
- MUCHEMBLED, R., *Scelleries, culture populaire et christianisme au XVI<sup>e</sup> siècle, principalement en Florance et en Artois* (Extr. des «Annales-Economies, Société, Civilisations», n° 1/1973, p. 264—284), Paris, Librairie Armand Colin.
- NEDELCU, FLOREA, *Viața politică din România în preajma instaurării dictaturii regale*, Cluj, Editura Dacia, 1973 313 p. + 14 ill.
- POLEŽINA VLADIMIR, *Преливање народног дозотка у примарној и секундарној расподели, неговии ефекти и квантификација*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот «Кирил и Методиј», 1973, 191 p.
- Polish Archaeological Abstracts*, vol. II, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1973, 388 fiches.
- POPŁAZAROV, RISTO, *Грчката политика спрема Македонија во втората половина XIX и почетокот на XX век*, Skopje, Институт за Национална историја, 1973, 324 p.
- PROTOPAPA-BOUBOULIDOU, GLIKERIA, *Κεϊμένα νεοελληνικής λογοτεχνίας, Από τὰ μέσα τοῦ ΙΗ', αἰῶνος ὡς τὴν Ἐπανάστασι τοῦ 1821*, Athinaí-Ioannina, Καθηγηρίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων, 1973, 352 p.
- Работа этнографического музея с корреспонденциями и школами*, Tallin, «Валгус», 1973, 65 p.
- RĂDUȚIU, AUREL, *Incursiuni în istoriografia vieții sociale*, Cluj, Editura Dacia, 1973, 201 p.
- SALVADOR, GREGORIO, *Incorporaciones léxicas en el español del siglo, XVIII*, Oviedo, Universidad, Facultad de Filosofía y Letras, 1973, 32 p.
- Savremena Rumunska tapiserija, skulptura i keramika* (Catalogue d'exposition — fevr. 1973), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1973, sans pagination.
- SLOBODAN MAŠIĆ & NEŽAD NOVAKOV (Catalogue d'exposition 19.I—10.II.1973), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1973, sans pagination.
- Südosteuropa — Bibliographie*, Band IV (1961—1965), 2. Teil — Albanien, Bulgarien, Jugoslawien — [Redaktion Gertrud Krallert-Sattler], München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 639 p.
- TAPIÉ, VICTOR-LUCIEN, *L'Europe de Marie-Thérèse. Du Baroque aux lumières*, Paris, Fayard, 1973, 400 p.
- TOTH, ADALBERT, *Parteien und Reichstagswahlen in Ungarn 1848—1892*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 383 p.
- Travaux et mémoires*, T. 5, Paris, Éditions E. de Boccard, 1973, 410 p.
- TSAMIS, DIMITRIO G., *Δάβιδ Δισόπατου — λόγος κατά Βαρλαάμ καὶ Ἀκίνδουνο πρὸς Νικόλαον Καβάσιλαν*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν, 1973, 115 p. + 14 ill.
- TSIRPANLIS, ZACHARIAS N., *Memorie storiche sulle comunità e chiese greche in terra d'Otranto (XVI sec.)* (Extr. de «La chiesa greca in Italia dall'VIII al XVI secolo», p. 845—877), Padova, Editrice Antenore, 1973.

- VACALOPOULOS, A. E., *History of Macedonia 1354—1833* [Translated by Peter Megann], Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1973, 758 p.
- VACALOPOULOS, APOSTOLOS E., 'Ιστορία του νέου ἑλληνισμοῦ, Δ'—Τουρκοκρατία 1669—1812, Ἡ οἰκονομικὴ ἄνοδος καὶ ὁ φωτισμὸς τοῦ γένους, Thessaloniki, 1973, 847 p.
- Vjetari statistikor t R. P. SH., 1971—1972, Tirana, Republika Populore e Shqipërisë—Drejtoria e Statistikës, 1973, 214 p.
- VLORA, EKKREM BEY, *Lebenserinnerungen*, Band II (1912 bis 1925), München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 301 p.
- A II-a Expoziție de ex-libris (februarie-martie 1972) (catalogue), Braşov, Biblioteca Municipală, 31 p.
- VII Międzynarodowy kongres slawistów, Warszawa, 21—27 VIII 1973, *Streszczenia referatów i komunikatów*, Varsovie, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1168 p.

## TABLE DES MATIÈRES

TOME XIII(1975)

ÉTUDES

Le serment du Président de la République, 2 . . . . .	161
Son excellence Nicolae Ceaușescu réélu Président de la République Socialiste de Roumanie, 2 . . . . .	165-166
Message adressé par le Président de la République Socialiste de Roumanie aux participants au III <sup>ème</sup> Congrès International d'Études Sud-Est Européennes, 1 . . . . .	3-4

★

BERZA, MIHAI, Les études du Sud-Est européen, leur rôle et leur place dans l'ensemble des sciences humaines, 1 . . . . .	5-14
--	------

### Michel le Brave et son époque

DOGARU, MARIA, Sur le sceau de Michel le Brave et le sceau personnel de Théophano — la mère du voïvode, 3. . . . .	379-384
MEHMED, MUSTAFA A., La crise ottomane dans la vision de Hasan Kiafi Akhîsari (1544-1616), 3 . . . . .	385-402
PIPPIDI, ANDREI, La Résurrection de Byzance ou l'unité politique roumaine : l'option de Michel le Brave, 3 . . . . .	367-378
STOICESCU, NICOLAE, L'armée de la Valachie sous la règne de Michel le Brave (1593-1601), 3 . . . . .	353-366

### Les Principautés Roumaines et l'Empire Ottoman

CIOBANU, VENIAMIN, Les relations politiques de l'Empire ottoman et de la Pologne au XVIII <sup>e</sup> siècle et les Principautés Roumaines, 3 . . . . .	443-446
GEMIL, TAHSIN, Les Pays Roumains dans la politique européenne de la Porte Ottomane au XVII <sup>e</sup> siècle, 3 . . . . .	425-428
MANOLESCU, RADU, Sur la participation des marchands de la péninsule Balcanique au commerce avec la Valachie et la Transylvanie, dans la première moitié du XVI <sup>e</sup> siècle, 3. . . . .	403-405
MAXIM, MIHAI, Considérations sur la circulation monétaire dans les pays roumains et l'Empire Ottoman dans la seconde moitié du XVI <sup>e</sup> siècle, 3 . . . . .	407-415
ORHONLU, CENGIZ (Istanbul), The Geography of Walachia Written by a Turkish Politician, 3 . . . . .	447-452
ROTMAN, CRISTINA, Zur Frage osmanischer Teilnahme am dreißigjährigen Krieg (Vorabend des um 1620 osmanischen Feldzuges gegen die Moldau), 3 . . . . .	417-424
TERZIOĞLU, ARSLAN (München), Evliya Çelebi's Beschreibung der südost-europäischen Hospitäl und Heilbäder des 17. Jahrhunderts und ihre Kulturgeschichtliche Bedeutung, 3 . . . . .	429-442

### Problèmes d'histoire diplomatique

BANTEA, EUGEN, L'insurrection roumaine d'Août 1944 dans le contexte de la situation politique Sud-Est européenne, 3 . . . . .	343—345
FUNDERBURK, DAVID B. (Columbia), Anglo-Albanian Relations, 1920—1939, 1 . . . . .	117—123
GÖLLNER, CAROL, Zur Problematik der Kreuzzüge und der Türkenkriege im 16. Jahrhundert, 1 . . . . .	97—115
KALBE, ERNSTGERT (Leipzig), Zu den Etappen der Balkanpolitik des faschistischen deutschen Imperialismus, 3. . . . .	347—51

### Historiographie et politique

ARMBRUSTER, ADOLF, Historiographische Beziehungen zwischen der Moldau und Kronstadt zur Zeit der Fürsten Constantin Maurocordatos (1742 — 1743) (I), 1 . . . . .	51—75
(II), 2 . . . . .	209—229
CERNOVODEANU, PAUL, Pierre le Grand dans l'historiographie roumaine et balkanique du XVIII <sup>e</sup> siècle, 1 . . . . .	77—95

### Idéologie et société

BOUCHARD, JACQUES (Montréal), Les lettres fictives de Nicolas Maurocordatos à la manière de Phalaris : une apologie de l'absolutisme, 2 . . . . .	197—207
EMERIT, MARCEL (Paris), Les Saint-Simoniens en Grèce et en Turquie, 2 . . . . .	241—251
PIPPIDI, ANDREI, Phanar, Phanariotes, Phanariotisme, 2 . . . . .	231—239
TEOTEOI, TUDOR, La conception de Jean VI Cantacuzène sur l'État byzantin vue principalement à la lumière de son <i>Histoire</i> , 2 . . . . .	167—185
THIRIET FR. E. (Strasbourg), La formation d'une conscience nationale hellénique en Roumanie latine (XIII <sup>e</sup> —XVI <sup>e</sup> siècles), 2 . . . . .	187—196

### Livre et société

ANDREESCU, ȘTEFAN, Premières formes de la littérature historique roumaine en Transylvanie. La version slave des recits sur le voïevode Dracula 4 . . . . .	511—524
BURNS, YVONNE (Claygate, Surrey), "The Canaanites" and Other Additional Lectures in Early Slavonic Lectionaries, 4 . . . . .	525—528
CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, Le rôle de la revue « Loghios Hermès » de Vienne dans les relations culturelles internationales au XIX <sup>e</sup> siècle, 4 . . . . .	549—558
DENIČ, CEDOMIR (Sremski Karlovci), Рымникское издание грамматики славянской Мелетия Смотрицкого 1755 года, 4 . . . . .	529—532
GAVRILOVIĆ, NIKOLA (Novi Sad), L'importance de Timișoara pour la coopération culturelle serbo-roumaine au XVIII <sup>e</sup> siècle, 4 . . . . .	533—537
VELCULESCU, CĂTĂLINA et VELCULESCU, VICTOR, Livres roumains à listes de souscripteurs (Première moitié du XIX <sup>e</sup> siècle), II, 4 . . . . .	539—548

### Contacts culturels

DOBROIU, RITA, Un poème néogrec inconnu dédié à l'Union des Principautés Roumaines, 1 . . . . .	41—49
FOCHI, ADRIAN, Le motif poétique « L'épreuve de l'amour » dans le folklore sud-est européen, II, 1 . . . . .	15—39



## Le miroir du monde: géographes et voyageurs

BRINCKEN, A.-D. v. den (Köln), Ost- und Südosteuropa in der abendländischen Kartographie des Spätmittelalters, 2 . . . . .	253—260
HFRLLIIIY, PATRICIA (Harvard), Travel Accounts as a Historical Source for Nineteenth-Century Romania, 2 . . . . .	261—274

## Textes et documents

PALL, FRANCISC, Relazioni di Giovanni di Hunedoara con l'Italia negli anni 1452—1453 (I), 3 . . . . .	453—478
(II): Documenti, 4 . . . . .	559—594

## Discussion. Notes brèves

ALEXANDRESCU-VIANU, MARIA, Le relief de la stèle du « Captor Decebal », 4	595—598
CONOVICI, NICOLAE, Un trésor monétaire du XIV <sup>e</sup> siècle découvert à Păcuil lui Soare, 4 . . . . .	599—605
DIACONU, P., A propos des « Petchenègues au Bas-Danube », 1 . . . . .	131—135
MIHAIL, PAUL, The Autobiography of the Serbian Diplomatic Messenger Spiridon of Sundešić (1779—1846), 1 . . . . .	125—130
PAPACOSTEA. ȘERBAN et CIOCÎLTAN, VIRGIL, L'expansion ottomane aux XIV <sup>e</sup> et XV <sup>e</sup> siècles à travers quelques ouvrages récents, 2 . . . . .	275—283
SION, ION, Trois siècles depuis le grand voyage en Chine du diplomate Nicolae Milescu, 4 . . . . .	606—611

## Chronique

Le Colloque roumano-italien « Les génois dans la mer Noire aux XIII <sup>e</sup> —XIV <sup>e</sup> siècle » (Ștefan Andreescu), 3 . . . . .	479—480
Le III <sup>e</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest — septembre 1974 (Eugen Stănescu), 2 . . . . .	285—288
Echos de l'Institut (Anca Iancu), 4 . . . . .	613—615
Exposition de livres au III <sup>e</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est Européen (Nicolae-Șerban Tanașoca et Radu Lăzărescu), 2 . . . . .	288—311
Romanian-American panel on problems of history (Paul Cernovodeanu), 1 . . . . .	137—138
Giuseppe Bovini (1915—1975) (Maria Alexandrescu-Vianu), 4 . . . . .	616

## Comptes rendus

Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV, T. XVII—XVIII (H. Mihăescu), 1	139—141
ANDRIOTIS, NIKOLAOS, Lexikon der Archaismen in neugrischen Dialekten (H. Mihăescu), 2 . . . . .	315—317
CLOSE, ELIZABETH, The Development of Modern Romanian. Linguistic Theory and Practice in Muntenia, 1821—1838 (Zamfira Mihail), 4	627—630
ELHACHMED ALI PACHA, Traité de politique, ottomane [éd. B. Cvetkova] (Doina Elena Făget), 3 . . . . .	483—486
KONEV, ILIA, Литературные взаимоотношения и литературный процесс (Laura Baz-Foltade), 4 . . . . .	630—632
MATUZ, JOSEPH, Das Kanzleiwesen Sultan Suleymans des Prächtigen (Cristina Rotman), 4 . . . . .	619—622
MIHĂILĂ, G., Dicționar al limbii române vechi (sfârșitul sec. X — începutul sec. XVI) (H. Mihăescu), 2 . . . . .	313—315
MITZAKIS, KARIOPHILIS, Ευζαντινή ύμνογραφία, T. A' (H. Mihăescu), 3	486—487
The Ottoman State and Its Place in World History [éd. K. H. Karpat] (Virgil Ciociltan), 3 . . . . .	481—483
PAPAHAGI, TACHE, Dicționarul dialectului aromân general și etimologic (H. Mihăescu), 4 . . . . .	625—627

SFETIUC, ILIE & CĂRȚĂNĂ, IULIAN, România și problema strimtorilor ( <i>Constantin Iordan-Stma</i> ), 2 . . . . .	325—323
SPIRIDONAKIS, B. G., Empire Ottoman. Inventaire des mémoires et documents aux archives du Ministère des Affaires Etrangères de France ( <i>Aurel Decet</i> ), 1 . . . . .	145—146
STOIANOV, MANIO, Украса на словянските ръкописи в България ( <i>Paul Mihail</i> ), 3. . . . .	487—489
The Struggle for Greek Independence [éd. Richard Clogg] ( <i>C. Papacostea-Danielopolu et Nicolae-Șerban Tanașoca</i> ), 2 . . . . .	320—325
THEODORESCU, RĂZVAN, Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești, secolele X—XIV ( <i>Mihai Berza</i> ), 4 . . . . .	617—619
TVETKOVA, BISTRA, Хайдутството в българските земи през XV—XVIII век ( <i>C. Velichi</i> ), 4 . . . . .	622—625
VACALOPOULOS, APOSTOLOS, 'Ιστορία του Νέου 'Ελληνισμού. Τουρκοκρατία 1669—1812. 'Η οικονομική ζνοδος και φωτισμός του γένους ( <i>Olga Cicanet</i> ), 1 . . . . .	141—144
VENTURI, FRANCO, Utopia e riforma nell'illuminismo ( <i>Luigi Grassi — Milano</i> ), 2 . . . . .	317—320

#### Notices bibliographiques

- Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV Iosephi Valentini labore reperta et transcripta ac typis mandata, Pars III, T. XX, an. MCDXLVIII ad MCDL illustrans (*H. Mihăescu*), 2, 330. ADLER, PHILIP J., Notes on the beginnings of modern Serbian literature: The Kurzbeck Press in Vienna and its successors, 1770—1800 (*Alexandru Duju*), 4, 635 'Αφιέρωμα στο Είκοσιένα: 'Η προσφορά της Αιολίδας στο Μεγάλο 'Α γώνα (Δέσποζ-Κυδωνιές-Μοσχονησία), „Αιολικά γράμματα” (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 1, 152. Albanische Märchen (*H. Mihăescu*), 4, 636—637. AMAND DE MENDIETA, EMMANUEL, Mount Athos: The Garden of the Panaghia (*Trevor J. Hope — Oxford*), 1, 150—151. AMZULESCU, AL. I., Cîntece bătrînești (*Adrian Focht*), 1, 158. ARGYROPOULOU, ROXANI D., 'Ο Κωνσταντίνος Μιχαήλ Κοῦρας ὡς φιλόσοφος (*C. Papacostea-Danielopolu*), 2, 233—234. ASDRACHS, SPYROS, Faits économiques et choix culturels; à propos du commerce de livres entre Venise et la Méditerrané Orientale au XVIII<sup>e</sup> siècle (*C. Papacostea-Danielopolu*), 4, 643—644.
- BARKAN, ÖMER LUTFI, The price revolution of the Sixteenth Century: A turning point in the economic history of the Near East (*Mustafa Ali Mehmed*), 4, 638—639. BOJKOV, ATANAS, Școala de pictură de la Triavna (*Dan Ionescu*), 2, 336. BUHOCIU, OCTAVIAN, Die rumänische Volkskultur und ihre Mythologie. Totenklage, Burschenbünde und Weihnachtlieder. Hirtentänzen und Heldenlieder (*H. Mihăescu*), 4, 636. BYRON, MARIOS & ALEXANDER J. PAPAS, American Poets and the Greek Revolution, 1821—1828: A study in Byronic philhellenism (*Norman Stmms*, University of Waikato, New Zealand), 2, 334—335.
- Călători străini despre țările române, vol. IV et V (*Mihai Berza*), 1, 147. CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs, Thessaloniki, 1974 (*Mihai Berza*), 1, 148. CANTEMIR, DIMITRIE, Descriptio Moldaviae — Descrierea Moldovei [éd. D. M. Pippidi] (*Mihai Berza*), 3, 491—492. CANTEMIR, DIMITRIE, Opere complete, IV. Istoria ieroglică [éd. Stela Toma, Virgil Căndea et Nicolae Stoicescu] (*Mihai Berza*), 3, 492—493. CANTEMIR, DIMITRIE, Opere complete, I. Divanul [éd. Virgil Căndea et Maria Marinescu-Himiu], 3, 493—494. CHIHAI, PAVEL, Din cetățile de scaun ale Țării Românești (*Maria Ana Musicescu*), 2, 335—336.
- Defteri i regjistrimit të sanxhakut të Shkodrës i vitit 1485. Paraqitja, hysja, transliterimi, përkthimi the komentet nga (*H. Mihăescu*), 3, 496. DELETANT, DENNIS, A survey of Romanian Presses and printing in the Sixteenth Century (*Alexandru Duju*), 4, 635. DIMARAS, K. TH., Μαργινάλια σε ένα αντίτυπο του d'Holbach (*C. Papacostea-Danielopolu*) 4, 642—643. DROULIA, LOUKIA, Philhellenisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'indépendance grecque 1821—1833. Répertoire bibliographique. (*C. Papacostea-Danielopolu*), 4, 645—646. DUMITRESCU, FLORICA, I.-A. Căndrea lingvist și filolog (*H. Mihăescu*), 4, 638. DUPONT,

- LEOPOLD, Unité chrétienne et croisade contre les Turcs : un livre de Remacle Mohy retrouvé (*Andrei Pippidi*), 2, 332–333. DUȚU, ALEXANDRU, Uma-niștii români și cultura europeană (*Ștefan Andreescu*), 4, 641–642.
- FOCHI, ADRIAN, G. Coșbuc și creația populară (*Mihai Berza*), 4, 633–634.
- GAIDAGIS, NIKOS, Catalogul cărților grecești de la Biblioteca Centrală Universitară « M. Eminescu » – Iași (sec. XVI–XVII) (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 156. GAVRI LOVIĆ NICOLA, Историја кинилских штампарија у хабзбуршкој мо-нархији у XVIII веку (*Alexandru Duțu*), 4, 634–635. GORIANOV, B. T., Précis de l'histoire de la philosophie byzantine (*Dimitrij Wastljev – Lenin-grad*), 3, 496.
- Hilandarski Zbornik, 3 (*Eugenia Ioan et Dan Ionescu*), 4, 646–647. HYNKOVA, HANA, Europäische Reiseberichte aus dem 15. und 16. Jahrhundert als Quelle für die historische Geographie Bulgariens (*Adolf Armbruster*), 3, 498–499.
- IORGA, N., Istoria vieții bizantine. Imperiul și civilizația. După izvoare, 3 vol., București, 1974 (*Mihai Berza*), 1, 149. ISCHREYT, HEINZ, Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozioökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts (*Alexandru Duțu*), 4, 635.
- KARATHANASIS, ATH. E., 'Ο 'Αλοίσιος - 'Αμβρόσιος Γραδενίγος στὴ Βενετία (1650–1680) (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 4, 640. KAŽDAN, A. P., Социальный состав господствующего класса Византии X–XIII, (*H. Mihăescu*), 2, 330. KOSTALLARI, A., Les études linguistiques en Albanie. Sources, problèmes, résultats (*H. Mihăescu*), 1, 153–154. KOUMARIANOU, AIK., 'Ο τύπος στὸν 'Αγῶνα, 3 vol. (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 155–156. Kujtimci dhe këngë popullore për luftën çlirimtare të viteve 1918–1920 (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 3, 498. KUZMANOVIĆ, MLADEN, Rječnik i komentar Balada Petrice Kerempuha Miroslava Krleže, (*Eugenia Ioan*), 3, 497.
- LITAVRIN G. G., Как жили византийцы (*H. Mihăescu*), 1, 154–155.
- MAISANO RICCARDO, Un inno inedito di S. Andrea di Creta per la domenica delle palme (*H. Mihăescu*), 3, 495. MAKSIMOVIĆ, LUBOMIR, Византијска провинцијска управа у доса Палеолога (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 2, 330–331. MA-MALAKIS, IOANNIS P., Τὸ "Ἄγιον Ὄρος" ("Ἄθως) διὰ μέσου τῶν αἰώνων (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 1, 151. MATTEUCCI O. F. M., P. GUALBERTO, La missione francescana di Constantinopoli, I: La sua antica origine e primi secoli di storia (1217–1585) (*Francisc Pall*), 2, 331–332. Mendimi politik e shoqëror i Rilindjes kombëtare shqiptare (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 3, 497–498.
- MILKOVA, FANNY, La législation pénale d'exception en Bulgarie durant la période 1924–1934 (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 2, 331. MOESIODAX, IOSIF, Tratat despre educația copiilor sau pedagogia (*C. Papacostea-Danielopolu*), 4, 644.
- PAPASTATHIS, CHARALAMBOS, L'église et le droit coutumier aux Balkans pendant la domination ottomane (*Tudor Teoteoi*), 3, 499–500. PAPASTATHIS, CHARALAMBOS, K., Païsios Ligaridis et la formation des relations entre l'Eglise et l'Etat en Russie au XVII<sup>e</sup> siècle (*C. Papacostea-Danielopolu*), 4, 642. PELLEGRINI, G. B. & A. ZAMBONI, Commenti a nomi friulani di piante raccolti nell'ASLEF (*H. Mihăescu*), 4, 637. PELEKANIDIS, S. M., P. C. CHRISTOU, CH. TSIOMIS, S. N. KADAS, The treasures of Mount Athos. Illuminated manuscripts. Miniatures – Headpieces – Initial Letters, vol. I (*Maria Ana Musicescu*), 3, 501–502. PEYFUSS, MAX DEMETER, Die aromunische Frage, ihre Entwicklung von Ursprüngen bis zum Frieden von Bukarest (1913) und die Haltung Österreich-Ungarns (*Mattida Caragiu-Maritojeanu*), 4, 647–648. PROTOPAPA-BOUBOULIDOU, GLYKERIA, Κείμενα νεοελληνικής λογοτεχνίας (ἀπὸ τὰ μέσα τοῦ Ἰη' αἰῶνος ὡς τὴν ἐπανάστασι τοῦ 1821) (*C. Papacostea-Danielopolu*), 3, 500.
- Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970–1973) avec un supplément pour les années 1965–1969 (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 156–157. Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970–1973) III<sup>ème</sup> vol. (*Mihai Berza*), 2, 329.
- RITSOS, JANNIS, Die Wurzeln der Welt (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 2, 331. ROSENTHAL-KAMARINEA, ISIDORA, Kostis Palamas und die Wende in der neugriechischen Literatur (*J. Irmischer*, Berlin, D.D.R.), 3, 498.
- SCHREIBER, GEORGE, Die Römer in Österreich. (*H. Mihăescu*), 3, 494. SCYLITZAE, IOANNIS, Synopsis historiarum (*H. Mihăescu*), 3, 495–496. SHKODRA, ZIJA, Esnafet shqiptare shekujt XV–XX (*H. Mihăescu*), 2, 329. Der Steiermärkische Landtag (*J. Irmischer*, Berlin-D.D.R.), 1, 153. STIPČEVIĆ, ALEKSANDAR,

- Iliri (*Gelcu Maksutovici*), 1, 149–150. STRATOS, ANDRÉ Τὸ βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα Τ. Ε' :Κωνσταντῖνος Ε' : 668–687 (*H. Mihăescu*), 3, 494–495. Südosteropa. Bibliographie, B. IV 1961–1965, München (*Arian Fochi*), 1, 157. Synthesis, I/1974 (Les actes du Colloque International de Littérature Comparée, Bucarest, 13–15 sept. 1974) (*Alexandru Duju*), 4, 636.
- Un quart de siècle de recherche historique en Belgique, 1944–1968 (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 153.
- VAGENAS, NASOS, Σχόλιο στὸν Κάλβο (*J. Irmscher*, Berlin, D.D.R.), 4, 640–641. VELOUDIS, GEORG, Das Griechische Druck- und Verlagshaus ‚Glikis‘ in Venedig, 1670–1854 (*Alexandru Duju*), 4, 635. VELOUDIS, GEORG, Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen Historismus (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 152–153. DE VINCENZ, ANDRÉ, Traité d'anthroponymie houtzoule (*H. Mihăescu*), 1, 154. VITTI MARIO, Ἀπαγορευμένος ρεαλισμός (*J. Irmscher*, Berlin, D.D.R.), 4, 641. VLACHODIMITRIS, TH., Ὁ ἄλλος δρόμος (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 3, 498. VRANOUSIS, L., Ὁ φάκελλος τοῦ Byron στὰ Ἀργεῖα τοῦ Metternich (*C. Papacostea-Dantetopolu*), 3, 500–501.
- ZAMBONI, ALBERTO, Veneto (*H. Mihăescu*), 4, 637–638. ZORAS, GEORGIOS TH., Ἐπιφανίου Δημητριάδου δοκίμιον „Περὶ πενίας“ (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 152. ZORAS, GEORGIOS TH., Μία ἰταλικὴ τραγωδία Κρητὸς συγγραφῆς : Ἡ „Fedra“ τοῦ Francesco Bozzo; ZORAS, GEORGIOS TH., Τὸ „Ἡμερολόγιον“ τοῦ ἐν Ἀθήναις Ὀλλανδοῦ προξένου καὶ ἡ Ἑλληνικὴ Ἐπανάστασις (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 4, 640. ZUB, ALEXANDRU, A. D. Xenopol, Bibliografie (*Mihai Berza*), 1, 148–149.
- WITTMANN, REINHARD, Der lesende Landmann. Zur Rezeption aufklärerischer Bemühungen durch die bäuerliche Bevölkerung im 18. Jahrhundert (*Alexandru Duju*), 4, 635.
- 30 vjetori demonstratës antifashiste të Gjirokastiës (6 mars 1942–6 mars 1972) (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 153.

*Maria Grigoras*

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6—12 septembre 1971**  
Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p. ; vol. II, 1975, 656 p.,  
ill. ; vol. III (sous presse).
- Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438—1457,**  
Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.
- Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études),** sous la rédaction de Paul  
Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 280 p.
- Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească, vol. III (1526—1535),** 1975, 449 p.
- Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească, vol. XI (1593—1600),** 1975, 745 p.
- Legislația urbană a Țării Românești (La législation urbaine de la Valachie),** sous la rédac-  
tion de Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, 1975, 316 p.
- PIPPIDI, D. M., Seythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain**  
de la mer Noire, 1975, 314 p.
- NICOLAESCU-PLOPȘOR, DARDU et WOLSKI, WANDA, Elemente de demografie și ritual**  
funerar la populațiile vechi din România (Eléments concernant la démographie et le  
rituel funéraire chez les populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.
- BUSUIOC, ELENA, Ceramica de uz comun nesmălțuită din Moldova (Secolul al XIV-lea până**  
la mijlocul secolului al XVI-lea), (La céramique d'usage commune non émaillée de Mol-  
davie — XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle), 1975, 88 p. + 44 p. illustr.
- OLTEANU, ȘT., Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600),** «Bibliotheca  
Historica Romaniae», Monographies, XIV, 1975, 159 p.
- Nouvelles études d'histoire, Vol. V, Publiées à l'occasion du XIV<sup>e</sup> Congrès des sciences histo-**  
riques, San Francisco, 1975, 274 p.
- Bibliografia istorică a României. IV. 1969—1974 (Bibliographie historique de la Roumanie,**  
vol. IV, 1969—1974). Comité de rédaction : Ștefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.
- Inscripțiile antice din Dacia și Seythia Minor. Inscriptiones Daciae et Seythiae Minoris Antiquae.**  
Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu. 265 p.
- Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory**  
of Romania. A collection of studies. Editors : Miron Constantinescu, Ștefan Pascu and  
Petre Diaconu, «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographs. XVI, 1975, 323 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 4, P. 509—658, BUCAREST, 1975



I.P.I. c. 525

43 456

Lei 40.—